N° 995 51e Année T. CCXCVI 1er Mars 1940

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er de chaque mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 10 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***11 fr.;*** plein tarif, ***12 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI°

*

YVES FLORENNE

LE HAMEAU DE LA SOLITUDE

— *ROMAN* —

...Le très beau livre.

(HENRY BIDOU, *Revue de Paris.*)

...Ce qu'il y a d'obscur, d'instinctif, d'innommé dans ce livre en fait la grandeur. y respire l'odeur des bois, le froid de la neige, le soir mou et l'averse. La forêt re la route... La rivière tourbillonne. Les hommes peinent, petit troupeau perdu s l'immense nature. Une force aveugle les éperonne et les rend fous. Les choses ne aient pas se passer autrement il y a cent mille ans.

(HENRY BIDOU, *Les Débats.*)

...Fréau, l'homme de la forêt mérite de demeurer un type de paysan comme notre rature en aura peu connu. C'est tout un coin de la vieille paysannerie française qui s est révélé, et dans l'admirable transfiguration de l'art.

(PIERRE DESCAVES, *L'Avenir.*)

...Un roman un peu apocalyptique... M. Yves Florenne est, de toute évidence, un vain qui compte par ce seul livre.

(ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps.*)

C'est sur ce double combat que se termine avec une farouche grandeur le très arquable roman de M. Yves Florenne.

(HENRI DE RÉGNIER, *Figaro.*)

Ce premier livre nous apparaît comme une œuvre d'une extraordinaire maîtrise...

(GEORGES POUPET, *Le Jour.*)

Le Hameau de la Solitude est une révélation dans le sens ou *La Brière* en fut une.

(*Le Mois.*)

En musique, ce serait un Wagner.

(G. GLOBA. *Revue des Vivants.*)

Un livre touffu, charnu, palpitant; une symphonie ardente, où les forces élé- ntaires du monde s'étreignent tumultueusement. Dans une atmosphère qu'on dirait ée par les multiples frissons du grand Pan jaillit une épopée rustique simple et ible jouée par des hommes tout baignés du Cosmos...

(GABRIEL BRUNET, *Je Suis Partout.*)

volme in-16 . . . . 15 fr. — Alfa . . . . 25 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE

L'Acuponcture chinois

par

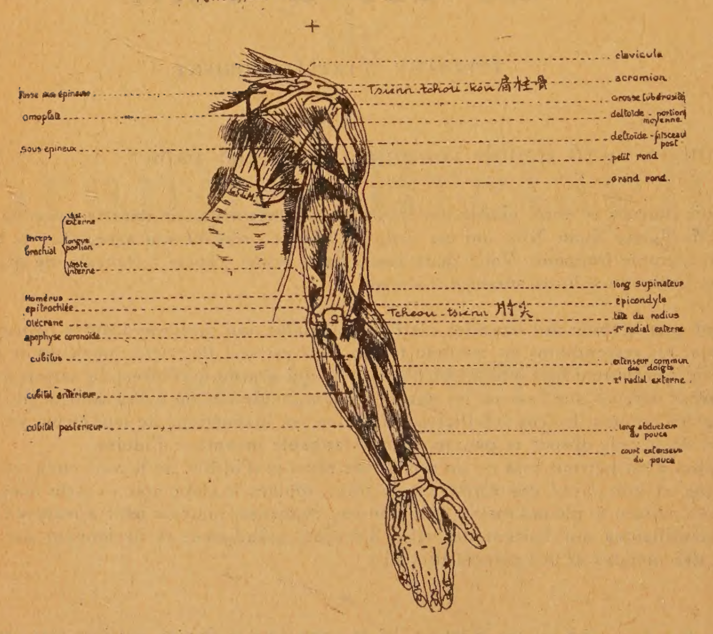
GEORGE SOULIÉ DE MORANT

TOME I

L'ÉNERGIE (Points, Méridiens, Circulation)

avec 100 dessins, dont 44 en deux couleurs

— *L'ouvrage sera complet en 4 volumes* —



M. Soulié de Morant, qui a déjà publié un **Précis d'Acuponcture** réimprimé plusieurs fois, donne
nant un ouvrage considérable sur la question.

Le TOME I, qui comprend l'ensemble des règles générales indispensables à connaître et à appliq
un volume de grande importance. Illustré de 100 dessins, dont 44 en deux couleurs, c'est un exposé
de la méthode et du traitement, ainsi qu'un répertoire des « points » que M. Soulié de Morant éta
pouvoir établir, grâce à une culture scientifique avancée, jointe à une connaissance absolue de l
chinoise.

Le grand traité actuellement publié — qui sera complet en quatre volumes — est tiré sur très be
surglacé, sous couverture parchemin en deux couleurs.

Tome I. Volume in-4° carré (22,5 x 28) de 304 pages 1

Il a été tiré en outre des exemplaires cartonnés, au prix de. 1

NOTRE COMMERCE EXTÉRIEUR

SON ADAPTATION AUX NÉCESSITÉS DE LA GUERRE ACTUELLE

—

L'impérieuse nécessité d'exporter nous oblige à recourir à des méthodes nouvelles pour notre commerce extérieur, tant au point de vue de l'adaptation de certaines productions que de l'extension de nos débouchés mondiaux.

Une conception nouvelle est présentée par M. Charles Gibrin, conception d'autant plus intéressante qu'en raison du blocus, elle est inapplicable par les Allemands, alors que les Alliés disposant de la liberté des mers et d'une flotte commerciale importante (23 *millions* 800.000 *tonnes*) *peuvent la réaliser pleinement.*

C'est pourquoi nous n'hésitons pas à publier ce projet.

I

LES EXPORTATIONS, SOUTIEN DE LA DÉFENSE NATIONALE

L'orientation imprévue de la guerre actuelle a entraîné des ententes interalliées qui eussent semblé impraticables dans leur principe, en temps de paix; témoin les accords économiques et financiers franco-anglais.

En ce qui concerne le commerce extérieur, l'entente monétaire confère aux alliés de sérieux avantages au point de vue des importations; mais le problème des exportations mondiales, si important à l'heure actuelle, reste inchangé.

Certes, la nécessité de l'exportation n'échappe à aucun

esprit averti, et ainsi que l'a dit récemment M. le Ministre Gentin, celle-ci peut être considérée « comme une véritable arme de guerre ».

C'est précisément pour donner à cette arme toute son efficience, qu'il est de notre devoir, en France, de recourir rapidement à des méthodes appropriées au temps de guerre, méthodes seules susceptibles de donner à nos exportations toute l'extension voulue et de procurer les devises dont nous avons besoin, en vue de maintenir notre trésor de guerre.

II

LES ALÉAS ACTUELS DES EXPORTATEURS

L'instabilité des prix qui, depuis la crise mondiale, avait fortement entravé le commerce extérieur, n'a fait que s'accentuer depuis la déclaration de guerre. A cet état de choses s'est encore ajouté : l'insécurité et la limitation des transports maritimes, la difficulté d'approvisionnement en matières premières, le manque de main-d'œuvre qualifiée, de force motrice, de moyens de transport, et aussi les formalités afférentes aux liaisons et aux règlements internationaux.

Dans les conditions actuelles, il est difficile à l'économie privée de surmonter ces difficultés et d'assumer les risques de l'exportation. Il en résulte une incompatibilité marquée entre les besoins de l'Etat en devises et le légitime intérêt des particuliers qui nécessite que leur soit assurée une rémunération suffisante des capitaux engagés et du travail effectué.

C'est ainsi que se pose le problème, et seules des méthodes nouvelles peuvent le résoudre pleinement.

III

PRINCIPE NOUVEAU
BASE D'ACCROISSEMENT DES EXPORTATIONS

Nul ne peut, à l'heure présente, se prononcer sur la durée de la guerre; si elle se prolonge, le vainqueur sera

celui dont les forces militaires et économiques l'emporteront sur celles de l'adversaire.

Certes les ressources des deux Empires alliés sont considérables; mais nous devons cependant nous approvisionner largement à l'étranger et le règlement de ces importations accrues risque d'amenuiser d'autant notre trésor de guerre, si des exportations ne viennent pas en compensation.

Durant la guerre 1914-18, le trésor interallié fut épuisé au bout de trente mois d'hostilités. Si l'on considère qu'un avion américain peut revenir à 4 millions, l'importation de 10.000 appareils représente un règlement de 40 milliards or. A ce rythme, le trésor de guerre interallié, de 215 milliards or, se trouverait rapidement épuisé sans l'appoint des devises. De là, découle la nécessité d'exporter en abondance, certes au mieux... mais *quand même*.

C'est ainsi que pour obtenir par l'exportation les 40 milliards or nécessaires pour l'importation des 10.000 avions, l'Etat trouverait son intérêt dans l'exportation, même à perte, de marchandises françaises, plutôt que d'exporter son or.

Une telle opération, commercialement déficitaire, ne peut être du ressort de l'économie privée; par contre, étant avantageuse au point de vue national, elle peut être effectuée par l'Etat. Notre conception part de ce principe et repose sur le fait que l'Etat, en temps de guerre, a le monopole de l'or, exerce son contrôle sur les changes, détient la majeure partie des matières premières, dispose des moyens de transport et de liaison (télégraphiques ou téléphoniques), etc.

C'est pourquoi il y aurait intérêt à confier, durant les hostilités, une certaine partie des exportations à un organisme d'Etat, le Haut Commissariat du Commerce extérieur, dépendant directement de la Présidence du Conseil.

IV

ORGANISATION CENTRALE DU HAUT-COMMISSARIAT DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Cet organisme nouveau ne saurait faire double emploi avec le Haut-Commissariat de l'Economie nationale, attendu que les attributions de l'organisme proposé seraient limitées aux échanges métropolitains et coloniaux avec l'étranger. Il se justifie par les rapports constants qu'il est appelé à avoir avec tous les ministères non-militaires (Affaires étrangères, Commerce, Travail, Agriculture, Colonies, Marine marchande, Finances, Blocus, etc.) afin d'aboutir à des mesures rapides et coordonnées, pour le commerce extérieur exclusivement.

Le Haut-Commissaire serait une personnalité qualifiée s'imposant par ses connaissances et ses idées sur le commerce mondial.

V

ORGANISATION RÉGIONALE OU COLONIALE

La production destinée à l'exportation serait groupée autant que possible par région économique ou par colonie, ces organes centralisant actuellement les opérations de l'économie de guerre. En ce qui concerne les transactions avec l'Etranger, une personnalité en serait particulièrement chargée : le surintendant au Commerce extérieur. Ce surintendant pourrait se documenter auprès soit du secrétaire général de la région économique, soit du directeur de l'Agence régionale du commerce extérieur.

Le surintendant du Commerce extérieur serait chargé en principe de la passation des marchés, et ses services seraient chargés de la réception et du contrôle des produits manufacturés dans la Région, et destinés à l'exportation nationale. Il est en effet de la plus haute importance que les produits exportés sous la marque nationale répondent à la propagande qui aurait été faite pour eux à l'étranger.



ORDRE DES OPÉRATIONS COMMERCIALES.

1) Les groupes du C. E. (commerce extérieur) (A. B. C.) effectuent au titre du secteur national, la vente de chaussures (au-dessous du prix-limite de vente).

2) Les ventes pour le Brésil sont centralisées par le commissaire du C. E. (D) qui transmet rapidement l'ordre au Haut-commissariat (E).

3) Ce dernier centralise toutes les ventes de chaussures, transmet l'ordre de fabrication à la Région de Limoges (en hachures) en fixant le prix-limite de fabrication.

4) Dès l'exécution du marché, l'industriel soumissionnaire expédie les chaussures à la Rochelle.

5) Celles-ci sont expédiées par le Haut-commissariat (secret des départs de bateaux) dans un convoi protégé qui prendra à Casablanca des chaussures de fantaisie (au titre du secteur privé).

6) Dès le règlement de l'opération par les Brésiliens le Haut-commissariat pourrait consacrer une partie des devises à l'achat de peaux au Brésil ou ailleurs en vue d'alimenter les industries nationales et faire fabriquer (pour la France ou pour l'Etranger).

VI

ORGANISATION A L'ÉTRANGER

Dans chaque pays neutre, ou groupe de pays (cas des petits Etats), le haut-commissariat détacherait un commissaire du Commerce extérieur délégué. Cette personnalité familiarisée avec les habitudes du pays, connaissant de celui-ci les possibilités et les débouchés, et de plus se trouvant en liaison constante avec les attachés commerciaux, serait ainsi à même de documenter utilement le haut-commissariat et d'effectuer les opérations prescrites par ce dernier.

Le commissaire serait représenté dans les villes ou régions importantes du pays de sa résidence, par des groupes du Commerce extérieur, dont le nombre varierait avec l'importance économique des Etats intéressés.

En raison de la mission d'exécution qui serait confiée au groupe du Commerce extérieur, chacun de ceux-ci comprendrait trois membres de nationalité française. L'un d'eux serait choisi parmi nos ressortissants sur place, et en cas de besoin on pourrait démobiliser ceux particulièrement qualifiés pour les y affecter. A cet effet, n'oublions pas que les Allemands ont évité de mobiliser leurs ressortissants dans nombre de pays, en vue d'y poursuivre leur propagande (cas de ceux résidant en Italie).

Les deux autres membres de chaque groupe seraient choisis soit parmi des militaires, soit parmi des fonctionnaires. L'un d'eux exercerait sa fonction d'une manière permanente; le troisième, assimilé à inspecteur, devrait être constamment en tournée, et ne resterait pas plus de quelques mois affecté à un même groupe.

Cette conception pour le fonctionnement du groupe du Commerce extérieur (agent d'exécution des opérations commerciales effectuées par le Haut-commissariat) aurait pour but d'assurer le respect de l'intégrité dans les transactions; de plus, ces deux membres, recrutés parmi des fonctionnaires ou des militaires, engageraient leur avenir (avancement et retraite).

VII

FONCTIONNEMENT DES OPÉRATIONS DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Afin de réduire son emprise sur l'économie nationale et de ne prendre à sa charge que les risques qu'il est en mesure d'assumer, l'Etat limiterait son intervention à la partie commerciale des opérations.

Le Haut-commissariat s'assurerait les matières premières, en liaison avec l'Armement, l'Intendance, l'Economie nationale ou les Ministères intéressés, en vue d'en faire la répartition pour la fabrication du matériel exportable.

Faute de stocks de matières premières en France, le Haut-commissariat pourrait rapidement être autorisé (par le Gouvernement dont il dépendrait étroitement), à importer. Il fixerait lui-même son prix limite d'achat, qui serait communiqué par l'intermédiaire des commissaires délégués aux différents groupes du Commerce extérieur, dans les pays les mieux placés.

Ces groupes effectueraient les achats sur place, toujours sans dépasser les prix-limites fixés; ils seraient chargés également des ventes des produits français fabriqués, cette fois, sans descendre au-dessous du prix limite de vente imposé par le Haut-commissariat.

Cet organisme, centralisant d'une part les achats des matières premières nécessaires aux fabrications de produits exportés, et d'autre part les ventes de ces produits, serait particulièrement qualifié pour fixer les prix limites de fabrication. Par les processus actuellement employés par l'Armement et l'Intendance, le Haut-commissariat ferait passer des marchés de fabrication (auxquels tous les industriels pourraient soumissionner), par le surintendant du Commerce extérieur, dans la ou les régions les mieux placées pour la production en question.

VIII

RÉGIME PARTICULIER POUR LE SOUTIEN DE L'ÉCONOMIE PRIVÉE TRAVAILLANT POUR L'EXPORTATION

Les industriels seraient d'autant plus incités à soumissionner pour les marchés, qu'un régime particulièrement avantageux serait institué pour les fabrications destinées à l'exportation.

Il s'agit en effet d'obtenir des productions à des prix minima pour parvenir à une position privilégiée sur les marchés étrangers. De là, nécessité de produire à grand rendement en standardisant un nombre limité de modèles, pour arriver à une activité continue de l'outillage et de la main-d'œuvre.

Il importe également que celle-ci soit bon marché, afin de rester en fonction des prix limites imposés. Des barèmes de salaires minima pourraient être appliqués, en donnant en compensation des avantages divers. Rappelons qu'actuellement certains établissements privés ont organisé des réfectoires, ayant dû réduire le temps réservé aux repas du personnel.

Cette mesure pourrait être généralisée dans les usines travaillant pour l'exportation, en accordant la possibilité de s'approvisionner directement à l'Intendance, et ainsi de nourrir le personnel avec des produits contrôlés et à bon marché. Cette disposition permettrait le roulement de plusieurs équipes et le plein rendement des machines. Ce système de production à grand rendement permettrai de concentrer les efforts de l'industrie française, en vue de remplacer sur le marché mondial les exportations allemandes défaillantes, qui, dans certains domaines de l'Economie, atteignaient des chiffres importants. M. Armand Meggle, dans son « Annuaire bleu » si parfaitement documenté, donne comme total 6 milliards de reichmarks pour les exportations allemandes de 1936 celles-ci touchant particulièrement aux industries chimiques (Glanzstoff), mécaniques et électriques (A. E. G.).

Il existe aussi pour notre pays un champ d'action non moins vaste pour nos exportateurs : celui des produits de qualité et des spécialités françaises, très appréciés à l'étranger et demandés encore actuellement. Dans ce domaine, l'intervention de l'Etat ne saurait être envisagée que comme une aide.

IX

FACILITÉS DONNÉES AUX EXPORTATIONS DANS LE SECTEUR PRIVÉ

Dans le secteur national de l'exportation, l'exécution des marchés passés par l'Etat implique une vérification lors de la réception des produits, ce qui leur confère une garantie de qualité sanctionnée par l'apposition d'une marque. Il ne serait pas impossible de faire bénéficier les exportations du secteur privé de ce même avantage, qui pourrait être un facteur important aux yeux de l'acheteur éventuel, dans certaines branches surtout; citons le cas des « vins originaux » où des fraudes peuvent exister dans l'apposition des marques. La qualité n'est pas chose indéfinissable pour des connaisseurs. L'apposition de la marque nationale (à la demande de l'exportateur) serait une garantie d'origine et de qualité.

En outre, l'Etat assurant le transport des marchandises du secteur national d'exportation, depuis le lieu de production jusqu'à la destination dernière, les exportateurs pourraient *ad libitum* s'adresser au Haut-commissariat, en vue d'utiliser les mêmes moyens de transport. Il serait possible dans ces cas de faire bénéficier le secteur privé de tarifs avantageux, de formalités réduites et d'expéditions plus rapides. Dans le cas de productions jugées intéressantes par le Haut-commissariat, les exportateurs pourraient recevoir des primes ou des avances de fonds gagées sur la marchandise.

Enfin, les organisations de propagande des commissaires délégués ou des groupes du Commerce extérieur seraient ouvertes gratuitement aux exportateurs du secteur privé qui pourraient ainsi utiliser les vitrines-expo-

sitions par exemple, installées dans certains grands centres de l'étranger.

En un mot, la nouvelle organisation ne saurait empiéter sur la liberté des exportateurs, mais, au contraire, les aider et favoriser tous leurs efforts en vue de créations nouvelles.

X

LE CONCOURS DES COLONIES POUR NOS EXPORTATIONS A L'ÉTRANGER

L'unité de l'Empire français étant une chose consacrée aussi bien au point de vue économique que politique, le haut-commissariat centraliserait les opérations commerciales avec l'étranger, au même titre pour les colonies que pour la métropole, en ce qui concerne le secteur national.

Si certaines colonies sont équipées industriellement et sont susceptibles d'intensifier leur production (telles la sériciculture et les tissus de soie en Indochine), dans d'autres, des installations nouvelles seraient à créer, soit privées, soit nationalisées, soit étatisées. Toutes les fois que ces réalisations pourraient être effectuées par des organismes privés, même avec l'aide de l'Etat, cette solution serait préférable à l'étatisation de la production et rendrait possible le régime des marchés d'après le processus exposé plus haut. Ces marchés seraient passés par le surintendant du Commerce extérieur, détaché dans la colonie ou groupe de colonies. Faute de soumissions suffisantes, des accords de gré à gré pourraient être conclus.

XI

MÉTHODE POUR ABOUTIR PROGRESSIVEMENT AU DÉVELOPPEMENT DES TRANSACTIONS AVEC L'ÉTRANGER

L'opinion publique est actuellement alertée sur la nécessité d'intensifier les exportations françaises. Une propagande avisée en France et à l'étranger, annonçant

la création, en France, du Haut-commissariat du Commerce extérieur, avec toutes ses ramifications, ne pourrait laisser indifférent aussi bien le grand public que le monde des affaires. Parmi celui-ci, de nombreuses activités cherchent à s'employer pour l'exportation, mais individuellement ne peuvent rien tenter. Toutes les possibilités que leur procurerait l'organisme nouveau seraient grandement appréciées par eux et, vu leur intérêt immédiat à la mise en action rapide de cette organisation, industriels et commerçants souscriraient volontiers à une tranche d'emprunt du Commerce extérieur. A un taux normal d'intérêt, pourrait s'ajouter l'avantage de lots constitués ultérieurement par un faible prélèvement sur le montant des exportations à partir de l'année suivante.

Cet emprunt serait destiné à une propagande, non pas idéologique mais économique, à l'étranger. Certes, au point de vue idéologique, il n'est guère de pays où la France ne jouisse d'un prestige incontestable, prestige que notre entrée en guerre (pour des fins où la cause française se confond avec celle de la civilisation), n'a fait qu'accroître.

Bénéficiant de telles conditions initiales, la propagande française ferait ressortir que notre victoire, à laquelle le monde civilisé aspire, nécessite une grande consommation de matériel..., et plus nous en aurons, plus la victoire sera rapide. L'étranger, qui est de cœur avec les alliés, peut donc hâter la fin des hostilités, en nous apportant une aide effective, et en même temps profitable pour lui, sans toutefois l'obliger à sortir de la neutralité. Par quels moyens?

Accroître nos possibilités d'importation de matières ou de matériels, en nous accordant des tarifs préférentiels d'exportation et en accueillant largement nos produits, ce qui nous permettrait de détenir les devises nécessaires aux règlements de nos importations accrues, importations qui sans cela seraient inévitablement réduites.

Telles seraient les idées maîtresses qu'une propagande avisée devrait répandre à l'étranger par tous les moyens

puissants dont elle pourrait, grâce à l'emprunt du Commerce extérieur, largement disposer.

Ainsi préparée, et toute idée d'impérialisme économique dissipée, l'opinion étrangère accueillerait favorablement les agents extérieurs du Haut-commissariat (commissaires délégués et groupes du Commerce extérieur). Les relations se noueraient d'autant mieux que ces agents prendraient place non pas seulement au titre de vendeurs, mais aussi d'acheteurs.

Les moyens de liaison directe et d'exécution rapide du Haut-commissariat permettraient de satisfaire pleinement aux commandes venant de l'étranger. Celui-ci pourrait alors nous faire confiance en se rendant compte d'une manière tangible de la puissance de la France qui, malgré les difficultés inhérentes à la guerre, trouverait encore le moyen de créer, de produire et de rayonner dans le monde. Cet état d'esprit à notre égard nous permettrait éventuellement de faire appel à l'étranger, lors du lancement de nos emprunts, les souscriptions de l'étranger n'ayant pas le caractère d'un financement de guerre, mais celui d'une avance pour l'exécution de nos marchés d'exportation.

Les produits d'exportation français et anglais ne présentant pas le même caractère, il ne semble pas qu'il soit possible d'unifier les efforts des alliés et de sceller un accord heureux en vue d'une vente commune à l'étranger, mais au contraire il paraît indiqué que la France et l'Angleterre réalisent une entente pour délimiter leurs zones d'exportation respectives.

Cette liberté d'action commerciale semble d'ailleurs dans les idées de nos alliés, qui récemment viennent de conclure un traité de commerce avec la Suède, et Sir Archibald Sinclair ne déclarait-il pas, le 7 décembre, à la Chambre des Communes :

Au moment où l'industrie française souffre de ce qu'une grande partie de ses hommes ont été appelés aux armées, nous devons faire en sorte que l'industrie et le commerce français bénéficient pleinement des avantages d'une campagne destinée à écarter l'Allemagne des marchés neutres.

Le Haut-commissariat serait particulièrement à même de faire toutes les concessions nécessaires sur les prix limites de vente, dans les pays limitrophes du Reich, le privant ainsi de devises et par là même de moyens d'importation.

XII

IMPORTANTS RÉSULTATS DE L'ORGANISATION NOUVELLE DU COMMERCE EXTÉRIEUR

En ce qui concerne notre pays, l'action de l'organisme nouveau serait d'autant plus nécessaire qu'elle compenserait la répercussion économique des restrictions dues à la guerre et de l'accroissement voulu des impôts qui doivent avoir pour effet de réduire le pouvoir d'achat des Français. Cette déficience économique, imposée faute des devises nécessaires pour importer, ne doit être que temporaire, et il importe de faire quelques sacrifices initiaux pour retrouver une prospérité économique résultant du pouvoir d'achat, des capitaux et de l'appoint des matières premières, de l'étranger. N'oublions pas que le problème des exportations est intimement lié à celui des importations, problèmes qui dans notre système seraient résolus conjointement par un organisme unique et centralisateur, le haut-commissariat du Commerce extérieur.

Cette possibilité d'importer sans sortie d'or favoriserait la reprise économique dans le secteur privé, ce qui créerait une nouvelle source de richesses profitables à l'Etat, soit sous forme d'impôts, soit sous forme de souscription aux emprunts; en outre ces importations tarifées, faites opportunément à la demande du Haut-commissariat de l'Economie nationale, permettraient d'enrayer la hausse du coût de la vie, dans le cas de denrées se raréfiant ou faisant l'objet de spéculations.

Au point de vue financier, les formalités de change seraient grandement simplifiées, sans échapper au contrôle, puisque le Haut-commissariat du Commerce extérieur, effectuant lui-même ses tractations commerciales, recevrait des acheteurs étrangers les devises et règlerait

les producteurs français en francs-billets, et cela au comptant, dès la livraison des marchés.

CONCLUSION

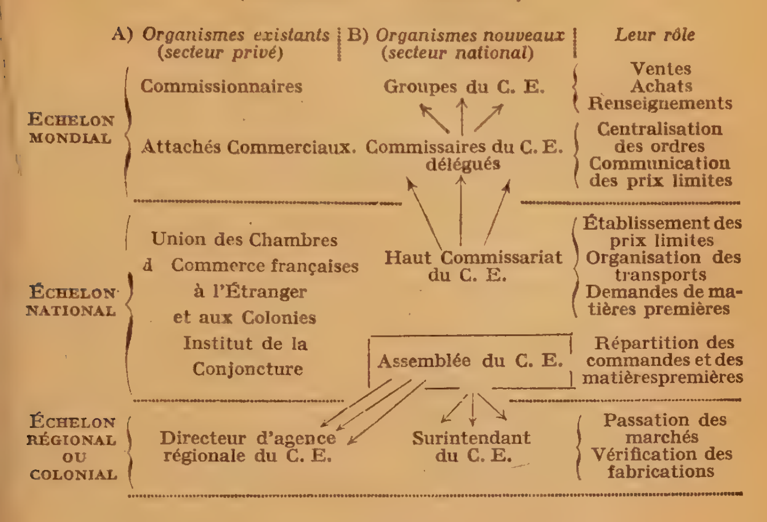
L'étrange guerre qui nous est imposée nous oblige à la fois à un approvisionnement considérable en matériel et à conserver intact notre trésor de guerre. En vue d'un développement intensif de nos exportations, il faut donc apporter une solution économique nouvelle, à laquelle répondrait la mise en œuvre du Haut-commissariat du Commerce extérieur. En effet, cet organisme dépendant directement du Gouvernement, opérant en liaison avec les rouages ministériels ou créations s'y rattachant (Office des Changes, Propagande, Institut de la Conjoncture), s'impose par son action : d'une part, l'aide aux exportations du secteur privé; d'autre part, les risques commerciaux assumés en ce qui concerne les autres exportations (secteur national) et certaines importations nécessaires.

En outre, le Haut-commissariat jouerait un rôle important dès la fin des hostilités, à un moment où la démobilisation risquera d'embouteiller le marché du travail; c'est alors que les débouchés seront non moins précieux pour l'orientation de l'économie française. Les services extérieurs du Haut-commissariat, parfaitement documentés, pourraient assumer cette tâche d'orientation économique et ensuite, faisant place à l'économie privée, se trouveraient englobés dans l'Institut de la Conjoncture.

Ainsi notre conception rejoint l'idée de M. Daniel Serruys, Haut-commissaire à l'Economie nationale (en ce qui concerne les créations de guerre), qui récemment a dit :

...Ce qui importe, c'est de se soucier, même pendant la guerre, du caractère durable ou précaire des organisations qu'elle impose, et de préparer, sur les improvisations d'aujourd'hui, les forces permanentes de demain.

TABLEAU DE L'ORGANISATION DU C. E.
(COMMERCE EXTÉRIEUR)



PHASES POUR L'ORGANISATION DU C. E.

(1) Création du Haut Commissariat du C. E. (2) Emprunt du C. E. (3) Propagande à l'Étranger. (4) Accords commerciaux avec l'Étranger. (5) Installations des Agents du C. E. (6) Développement des Exportations. (7) Emprunts à l'Étranger.

CHARLES GIBRIN.

NOTA

La réunion périodique de l'Assemblée du Commerce extérieur, comprenant des représentants qualifiés du Secteur national et du Secteur privé du Commerce extérieur, aurait pour but de centraliser les demandes de matières premières et d'en faire une répartition équitable. Cette assemblée bénéficierait de toute l'autorité du Haut-commissaire, qui normalement la présiderait.

Cette assemblée de techniciens relèverait de la conception que nous avons déjà exposée pour l'orientation de l'Economie en temps de paix, par l'Assemblée des Surintendants.

Le présent article fait suite à ceux parus dans le *Mercure*

les 1er septembre 1938 et 15 juillet 1939, articles commentés favorablement dans la grande presse, et particulièrement le dernier paru, qui a fait l'objet de deux articles de fond sous la signature de H. Montabré dans l'*Intransigeant* des 12 et 14 août 1939.

Certains points de l'article précité du 15 juillet n'ont pas été sans retenir l'attention des Pouvoirs publics.

Citons quelques réalisations s'apparentant étroitement aux conceptions proposées par nous, en ces termes :

« Si, pour les combattants du front, la solde se trouvait fixée à dix francs par jour... »

« Il y a lieu de vouloir que nos forces économiques soient aussi bien coordonnées en temps de guerre que peuvent l'être nos forces militaires; aussi proposons-nous de désigner un Chef de l'Economie... » (Il a été créé depuis un Haut-commissariat de l'Economie).

Nous pensons que du présent article sur le Commerce Extérieur, peuvent découler d'utiles réalisations.

CH. G.

JOURNAL LITTÉRAIRE

(*Suite* [1])

1901

---

5 février. — L'air bête qu'ont les gens bons quand on les complimente de leur bonté. De même les gens honnêtes. Quel contraste avec l'air vif, malicieux, des autres gens! Il y a plus de ressources avec un coquin qu'avec un honnête homme.

18 mars. — M. Anatole France.

M. France est certainement l'un des dix écrivains qui comptent à notre époque.

Je crois bien que ce que je préfère dans toute l'œuvre de M. France, ce sont les études qu'on a écrites sur son auteur.

Si tous les écrivains avaient ressemblé à M. France, nous en serions encore à Homère.

Les plaisirs à trouver dans les livres de M. France sont selon l'érudition qu'on possède : à chaque page on retrouve des souvenirs de ses lectures.

Au fond, il n'est qu'un Joseph Prudhomme qui discourt sans cesse... à propos de tout et de rien.

Intelligent, oui... Mais la sensibilité supérieure à l'intelligence.

Etre un grand écrivain, n'est-ce pas créer ou avoir créé une façon de sentir, et, par suite, une façon de penser?

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 993, 994.

Et presque sûrement ce ne sera point le fait de M. France.

L'insupportable agacement de ses citations.

Cet un peu vulgaire Jérôme Coignard.

Certes, M. France est un grand littérateur, mais un grand écrivain?...

D'ailleurs, qu'est-ce, vraiment, qu'un grand écrivain?

Quand on songe qu'on dit : un grand écrivain, de ce pauvre Flaubert, qui ne fut qu'un ouvrier de style, — encore que ce style soit d'une uniformité désespérante et glacée, — sans intelligence ni sensibilité.

Il n'est pas une phrase parfaite de M. France qui donne autant d'émotion que la moindre phrase sèche, écrite sans souci, de ce tendre et troublant Stendhal.

Ce n'est pas tout de bien écrire, il faut encore que sous les mots passe une sensibilité.

Mais on ne me comprend pas quand je reproche à certains styles de n'avoir rien de tremblant...

Et puis, l'insupportable ennui que dégage la perfection...

Tandis que...

La négligence, une certaine négligence est un grand principe, motif, d'art.

Je sais bien qu'avant de signer ces pages, je devrais reprendre deux ou trois livres de M. France... Je sais bien que si je relisais quelques pages... je me laisserais reprendre... et que je ne penserais plus beaucoup de tout ce que je viens d'écrire. Mais ce ne serait là qu'un instant, et ce sont les idées écrites ici qui sont les bonnes pour moi. Quand je les renie, ce n'est plus moi vraiment qui pense. Et puis, après tout...

La perfection, la perfection de la forme surtout, qu'est-ce d'appréciable?

Ainsi, j'ai découvert récemment dans *Le Jardin de Bérénice* deux fautes graves de langue. Mais ce sont les nuances exprimées dans ce livre qui me sont chères et mes découvertes n'ont diminué en rien mon amour, au contraire.

20 mars. — Pour juger une pièce, chercher le personnage principal, examiner les idées qu'il exprime, si elles sont bonnes, ou si elles sont étroites, vieilles, bien pensantes. Si, avant celles-ci, le personnage principal de la pièce est sympathique *au public,* la pièce n'est pas loin d'être méprisable : elle ne dérange rien.

22 mars. — On ne devrait pas avoir de livres. L'intelligence ne crée pas. Elle se traîne en raisonnements, en analyses et elle use les jardins où elle rôde. Un écrivain ne vaut que s'il crée une génération, c'est-à-dire s'il crée une façon de sentir, et par suite une façon de penser. Qui sait si les grands écrivains ne furent pas un peu des ignorants? Ah! les érudits... Ce qu'il faut faire, c'est se chercher, et, pour se trouver, se dédoubler, chercher à se voir, découvrir le *particulier* qu'on a, si restreint qu'il soit. En un mot, ce qu'il faut, c'est savoir sa sensibilité. Alors, on rapporte tout à elle...

Quand donc pourrai-je oublier la « rhétorique » et ne plus faire, malgré moi, des phrases?

Grande ferveur stendhalienne.

Je sens tellement combien ces livres-là (*Vie de Henri Brulard, Souvenirs d'Egotisme*), depuis presque un an dans ma bibliothèque, et que j'avais lus auparavant, me plaisent, que j'ai envie de ne plus les lire pour les retrouver presque neufs plus tard, quand je ne pourrai plus que lire.

Je sens que je deviens.

O mon cher Stendhal!

29 mars. — Eté revoir au Cimetière Montmartre la tombe de Stendhal pour le remercier de *Lucien Leuwen.*

2 avril. — Je ne veux plus écrire désormais que de la manière dont on écrit les *Souvenirs* ou les *Mémoires.*

12 avril. — Eté revoir ce que sont devenues les demeures de Stendhal à Paris :

Hôtel des Lillois, 63, rue de Richelieu;

Hôtel de Bruxelles, 47, rue de Richelieu;

Hôtel d'Italie, place Favart;
Hôtel de Valois, 71, rue de Richelieu.

... la fantaisie, qui est au-dessus de l'art...
BALZAC
Splendeurs et Misères des Courtisanes.

13 avril. — Trouvaille extraordinaire. J'ai acheté aujourd'hui, pour 12 francs, sur l'argent des *Poètes d'aujourd'hui*, — bienfaits de la poésie! — chez le petit bouquiniste de la rue de Seine à la jolie boutique un peu en retrait, face à la rue des Beaux-Arts, les deux volumes de la *Correspondance* de Stendhal (2). Rien qu'à les entr'ouvrir, je sens que je vais avoir un tel plaisir à les lire que j'ai comme une envie de retarder ma lecture.

14 avril. — Les deux ou trois fois qu'il m'est arrivé qu'on me parle de ce que j'ai écrit, je n'ai jamais pu m'empêcher de presque éclater de rire.

15 avril. — La bêtise est une maladie qui ne pardonne pas.

Il y a en ce moment un beau Constantin Guys chez un bouquiniste du quai Malaquais.

C'est une sorte de cabriolet attelé.

Le cheval est admirable.

24 avril. — Ce soir, pour la deuxième fois, je suis allé dîner chez Valéry. Il y avait, avec lui, sa femme, sa mère, sa belle-sœur, le peintre Odilon Redon, distingué, mise très soignée, parlant précieusement, minutieusement, et Madame Redon, et leur fils, un jeune garçon de huit à dix ans. Combien, cette fois encore, j'étais mal à mon aise! Quand le dîner fut annoncé, pour sortir du salon, M. Redon prit le bras de Madame Valéry mère, Valéry celui de Madame Redon, et je me trouvai dans le salon avec Madame Valéry et sa sœur et le jeune Redon. Il y eut une minute bien ridicule. Je ne savais que faire, à laquelle des deux dames je devais offrir mon bras, ni

(2) Edition originale, qui mieux était.

même si je devais l'offrir à quelqu'une des deux. Mademoiselle Paule Gobillard, la belle-sœur de Valéry, eut même un mot charmant : « Laquelle de nous deux? » dit-elle en regardant le jeune Redon. Il me fallut bien alors prendre un parti. J'offris le bras à Madame Valéry. Le dîner alla assez bien. Je servis à boire assez exactement à Madame Valéry mère et à Madame Valéry, entre qui on m'avait placé, comme, du reste, la première fois. Mais, cette première fois, j'avais été vraiment un sommelier bien négligent. Puis, il fallut quitter la table, rentrer au salon. L'histoire d'accompagner recommença, et de nouveau j'offris mon bras à Madame Valéry. Je n'ai pas dit cinquante mots dans toute la soirée, tant j'étais gêné, et, s'il faut le dire, tant je m'ennuyais. Le café, que j'aime tant, me fut lui-même sans saveur, à prendre assis, au milieu d'une pièce, avec la tasse entre les mains... Les autres personnes bavardaient, de je ne sais quelles choses, visites aux Salons, etc., etc... Je me serais tout à fait ennuyé sans une petite aquarelle de Manet, je crois, ou de Berthe Morizot, posée sur le piano, et qui fait mon bonheur chaque fois que je vais chez Valéry. Cette aquarelle, où on voit une dame un peu allongée sur un canapé, avec une petite fille debout, un peu penchée sur elle, est vraiment dans les tons que j'aime. Je la vois encore maintenant.

(Croquis de ce tableau.)

Le bleu et le blanc, il me semble bien, y dominent. Et sans elle, combien ma soirée eût été pesante! Vers la fin, M. Odilon Redon se mit à parler des vignes de Bordeaux, dont il est natif. Il a dit un tas de choses curieuses pour qui ignorait, comme moi, cette espèce d'industrie du vin. Potins aussi sur Vallotton, marié depuis peu à une veuve fort riche et qui ne peut plus rien faire, tant il est assailli de visites, à recevoir et à rendre.

La belle-sœur de Valéry, Mademoiselle Paule, est la seule personne avec qui je sens que je serais à l'aise...

En sortant, sitôt sur le trottoir, et la porte tirée, j'ai poussé le tout semblable : ouf! que la première fois.

Et pourtant, ces lumières, ces meubles légers, ces femmes simples, gracieuses, tout ce cadre joliment teinté et miroitant, j'aime cela... Mais l'habitude me manque, un peu trop, même.

25 avril. — Les lettres de remerciements pour des envois de livres sont vraiment assommantes à écrire, surtout quand l'auteur n'a pas tout mon amour.

27 avril. — J'aime cette mélancolie que me donne la vue des belles choses.

29 avril. — Les livres que j'aime, il me suffit quelquefois de les prendre et de rêver sur leur titre...

Il y a, dans les rues, dans tout leur mouvement, leurs perspectives, les couleurs différentes des boutiques, selon les heures, les saisons, des beautés...

Cette après-midi, au Palais, je regardais un petit clerc, un garçon d'une quinzaine d'années, mis très simplement, d'une façon un peu ancienne... l'air léger, spirituel, clair... Je songeais qu'il aurait pu faire un personnage du ton que j'aime, dans un tableau de Manet.

Il y a de ces gamins qui ont des beautés vraies.

30 avril. — Depuis quelque temps, une de mes lectures favorites est la lecture des catalogues de bouquinistes.

3 mai. — Je lisais cette après-midi dans la *Revue de Paris* le commencement d'un nouveau roman de Paul Adam : *L'Enfant d'Austerlitz.* Il m'a fallu lire deux fois la première phrase pour la comprendre, tant tout ce style est contourné, confus, pour rien. Cela m'a suffi. D'ailleurs, aucun intérêt dans tout ce pathos.

4 mai. —

> Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille
> Tu réclamais le soir, il descend, le voici :
>
> . . . .

...Vois se pencher les défuntes années
Sur les balcons du ciel, en robes surannées,
Surgir du fond des eaux le regret souriant...

Quel admirable paysage, ces vers!

Je me les disais ce soir, assis sur un banc, dans le Luxembourg, vers huit heures. Le crépuscule donnait à tout le jardin une profondeur infinie et une vapeur légère flottait. J'étais sur la terrasse, non loin de la porte des serres. Dans la partie basse du jardin, le jet d'eau montait et redescendait presque sans bruit. Bientôt, le tambour commença à battre. On allait fermer. Je songeais que j'avais devant moi un beau paysage baudelairien et je songeais en même..... et qu'aurait bien rendu Manet ou Fantin-Latour. Arrivé dans la grande allée qui fait face au Sénat et par laquelle on va aux petits Luxembourgs, je me retournai. Le jet d'eau qui montait toujours mettait une grande colonne de cristal mat sur le gris des pierres du Palais. Et un jeune homme, debout, dessinait au crayon, sur un album, ce paysage crépusculaire.

1902

20 février. — Je suis allé dîner hier soir chez Valéry.

Soirée charmante. Conversation très intéressante avec Valéry. Passé dans la salle à manger avec ces dames. Je me fais. J'ai eu deux ou trois mots heureux.

4 mars. — Causé avec Régnier au Mercure.

Son urbanité parfaite. Son mot : le vieux Stendhal, — à propos de la façon de travailler de quelques écrivains.

Le *Mais* de Flaubert supprimé et rétabli soixante-trois fois.

8 mars. — Eu un plaisir ce soir sous les Galeries de l'Odéon. Un individu a acheté *Le Rouge et le Noir.* Il avait demandé et acheté déjà des livres de Rousseau, de

Balzac, et une *Histoire de la civilisation en Angleterre,* en plusieurs volumes, par?...

... causeur merveilleux. Tout le monde fait cercle, au Mercure, le mardi, pour l'entendre. Des vues extrêmement originales. Une façon extra-intellectuelle de voir et définir les choses de la littérature dans toutes leurs combinaisons, ce mot entendu presque dans un sens de laboratoire, ou de clinique, ou de calculs algébriques, toutes les parties soigneusement *préméditées,* l'élément artistique gardant toutefois son rôle, il dirait presque : *son jeu.* Son grand exemple est *Le Corbeau* de Poe, commencé par la fin. Un tel raffinement de raisonnements et de déductions qu'à la fin lui-même il perd pied et ne trouve d'autre échappatoire qu'un : Enfin, vous voyez... Vallette s'est mis à l'appeler : L'homme qui ne finit jamais.

Egalement, grand admirateur de Napoléon. Il me cite souvent, avec une expression de physionomie charmante (gouaillerie — plaisir littéraire — Hein? Qu'en dites-vous?) le mot de Balzac : Cet homme qu'on représente les bras croisés et qui a tout fait.

Autre côté : très impressionné, séduit, par l'histoire des *Pensées* de Pascal, écrites, griffonnées sur des morceaux de papier, jetés pêle-mêle dans un sac. Je sens cela chez lui sans qu'il m'en ait dit plus que quelques mots. Un certain côté de son esprit, aussi... (3). Nous ne parlons guère de Pascal que pour nous gausser de la sottise de ses annotateurs. Par exemple, Louis Havet sur : *Les rivières sont des chemins qui marchent.* « Oui, mais à condition qu'ils aillent où on veut aller. »

Il plaisante aussi, avec un peu de sérieux conforme à sa conception de la littérature : « La littérature, la cui-

(3) Dans les recueils de *Notes* qu'il a publiés ces dernières années, dont beaucoup remontent à cette époque, il y a cette merveille qui a tout le ton de Pascal : *L'ennui n'a pas de figure.*

Quelle saveur, à la fin de sa vie, on trouve aux choses de sa jeunesse. Cela pour les passages de ce genre que je retrouve en publiant ce *Journal.* Il semble qu'alors on ne les goûtait pas à leur prix. Il s'y mêle aussi quelque chose d'un rapprochement, d'une comparaison : Qui m'aurait dit... Loin de me racornir en vieillissant, je suis devenu plus *écorchable,* — je ne trouve pas mieux que ce mauvais mot, — je m'en aperçois une fois de plus.

sine, c'est tout un : il faut réussir son plat, n'y rien oublier. On se moque de Georges Ohnet. Mais, mon cher, c'est un homme très fort. Il sait à merveille ce qu'il faut mettre dans un livre pour qu'il plaise au public : un peu de sentiment, un peu de romanesque, un peu de... un peu de... etc., etc. Doser tout cela. Juste dans les proportions qu'il faut. Là-dessus : servez chaud. Ceux qui le blaguent seraient bien embarrassés d'être aussi habiles. »

28 avril. — Comme j'ai encore un cœur sensible! Hier, je pleurais en écoutant la romance de Chérubin dans *le Mariage de Figaro.*

9 mai. — Combien, le plus souvent, je me serai trouvé seul, de cette solitude morale, quelquefois plus douloureuse, quand on la constate, que la solitude physique.

Parents, amis, compagnons de bureau, jusqu'à mes maîtresses, et je pourrais même dire : surtout mes maîtresses! presque aucun de ces êtres n'a sympathisé avec moi comme goûts, idées et désirs. Encore, les amis, d'autres bonheurs étaient possibles avec eux. Mais les compagnons de bureau! mais les maîtresses! Je leur ai toujours fait à tous, plus ou moins, l'effet d'un timbré.

Décembre. — Quel livre ridicule j'aurais fait si je l'avais écrit deux ou trois ans plus tôt. Je n'ai qu'à voir mes anciennes notes pour en juger.

Lectures. — Je me rappelle très bien l'époque à laquelle je me suis laissé aller à aimer un peu Anatole France. C'est quand je travaillais aux *Poètes d'aujourd'hui.* J'avais eu besoin de *La Vie littéraire.* En lisant ces volumes... Mais cela dura peu. C'est-à-dire que pendant quelque temps je balançai, tantôt aimant, tantôt détestant. Je me souviens très bien que déjà vers 1892, quand paraissait dans *L'Echo de Paris La Rôtisserie de la Reine Pédauque,* je ne pouvais sentir cette littérature. (Conversation avec Van Bever, un soir, rue de Richelieu.)

Je ne suis pas fou de moi, le plus souvent.

Quand je songe aux livres que j'ai lus, aux livres que j'ai un peu aimés, çà et là, et plus ou moins longtemps, et dont aujourd'hui je ne pourrais plus relire une ligne. Ah! combien je m'aime peu quand je me regarde comme j'étais alors.

Comme Rousseau, « je sentis avant de penser ». Et ce n'est guère que vers vingt-sept ans que je commençai vraiment à penser, et un peu après à avoir des idées sur tel ou tel sujet. Avant je n'avais que des idées sur des sujets hors la littérature.

(manque des pages dans le manuscrit),

... donner le caractère de chaque individu, trois mots sur son physique et ses habitudes.

Me souvenir de mes goûts, de mes idées, de mes aspirations, — successivement.

Je rejoins un ami : le dépeindre physiquement (moi).

Je le connais beaucoup, je ne dirai pas qu'il est mon meilleur ami : il a trop de moments où il me déplaît et me déconcerte.

Finir :

je n'ai pas besoin de dire, je pense, que ce jeune homme... c'est moi. Il paraît qu'il est immoral de parler de soi. Moi, je ne sais guère que parler de moi. Alors, je me suis plu à ce moyen. Se dédoubler, d'ailleurs, c'est le don suprême.

2 décembre. — Je pensais encore ce soir aux maladresses, ou plutôt aux dépréciations que doivent me causer ma timidité et mon abus de la réflexion. J'étais monté, en passant, au Mercure. C'était mardi. Il y avait des gens. J'étais près de la cheminée. En entrant, j'avais serré la main à Régnier, à qui j'ai écrit il y a quelques jours au sujet de l'envoi de son livre *La Cité des Eaux*. A un moment, Régnier se leva et se rapprocha de moi, près de la cheminée. Je m'en sentais embêté, à l'idée qu'il allait me parler et qu'il me faudrait lui répondre. Fargue se

joignit à nous. On parla de ce qu'est un livre, achevé, fini, et publié, un livre enfin où on n'est plus tenté de corriger, de refaire, etc... Quand je dis : on parla... Eux, parlèrent! Quant à moi, j'aurais bien dit quelque chose, mais au moment de le dire, je me disais : Oh! cela ne va guère les intéresser, ce que j'ai à dire n'a vraiment rien d'extraordinaire, — et je ne disais rien. Ils ont dû se dire : Ce pauvre Léautaud n'est vraiment pas souvent en train, — ou bien : Ce pauvre Léautaud, est-il pot!

C'est plus fort que moi. Je suis ainsi partout, s'entend quand je suis avec des gens de mon bord. Par exemple, les quelques fois que je suis allé chez Valéry. Lui, sa femme, sa belle-sœur ont beau faire les aimables. Je dis : Oui... Ah! vraiment... de temps en temps, et c'est tout. Là non plus je ne dois pas passer pour un aigle. Il est vrai que jusqu'ici, chez Valéry, j'étais préoccupé de ma tenue, cela me paralysait. Ce que j'aurais voulu, ç'aurait été qu'on me laissât jouir du cadre, en silence : lumières délicates, peintures profondes, ces femmes en toilettes claires, et Valéry, avec son air français traditionaliste.

Et puis, c'est aussi une chose que je remarque de plus en plus : quand on me parle, j'entends à peine. Je ne suis occupé que d'étudier le visage de celui qui me parle, ses jeux de physionomie, et qu'à m'imaginer ce qu'il peut bien penser, exactement, en me disant telle ou telle chose. C'en est ainsi partout, avec des amis, avec des connaissances, avec M. Lemarquis (4), avec tout le monde. L'individu parle, et moi je songe à ce qu'il est, à ce qu'il doit penser, à sa situation, etc... Heureusement qu'après l'avoir quitté, je retrouve vite, avec un petit effort cérébral, tout ce qu'il m'a dit.

Ce n'est pas la même chose avec mes compagnons de besognes. Si avec des camarades de lettres, je pèse mes paroles selon le sens critique que je suppose à mon interlocuteur, avec mes compagnons de besognes, au contraire, qui ne connaissent rien de mon vrai moi, je les accable de railleries, voilées ou sans pitié, selon que c'est un

(4) M. Lemarquis, administrateur judiciaire, 3, rue Louis-le-Grand, chez qui j'étais entré comme secrétaire.

supérieur ou un égal. Il n'y a guère que M. Bertin (5) qui y ait échappé. Il est vrai qu'il vaut dix camarades de lettres, celui-là, par l'intelligence qu'il a très vive, nette et diverse.

Ma timidité m'a paralysé même pour des affaires personnelles (6). Exemple : ce roman. Je voulais expliquer quelques désirs à Vallette, quant à des caractères, des couleurs, etc... Au moment de parler, je me suis dit : A quoi bon! Je vais passer pour un raseur, ou je vais avoir l'air de poser, etc... et je n'ai rien dit.

Je songe aussi à ce besoin que j'ai de m'en aller seul de l'étude, jusqu'à inventer des courses, ou dire : Je ne vais pas de ce côté-là, ce soir, — pour Chailley (7), très gentil, pourtant, et qui se mêle aussi d'écrire, lui. Mais, voilà! Il en est encore à la littérature Flaubert, Heredia (8). Ne lit-il pas *Byzance* et *L'Agonie* de ce déplorable Jean Lombard? La littérature, c'est une ligne :

A ______ D ______________________ O ______ Z

(5) Mon principal à l'Etude Barberon.

(6) Après 35 ans de collaboration au *Mercure*, lié avec lui comme je l'étais, ayant la matière toute prête d'un volume, *Passe-Temps*, je ne savais comment demander à Alfred Vallette de me le publier. Il fallut qu'il me parlât, un matin, d'un dîner auquel il avait été la veille, où on lui avait parlé du *Petit Ami*, en lui demandant pourquoi on ne le trouvait plus au Mercure, pour que je me risque à lui dire un mot de ce nouvel ouvrage, qu'il accepta tout de suite et qui fut envoyé dès le lendemain à la composition. Avec la nature d'esprit que j'ai, je n'en revenais pas.

Alfred Vallette a quelquefois collaboré à ce *Journal*, quand il en connut l'existence. Cette connaissance se place, je pense, un peu après 1920. Une anecdote, une circonstance, qui l'amusait, qui lui paraissait intéressante. Il me la racontait : « Vous mettrez cela dans votre *Journal* ». Il lisait les *Souvenirs*, les *Mémoires*, écrits, sur la fin de leur vie, par des camarades à lui, sur leur jeunesse littéraire. Il pestait contre nombre de faits faussés par l'éloignement, les erreurs de mémoire, Il me disait à ce sujet : « J'ai plus confiance dans votre *Journal* : les choses écrites chaque jour ». Cela m'amena à lui parler un jour, quelque temps avant sa mort, des difficultés que je rencontrerais peut-être, après lui, pour sa publication, et à lui demander s'il ne voudrait pas me faire un traité. « Faites-le, me dit-il. Je le signerai ». Le lendemain, nous le signions ensemble.

(7) Mon collègue à l'Etude Lemarquis.

(8) Il me remit un jour, pour les présenter au *Mercure*, une suite de Sonnets imités de Heredia. C'était là pour lui le sommum de la poésie. J'ai eu en horreur *Les Trophées* dès leur publication.

Autre curiosité : un de mes collègues à l'Etude Barberon, garçon à grosse fortune, qui, s'il avait su le lire, aurait dû abominer France pour son anarchisme, n'avait retenu de tous les volumes de L'*Histoire Contemporaine* que ce détail, dont il n'arrêtait pas de s'émerveiller : un personnage appelé Tricouillard.

Il en est à D. Moi, j'en suis à O. Cela m'ennuie de remonter et lui ne peut pas descendre d'un coup la différence.

3 décembre. — On est mal disposé à faire des phrases littéraires quand on sort d'être occupé toute la journée, comme je le suis, de chiffres, de discussions, de rendez-vous d'inventaires, d'états liquidatifs et de la rédaction de lettres d'affaires. Bons ces amusements pour ceux qui ont du loisir, le temps de flâner et de rêver. L'harmonie qu'ils peuvent avoir en eux les occupe tout entiers. Moi, quand je rentre le soir, n'ayant qu'avec beaucoup de peine et par très courtes échappées pu penser à moi, à mes idées, etc... j'ai assez de me rechercher, de me recomposer, pour me vivre un peu, et de tâcher de me rappeler les deux ou trois idées auxquelles j'ai pensé, en courant.

Le moyen aussi, après des journées de pareilles besognes, de se plaire à des livres purement littéraires, comme la plupart des romans, ou à des livres de vers, comme la plupart de ceux qu'on publie. Cela ne fait pas assez suite, c'est un changement trop vif dans le mode dont on vit. Il faut des livres de faits clairs et nets, écrits « net et court », comme écrivait dernièrement Régnier sur Stendhal, — ou alors des livres littéraires mais d'une sensibilité ultra particulière, comme Laforgue, ou Heine. Mais surtout, les livres qui conviennent, ce sont les livres de mémoires, ou des autobiographies : Bachaumont, les *Souvenirs d'Egotisme,* la *Vie de Brulard,* la *Correspondance* de Beyle.

5 décembre (9). — J'ai vu, après si longtemps, ma mère, ce qu'on ne remplace pas, nous connaissant si peu l'un et l'autre, et nous en sommes là, comme si nous ne nous étions pas revus. Encore une chose avec laquelle j'ai joué, jeu que je paie.

(9) Ecrit au verso de la page 46 du manuscrit.

13 décembre. — Confidentiel.

Mes lettres d'admiration à H. de R. — la dédicace du P. A. (10) — ne sont qu'un jeu adroit, du moins en intention. Sans doute, des poèmes très beaux, et qui me touchent. Mais ses livres de prose... cela m'est tout à fait égal, comme beaucoup d'autres livres. Quand j'ai envie de lire, c'est toujours les mêmes livres qui m'attirent : la *Vie de H. B.* — les *Souvenirs d'Eg.* — la *Correspondance* de St. ou *L'art romantique...* Il n'y a qu'une beauté de forme dans les livres de H. de R. Cela ne me contente pas.

16 décembre. — Autrefois, c'est-à-dire il y a quelques années, je n'aurais pu écrire sans parler ma phrase tout haut (genre Flaubert). Puis, je me suis trouvé obligé d'écrire silencieusement... C'est une meilleure méthode, en ce sens qu'on se trouve moins porté à faire de la rhétorique. Il faut s'apprendre à écrire en silence, se forcer à se taire.

Décembre. — Les diverses et successives idées que j'ai eues du beau littéraire.

Les écrivains que j'ai aimés tour à tour, depuis C... (dix-sept ans) jusqu'à St. (trente ans) en passant par...

ceux que j'ai aimés vraiment, parce que je ne songeais pas à l'imitation (je les aime encore).

ceux qui n'avaient que mon imagination et qui m'influençaient (maladresse dans le travail littéraire par suite de ces influences successives).

Chacune durait un an, un an et demi, puis venait une autre.

ceux que je n'ai jamais aimés,
Daudet.

mes anciennes lectures. La façon dont je lisais, ce que je cherchais, ce que je trouvais, ce qui me plaisait : des phrases, de l'harmonie et de la tristesse. Je n'étais pas

(10) C'est lui qui avait été mon « lecteur » et qui avait donné un avis favorable.

encore sensible aux idées, à la légèreté, à l'ironie, à l'esprit... Et quelle juvénilité! Un nom célèbre me faisait battre le cœur, comme dit quelque part Madame Ancelot.

(Manque un feuillet dans le manuscrit).

13 décembre. — Je note une de mes manières de penser à ma mère. Je finirai peut-être à les noter toutes, une par une. Cela me fera comme un petit catalogue psychologique à ce sujet. Il y a les portraits, les photographies chez les libraires, quand j'en vois où il y a quelque chose du visage de ma mère. Il y a la traversée de la Seine, le soir, avec tout l'espace obscur, du Pont des Saints-Pères vers la Cité. Cela me rappelle le pont du canal à Calais, que je traversai, le soir de mon arrivée, minuit et demi, je crois, dans le brouillard. Il faudra que j'écrive un jour ce séjour à Calais, et l'affaire d'un certain soir, le lendemain ou le surlendemain de mon arrivée. Sorti vers huit heures pour aller chez le pharmacien, je rencontrai, en revenant, au coin de la rue de Guise, une femme. Chemin jusqu'à une sorte de champ plein de charpentes... Je racontai que je m'étais perdu. Mais la manière qui m'occupe aujourd'hui : C'est quand je vois dans la rue, ou en chemin de fer, ou dans un café, quand il m'arrive de regarder, du dehors, à travers les vitres, les groupes de consommateurs, une femme amoureuse, penchée vers un homme, l'un et l'autre tout près. Hier, en chemin de fer, en allant à Courbevoie, il y avait un groupe ainsi à l'autre bout du wagon. Il y avait à peine de lumière, la femme avait une voilette, je voyais à peine son visage. Je songeais que ma mère a été aussi une femme amoureuse, qu'elle s'est aussi penchée vers un homme, vers des hommes, dans la tendresse des premiers sentiments... Calais, fin octobre 1901. Déjà plus d'un an que je...

Boulanger. Le seul individu jusqu'ici avec qui j'ai parlé d'une façon un peu avancée de mes projets littéraires, ou de ce que j'écrivais sur le moment. Un ignorant, d'ailleurs, quoique pas bête, mais sans culture, tombé tard sur les livres. (Il avait trente-cinq ans quand

j'en avais vingt-six ou vingt-sept, avait mené la vie vide d'un calicot ou d'un employé de bureau). Je cessai de le voir peu à peu, ne trouvant rien chez lui qu'une phonographie de mes idées, de mes paroles, etc... Avec cela, il avait des préoccupations socialistes qui m'assommaient, n'ayant rien à faire avec la littérature. J'ai dit qu'il était le seul avec qui j'aie parlé de mes travaux. C'est que mes deux autres amis intimes : Van Bever est rarement capable de détailler et analyser une idée, un ouvrage, parle de tout superficiellement, et je craindrais de paraître poser en lui parlant de ce que je fais (ses reproches au sujet du *Petit Ami,* pour ne lui avoir rien dit de ce livre, ni de ce qu'il devait contenir, etc., etc...) — et l'autre, Valéry, va si loin dans son système, voit la littérature d'une façon si mathématique (malgré le grand goût qu'il a pour des choses purement littéraires, comme Hugo, Mallarmé...), que je trouve mes idées quelquefois fragiles à côté des siennes. Un admirable causeur, comme... (voir passage de *La Cousine Bette*), des aperçus frappants de justesse, des mots étonnants comme celui-ci sur Nietzsche : Un tzigane philosophique. C'est indiscutablement l'individu avec qui j'ai goûté les plus vifs plaisirs intellectuels. Malheureusement pour moi, j'ai presque toujours raté mon rôle dans nos parties, timidité, égoïsme, plaisir d'écouter en silence, opinion qu'il allait trop loin. Il m'a dit beaucoup de bien du *Petit Ami...* Mais que pense-t-il réellement de moi? Avec lui, chez lui, jamais je n'ai été ce que je suis vraiment, toujours pour les mêmes raisons. (Voir note à ce sujet de mon silence avec tout le monde.) Valéry ne m'a pas influencé. Il s'est seulement trouvé que nous nous sommes joints à un même carrefour. Il m'a une ou deux fois rappelé le mot de Stendhal : Il n'y a que deux choses qui ne s'imitent pas : le courage devant l'ennemi, — et l'esprit de conversation. Je crois que sa citation, pour ce dernier point, était beaucoup pour moi.

Il m'a soutenu aussi au moment où je commençais à détester Flaubert, France, tous les rhétoriciens, l'amour des phrases, le style nombreux. Et une chose nous était

commune : le désintéressement du *roman,* et le goût pour les *notes.*

Insister davantage sur le caractère de Valéry.

Parler aussi de son aspect physique.

16 décembre. — Un exemple de ma timidité. J'étais d'avis qu'on pouvait faire mieux, qu'il y avait à faire mieux que Baudelaire. (Conversation avec Boulanger et Van Bever, un soir, rue Caulaincourt.) Van Bever disait que j'exagérais. Boulanger approuvait. C'était Van Bever qui avait raison. A cette époque, j'étais fou de Mallarmé. Je rêvais d'écrire des poèmes définitifs : *La Couronne, Danseuses, Hôpital, Le Poème,* et quelques autres, deux cents vers au plus, mais des vers ! ! ! (11). Il y a eu comme cela la crise élégiaque (17 à 20 ans), — la crise poétique (et un peu romans et nouvelles) (20 à 25 ans), — la crise philosophique (Taine, Renan, Barrès) (25 à 28 ou 29 ans), — puis j'ai commencé à être un peu moi-même (article sur Tinan), la besogne des *Poètes d'aujourd'hui* m'a nettoyé, la lecture assidue et amoureuse de Stendhal, une lecture plus profonde, plus studieuse qu'autrefois, m'a éclairé, de longues réflexions. Après avoir rêvé un livre élégiaque, barréssiste (*Le Petit Livre des Prostituées*), j'ai commencé ce livre sur un ton Anatole France qui m'a dégoûté au bout de vingt pages. Honte de ressembler à quelqu'un. J'ai tout recommencé, résolu à écrire rien que selon moi, presque comme cela viendrait. Au beau milieu du livre, Calais, ma mère, la mort de Fanny. J'en reviens avec une chose nouvelle en moi, du moins jusqu'alors sommeillante : une raillerie... Et ce livre devient *Le Petit Ami* (12), un livre qui me déplaît, que je n'achèterais certes pas si j'étais public, et qui aurait peut-être pu être un vrai livre, si je l'avais écrit en style d'affaires.

(11) Il m'était venu cette idée que tout l'art de Mallarmé tenait, pour une bonne part, dans la montée des vocables à leur plus haute et plus rare expression. J'avais acheté, à cet effet, un *Dictionnaire des Analogies* dont j'attendais beaucoup.

(12) C'est Alfred Vallette, je l'ai raconté ailleurs, qui trouva ce titre, sur mes explications du sujet du livre, dans une séance du comité de lecture, lui, Régnier, Gourmont, Dumur, à laquelle il m'avait demandé de venir pour décider de cette question.

24 décembre. — Vallette, qui m'avait déjà dit cela à peu près, me disait ce soir, devant Gourmont : « Je ne sais pas ce que donnera votre livre. Mais je n'entends que des gens qui en parlent. Il y en a qui trouvent cela très bien, et d'autres qui ne peuvent pas le sentir. »

Et je ne sais quel autre jour, tout près, le 13 janvier 1903 :

« Il y a des livres dont on ne dit rien. Par exemple, le roman du *Mercure* en ce moment. C'est bien, c'est soigné, c'est bien fait, seulement cela n'a rien de nouveau. On le lit et on n'en parle pas. Cela aurait pu paraître il y a vingt ans. C'est la chose indifférente. Tandis que votre livre, c'est la chose qui pique la curiosité, qu'on discute. On s'intéresse au bonhomme qui s'est raconté là... »

Et Albert me disait, il y a quelque temps, que les épigraphes témoignent d'un goût rare. Valéry, lors de ma visite, m'avait déjà fait compliment des épigraphes.

PAUL LÉAUTAUD.

(*A suivre.*)

Note oubliée page 40, *Mercure de France*, n° 993.

Son hôtel évoquait pour lui, grand lecteur de Balzac, la Pension Vauquer, du *Père Goriot*, que Balzac place à peu près dans le même quartier (rue Neuve Sainte-Geneviève, aujourd'hui rue Tournefort, « à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète »). La table d'hôte : des étudiants, des employés, une ou deux dames, la patronne présidant, importante, volumineuse, ramenant le calme dans les discussions. Il riait d'elle entre nous : « Maman Vauquer », (l'appellation de Vautrin).

Il existait au XVIe siècle rue Neuve Sainte-Geneviève un *Jeu de Paume de la Mort qui trompe*. Balzac a-t-il pris là le surnom qu'il donne à Vautrin : *Trompe-la-Mort?*

Cette note m'a fait rechercher *Le Père Goriot* dans mes livres. J'ai retrouvé sur le papier qui lui sert de couverture ces lignes que j'avais bien oubliées. « C'est mon exemplaire du *Père Goriot* que je lisais si souvent quand j'étais jeune homme. Je l'ai encore aujourd'hui 21 novembre 1925, dans ma 53e année. Que sont les romans d'aujourd'hui auprès de celui-ci. »

Je pense de même aujourd'hui 21 janvier 1940, le quatrième jour de ma 69e année.

MODERNES IRONIES

—

POESIE, CHANDELLE MORTE

Tu connus cet âge d'or,
Lorsque toute échine
Ne trépidait pas encor
Sous quelque machine,

Mon Nerval... Ah! ce temps pur,
Quand, près de Sylvie,
En vous descendait l'azur
Vierge que j'envie;

Quand nul ne voyait, aux cieux
Violés par l'abîme,
Voler, couple monstrueux,
La Gloire et le Crime;

Quand le village, écoutant
Murmurer sa source,
Manquait d'un gueuloir rotant
Les cours de la Bourse;

Quand, loin du vide-gousset,
Là-bas la chaumière
Sur le silence tressait
Sa treille et son lierre;

Quand nul œillet, sous les jazz,
Ne sentait qu'il pue
Tout à coup, pris par un gaz
De l'auto qui tue;

Quand la fée et le follet,
Dans la nuit mystique,
Dansaient sans craindre un soufflet
En jet électrique;

Quand, sans haut-hurleur strident
Où grognent cent bêtes
De fer grinçant, fer mordant
Les fleurs dans les fêtes,

Les vieux, pleins du gai savoir
Qu'ont chassé nos hontes
De nouveaux riches, le soir
Contaient de beaux contes, —

Contes du calme foyer,
Frères de ses flammes
Où l'on voyait rougeoyer
Et chanter des âmes;

Contes des eaux, des champs bleus,
Du grand bois austère
Où cachés glissaient les yeux,
Les pas du mystère;

Contes lointains, dont la voix
Est si chevrotante
En nous parlant d'autrefois,
Que la mort les tente;

Contes aïeuls qui s'en vont
Vers les cimetières,
En tremblotant comme font
De pauvres lumières!...

Chandelles du passé, lumignons, lueurs en poussières!

1935.

—

LITANIES MODERNES

Nous avons tué la nature,
— O Mécanique! —
Et non moins le surnaturel,
— O Mécanique! —
Pour n'avoir plus que l'aventure
— O Mécanique! —
De l'artificiel
— O Mécanique! —
Et du matériel,
— O Mécanique! —
Et pour te rendre sans mesure
— O Mécanique! —
Tous les honneurs divins, Idole mécanique
Qui fais sauter au ciel et fais tomber du ciel,
— Déesse mécanique, —
Sauter, tomber, voler, l'abîme mécanique, —

Sur terre, en terre, en l'air, partout l'Abîme mécanique...

PRIÈRE

Roule sur nos reins, Mécanique!
Comprime nos cerveaux et nos cœurs, Mécanique!
Et puissions-nous, happés par ton rouage mécanique,
Disparaître en ton sein, déesse-idole Mécanique!

1936.

—

LE SAUTEUR SUPREME

Parfois, on voudrait, loin des portes,
Seul au fond des grands bois,
Etre Jean-Loup près des eaux mortes,
Les pieds nus sur nos lois.
L. M.
« Jean-Loup dans les bois »

A l'écart des toits sans mystère,
Tout percés d'électricité,

Jean-Loup, reste le solitaire
Des hautes forêts sans clarté!

Tu ne verras pas des prunelles
Eclater dans l'ombre des bois,
Et ton frère, à ses deux chandelles,
Allumer les peurs d'autrefois.

Ténèbres, fourrés et cavernes
Oublient ces fantômes enfuis.
Au soleil, mille loups modernes
Remplacent les fauves des nuits.

Car c'étaient de trop simples bêtes,
Ceux que craignait tant le bercail.
Plus canailles, les loups honnêtes
Qui d'un monde font leur bétail!

Ces bandes chassent en Finance.
Et quelques-uns, plus gros voleurs,
Gouvernent la basse démence,
Grimpés sur des corps d'Empereurs.

Pour faire des mains de leurs pattes,
C'est en vain qu'ils changent de peau.
Mais ces masques, ces acrobates,
Quels bons bergers pour le troupeau!

Comme ils le tondent, le rançonnent,
Et, vers la foudre aux éclats noirs,
De quels alcools ils l'aiguillonnent
Pour le pousser aux abattoirs!

Führers de droite ou Tsars de gauche,
Leur bétail est (en attendant
Qu'on le rue en l'immense fauche)
Sous le mors irritant la dent.

Et, par le fouet voués au crime,
Tous leurs tas d'hommes-animaux
S'enivrent d'être des victimes
En rêvant d'être des bourreaux, —

Bourreaux de prison, de caserne,
Chiens fouaillés transformés en loups...
Fuis ces horreurs dans ta caverne,
Et dors au rire des hiboux!

Et loin des monstres politiques,
Et des filous comblés d'honneur,
Et des courbettes impudiques,
Seul avec le bruit de ton cœur,

Avec ton rêve dans la tête
Et la nuit des morts sur tes yeux,
Sois l'idiot ou le poète,
Ou, par grâce étrange, les deux!

Dors l'ombre et mange la poussière,
En toi berçant un dieu captif,
Tandis qu'en haut, dans la lumière,
Un savant cherche un explosif,

Et, mouton enragé, s'apprête
A charger le tube inconnu
Qui fera sauter la planète!...
Toi, l'innocent, dors seul et nu!

Mais sache, par ce rayon blême
De sa gloire, en ta nuit filtré,
Que, dans l'explosion suprême,
Ce maître, de tous honoré,

Ne sautera que dûment chamarré,
Pour aller, de ses croix, à jamais décorer
Le Néant, gueule vide, ayant tout aspiré!

Allons, Jean-Loup, allons, prosterne-toi pour adorer
Le sauteur, le Sauteur suprême!

1936.

GUERRE

Jean-Loup, je te cherchais sous terre.
Et je te vois au ciel, y crachant le tonnerre,
Avant de tomber te briser.
Quand, condamnant un monde aux immondes servages,

Les Führers et les Tsars se font brutes sauvages,
Le sauvage d'hier, pour broyer la Bête et ses rages,
Redevient un Civilisé.

22 décembre 1939.

—

RONDE DES CLAQUES REPERCUTEES

Les sorcières de Macbeth chantent :

Battons bien des pieds en tournant, mes sœurs!
L'Echo répondra par des bruits de claques,
De claques claquant, comme rouges flaques,
Sur les masques durs des deux Dictateurs, —
Claques que, captif des Diables moqueurs,
Chacun d'eux, grinçant, s'applique à lui-même
Pour chaque serment qu'il tourne en blasphème, —
Claques que leurs doigts plaquent pour toujours,
Avec du sang frais, aux mufles-tambours, —
Claques que l'Echo scande pour toujours.

Pieds, pour réveiller les cœurs les plus sourds,
Battez, pieds d'enfer, ces masques-tambours!

(La ronde continue, — jusqu'au Jugement..

31 déc. 1939.

—

LE TRIOMPHE ARTIFICIEL

Le cœur embryonnaire que M. Alexis Carre[l] avait recueilli le 17 janvier 1912, et qui depui[s] continuait de battre à près de cent pulsation[s] par minute, vient de s'arrêter après avoir batt[u] plus d'un milliard et demi de fois.

JOURNAUX.

Ce cœur, léger comme un rayon
Et qui se perdait sous les pinces,
On l'a pris, ce cœur d'embryon,
Là-bas au Nouveau-Monde, — oh! loin de nos vieille[s] [provinces]

On l'a de sa place arraché,
Cœur d'aigle ou de poulet, qu'importe!

Et, bien isolé, bien séché,
On l'a mis dans un bain, un bouillon de savante sorte.

On l'a plongé dans un bocal.
Là, comme un démon dans la sauce,
Ce grain de miracle fœtal
Battait, sautait, aux yeux du public charmé qui se gausse.

Toujours battant, sans s'arrêter,
Comme l'horloge du mystère,
Que l'on n'a pas à remonter,
Il faisait là le mime évoquant un dieu solitaire, —

Ni mort ni vif, sans chair ni sang,
Rien qu'un frisson, toujours le même,
Qui va, vient, jamais n'avançant,
Sans repos, sans couleur, toujours égal et toujours blême.

Il a battu dix ans, vingt ans,
Sauté, sauté, — vingt-huit années, —
En comptant sans cesse le temps,
Qui n'était pas pour lui, lui qu'ignoraient les Destinées.

Mais ses bonds étant révolus...
— Pourquoi? Comment? Cherchez les causes! —
Soudain le dieu ne battit plus...
Les Freuds fabriqueront, pour nous consoler, des névroses.

Et demain viendra nous doter
De capitales souterraines,
Pour qu'on puisse y troglodyter
Et remplir les tombeaux de découvertes souveraines.

Si bien qu'un jour, ayant troqué
L'organe en chair contre un rouage,
Les hommes seront d'un côté,
Et de l'autre leurs cœurs, battant sous clef dans une cage.

Et je vois les âges nouveaux
Où, sous la science magique
Qui remplace cœurs et cerveaux,
Les peuples, — tout en fer bien battant, — pour la lutte épique
Se dresseront armés de moteurs fort pratiques,
Fruits de laboratoire et d'usine, cœurs mécaniques

Portant chez l'ennemi leurs froides marques de fabrique...
Imposant aux vaincus ces dures marques de fabrique.

Rêve germanique!
Rêve bolchévique!

24 janvier 1940.

—

APPEL AU MONSTRE

Danseuse en tourbillon, noire faucheuse, Mécanique
Qui devais soulager les pauvres gens dont les travaux
S'enlevaient des lourdeurs sur tes coups d'aile métallique, —
Mécanique où grognait le miracle des temps nouveaux,
Te voici le moteur de la Mort, l'ogresse des guerres,
Qui vole, roule, rampe, et pour qui, sans voir ni savoir,
Tout, beautés et laideurs, tout n'est rien que mêmes matières,
Car, alchimiste du néant, ton grand pouvoir,
Le masque étant tombé, c'est de faire mêmes poussières
De tout, — sans rien savoir ni voir.
Eh bien, écrase donc notre Antéchrist, et les sorcières
Pourront chanter : Laideur est Beauté. C'est le soleil noir.
Puis, nous t'enterrerons sous tes tragiques cimetières.
Là, tout autour des fleurs où les morts font luire l'espoir,
Le monde, délivré, dansera sur toi, Soleil noir,
Aveugle cauchemar où se rallument nos lumières.



Ah! nos lumières?... Oui, mais le temps est compté.
C'est toute la lumière, ou ce sont toutes les ténèbres,
Que le monstre, surgi de nos sataniques algèbres,
Apporte à l'effroyable et merveilleuse humanité.
Demain, il faut choisir, car le temps est compté.
L'homme depuis qu'il est sur terre,
N'a jamais fait son choix entre le Diable et Dieu,
Courtisant l'un et l'autre ainsi que dans un jeu,
Sans cesse équivoquant de la paix à la guerre.

Mais le temps est compté : demain, il faut choisir.
Il faut choisir enfin de vivre ou de mourir,
Mourir en ne laissant sur ce globe que quelques bêtes
A deux ou quatre pieds, qui s'en iront flairant
Les décombres d'on ne sait plus quelles tempêtes,
Cendres de Parthénons, de Vincis épars, de Coran
Ou d'Evangile, sans savoir dans quelles fêtes,
Figures du divin, ils se sont volatilisés...
O monstre, écrase nos Antéchrists, ô Machine,
Apocalypse, Enfer, aide-nous, les civilisés,
A foudroyer Satan, de l'Atlas à la Chine,
Pour qu'éclairé par toi, toi l'aveugle spectral,
Souterrain, sous-marin, reptilien, astral,
L'homme, ayant libéré son âme et son échine,
Chante sur tes débris, restitués au feu central, —

Chante, danse sur eux, démons captifs au feu central!

Janvier 1940.

LOUIS MANDIN.

CORRESPONDANCE RETROUVÉE DES SOUVERAINS D'EUROPE A NAPOLÉON

—

Parmi tous les problèmes, soulevés par l'étude des questions napoléoniennes, aucun ne présente un caractère plus énigmatique que celui qui a trait aux fameuses missives adressées, durant quatorze années (1800-1814) par les empereurs, rois ou princes régnants de l'Europe, au Premier Consul d'abord, à l'empereur Napoléon ensuite.

La part principale de cette correspondance émane tantôt du tzar Alexandre ou de l'empereur François, tantôt du roi de Prusse Frédéric-Guillaume, des princes de Bade, des rois de Bavière, de Suède et de Danemark, du landgrave de Hesse, du roi d'Espagne Ferdinand VII, du roi Frédéric de Wurtemberg. Sauf celles du tzar qui firent, après la chute de l'empire français, l'objet de tractations habilement conduites par le général Jomini et le comte Pozzo di Borgo, puis, finalement se trouvèrent rachetées — moyennant la somme de 175.000 francs — par l'empereur Alexandre, ces lettres originales, avant de parvenir au prince Napoléon actuel qui en est devenu le possesseur (il s'agit de 560 pièces réparties en sept volumes), connurent la destinée la plus singulière, et, il faut le dire, la plus mouvementée.

Peu de romans policiers présentent une suite de péripéties aussi confuses que celles par lesquelles passèrent ces documents si considérables pour la connaissance de

l'histoire, volés il apparaît bien dès 1815, tant à l'empereur lui-même que, sous forme de copie, à son frère Joseph, disparus de la circulation, reparaissant çà et là au cours du XIXe siècle et dont une main, demeurée mystérieuse, fit remise, plus tard, à Napoléon III.

Ce dernier, il le faut croire, conserva, jusqu'en son exil de Chiselhurst, le silence le plus absolu sur les circonstances de cette récupération. Dès 1909, écrivent le prince Napoléon et M. Jean Hanoteau en préface à l'actuel recueil, Frédéric Masson lui-même, le plus acharné à retrouver la trace de ces lettres, « devait avouer son impuissance à les découvrir. » En 1912, il n'était pas mieux renseigné, et, ce n'est qu'en 1919 qu'il fut mis enfin à même de révéler la vérité. Il le fit dans une note du dernier tome de *Napoléon et sa famille* rédigée ainsi qu'il suit : « J'ai essayé de résoudre ce problème (le problème des lettres dont nous étudions les vicissitudes) dans un article spécial publié dans *Autour de Sainte-Hélène.* Je n'ai rien à reprendre à cette publication. Toutefois, j'ajoute ce renseignement : tous les détails de la vente à l'empereur de Russie de ses propres lettres ne sauraient être répétés, mais la plupart des lettres adressées par d'autres souverains à l'empereur ont été récupérées par Napoléon III et l'impératrice en a fait présent au prince Napoléon (le prince Victor). » Frédéric Masson ne dit pas en quels termes cette donation fut consentie, mais les présents publicateurs ne le laissent pas ignorer. En consentant la cession, au prince héritier des droits et prérogatives de la maison Bonaparte, des sept volumes renfermant (sauf les lettres du tzar Alexandre) les originaux richement reliés en sept volumes des *Lettres personnelles des souverains à l'empereur Napoléon Ier* (telle est la désignation actuellement admise) (1) l'impératrice avait tenu à écrire, sur la page de garde du premier de ces recueils, les mots suivants : « *Donné au prince Napoléon, le* 20 *novembre* 1913. *Farnborough Hill. Eugénie.* »

(1) *Lettres personnelles des souverains à l'empereur Napoléon Ier*, publiées par le prince Napoléon et Jean Hanoteau (Librairie Plon, 1939).

Cette mention — remarquons-le — tout en relatant l'inestimable présent fait au prince, n'apporte aucun éclaircissement quant à la provenance plus ou moins détournée ou plus ou moins directe de ces précieuses lettres. Les préfaciers du volume nouvellement édité sont ainsi bien fondés à poser la question : comment les originaux des missives adressées par les souverains à l'empereur sont-ils parvenus aux mains de Napoléon III? Nul n'a été capable, jusqu'à ce jour, de l'élucider. « Seuls, le comte Primoli et M. Franceschini Pietri, aujourd'hui disparus, étaient peut-être au courant. » Quant au prince Napoléon, il n'a laissé aucune note se référant au legs qu'il reçut, de la main à la main pour ainsi dire, de l'Impératrice Eugénie. Ainsi l'énigme demeure entière, et comme c'est un véritable roman que le cheminement accompli par ces lettres, depuis le rapt qui en amena la disparition en 1815 jusqu'à la restitution qui en fut faite (on ne sait par qui ni comment) à l'empereur Napoléon III, il nous faut bien résumer — de ce roman très passionnant dans lequel tant de princes et rois jouent les rôles d'épistolographes — les circonstances, du début à la fin pour le moins étranges.

De même que dans la *Lettre volée*, l'un des chefs-d'œuvre les plus troublants et, dans ses conséquences, les mieux déduits du génial Edgar Poe, il y a, à l'origine de cette affaire, vol et détournement. Tandis cependant que l'épistole dérobée dont parle Edgar Poe et qui valut, au préfet de police d'alors, tant de tribulations, a été soustraite « dans des appartements royaux », c'est dans les bagages impériaux eux-mêmes que les pièces manuscrites qui font l'objet de la présente controverse, ont été adroitement subtilisées.

A l'Elysée, en juin 1815, entre son retour de Waterloo et son départ pour l'exil, Napoléon se préoccupe de sa correspondance avec les souverains. Il fait emballer les originaux et les emporte avec lui. Par précaution, il ordonne d'en confier une copie à Joseph, mais il tient à ce que l'on ignore qu'il a ces papiers parmi ses bagages pour éviter des récla-

mations et des fouilles. Quand on lui en parle, il met sur une fausse piste, en déclarant qu'il les a laissés entre les mains de Maret (le duc de Bassano). Les lettres suivent l'exilé jusqu'à Rochefort. Là, elles sont égarées, *volées* et, par suite de circonstances restées imprécisées, elles tombent entre les mains de l'Anglais Lane. Celui-ci les met en lieu sûr à Bordeaux.

Toutefois restait la copie, la fameuse copie que Napoléon avait commandé que l'on envoyât, aux Etats-Unis, à son frère Joseph. Celui-ci, ainsi qu'on sait, s'était retiré, sous le nom de comte de Survilliers, à Point-Breeze, dans l'Etat de Delaware. C'est à cette résidence, le 1er mars 1820, que le docteur O'Meara (lequel revenait de Sainte-Hélène) écrivit afin de demander, à l'ex-roi d'Espagne, et sur l'ordre exprès de l'empereur, de procéder à la publication des lettres originales des souverains que — dans sa pensée — Napoléon, qui ne réalisait pas très bien, vu l'éloignement, ce qui s'était passé à Rochefort-sur-mer, confondait à certains moments avec la copie. Intrigué par la requête d'O' Meara, Joseph s'enquit tant auprès de son secrétaire M. Presle qu'auprès de celui de l'empereur, le baron de Méneval. Et c'est par les *Mémoires* de ce dernier que la preuve fut établie que la fameuse copie des lettres souveraines, entreprise à l'intention du ci-devant roi, avait subi le même sort que les originaux; on l'avait dérobée. Méneval d'ailleurs s'en explique très bien. Avant d'être expédiée, la caisse renfermant le précieux dépôt et destinée à Point-Breeze *était intacte.*

Les documents qu'elle contenait avaient été placés, parties au fond de malles de linges et de divers effets, pour les soustraire à l'inquisition de la police. Les malles furent vidées à leur arrivée en Amérique; tous les effets qui y avaient été placés s'y retrouvèrent tous, *hormis la correspondance.*

Une main vigilante, avec la même adresse et de la même manière que les lettres autographes, l'avait raflée, comme on dit.

Avant de nous efforcer de débrouiller plus avant l'éche-

veau de cette énigme, il nous faut, de toute nécessité, rechercher les raisons plus qu'impérieuses qui, dans l'un et l'autre cas, avaient ordonné un tel larcin. Parmi ces raisons, il en est une au moins qui, dès le début de l'affaire, apparaît dominante; et c'est bien à celle-là que le sagace Duphin, le héros si lucide de la *Lette volée*, se fût rallié sans hésitation. Cette raison, le prince Napoléon et M. Jean Hanoteau y ont souscrit l'un et l'autre. Elle est capitale en ce sens qu'elle éclaire et précise le but que poursuivait l'empereur en s'efforçant de mettre en lieu sûr ces documents de premier ordre, si précieux et si utiles pour l'histoire de son règne. Il ne s'agissait rien de moins en effet, dans l'esprit de Napoléon, que de se faire une arme de ces lettres, et cela contre les souverains eux-mêmes qui les avaient écrites et maintenant le tenaient prisonnier.

Quand vous arriverez en Europe, avait prescrit l'impérial captif au docteur O'Meara, vous irez vous-même trouver mon frère le roi Joseph et vous lui ferez savoir que je désire qu'il vous donne le paquet contenant les lettres privées et confidentielles des empereurs Alexandre et François, du roi de Prusse et autres souverains de l'Europe qui m'ont écrit et que je lui ai remises à Rochefort. Vous les publierez pour couvrir de honte ces souverains et pour manifester, à la face du monde entier, l'hommage abject que m'ont rendu ces vassaux, quand ils me demandaient des faveurs ou qu'ils me suppliaient pour leurs trônes. Lorsque j'étais fort, que je tenais le pouvoir en main, ils briguaient ma protection et l'honneur de mon alliance, et léchaient la poussière de mes pieds; maintenant que je suis vieux, ils m'oppriment bassement et m'arrachent ma femme et mon fils. Je vous prie de prendre cette mesure. (BARRY E. O'MEARA, *Napoléon en exil ou l'Echo de Sainte-Hélène.*)

Les lettres dont il est question ici et que le prisonnier croyait en la possession de son frère, le prince Napoléon et M. Jean Hanoteau viennent d'en faire imprimer un premier recueil. Plus particulièrement, ce dernier se

trouve renfermer les missives que l'empereur François d'Autriche, pendant quatorze années, adressa au Corse victorieux qui devait devenir son gendre; celles du landgrave de Bade et de son fils le prince électoral, du roi de Prusse Frédéric-Guillaume. Si l'on se réfère au texte de ces lettres, il faut admettre que l'empereur Napoléon est resté très sobre dans son appréciation. Rédigées le plus souvent avec la platitude ou la flatterie les plus éhontées, lesdites lettres ne sont pas seulement des exemples de bassesse; dans bien des cas, ce sont encore des modèles de parfaite ignominie.

Pour la bassesse, il est impossible, d'aller plus loin que le margrave de Bade, le même qui devait se montrer si accommodant dans l'affaire de l'enlèvement du duc d'Enghien et qui ne trouvait pas, pour s'adresser « à l'Illustre Premier Consul », de termes assez obséquieux et de comparaisons assez laudatives. Un billet parvenu au vainqueur d'Austerlitz le 10 décembre 1805 (la victoire d'Austerlitz est du 2) et signé de l'Electeur Charles-Frédéric, suffit à mesurer l'étendue de cette flagornerie.

Quelque accoutumée, Sire, que soit l'Europe aux prodiges qui signalent toutes les actions de Sa Majesté Impériale et Royale, la victoire complète qu'elle vient de remporter sur les armées combinées en Moravie le 2 de ce mois ajoute un nouvel éclat aux lauriers qui ceignent déjà son front auguste. En prouvant qu'aucun effort ne peut résister à sa présence et à son génie, elle confirme l'admiration que lui ont consacrée depuis longtemps ses contemporains et qui passera à la postérité la plus reculée. La confiance dans sa haute protection n'en saurait qu'augmenter ainsi que la profonde gratitude qu'inspire tout ce qu'à cette importante époque elle fait pour le salut et l'indépendance de l'Allemagne. Que Votre Majesté me permette de lui renouveler à cette occasion le respectueux hommage des sentiments dont je suis pénétré envers elle. Ils sont inséparables des vœux ardents que je formerai tant que je vivrai pour la conservation de ses jours si précieux, dont chacun est inscrit par l'histoire dans ses fastes, et de la profonde vénération avec laquelle je ne ces-

serai d'être, Sire, de Votre Majesté Impériale et Royale, le très humble et très dévoué serviteur et cousin. Charles-Frédéric, électeur de Baden.

Pour le roi de Prusse Frédéric-Guillaume, le malheureux vaincu d'Iéna et d'Auerstædt, les exemples seraient nombreux à extraire de sa correspondance et qui, sans atteindre absolument à cette génuflexion, ne sont pas loin de s'en rapprocher. Aux yeux du mari de la reine Louise, il n'est pas d'enthousiasme, de délirante admiration que ne provoquent le génie, les succès, les promesses surtout de ce qu'il compte obtenir de la protection de l'empereur. Les moindres billets qui échappent à sa royale plume sont, sous leur apparente et déférente amitié, autant de témoignages de courtisanerie et d'adulation.

Dans le moment où j'écris, un dernier hommage rendu par la nation française au caractère et au génie de celui qui l'a sauvée a mis le sceau au bonheur de l'une, à la gloire de l'autre et à la confiance de l'Europe (il s'agit du projet de Consulat à vie à décerner au général Bonaparte). Recevez-en d'avance mes félicitations et l'assurance de l'estime et de l'amitié sincère avec laquelle je suis, Grand et cher Ami, votre très affectionné ami. FRÉDÉRIC-GUILLAUME. (De Memel, 11 mai 1802).

Ou bien (de Potsdam, le 21 septembre de la même année) :

Grand et cher ami... Je ne vous parle plus du prix que j'attache à tout ce qui me vient de vous. Nous voulons l'un et l'autre le bien général. L'heureux rapport qui nous unit en est, dans ma conviction, le moyen le plus sûr. Chaque preuve de votre confiance ajoute à la mienne. Qu'elle soit le gage de la parfaite amitié avec laquelle je suis, Grand et cher Ami, votre bon ami. » [Et de Potsdam encore (le 21 novembre 1804) :] « Votre majesté impériale veut bien rendre justice à la loyauté de mon caractère et elle trouvera toujours en moi un ami sûr. Lié depuis sept ans avec la France, il m'est doux de confondre dans mes affections et l'Empire et sa personne...

Je suis, avec la plus haute estime et l'amitié la plus sincère, Monsieur mon frère, de Votre Majesté Impériale, le bon frère.

Enfin, toujours sous cette forme et dans cet esprit (le 29 mars 1811), à l'occasion de la nouvelle de la naissance du roi de Rome, sous la plume de Frédéric-Guillaume, éclatent ces mêmes protestations de dévouement, s'affirme ce même et toujours ostensible hommage :

Monsieur mon frère, je n'ai pu qu'apprendre avec une satisfaction infinie l'heureux événement que V. M. I. et R. a bien voulu m'annoncer par sa lettre du 20 de ce mois. Partageant vivement la joie qu'il répand dans son auguste famille et dans tout son vaste Empire, je m'empresse de lui en adresser mes félicitations et j'y joins les vœux les plus sincères pour la santé précieuse de S. M. l'Impératrice, pour la conservation et la prospérité du jeune roi de Rome. Le prince de Hatzfeld, que V. M. a honoré de sa bienveillance, est chargé de lui porter cette lettre. Sa mission a pour but de lui prouver la part que je prends à son bonheur et mon désir de manifester en toute occasion les sentiments que je lui ai voués.

Sans s'abaisser à ces moyens un peu dépourvus de dignité et qui consistent à louer hautement et si constamment un vainqueur, l'empereur François, de sa cour de Vienne, multiplie les compliments qui, s'ils sont d'une meilleure tenue, n'en confinent pas moins — par des serments répétés de dévouement et d'admiration — au même besoin de se concilier les ménagements d'un monarque et surtout d'un capitaine qu'il est bien plus à souhaiter d'avoir avec soi que contre soi. Dans cet esprit, la correspondance entre François et celui qui sera un jour son égal dans l'ordre des souverains, commence par quelques billets adressés « au général Bonaparte. » Mais aussitôt après le sénatus-consulte du 18 mai 1804, c'est à « *Monsieur mon frère* » que l'empereur d'Autriche fait parvenir dorénavant ses protestations fidèles et ses amitiés.

D'Holitsch, le 23 décembre 1805, trois semaines seu-

lement après leur défaite d'Austerlitz, l'empereur François et son frère l'archiduc Charles déploient une réelle émulation à célébrer et à honorer Napoléon.

Monsieur mon frère, fait savoir le souverain, l'archiduc Charles, qui est venu me trouver ici, m'a témoigné son vif regret de n'avoir pu assister à mon entrevue avec votre Majesté Impériale, et il m'a demandé à s'en dédommager et à faire la connaissance personnelle du plus grand capitaine de l'Europe... Je suis, Monsieur mon frère, de Votre Majesté Impériale le bon frère, FRANÇOIS.

Cette « fraternité », si l'on peut ainsi s'exprimer, devait se renforcer encore, dès 1810, d'une « paternité » qui, dès l'instant des fiançailles puis des épousailles de l'archiduchesse Marie-Louise, aboutit à un plus continu et plus chaleureux échange de lettres.

Monsieur mon Frère, le général de Lauriston m'a remis la lettre de V. M. I. du 23 février. En déposant entre vos mains, Monsieur mon frère, le sort de ma fille chérie, je fournis à Votre Majesté la preuve la plus forte de confiance et d'estime que je puis lui donner (Vienne, le 6 mars 1810).

Et toujours, de la même capitale (le 9 avril 1810) et sur le même événement :

Monsieur mon Frère et très cher beau-fils, c'est avec la plus vive satisfaction que j'ai reçu la lettre de Votre Majesté Impériale du 29 mars, qui m'a été remise par le comte de Praslin. Elle réalise toutes les espérances que j'avais conçues d'une union formée sous d'aussi heureux auspices. Celle que m'écrit ma fille chérie ne contient que l'expression du bonheur dont elle jouit depuis qu'elle se trouve près de Votre Majesté. Ses sentiments, ses devoirs envers son époux lui seront toujours chers et elle sera constamment occupée à embellir son existence. Que Votre Majesté Impériale compte sur les sentiments d'estime, de tendresse et de haute considération que je lui ai voués, et avec lesquels je suis, Monsieur mon Frère et très cher beau-fils, de Votre Majesté Impériale le bon frère et beau-père. FRANÇOIS.

Lors de la naissance du roi de Rome, le même empe-

reur François, qui semble, cette fois, apparemment sincère dans ses effusions, déborde de satisfaction grand'paternelle. A « la haute considération » d'habitude, il joint, cette fois, « la tendre amitié » (lettre datée de Vienne, du 27 mars 1811). Il semble bien que celle-ci, en dépit des revers de 1812, et des roueries diplomatiques de Metternich, ne subit pas, de quelque temps, d'altération notable. Un billet, écrit de Laxenburg, à la date du 23 mai 1813, apporte en effet, à tant d'assurances passées, une assurance nouvelle d'attachement, de dévouement :

« Votre Majesté dépose entre mes mains le soin de son honneur. Le jour où je lui ai donné ma fille, cet honneur est devenu le mien, et je saurai, si elle me seconde, le défendre comme le mien. »

Il suffit d'évoquer les événements ultérieurs, en particulier ceux de 1814 et de 1815, pour dégager l'ironie de ces paroles et dénoncer la fragilité de ces attestations.

Ces quelques exemples, assez topiques et choisis entre des centaines d'autres, font éclater quel intérêt les souverains de l'Europe avaient à rentrer en possession de documents devenus, dans les circonstances nouvelles, (campagne de France, île d'Elbe, Waterloo, Sainte-Hélène), le plus souvent accablants pour eux. Entre l'attitude qui se dégage de ces lettres et celle qu'ils observèrent par la suite, au moment des revers qui signalèrent la chute de Napoléon, il y a un tel abîme, une contradiction si flagrante, qu'il devenait — à leur point de vue particulier — impossible de laisser en circulation, pour ainsi dire à la merci du public, des témoignages aussi manifestes de leur duplicité. Celui d'entre eux pourtant qui avait le plus à cœur de recouvrer cette correspondance accusatrice et pour le moins scandaleuse, était — à n'en pas douter — le tzar Alexandre. Non pas qu'Alexandre, lors de l'épilogue qui suivit l'Abdication d'abord et Fontainebleau ensuite (c'est-à-dire l'île d'Elbe) se soit déjugé ou contredit plus que l'empereur François ou Frédéric-Guillaume; mais, par la teneur de plusieurs

de ces missives, il apparaissait trop que le tzar avait joué un jeu double et souvent peu honorable pour lui.

Du moins s'en expliquent clairement — dans leur magistrale préface, — le prince Napoléon et M. Jean Hanoteau.

Parmi les lettres dont il s'agissait, notent-ils, il s'en trouvait de fort compromettantes, les unes pour la bonne renommée personnelle de l'autocrate en ce qu'elles établissaient qu'il avait menti effrontément à Davout après la bataille d'Austerlitz, en arguant d'un armistice inexistant pour échapper au danger d'être fait prisonnier, les autres pour le prestige du gouvernement russe, car elles renfermaient des projets hostiles envers des puissances à présent alliées à la Russie.

En ce qui concerne l'affaire d'Austerlitz, la tromperie, il est vrai, fut assez forte. D'après Edouard Bignon (1771-1841), historien du Premier Empire, elle consistait en ce fait qu'après la déroute foudroyante d'Austerlitz, il ne restait plus qu'une seule issue, au tzar, pour s'éloigner sans être capturé du champ de son désastre : c'était le passage de la rivière la March par le pont de Gëding. Or, ce pont risquait fort d'être enlevé et coupé par le corps français de Davout. Afin de tourner la difficulté, Alexandre eut l'idée, peu chevaleresque, d'envoyer le général autrichien Meerveldt au-devant de Davout. A ce dernier, Meerveldt remit le billet suivant, écrit de la main du tzar : « *J'autorise le général Meerveldt à faire connaître au général français que les deux empereurs d'Allemagne et de France sont en ce moment en conférence, qu'il y a un armistice dans cette partie et qu'il est en conséquence inutile de sacrifier plus de braves gens.* » Or, ajoutent les publicateurs des *Lettres*, « à l'heure où ce billet était écrit, la nouvelle de l'armistice *était fausse.* »

On jugera, par ce seul exemple, de l'empressement avec lequel Alexandre, aussitôt qu'il connut le projet agité à Londres de rendre publics, en les imprimant, des documents aussi compromettants, — acquiesça immédiatement à la proposition que lui soumit le général Jomini et qui concluait au rachat pur et simple des papiers ma-

lencontreux. Les choses n'allèrent point, toutefois, avec autant de hâte que le tzar l'eût désiré. D'abord le ministre des affaires étrangères de Russie, comte Nesselrode, apporta quelque lenteur, pour ne pas dire de répulsion, à accepter cette négociation. Il s'en est expliqué dans une note qu'il adressa à Pozzo di Borgo, ambassadeur d'Alexandre à Paris, note dans laquelle il est dit :

Les amis de Jomini sont de véritables escrocs. Le moyen que vous proposez est le moins mauvais sans contredit et je ne doute pas que l'empereur ne l'adopte, quoique mon opinion soit toujours d'envoyer au diable toute cette canaille.

La « canaille » en effet, sentant tout ce que présentait de faux la position du tzar, avait les dents longues. Elle prétendait ne procéder à la remise des documents autographes que contre la somme élevée de 10.000 livres sterling, soit 375.000 francs. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, une transaction intervint. Pozzo finit pas emporter le marché à 175.000 francs, dont 75.000 payés comptant. Cette rentrée en possession, obtenue par le tzar, explique pourquoi les éditeurs du présent recueil n'ont pas été à même de faire figurer, dans leur vaste ouvrage, si bien documenté et présenté, cette partie si importante (la partie russe) des lettres des souverains à l'empereur Napoléon. Mais, à elles seules, les lettres de l'empereur François, du grand-duc de Bade et du roi de Prusse Frédéric-Guillaume, suffisent amplement à démontrer l'opportunité de la mise au jour de ces extraordinaires témoignages. La publication d'un second tome, renfermant, cette fois, un ensemble de missives des rois de Saxe, de Bavière, de Suède et autres pays, annoncée par le prince Napoléon et son collaborateur M. Jean Hanoteau, en venant compléter un pareil effort historique, ne pourra — par les révélations que nous en attendons — qu'ajouter à la gratitude que nous éprouvons envers les annalistes d'une époque dont on est bien loin de connaître encore tous les dessous et de posséder tous les secrets.

EDMOND PILON.

ZOLA ET L'ACADÉMIE

—

Les innombrables candidatures d'Emile Zola s'inscriront dans l'histoire de l'Académie aussi profondément que, dans notre histoire littéraire, *Pot-Bouille* et *Germinal*.

Zola considérait comme de justice que le chef de l'école naturaliste eût sa place au Palais Mazarin; il estimait que le roman était en droit de compter enfin dans la Compagnie un écrivain de sa célébrité, de sa valeur. Point de vue peut-être trop strictement personnel. A défaut d'un Balzac, d'un Flaubert — dans le temps passé, — d'un Goncourt, d'un Daudet ou d'un Maupassant, tous ces romanciers, sauf Balzac, ayant d'ailleurs dédaigné de solliciter les suffrages académiques, l'illustre établissement, après des génies discutables comme ceux d'un Feuillet ou d'un Sandeau, allait, dans les années suivantes, marquer son éclectisme et son discernement en s'adjoignant des maîtres spécialistes.

On sentait que ce mouvement était prochain. Aussi, quand le fauteuil d'Augier devint vacant, Zola n'hésita-t-il pas à se joindre aux douze candidats déjà sur les rangs et dont plusieurs étaient de qualité. Au redouté critique Brunetière, aux historiens Lavisse et Thureau-Dangin, au poète universitaire Manuel, au romancier Pierre Loti alors dans le jeune épanouissement de son succès, s'ajoutait un nouveau compétiteur, pour nous aussi marquant qu'il était, dans la circonstance, négligeable : l'auteur dramatique Henry Becque.

Après l'apparition de *La Terre*, Zola avait été bruyam-

ment réprouvé par cinq jeunes auteurs au début de leur renommée : J. H. Rosny, Lucien Descaves, Paul Bonnetain, Gustave Guiches et Paul Margueritte, lesquels estimaient justement que le maître en prenait par trop à son aise avec la liberté de l'écrivain (1); mais il semblait s'être fort assagi l'année suivante en publiant *Le Rêve*, roman sentimental imprégné d'un ton subit de mysticisme et constituant à point nommé pour son auteur ce que naguère Dumas, parlant de *L'Abbé Constantin*, avait appelé « la carte de visite académique » d'Halévy; il pouvait, en cas de succès, faire avec conviction l'éloge d'Augier, qui, en son temps, avait été, comme Zola lui-même, un homme de gauche et un esprit ouvert aux évolutions sociales, sympathique aux bourgeois contre les froids aristocrates, comme Zola était sympathisant avec la classe populaire contre l'étroite et égoïste bourgeoisie. Cela n'était point d'ailleurs exactement un titre aux faveurs de l'Académie, elle-même sensiblement embourgeoisée depuis l'instauration de la troisième République.

Toutefois, énergiquement soutenu par Coppée, il était en droit de former quelques espérances.

Il obtint une voix au premier tour.

La lutte, cependant, se poursuivit, si sévère qu'il n'y eut pas moins de sept scrutins, durant lesquels trois nouveaux électeurs vinrent un moment se joindre à l'indéfectible Coppée. Mais une seule de ces recrues resta fidèle... Zola finit avec deux voix.

Sans se laisser démonter par un échec entrant dans l'ordre habituel des choses, il résolut de risquer à nouveau l'entreprise.

Pour occuper le siège de Feuillet, mort entre temps, la grande majorité des académiciens s'accordent à vouloir un romancier. Ce serait parfait pour Zola, s'il n'avait eu l'étonnante imprudence d'écrire, dans son dernier livre, *L'Argent*, certaine page qualifiée par les honnêtes gens de simple *ordure*. La droite s'en est si grandement offusquée que de toutes parts on cherche un concurrent capable d'anéantir ce malappris. Halévy songe à Paul

(1) *Figaro* du 18 août 1887.

Bourget, d'autres à Bornier dont c'est la neuvième candidature, d'autres au sirupeux Stéphen Liégeard, noirci, verni, poli à perte de langage; d'autres, dont Taine et Vogüé, à Ferdinand Fabre; d'autres, dont Haussonville, Halévy et Claretie, au « grand écrivain qu'est Loti » (2). Bourget, devant cette affluence de concurrents également redoutables, prend le sage parti de différer.

Loti est en croisière et, de ce fait, empêché de se déployer lui-même pour sa cause. On pense que ce n'est point un mal. Si son œuvre a l'admiration générale, sa personne plaît peu : Dumas ne veut point entendre parler de ce drôle de petit bonhomme « qui se met du blanc et du rouge ». On lui trouve un maintien singulier, peu mâle, dû pour beaucoup à son extrême timidité. On lui reproche ce nom de fleurette exotique dont il signe et qu'il a choisi précisément pour indiquer son âme discrète et craintive. Quelques chuchotements circulent. Renan, à l'un de ses collègues, qui, comme on parlait de Loti, laissait planer des doutes sur la virilité de ses mœurs, répond gaiement : « Nous verrons bien ! »

Toutefois, la campagne véhémente menée en tapinois par Bornier contre l'auteur de *Pêcheur d'Islande* marque bien les chances de celui-ci et nuit à Bornier plus qu'à Loti lui-même.

C'est un fort grand dommage pour Zola que Feuillet soit mort. Celui qu'on appela « le Musset des familles » n'avait-il pas déclaré lors de sa dernière sortie, effectuée à l'intention de voter pour son grand ami Brunetière contre le ministre Freycinet : « A la prochaine vacance je voterai pour Zola dont la place est marquée ici » ? Il est vrai que si Feuillet n'était point mort, il ne se fût point agi de le remplacer. Quelques académiciens, craignant de se voir traités d'esprits rétrogrades, ont bien voulu promettre à Zola de ne point écarter son nom tout

(2) A l'origine, la candidature de Loti, « ce type achevé du littérateur impressionniste », n'avait pas été prise au sérieux. Dans divers cénacles, on raillait volontiers ce disciple des Goncourt, familier du grenier, « où sa canditature à l'Académie fut d'abord envisagée et d'où on la lança comme une sorte de plaisanterie contre la littérature officielle ». (Cf. Pierre Lièvre. *L'Evolution de la langue et du style.*) Ce fut Alphonse Daudet qui rédigea sa lettre de candidature.

d'abord. Mais leurs suffrages, assurent les gens bien informés, ne seront que des voix « en carton pâte » qu'on verra s'effriter dès le second tour.

Quant à Loti, l'on est unanime à constater la bonne grâce dont il a fait preuve en s'inclinant successivement devant son supérieur hiérarchique Jurien de la Gravière, amiral, quoique retraité, et devant Freycinet, alors ministre de la guerre, président du Conseil, — ce qui fait dire à Vogüé, partisan de la candidature Ferdinand Fabre : « Si Zola se prétend un chêne, Loti est un roseau. »

Quelqu'un dans l'Assemblée, pour situer les « manières » respectives de ces deux derniers romanciers, opère un saisissant rapprochement.

— Ecoutez, dit-il, ce qu'écrit Zola. Que pensez-vous de cet « effet de lumière » ?

Et, livre en main :

Devant le grand feu, aux braises ardentes, Saccard était sur le dos, couché au bord de la chaise-longue, n'ayant gardé que sa chemise, qui, roulée, remontée jusqu'aux aisselles, découvrait, de ses pieds à ses épaules, sa peau brune, envahie avec l'âge d'un poil de bête; tandis que la baronne, entièrement nue, toute rose des flammes qui la cuisaient... [Passons, messieurs!] Ah! cochons, bégaya le procureur général [amant de la baronne], cochons, cochons (3)!

Ecoutez maintenant parler Loti.

...Au moment où cette traînée de feu rouge, qui entrait par ce sabord de navire, s'éteignit, où le soleil équatorial disparut tout à fait dans les eaux dorées, on vit les yeux du petit-fils mourant se chavirer, se retourner vers le front comme pour disparaître dans la tête. Alors on abaissa dessus les paupières avec leurs longs cils — et Sylvestre redevint très beau et calme, comme un marbre couché (4)...

Le jour de l'élection venu, Zola, parti d'abord en tête, verra, comme il avait été prédit, ses huit voix s'effon-

(3) *L'Argent*, p. 231.
(4) *Pêcheur d'Islande*, troisième partie, fin du chapitre II.

drer dès le second tour. Loti l'emporte après six scrutins, dont le dernier inflige à Zola son premier zéro. Le malheureux auteur de *L'Assommoir* en connaîtra bien d'autres; mais pour l'instant, contre ce « petit marin peinturluré », quel que soit le ravissement que l'on éprouve à lire certaines pages de Loti, l'affront est sanglant. Il le faut réparer (5)!

Pour cela, quelle diplomatie serait nécessaire! Or la diplomatie, pas plus que la modération, n'est le talent principal du puissant écrivain. Chacune de ses candidatures présente un air d'agression. Il ne semble pas demander des voix; il les exige comme son dû, quitte à en être pour ses frais de sommation.

Dix lui sont accordées tout à coup contre Lavisse pour le remplacement de l'amiral Jurien de La Gravière. On s'en étonne. Il gagne du terrain!... N'ayez crainte, il le reperdra.

Le moindre sens de l'opportunité et le moindre égard pour Berthelot — *homme de gauche* — eût dû lui commander l'abstention dans la lutte engagée entre le grand savant et Challemel-Lacour pour la succession de Renan. Le peu de voix qu'il recueillit en cette nouvelle circonstance, pris sur le contingent de Berthelot, ne parvint qu'à fausser l'élection, et l'on peut dire que Berthelot lui fut pour beaucoup redevable de son insuccès. Qu'importe! Il ira jusqu'au bout, aveuglément, brutalement, sans que jamais rien le déconcerte ou l'adoucisse. A peine la mort vient-elle à frapper dans l'Académie, il voit rouge et se précipite sur l'affront certain comme le taureau sur la muleta. Il disputera vainement le fauteuil Marmier, — voit-on Zola prononçant l'éloge de Marmier? —, vainement les fauteuils Rousset et John Lemoinne, quoique Dumas eût dit à Pailleron : « On devrait cette fois-ci s'entendre pour faire passer Zola. » « Non, a répondu l'auteur de *L'Etincelle;* il a introduit la crapule dans les

(5) Loti, dans son discours de réception, avait cru bon de charger à fond contre le naturalisme. Or Zola, voulant se montrer beau joueur, était parmi les assistants. Loti, malgré sa souple courtoisie, ne put faire autrement que de lire ce qu'il avait écrit; mais il tint à s'en excuser tout de suite auprès de Zola. Leurs mains se joignirent. Leurs cœurs? Cela n'est point venu jusqu'à nous.

lettres. Il est populaire, il est riche; il est payé. » Bref, Zola sera littéralement laissé sur place par Bornier, par Thureau-Dangin, par Brunetière, détracteur véhément du naturalisme. Ce dernier échec constitue, après celui qu'il a subi contre Loti, le plus cruellement significatif. Va-t-il enfin se le tenir pour dit? Oh! que non pas! Quelque désunion s'étant faite au sujet du fauteuil Mazade, il tentera d'en profiter, sans atteindre plus haut que la hanche du triomphateur Heredia.

Du Camp meurt. On presse Paul Bourget de se présenter. Zola se porte.

Bourget est alors dans le plein de sa jeune et glorieuse maturité. A peine quelques cheveux blancs. Il a quarante-deux ans, on lui en donnerait au plus trente-cinq. L'heureux homme!

Nous sommes loin de l'ancien petit professeur de philosophie, ouvert à toutes les sollicitations de l'intelligence et courant le cachet, manches lustrées, en compagnie de son camarade au Quartier Latin, Brunetière; nous avons désormais devant les yeux un impeccable gentleman, « chic anglais », portant monocle insolent, canne de jonc à pomme d'or, fine cravate et linge filtré, le front coupé par un bandeau lourd de méditations subtiles. « Au fond, un montagnard pensif », dit Jules Lemaître (6) de cet écrivain né dans le pays peu accidenté de Picardie. En rencontrant parfois encore sa « façon » chez quelques auteurs bravement venus se mettre à la remorque de l'ancêtre, on serait aujourd'hui trop tenté de classer Bourget parmi les vieilles marionnettes littéraires. Cette « façon » se reconnaît à des éléments très simples : un héros et une héroïne; décor toujours élégant et figuration recrutée dans la société la plus choisie. Le héros est obligatoirement un séducteur. Paraît-il en quelque salon, l'atmosphère en est aussitôt comme chargée de puissants parfums, d'agitation et de mystère. Tous les yeux se tournent vers lui; les hommes froncent le sourcil, le cœur des femmes s'entrebâille sous l'action d'une attirance ténébreuse... Bientôt deux êtres seront unis, — l'un per-

(6) *Les Comtemporains*, t. V, p. 221.

vers, l'autre délicatement compliqué, — puis désunis par l'entremise inéluctable d'un personnage de second plan, émanation de la fatalité cruelle. La vogue de Bourget fut soudaine et fut immense. Il venait à son temps pour apporter au public distingué l'oubli des « pestilences réalistes ». Albert Thibaudet le voit « fait par les juifs ». Il est de parti pris. Les salons aristocratiques et haut-bourgeois ont bien leur part d'heureuse responsabilité dans cette réussite presque sans précédent. Proust est évidemment plus fin, plus aiguisé, plus multiple et même peut-être plus « psychologue ». Il n'en résulte pas qu'on ne doive encore aujourd'hui tenir Bourget pour un considérable personnage. Bien des années s'écouleront, qu'il n'aura pas connu l'injuste oubli et son beau « nom de lac » (7) sera prononcé comme indiquant dans notre histoire littéraire un mouvement d'idées qui fut nouveau.

Un bruit courait cependant qu'il avait dépeint sous les traits de la dangereuse Mme Moraines, dans *Mensonges*, certaine belle dame fort en cour auprès de hautes personnalités mondaines, lui-même étant son héros principal, le poète René Vincy. Il n'en avait assurément pas vu grandir ses chances de pénétrer sous la Coupole, où l'on est galant, et l'on ne manquait point à s'étonner qu'un observateur de sa sorte eût pu commettre un pareil impair. La passion l'avait aveuglé, pensait-on, comme l'avait d'abord aveuglé l'amour! Toujours est-il que ce geste vengeur lui fut fort reproché dans de nombreuses sociétés; d'aucuns voulurent même attribuer à cela qu'il eût naguère jugé prudent de s'abstenir lors du remplacement de Feuillet. Mais l'on s'est adouci... A Paris, trois ans effacent bien des choses! Il a produit, depuis *Mensonges*, quatre livres d'une incontestable qualité. Seuls, Zola et Henry Houssaye ont déjà fait acte de candidature sur le fauteuil de Du Camp. C'est un ennui. Houssaye compte de forts soutiens; on apprécie son œuvre et sa personne. Il a de plus son vieux père qui s'évertue auprès

(7) C'est tout. A mon temple d'ascète
Votre nom de lac est piqué.

(Cf. Jules Laforgue, poème dédicatoire des *Complaintes* à Paul Bourget.)

de quelques-uns, disant : « Je n'ai jamais brigué pour moi l'Académie; j'ai même fait, c'est une justice à me rendre, tout ce qu'il fallait pour n'y point entrer. Mais j'ai un fils, et ce fils est un homme sage; il a de la valeur, je l'aime, il m'aime... et je suis vieux! »

Toutefois, M. d'Haussonville, qui avait été pour Loti contre Bourget, est maintenant pour Bourget, qu'il sait monarchiste, contre Houssaye, dont le bonapartisme est criant. Il va trouver Bourget à Londres et l'engage à se présenter. Bourget hésiterait encore; mais Taine meurt. C'est une perte irréparable. Dès lors, qu'Henry Houssaye se porte sur son siège; il sera toujours temps de l'y combattre... et l'élection de Bourget devient certaine. « Mais Zola? — Oh! n'en prenez point d'alarme. Il serait seul, je crois qu'on nommerait plutôt Xavier de Montépin! »

Houssaye consent. Bourget se décide enfin; il regagne Paris et trouve devant lui un nouvel adversaire. Celui-ci est Emile Deschanel, très appuyé par le parti de gauche, par les normaliens et par son fils, jeune politicien déjà célèbre, dont Pailleron dit malicieusement : « C'est un bon fils. Mais en travaillant pour son père, ne pose-t-il pas, lui malin, quelques jalons pour sa propre candidature? » Simple boutade d'académicien. Paul Deschanel ne devait se présenter personnellement que bien plus tard — presque cinq ans! — pour être élu, comme il convenait à son rare talent d'orateur.

Le combat se maintint d'ailleurs dans les limites d'une parfaite courtoisie. Bourget, venant un soir visiter Claretie en son bureau directorial du Théâtre-Français, croisa Paul Deschanel au moment même où celui-ci prenait congé. Le candidat et le fils de son adversaire se serrèrent la main, se sourirent le plus cordialement du monde, sans, il est vrai, qu'une parole fût prononcée, et tout fut dit. Claretie a révélé depuis que le brillant député lui avait donné connaissance ce soir-là d'une lettre qu'il venait de recevoir, signée Bourget, lettre où l'auteur de *Cruelle énigme* assurait, non sans quelque « chic », que si le nom d'Emile Deschanel devait sortir victorieux de

l'urne, lui, Bourget, s'en tiendrait pour très heureux et très honoré. Claretie était un homme de grande finesse. Il n'engagea point, pour si peu, sa voix à Deschanel. Il aurait même fort loyalement déclaré qu'entrepris par M. d'Haussonville, il avait promis toute sa sympathie à la candidature de Bourget. Devant cette attitude, il n'y avait qu'à s'incliner, sans insister ni protester. A Bourget, cinq minutes plus tard, l'aimable administrateur opposait un pareil *non possumus*. Il venait, hélas! de promettre sa voix à Deschanel. Sur quoi Bourget (du moins d'après ce que raconte Claretie) se serait écrié : « J'arrive! Je ne savais rien. On me reçoit çà et là comme vous le faites. Leconte de Lisle vote pour Deschanel, Sully également. Seul des poètes, Coppée me reste. Dumas m'a reçu étrangement, puis nous nous sommes embrassés. Et Deschanel sera élu ou je serai nommé par d'autres que des littérateurs! » « Et il avait les larmes aux yeux », ajoute Claretie, lequel, sensible à tant d'émotion, exhorta Bourget à reprendre courage. Tout n'était point dit... Lui-même, Claretie, verrait avec infiniment de plaisir triompher un des romanciers les plus estimables de l'époque.

Si le fait est réel, comment interpréter ce maintien plutôt désobligeant de Claretie à l'égard de l'un et de l'autre solliciteur? Diplomate, il aurait éludé; perfide, il se serait promis à tous les deux... Or il a fait précisément le contraire. A quelle fin? Claretie n'était pourtant pas si sot d'aller se mettre sur les bras, d'un seul coup et de son plein gré, deux ennemis! Non point, certes; mais Claretie, par ses fonctions d'administrateur et par son titre d'académicien, était un homme importuné de tous les côtés; il avait l'art de ne point s'engager à la légère. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'en sachant mécontenter un peu chacun sur le moment, il donnait un renforcement de prix à son suffrage de la dernière heure... On peut ne voir là qu'innocente coquetterie d'homme avisé. Le jeu ne serait, en tout cas, point banal.

Certains pensent à élire Mistral, le seul écrivain de France, affirment-ils, qui soit sûr de n'avoir jamais péché contre la grammaire française. Mistral, modeste et sage

à la Banville, ne repousserait peut-être point la proposition si lui-même était sûr d'être agréé. Le projet reste donc projet.

Mais d'où vient, chez Leconte de Lisle, cette furieuse animosité contre Bourget? « Je n'aime pas le roman moderne », a-t-il dit. En outre, l'homme lui déplaît. Ce petit snob! Monocle à part, tout les différencie. Deschanel a, du moins, des lettres de noblesse républicaine. Quelle bonne farce, pour un ancien insurgé de 48, que de donner comme successeur à cette vieille bête et à feu cette commère de Du Camp un ancien proscrit du Deux-Décembre! On s'y emploiera. Leconte de Lisle, avec son caractère tranchant, s'est peu fait aimer dans l'assemblée. Un déplacement de deux ou trois voix en faveur de son Deschanel est le plus qu'il puisse obtenir... De quoi tout juste faire capoter le pauvre Bourget. Mais le grand poète est visiblement frappé de mort. N'importe! Il sera là le jour venu. Toutefois, son effort manquera d'énergie... Après un premier scrutin nul où Deschanel l'avait dépassé d'un suffrage, Bourget l'emporte au second tour.

Zola, du point de vue académique, semble être entré dans le néant. Sur deux tours, pas un seul suffrage. Le temps est loin où il en recueillait d'abord plus que Loti! Bien entendu, de part et d'autre, on ne manquera pas d'afficher une égale allégresse. Zola, dans une interview, proclame : « Je tiens Bourget pour un des maîtres du roman contemporain; à tous les points de vue, ce qui lui arrive me comble de joie. Du reste, je viens de lui envoyer un *petit bleu* pour lui manifester ma satisfaction, qui est très grande. » Bourget, de son côté, n'hésite pas à confesser que sa joie la plus vive est de n'avoir pas été élu *contre Zola.* « Car, vous le sentez bien, explique-t-il, sa candidature n'était cette fois, comme il vous le disait naguère, qu'une candidature d'attitude et de système. » Malgré ces coquetteries attendrissantes, il n'y a point à s'y tromper : le combat s'est étendu cette fois-ci à deux écoles; ce n'est plus l'échec de Zola contre n'importe qui, c'est le chef du puissant naturalisme vaincu par la clique de ces petits « gommeux intellectuels », dé-

bitants des dernières « nouveautés psychologiques ». Cinq autres zéros successifs récoltés sur le fauteuil de Taine contre Houssaye, Leroy-Beaulieu, Montégut et Verlaine. Celui-ci, candidat à sa façon, ayant signé sa lettre au secrétaire perpétuel : « Paul Verlaine, homme de lettres, en traitement à l'hôpital Broussais », et s'étant excusé de ne pouvoir, pour cause d'indisposition, faire les visites exigées, n'avait guère réduit le nombre de suffrages auquel Zola pouvait prétendre, puisqu'il n'en obtint, comme lui, point un seul. Ce fut à la fois la première et la dernière candidature du « pauvre Lélian », aisément convaincu par ses admirateurs et ses amis de café qu'un homme tel que lui n'a pas besoin d'être de l'Académie. Il se cantonna donc sans alarme en celle « du Quartier Latin », chantée un peu librement par Ponchon (8).

Mais Zola luttera quand même! L'honneur du naturalisme est en jeu. A la reprise de l'élection sur le fauteuil Taine, deux zéros contre Sorel et Montégut; zéro sur le fauteuil Leconte de Lisle contre Houssaye, sur le fauteuil Lesseps contre Aicard, Francis Charmes, Desjardins, Barboux... Election remise. Une voix contre Jules Lemaître sur le fauteuil Duruy, celle, assure-t-on, de Paul Bourget, en qui désormais Zola compte son champion le plus assidu. Sans doute alors, mieux conseillé que par le passé, il semble reprendre un peu de raison, et quand revient l'élection au fauteuil Lesseps, il se retire devant France, dont le succès ne fait pas question.

Barboux, Desjardins, de Mouy et Jean Aicard ont d'ailleurs précédé Zola dans cette opportune élégance. Et l'auteur de *Thaïs* n'aura nulle peine à ruiner, dès le premier tour, les efforts de l'aimable Francis Charmes et du distingué Costa de Beauregard, qui passera sans plus de

(8) *Dans la vill' de Paris*
Y a deux académies,
L'une ousqui sont quarante
Qui vivent de leurs rentes,
L'autre au quartier latin,
Qui s'tient chez le chand d'vin.

(Cf. *Verlaine dessinateur*, par Félix Régamey. H. Floury, libraire éditeur, 1896. Pages 26 et 29).

Verlaine avait déclaré pourtant vouloir « pousser » sa candidature « du mieux possible ». Mais il s'en tint à l'intention.

difficulté le même jour sur le second siège à pourvoir.

Fils d'un libraire parisien, France, révélé jadis par Mendès au monde intellectuel, avait été l'un des lecteurs de chez Lemerre. Lorsque, en 1875, on préparait une troisième série du *Parnasse*, Mallarmé proposa une pastorale qu'il avait composée dix ans plus tôt et qu'il venait de remanier sous le titre *L'Après-midi d'un Faune*. Banville, autre lecteur de la maison, déclara que l'ouvrage pouvait être accepté malgré son manque de clarté, en raison de ses rares qualités harmonieuses et musicales. Mais « du même trait de plume dont il avait exclu Verlaine » (9), le jeune Anatole France nota : « Non! On se moquerait de nous! » Son verdict, joint à celui de Coppée, entraîna le refus de l'ouvrage. Les amis de Mallarmé ne devaient jamais pardonner cette condamnation. L'un d'eux, Paul Valéry, bien des années plus tard, en omettant, dans son discours de réception à l'Académie, de prononcer le nom de son prédécesseur Anatole France, a marqué la persistance de son hautain ressentiment.

Au temps de son élection, France ne s'est pas encore signalé par ces délectables *Monsieur Bergeret* où il devait solliciter et recueillir la sympathie en faveur de cet arrangeant scepticisme alors accrédité dans nombre de ménages bourgeois. Mais la vogue du romancier est acquise déjà par plusieurs ouvrages qui forcent l'admiration jusque chez les lecteurs les plus éloignés de ses tendances, et dont on se délecte aujourd'hui moins passionnément. Toutefois, par nature, il porte au travail un amour pondéré; peut-être y trouve-t-il quelque difficulté en raison du perfectionnement qu'il veut à la forme. Une précieuse Egérie (10) l'oblige à se dépenser en labeurs quotidiens, parfois douloureux, ou qui s'adoucissent de fine cruauté quand il nous conte les mésaventures intimes de Bergeret. Nul ne songe à douter que ce paisible philosophe, acceptant avec le sourire les ondoiements sentimentaux de son épouse, ne soit le célèbre auteur en personnè. Dans *Le Lys rouge*, il avait déjà pris non moins sereine-

(9) Expression de Kurt Waiss. *Mallarmé*. Munich, 1938.
(10) Mme Arman de Caillavet.

ment pareille revanche. On voulut bien trouver à cet aimable cynisme un surcroît d'agrément. Mais ce n'est pas du seul roman que lui vint la gloire définitive; il ne la devait connaître que plus tard, en dressant contre les patriotes antisémites ce qu'il a été convenu de nommer le patriotisme de l'idée. Par bonheur pour lui, quand éclata l'affaire Dreyfus, France avait obtenu déjà l'honneur d'être admis parmi l'élite des écrivains dans ce lieu qu'il appela malicieusement la « Sainte Chapelle ».

Le geste amical et confraternel de Zola à l'égard de France lui a valu quelque regain de sympathie dans le public et quelque ralentissement dans la défaveur de ses confrères.

La Compagnie ayant perdu en Dumas fils l'un de ses membres les plus éminents, certains pensèrent qu'il serait séant de lui désigner pour successeur un écrivain de puissante notoriété. Devant les pâles candidatures d'Imbert Saint-Amand, de Jean Aicard, de Noiret et de Kéraniou, devant celle de Becque, auteur sifflé, Zola, fermement soutenu par Coppée, son fidèle, et par le récent élu Paul Bourget, s'élève comme un phare étincelant. Il prendra donc le sage parti de ne se point porter candidat au remplacement de Pasteur, pour lequel on a d'ailleurs presque unanimement songé à Gaston Paris. L'Académie, estiment quelques-uns, a pour première fonction la rédaction du Dictionnaire. Or, depuis la mort de Littré, elle ne compte plus parmi ses membres de véritables connaisseurs en linguistique. M. Paris est un philologue dont chacun proclame l'extrême compétence et la haute dignité professionnelle. Très répandu dans les meilleurs salons, il en tient un lui-même dont sa femme et l'attrait de sa propre conversation font l'un des plus recherchés par les délicats. Taille haute, front large, cheveux et barbe de la blancheur de l'argent, ses yeux, fatigués par la lecture, l'empêchant de discerner d'abord qui vient à lui, — dont il prenait comme une espèce de froideur tout apparente et qu'un sourire avait presque aussitôt dissoute, — Gaston Paris n'eut point même à solliciter. La belle route, toute large, s'ouvrait au-devant de ses pas.

Mais, d'autre part, les élections aux deux glorieux fauteuils de Pasteur et de Dumas fils doivent se faire en une même réunion. Coppée, huit jours avant le vote, a cru bon d'affermir encore la chance de Zola par la lecture d'un discours où il exalte son ami au point d'en faire l'égal pour le moins de Balzac. « Balzac, messieurs, lui-même repoussé jadis par l'Académie, quelle honte!... Mais aujourd'hui, quelle occasion de se racheter! » Il le compare encore à Rabelais, à La Fontaine, à Voltaire, à qui sais-je! On sourit; mais il est écouté, quand, tout à coup, blême au-dessus de son gilet rouge, terrible et saccadé, se dresse Brunetière, reprochant à Zola d'avoir « émancipé la pornographie, d'en avoir fait une école »... Il est écouté; mais on sourit. On a la sûre impression que jamais Zola ne fut si près de la réussite. Seul Barboux, célèbre avocat, pourrait bénéficier de quelque avantage, ayant été grand ami personnel du défunt. Mais qu'irait faire un avocat en cette affaire? Aussi bien, dès le premier dépouillement, Zola se détache, avec dix voix; six à Barboux. Quatre autres tours le font monter à quatorze suffrages; il ne s'en faut plus que de trois pour qu'il atteigne au nombre voulu. Des quatre électeurs demeurés constants à Saint-Amand et à Jean Aicard ou des deux qui ont voté blanc, il semble aisé de détacher le trio nécessaire. Coppée et Bourget s'y emploient. Le sixième scrutin sera-t-il décisif?... O surprise, ô déception cruelle! Ce sont les voix favorables à Barboux qui vont s'accroissant jusqu'au huitième tour, sans toutefois que cet aimable maître du barreau puisse mieux obtenir que l'honneur d'avoir approché la victoire.

On prévoit de nouveaux et rudes conflits à la reprise de l'élection. Mais d'honnêtes esprits se sont agités entre temps à l'effet de porter tel candidat dont le nom s'impose. Barboux s'écarte prudemment de la mêlée. Contre Zola, resté tenace, l'arme au pied, Theuriet, romancier sans personnalité mais sans reproche, s'érigera comme un sauveur.

Après ce coup, Zola est définitivement écrasé. On le

verra s'évanouir petit à petit dans le brouillard des déceptions obstinées. Son attitude, au cours de cette affaire Dreyfus qui passionna jusqu'à la sage Compagnie, achèvera de l'y rendre « indésirable ». On le lui prouvera en élisant Vandal, Mun, Hanotaux, Guillaume, Lavedan, entre lesquels il passe inaperçu. Tout à coup, lors de sa dernière et vingt-deuxième tentative, il obtient, contre Paul Deschanel, un suffrage.

C'est la fusée d'adieu de ce pauvre feu d'artifice.

RENÉ PETER.

L'HÉRITAGE DES CHEVALIERS DU TEMPLE

—

L'Ordre des Templiers fut aboli sans doute officiellement et les principaux chevaliers, surtout en France, furent suppliciés ou emprisonnés à vie et virent leurs biens confisqués. Mais on ne montra pas partout la même rigueur; c'est ainsi qu'on fut moins sévère en Italie, en Germanie et en Angleterre. Certains pays, comme le Portugal, non seulement acquittèrent les Templiers, mais les protégèrent; les rois de Lusitanie favorisèrent même des transformations apparentes en nouveaux ordres, tel l'ordre du Christ. Le monastère de Thomar, si riche en merveilles de l'art manuélin, l'abrita longtemps.

Ailleurs, ils ne disparurent pas totalement, mais quittèrent leur costume et se réfugièrent auprès de princes et de nobles, s'ils appartenaient à la tête de la hiérarchie, comme chevaliers et écuyers; les autres, les frères et les servants se confondirent plutôt au sein des associations d'artisans et d'ouvriers. Ces derniers furent absorbés assez rapidement, en raison d'affinités que nous examinerons bientôt. Trouver assistance et sans doute emploi de leur expérience de guerriers et de cavaliers dans les châteaux n'a rien d'extraordinaire; se mêler au contraire à ce que nous appelons aujourd'hui la classe ouvrière paraît plus anormal à première vue. Remarquons tout d'abord que la distance sociale établie entre nobles, bourgeois, gens de métiers et agriculteurs n'est vraiment accentuée qu'à partir du XVI[e] siècle. Particulièrement n'y avait-il pas au moyen âge de fossé établi entre les moines

et les constructeurs et artisans..., mais au contraire des rapports assez étroits.

Voici ce que pense un auteur très compétent en matière d'histoire des Compagnonnages (1) :

Les Templiers se rattachaient à ce que l'on a appelé l'hermétisme, tradition d'origine helléno-égyptienne, souvent mêlée à l'ésotérisme chrétien et à l'ésotérisme musulman. Il comportait précisément des connaissances d'ordre cosmologique qui correspondent à l' «Art Royal», ce qui explique que des liens aient pu exister de tout temps entre les hermétistes et les artisans initiés. Après la destruction de l'Ordre du Temple, il y eut une réorganisation secrète, qui échappe complètement à l'histoire profane, mais qui permit à cette tradition de se maintenir dans des organisations analogues, mais plus cachées. Disons en passant que c'est le point de départ de la décadence occidentale.

Nous sommes arrivés, par d'autres voies, à un résultat identique, mais l'hermétisme n'est pas seul en question.

Nous verrons les guildes, les bauhütten, les Sociétés de Franche Maçonnerie, c'est-à-dire opérative, accueillir fraternellement les fugitifs, les proscrits. Ces sortes de compagnonnages révéraient les moines, qu'ils fussent soldats ou non, comme des maîtres en l'Art géométral supérieur et en celui de bâtir, car c'était auprès d'eux qu'ils avaient toujours appris l'équilibre des lignes, l'harmonie des proportions, le sens symbolique des assemblages de figures, le langage muet des ornements sculptés ou gravés dans la pierre et dans le bois. On fit mieux, on put aisément perfectionner les aptitudes de ceux qui pouvaient exercer une activité manuelle et les mêler aux équipes de constructeurs des églises et des châteaux.

Ces affinités, cette sorte d'alliance déjà ancienne, mérite de nous arrêter un instant, pour en exposer les raisons.

Tout d'abord les Templiers, comme tous les chevaliers

(1) E. G. Diricq, numéro spécial du *Voile d'Isis* sur le Compagnonnage, 1934.

mi-religieux, mi-soldats, possédant des places fortes, krachs d'Orient ou commanderies, n'y étaient pas seuls, mais entretenaient et protégeaient une foule de serviteurs, d'ouvriers agricoles, de travailleurs du bâtiment, destinés, ceux-ci, à l'édification ou à la réparation et, comme on sait, organisés depuis Numa en corporations disciplinées et à rites séculaires, venus surtout de l'Orient, avec leurs enseignements techniques transmis par initiation, comme nous le montrent nos « Devoirs », leurs successeurs.

Dans les époques passées, au moyen âge avec une vigueur accrue, le travail n'était pas un simple gagne-pain, mais une production consciente, une sorte d'image de la création des choses et des êtres par Dieu. L'ouvrier ou l'artisan sert Dieu dans son œuvre qu'il exécute avec amour, selon des principes, avec des tours de main qu'il a reçus, comme une initiation de maîtres reliés à d'autres par une chaîne ininterrompue. L'idée, nous explique Albert Gleizes, la culture, est contrôlée toujours par la réalité vivante du métier manuel, qui ne perd jamais son caractère d'expérience concrète, mais ne remplace jamais, au XIII[e] siècle par exemple, la spirituelle (2).

Il y avait une élite de détenteurs de la Connaissance qui initiait de degré en degré celui qui y était disposé et le voulait de toute son âme. Des moines, et parmi eux des Templiers, faisaient partie de cette élite. Il y eut un Art de bâtir, qui s'exprimait symboliquement et qu'ils connaissaient. Souvenons-nous des plans de leurs églises heptagonales ou octogonales, véritables pantacles, rappelant le sceau de Salomon, ou l'octogone que l'on trouve à chaque instant dans les graffiti des Templiers, sur les tombes des dépendances des Commanderies, comme il y en a en Béarn. La géométrie, pour ainsi dire sacrée, était un langage commun entre gens des corporations et eux, probablement aussi des conceptions traditionnelles transmises aux uns et aux autres d'un antique foyer in-

(2) Albert Gleizes : *Vie et mort de l'Occident chrétien*, Moly Sabata, Sablons (Isère).

tellectuel primordial et unique, soit par les voies orientales et méditerranéennes, soit par d'autres.

Il ne conviendrait pas d'insister sur la persistance du récit de la mort de Jacques de Molay dans les « Devoirs »; mais il témoigne sûrement d'une fidélité de longue date envers non seulement le dernier Grand-Maître, le plus populaire à cause de ses malheurs, mais surtout envers l'Ordre qui avait protégé, instruit, utilisé les talents des hommes de métiers. Qu'il y ait eu amalgame dans le rituel compagnonnique de noms propres différents, des confusions nées de la transmission dans le temps, comme celle de Maître Jacques avec Jacques de Molay, parce que Moulay Yakoub ou Jacques ressemble à Jacques de Molay, et que maître Jacques, en arabe, se dise Moulay Yakoub, comme nous l'avons signalé à Monaco en 1935, et dans la *Revue du Folklore français,* cela ne change rien au fait; les ouvriers vénérèrent les Templiers de siècle en siècle (3).

Ne nous arrêtons pas à la présence de la légende du dernier Grand-Maître dans, par exemple, le 30e grade de la Franc-Maçonnerie écossaise. Il pourrait s'agir d'un passage du Compagnonnage à la Maçonnerie, mais il est plus probable qu'il n'y a là qu'une façon élégante d'introduire la Chevalerie plus solidement que par d'autres grades précédant le 30e. Sauf le 28e, Prince Adepte, réellement hermétique traditionnel, les autres sont malheureusement des fantaisies, soit bibliques, soit pseudo-chevalières à la mode Frédéric de Prusse. La croix à huit pointes, portée en rouge sur blanc sur une tunique jadis, en un insigne suspendu aujourd'hui à un magnifique ruban, le port de l'épée, ne constituent pas des présomptions de rattachement traditionnel aux Templiers. Le rituel actuel de ces grades ne présente rien qui permette de l'admettre. On sait qu'au XVIIIe siècle, époque où les Hauts Grades ont été créés dans la Maçonnerie spéculative écossaise, on avait multiplié les honneurs, que les Maîtres d'ateliers supérieurs faisaient payer très cher.

(3) Dr J.-H. Probst-Biraben : *Compagnonnage européen et musulman.* « Revue de Folklore français », mai-juin 1936.

Quoique certains symboles et rites aient quelque valeur tout de même, il s'agit, en grande partie, de compositions et de reconstitutions modernes. Il n'existe pas de renseignements incontestables sur la survivance des Templiers en France et en Italie. Pour les Iles Britanniques, au contraire, il semble que, parmi beaucoup de poésie et d'imagination, on peut se rendre compte de la manière dont les choses ont dû se passer. Un érudit américain, G. G. Laurens, de Newark. U. S. A., écrivait à des personnes privées, en 1935, que la famille de Robert Bruce, devenu roi d'Ecosse en 1274, était d'origine flamande et protégea à ce titre beaucoup de Templiers exilés, d'autant qu'elle comptait elle-même des Chevaliers de cet ordre. Le roi Robert Bruce les aida, continuant la tradition du roi David.

Il avait attiré d'autre part en Ecosse beaucoup d'artisans flamands (particulièrement organisés en guildes, par la promesse que la pratique de leurs anciens usages et coutumes leur serait garantie.

Sous Henri II et ses successeurs en Angleterre, les premières guildes furent introduites; inconnues jusqu'alors en Grande-Bretagne, ce furent notamment celles de tisserands, de cardeurs de laine appartenant dans le principe à la Grande-Guilde qui avait son siège et son « comte » à Bruges, cette guilde que l'on pourrait dire internationale. Toutes sortes de faveurs furent accordées à ces associations, de son temps et après lui, jusqu'à des dates récentes, par les rois britanniques. Les maçons furent probablement, c'est moins certain, accueillis de même façon, comme tendraient à le prouver les sociétés de Free-Masons. Et tout ceci fut fait à l'imitation de l'Ecosse (4).

Cette correspondance nous confirme dans cette opinion qu'il y eut hospitalité et protection de la part des souverains en Ecosse et en Grande-Bretagne, vis-à-vis des membres des guildes, le mot étant pris, ici, dans un sens très étendu. Leur alliance, et même leur fusion dans certains cas, avec d'anciens Templiers, sont donc histori-

(4) Laurens : correspondance privée, 1935.

quement défendables. En tout cas, elles sont fort logiques. Nous avons précédemment montré en effet que les religieux, loin d'être étrangers à l'architecture et aux métiers, instruisaient souvent les ouvriers manuels dans l'art de bâtir, dans la géométrie traditionnelle et, cela va de soi, la symbolique. « La signification de l'art (et nous ajouterons de la profession) ne peut être que religieuse », écrit Pierre Puldy dans une étude curieuse sur l'architecture (5). Le même auteur ajoute, ce qui coïncide absolument avec nos conceptions à ce sujet, que le métier manuel était une véritable école de l'homme, qui relie celui-ci aux principes, à des époques où l'on ne distinguait pas entre artiste et artisan (6). Corrigeant légèrement, nous regretterons que l'artisan d'aujourd'hui s'écarte de l'art, pour devenir un exécutant presque mécanique.

Il n'y a pas d'art sans science non plus et c'était ce que proclamait hautement l'architecte français Jean Vignot, quand il fut appelé en consultation par le conseil de bâtisse du Dôme de Milan, au XIVe siècle. Il tenait, comme tous les traditionalistes, la théologie, les mathématiques, les arts, pour des applications du même principe. L'architecte autrichien Rziha, qui a recueilli près de 900 marques d'ouvriers dans les églises gothiques de l'Europe centrale, considère l'enseignement de la géométrie et des sciences, qui concernent la construction, comme une des spécialités des Universités monastiques du moyen âge. Les Templiers n'avaient pas fait exception, mais, au contraire, les plus instruits d'entre eux enseignaient dans leurs commanderies ce qui convenait aux travailleurs manuels qui dépendaient d'eux. Les relations de cette nature préparent évidemment l'appel à une solidarité effective, dans des circonstances dangereuses, ce qui arriva.

On pourrait s'étonner du contraste présenté par ces mœurs avec les allures rationalistes ou la libre pensée de beaucoup de compagnons actuels et des Francs-Ma-

(5) Puldy : *La tradition retrouvée par le métier.*
(6) « Etudes traditionnelles », novembre 1936.

çons à la fin du XIX[e] siècle. Ecarts des traditions, des règles mêmes des associations de ce genre, ou méconnaissance de l'esprit de leurs institutions, effets d'un recrutement moins sévère et choisi. Jadis, non seulement on rendait hommage à la religion, dans toutes les circonstances solennelles, mais on assistait à certaines messes. Sous peine d'exclusion de leurs fraternités, les compagnons allemands, avant la Réforme, participaient aux fêtes dans les églises, avec leurs costumes et insignes, figuraient dans les processions, étendards symboliques en tête de leurs groupes. Depuis, ils fréquentaient les assemblées protestantes également lors de certaines fêtes. Les loges d'ouvriers, avec plus de ferveur et de dévouement peut-être au moyen âge, plus platoniquement ensuite, respectaient les autorités ecclésiastiques, quand elles ne prenaient pas auprès d'elles leurs conseils ou ne leur soumettaient pas leurs litiges avec des étrangers à leur corporation, ne leur faisaient pas arbitrer des rivalités ou des divergences intérieures. Cette coutume semble exister encore en pays flamand.

Cela veut-il dire que les Templiers conférèrent le titre de chevalier, armèrent selon le cérémonial requis, véritable initiation guerrière correspondant à celle des Kchatryas dans l'Inde, des architectes ou des maîtres d'œuvre remarquables, de hautes vertus? L'hypothèse n'est pas soutenable. Il n'y a, d'ailleurs, dans les dossiers authentiques des corporations, aucune trace de cette transmission inusitée. Comme nous l'avons déjà signalé, les autorités ecclésiastiques en auraient eu connaissance, à un moment ou à un autre, et seraient intervenues pour l'empêcher dans les siècles qui ont immédiatement suivi la dissolution de l'Ordre. Qu'en eussent fait les membres de ces corporations (7)? Rien assurément. Les tenues des

(7) Il est assez difficile d'employer le mot exact. Il faudrait toujours faire suivre le terme guilde d'un nom de métier. Car certaines, qui ne nous intéressent pas ici, n'avaient ni symbolisme, ni rituel opératif. Le mot corporation, peut-être plus familier, n'est pas particulièrement indiqué. Les membres de ces derniers groupes avaient des intérêts communs de métier, mais sans organisation rituélique initiatique, c'est-à-dire pouvaient être corporatifs sans être de compagnonnage. La corporation est exotérique, le compagnonnage est ésotérique.

associations ouvrières, y compris celles de la maçonnerie opérative, ne se prêtaient pas à ces rites, puisqu'elles avaient lieu dans la cave ou la salle réservée de tavernes. Comment greffer sans contrastes, sans discontinuité, inconnus des sociétés fermées traditionnelles, un cérémonial et un symbolisme de chevalerie sur l'Art de bâtir? Dans ces associations : guildes, bauhütten, compagnonnages, d'autre part, il ne s'agit toujours que des deux degrés correspondant à apprenti et compagnon, ou, dans quelques-uns, des trois, si l'on y fait de la maîtrise le couronnement de l'initiation. Les historiens des Sociétés secrètes, qui feraient mieux de distinguer soigneusement le voile symbolique, la discrétion professionnelle de certaines et le mystère politique des autres, ces historiens n'ont jamais signalé l'existence de grades à rituel de chevalerie, ni dans les guildes, ni dans les bauhütten, ni dans les loges de Free-Masons, ni dans les Devoirs. L'assertion n'est pas solide.

Si l'on veut chercher de réelles influences templières, ce n'est pas dans les formes rituéliques qu'il convient de le faire, mais dans la continuation de l'esprit johannique et synarchique de l'ordre primitif chez les membres de la « Fede Santa » et les « Fideli d'Amore », de l'hermétisme ancien, repris et développé par les « Rose-Croix » authentiques, c'est-à-dire dans la littérature médiévale des troubadours et de Dante Alighieri, dans la science des grands alchimistes. A côté des loges ouvrières, des cayennes compagnonniques, en marge de leurs usages et de leurs rites propres, il y eut peut-être des tentatives pour perpétuer déjà symboliquement, aux XVIe et XVIIe siècles, le souvenir des Templiers. Au XVIIIe, il y eut aussi celles qu'ont voulu imiter les chevaleries templières modernes d'Angleterre et d'Amérique.

Parmi ces rénovés, y eut-il des successeurs sérieux, même partiels? Les indications sur leur existence dans les colonies portugaises permettent de le croire, et ceci en dehors de l'Ordre du Christ. Là encore, est-il nécessaire de distinguer les traces, qui ne prouvent rien, de symboles tels que l'octogone ou la croix à huit pointes,

la garde d'un étendard ayant la prétention de représenter celui du Temple, le fameux Beaucéant, même l'alphabet mystérieux et les indices solides d'une organisation postérieure au XIVe siècle, conservation régulière des buts anciens, par des personnes susceptibles par leur naissance ou leurs mérites, leurs liens indiscutables avec les Templiers, de les poursuivre dignement.

On cite des écrits, des légendes principalement. Les secondes sont des arguments bien légers, les premiers sont, en général, considérés par la critique comme pleins de lacunes, ambigus, souvent post ou antidatés, exagèrent le rôle de personnages cités. Il s'y mêle, bien entendu, beaucoup de commentaires intéressés. Les récits enthousiastes, les ouvrages plus ou moins tendancieux, tels que ceux de Keller : *Die Tempelherren und die Freimaurer;* de Prutz: *Die Gaestlichen Ritterorden und zur genesis des Templar Prozesses;* de Grégoire : *Histoire des Sectes religieuses;* de Chambure : *Règles et statuts secrets des Templiers,* contiennent, parmi des fantaisies ou des thèses outrancières, des renseignements partiellement à retenir.

Il en ressort, avant tout, qu'il y eut toujours des relations étroites entre les chevaliers et les associations ouvrières, et la conviction que les exilés trouvèrent souvent asile dans les guildes, bauhütten et autres groupements et furent peu à peu absorbés, fondus dans ces fraternités.

On peut distinguer quatre groupes de survivants, malgré l'obscurité qui recouvre cinq siècles, de l'abolition et dispersion, au XVIIIe siècle, date de la floraison des reconstitutions d'ordres prétendus templiers, point de départ des créations du XIXe, quoique les preuves incontestables des trois derniers manquent ou soient peu concluantes.

1° Les chevaliers du Christ, continuation certaine du Temple au Portugal, sous la protection de la dynastie d'Avis; 2° ceux qui acceptèrent Pierre d'Aumont comme successeur de Jacques de Molay; 3° les partisans de Marc Larmenius ou l'Arménien; 4° enfin ceux qu'on appela les « Desertores » qui refusèrent de se soumettre aux autorités, soit de Larmenius, soit de Pierre d'Aumont.

Recherchons les présomptions de transmission des idées templières, dans chacun d'eux, leurs titres à une succession véritable, la vraisemblance de leur transformation en ordres néo-templiers, et signalons aussi les forgeries et parodies nées de l'imagination de ceux qui voulurent rattacher leurs initiatives à un passé flatteur.

Pour le Portugal, le doute n'est pas permis. On sait que les commanderies furent nombreuses dans ce pays et n'y furent jamais molestées. Maintes églises du Temple sont encore debout, par exemple celle de Charola, celle de Santa Maria del Olivar, à Thomar, toutes deux en rotonde; non loin de cette dernière, le château des Templiers, enfin la chapelle attenante au cloître de Thomar et à l'église des Chevaliers du Christ. Bien plus, les Templiers n'eurent non seulement pas à souffrir en Portugal les persécutions et les supplices dont on les accablait en France, mais le roi Diniz les protégea. Ce fut ce prince qui reconstitua leur ordre sous le nom d'Ordre du Christ, en lui faisant suivre la règle de celui de Calatrava (8). On reconnaît encore cette filiation authentique dans les pièces concernant la transformation de l'ordre du Christ en ordre mixte, qui comprenait dès lors des civils et des militaires et se sécularisait en 1789. La croix des huit Béatitudes est restée, avec quelques modifications de détail, comme l'insigne de cet ordre du Christ. L'esprit primitif des Templiers put donc persister plus longtemps qu'ailleurs en Portugal, pays très isolé du reste du Continent. Les rois étaient Grands-Maîtres, entourés d'un Conseil de nobles catholiques romains. Les Chevaliers du Christ ont encore droit actuellement, en Lusitanie, à être revêtus de la robe templière blanche à croix rouge, lors de leurs obsèques.

L'abbé Grégoire prétend que Vasco de Gama, Albuquerque et Jean de Castro illustrèrent l'ordre (9). Mais certains documents prouvent qu'il y eut en Portugal d'autres ordres qui se prétendirent successeurs de celui du Temple. Nous avons eu communication de pièces

(8) *Le Portugal*, Larousse, Paris.
(9) *Histoire des Sectes Religieuses.*

authentiquement françaises, qui se rapprochent très curieusement, en apparence tout au moins, du point de vue qui nous intéresse, quelque surprenant que cela paraisse au premier abord.

Le 4 juin 1817, fut, à Paris, élu chevalier de l'Ordre du Temple un gentilhomme français de bonne souche. Il est nécessaire de situer très exactement sa position, car c'est d'elle que vient le mystère. Officier du génie, il était chef de bataillon à l'époque, alors qu'il avait été, à la veille de Fontainebleau, nommé lieutenant-colonel par l'Empereur, qui l'avait pris comme aide de camp pendant la campagne de France. Royaliste ardent, il était, en même temps, resté un admirateur profond de Napoléon. Catholique pratiquant, c'était presque un mystique.

Sa famille possède les actes qui authentifient cette élection. Rédigés en latin, ils sont extrêmement explicites. On y lit, après la formule bien connue : *Ad Majorem Dei Gloriam :*

Ad religionis christianae Templique D. N. J. C. Militiae sanctae Catalani salutem et maximam illustrationem.

Il est ensuite stipulé que, dans un grand convent métropolitain, *die vigesima Lunae Sivan, anno Ordinis sexcentesimo nonagesime nono,* eut lieu l'élection du candidat et son admission à la dignité de Chevalier.

Suivent les signatures du Grand Chancelier et celle du Maître du Sceau.

Il ne faut pas attacher trop d'importance aux formules telles que D. N. J. C., Militiae. Elles ne signifient pas qu'un ordre est traditionnel, en filiation directe et ininterrompue avec le primitif, ce qui est l'essentiel. *Sanctae Catalani* semble être un lapsus de copiste; il faut lire, croyons-nous, *Sanctae Catelinae,* de sainte Catherine.

Le tout est daté, pour l'enregistrement :

Datum Parisiis in aula nostra magistrali die secunda Lunae Elul.

Les signatures n'ont rien de bien particulier; elles sont précédées de la lettre F (frater, frère), et d'une croix

qui varie de forme suivant la dignité du signataire. Nous reviendrons sur ces signes assez intéressants.

Le même acte impose des armoiries au récipiendaire, sans tenir compte de celles qu'il pouvait posséder de par sa naissance. Plus tard, le nouveau chevalier scella tous ses actes de cet écu qui surprit un peu ceux de ses descendants qui s'intéressèrent à ces questions.

Cependant, n'ayant pas reçu les actes dont il vient d'être parlé, le récipiendaire écrivit à la Maison Magistrale. Il lui fut répondu de Paris, le « 7 tebeth 700 » que « Son Excellence Mgr le Grand Hospitalier » lui enverrait, sous quelques jours, l'acte d'adhésion à l'Unité du Temple, son diplôme de Chevalier et celui de *Grand-Prieur du Cap-Vert*. Cette lettre est signée : *Frère Gabriel d'Ecosse.*

Ce sont là peut-être des titres qui n'ont que leurs désinences de pompeux. Ils pouvaient s'appliquer à des fonctions plus modestes et ne seraient, s'ils étaient usités, que des imitations et non des successions. Il est assez curieux, d'autre part, de relever les noms qui sont donnés aux mois, c'est-à-dire aux lunes. Ces lunes pourraient être hébraïques, ou musulmanes et surtout maçonniques. *Sivan, Elul* et *Tebeth* sont d'origine juive; mais, avec une durée fixe, ce sont des mois maçonniques. Ils correspondent à mars, juin et octobre. Or, jamais les Templiers ne semblent avoir daté de cette façon. Il faudrait, pour tenter d'asseoir une opinion, connaître les statuts et les rites de l'Ordre nouveau, de façon à établir la « succession ».

A la lettre du Frère Gabriel, est jointe la liste des fournisseurs de l'Ordre, fournisseurs surtout de vanité et par suite assez suspects, savoir l'imprimeur, le fabricant des croix, celui des rubans, du vestiaire, des armes, enfin celle (c'est une femme) des décorations bénéficiaires. En effet, le nouveau Chevalier avait été, peu de temps après son élection, nommé Grand-Prieur des Iles du Cap-Vert; l'acte contient des renseignements extrêmement intéressants. On y lit :

Vacante Magni Prioratus Monomotapa Beneficie, Ministri Ordinis; Conciliarii Nostri, Summi Praeceptoris Fratri Josephi Sud Africani relatione audita.

Ce nom de Monomotapa, dont le XVIIe et le XVIIIe siècle s'amusèrent tant, désigne un ancien royaume indigène dans le sud-est de l'Afrique, qui était tout-puissant au moment où les Portugais s'étaient installés dans ce continent. Le Sud-Africain doit désigner la colonie d'Angola, et les îles du Cap-Vert appartiennent également à l'antique Lusitanie. Nous pourrions donc nous trouver, semble-t-il, en présence d'une nouvelle manifestation, une rénovation portugaise de l'Ordre ancien, mais nous ne comprenons pas très bien comment la vacance du Monomotapa peut avoir une influence sur le Grand-Prieuré du Cap-Vert, s'il ne s'agit pas tout simplement d'une simple patente d'ordre artificiel, sorte de rite maçonnique à forme chrétienne et chevaleresque, accréditant un frère auprès de plusieurs obédiences affiliées, avec des titres fictifs lui assurant des présidences d'honneur, par exemple, selon des conventions adoptées en commun.

L'acte porte en tête, finement gravées, des armes écartelées aux 1 et 4 de l'Ordre, aux 2 et 3 d'armoiries qui semblent avoir été celles du Grand-Maître. Le tout est posé sur un manteau souverain, sommé d'un casque rappelant l'origine militaire de l'Ordre, surmonté de deux pennons aux armes de l'Ordre et à celles du Grand-Maître, et enfin l'ensemble est posé sur une pique en pal qui porte une double banderole où se lisent les lettres V. D. S. A., qui pourraient signifier : *Victorissimus Dominus Supremae Aulae.*

Le récipiendaire est appelé « Comitem gentilem », ce qui, littéralement, veut dire comte étranger, mais pourrait bien signifier comte légat ou même comte *in partibus,* et cela encore semble maçonnique. On emploie également ce qualificatif d'étranger, « Devoir étranger », dans les compagnonnages qui admettent des passants de toutes races et religions. Nous ne saurions donc, en cette

occurrence, donner un avis reposant sur des bases bien affermies.

A l'écu du Grand-Maître est suspendue la croix des Huit Béatitudes dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

L'enregistrement eut lieu en 1819, au mois d'Elul de l'année de l'Ordre, 701. Ces trois dates 699, 700 et 701 correspondent respectivement à 1817, 1818 et 1819 et donnent très exactement la date de la fondation du Temple, 1118.

L'acte est scellé du même sceau, enfermé dans une petite boîte d'argent à couvercle de même métal et suspendue à un ruban aux couleurs de l'Ordre.

La famille possède également le grand-cordon du dignitaire. C'est un ruban de moire de 90 millimètres de largeur, fait d'une bande centrale rouge, très légèrement rosée, de 46 millimètres, entre deux bandes blanches de 22 millimètres. Les extrémités du ruban forment une rosette de grandes dimensions, comme c'est la coutume; mais au lieu de la croix d'émail et d'or que l'on rencontre généralement dans ce cas, c'est une croix pattée de drap rouge de 60 millimètres au carré.

Les signatures des frères, avons-nous dit, sont précédées d'un signe qui diffère suivant les dignités, mais qui affecte la forme générale de la croix archiépiscopale, dite croix de Lorraine, à branches inégales. On la trouve sur tous les actes et diplômes précédant la signature des dignitaires, comme d'ailleurs sur bien des papiers maçonniques.

Le Grand-Maître a une croix aux extrémités recroisettées, ce qui est d'un emploi fréquent dans les signes alchimiques et corporatifs. La branche verticale porte, en sus, deux branches horizontales comme le fait la croix papale. Mais la branche supérieure a deux crochets dirigés vers le haut et l'inférieure est, à gauche, coupée par une barre oblique partant du centre de la croix et formant le quatre de chiffre dissimulé dans la plu-

part des sigles lapidaires du moyen âge (10) et dans l'alphabet de l'Ordre (11). Ce signe a une origine ouvrière. On peut aussi, par combinaison de l'oblique et de deux horizontales, voir un Z. Ces signes ont également une valeur tout ésotérique. Le chiffre 4 signifie : Jupiter, étain, force, et le Z symbolise Jupiter resplendissant, c'est-à-dire le Pouvoir et la Vie.

Le secrétaire a une croix archiépiscopale, dont la branche verticale est potencée aux deux extrémités, et la branche horizontale, plus grande que celle qui se trouve au-dessous, contrairement à l'habitude, est crochetée aux extrémités d'un côté vers le haut, de l'autre vers le bas. Cela indique vraisemblablement une dignité qui tient le milieu dans le Chapitre. Cela veut dire aussi : ce qui est en bas est comme ce qui est en haut dans le 18e degré maçonnique, pour représenter l'analogie et la correspondance du macrocosme et du microcosme.

Le Grand Chancelier a une simple croix archiépiscopale, tout à fait normale.

Le Grand-Sénéchal a la même croix, mais les deux branches horizontales sont de même longueur et ont toutes deux deux crochets vers le bas. Y a-t-il une allusion aux insignes du sénéchal? une double garde d'épée médiévale?

Certains frères encadrent l'F, qui signifie frère, de deux croix, d'abord une archiépiscopale, puis une grecque normale. L'un enfin souligne sa signature, qui n'est que de deux prénoms, comme toutes les autres, d'une barre oblique surmontée de deux points.

On aurait peut-être une tendance à voir dans ces croix et points quelques rapprochements possibles avec des usages maçonniques; mais nous croyons aussi au mélange de sigles ouvriers et maçonniques avec des symboles hiérarchiques catholiques.

(10) Probst-Biraben et Maitrot de la Motte : *De l'influence méditerranéenne sur les sigles lapidaires de l'Europe centrale.* — Société de Géographie d'Alger, 1939.

(11) A. Maitrot de la Motte : *L'alphabet magique du temple,* Science historique, 1939. — Probst-Biraben et Maitrot de la Motte : *Les Templiers et leur alphabet secret,* « Mercure de France », 1er août 1939.

Historiquement, on peut se demander s'il y eut un ordre rénové européen méridional avec siège magistral à Paris, dont dépendaient les colonies portugaises, et même si les armées de Napoléon Ier ne l'importèrent pas de France dans la péninsule ibérique et de là dans ses possessions d'outre-mer. Le fait est énigmatique, mais son apparence portugaise ne paraît avoir qu'une importance de souvenir, de tradition chevaleresque.

Il ne semble pas, cependant, qu'il puisse y avoir présomption d'influences altérées ou faibles, comme nous le verrons plus loin, à Paris, au XVIIe siècle. Il n'y a pas de reconnaissance légale et pas de date ancienne un peu rapprochée de l'abolition de l'Ordre, ce qui rend la continuation impossible. Il manque ce que les Musulmans appellent la *selsela,* la chaîne.

N'est-ce pas à ce sentiment de respect du passé, respect souvent inconscient, qu'a obéi le propriétaire de l'hôtel très moderne de la rue des Archives, à Paris, quartier du Temple, lorsqu'il a donné à son établissement le nom d'Hôtel Molay?

Mais laissons de côté les récits nombreux de fondation d'ordres néo-templiers en Ecosse et en Angleterre, surtout exploités pour donner à la Franc-Maçonnerie d'illustres origines. Nous en avons dit quelques mots, on ne saurait y trouver, élimination faite des exagérations et des inventions romanesques, rien de plus que de fortes présomptions de mélange avec les guildes flamandes qui avaient des représentants à Londres, et même les sociétés de Free-Masons opératifs, de la part des réfugiés templiers dans les Iles Britanniques. Rien ne prouve qu'ils armèrent symboliquement chevaliers qui que ce fût, même isolément, ni qu'ils fondèrent des ordres successeurs, encore moins qu'ils modifièrent l'enseignement initiatique ou les rites des ouvriers qui faisaient partie des guildes ou des loges de Maçonnerie Franche. Dans les guildes primitives, nobles et artisans se rencontraient toujours pour la défense de libertés communes, ce qui est caractéristiquement flamand (12).

(12) A. Maitrot de la Motte : *Six siècles en Flandre,* en préparation.

Au contraire, est-il peu probable que les Eglises, avant et après la Réforme, aient toléré la reconstitution d'un Ordre condamné, peut-être moins sévèrement dans les Iles Britanniques qu'en France et en Italie, mais cependant toujours plus ou moins mal vu depuis la dissolution. En Ecosse, l'Auld Kirke et le Wee Kirke, ainsi que les Caméroniens, d'esprit très rigide, furent certainement fort opposés à l'hermétisme et au demi-orientalisme des Templiers.

On répète que des Français exilés, « Desertores » comme les appellent les autres groupes, auraient contribué à reformer les restes des guildes flamandes et la Franche-Maçonnerie dans les Highlands et même à Aberdeen, légendes considérées comme sans fondement par Gould et d'autres historiens sérieux de la Franc-Maçonnerie.

Ce seraient ces Templiers de France qui auraient provoqué le blâme et l'excommunication de Larmenius, présumé Grand-Maître, désigné par Jacques de Molay lui-même, pour avoir dévoilé des signes et mots de passe et les avoir dénaturés.

Ce serait le second groupe, indépendant des Grandes-Maîtrises de France, refusant même de reconnaître l'autorité de Larmenius et d'Aumont.

Un troisième, celui des Proscrits, reconnaissant Pierre d'Aumont comme Grand-Maître successeur de Jacques de Molay, n'a point prévalu en France, où l'on perd vite sa trace. Mais la « Stricte Observance », rite d'illuminés chrétiens, à forme moitié mystique, moitié hermétique, connut au contraire, dans les pays germaniques et scandinaves, un très grand succès. Le grand chapitre de Stockholm affirme posséder le testament de Jacques de Molay. Introduit en Prusse, en 1754, ce rite avait des adeptes très tard, même au XIXe siècle. Il fonctionne sans doute encore en Suède, mais a dû disparaître, avec la Franc-Maçonnerie, de l'Allemagne, depuis l'avènement du nazisme.

Ici aussi, ni la possession d'un prétendu testament du dernier Grand-Maître ancien officiel, ni la vogue ne font

la valeur de la continuation, à l'authenticité de laquelle ne croient pas non plus la plupart des érudits spécialisés.

Le quatrième groupe serait-il avec le premier, le portugais, digne de retenir notre attention? C'est celui des partisans de Jean-Marc Larmenius qui, sous la direction de celui-ci, désigné par Jacques de Molay lui-même, continua à fonctionner avec l'organisation ancienne : précepteurs, sénéchal, amiral, hospitalier, chancelier, trésorier. Cette grande-maîtrise reconnue seulement en France, ces offices furent-ils autre chose que symboliques et de souvenir?

Non seulement Larmenius, un Oriental peut-être, comme nous l'avons fait remarquer dans notre premier article, interdit aux « Desertores » d'Ecosse de communiquer des affaires, des rites particuliers aux Templiers anciens, à des étrangers, première affirmation de sa qualité, mais semble authentiquement reconnu en fait par les pouvoirs publics et le Parlement de Paris (13).

L'abbé Grégoire parle, en effet, assez longuement de la Société Secrète qui fut la prolongation de l'Ordre. Il faut remarquer l'impropriété du terme, puisque la rénovation de Larmenius ne fut pas inconnue du public. Tout au plus furent tenus secrets partie des buts et statuts et tous les rites, bien entendu. Employons donc plutôt la qualification de confrérie ou le mot d'organisation.

Le Parlement de Paris, cependant rigoriste, dont nous ne comprenons pas toujours aujourd'hui la façon de juger les choses, eut plusieurs fois à s'occuper de démêlés qu'avaient, avec certains organismes officiels et religieux, ceux que l'on appelait « ces Messieurs du Temple » et presque jamais les Chevaliers.

A la fin du xve siècle, c'est-à-dire près de deux siècles après la suppression de l'Ordre par le Pape, on songea à rebâtir l'église Saint-Gervais et Saint-Protais, de Paris, sur un nouveau plan. Les premiers travaux, après maintes discussions, examens et surexpertises, furent commencés en 1480 (14). La chapelle de la Vierge, qui se trouve der-

(13) Abbé Grégoire : *Histoire des sectes religieuses.*
(14) Chanoine Louis Brochard : *Saint-Gervais*, Paris, 1938.

rière le maître-autel et forme l'extrême fond de l'abside, fut terminée en 1547. Normalement, on eût dû commencer la construction de la chapelle destinée à lui être adjacente, à droite. Il n'en fut rien; on dressa un pan coupé et on passa à une chapelle située plus à droite encore. En voici le motif : contiguë à l'emplacement de la chapelle appelée aujourd'hui de Brégy ou de Saint-Eutrope, se trouvait une très ancienne propriété qui avait appartenu aux Templiers et avait dû leur servir de comptoir, à proximité du port fluvial de Paris. Devenu un hôtel, cet immeuble s'était d'abord appelé « Hôtel des Garnisons », puis successivement et même simultanément « Le viel Temple » et « Le petit Temple » (15).

Cette maison était, à l'époque qui nous occupe, donnée en location et, de la première construction, il restait une cave voûtée qui avait été jadis une chambre forte. Or, à côté, se trouvait un autre petit hôtel dit « Le Gantelet », occupé par les marguilliers de Saint-Gervais. Les propriétaires du premier accusèrent les occupants du second d'avoir indûment annexé la cave et un procès fut entamé.

En 1618, intervint une transaction : les propriétaires du Petit-Temple démolissaient leur immeuble, qu'ils se proposaient de rebâtir en pierres de taille. Les marguilliers demandèrent à acquérir une partie de l'emplacement de l'immeuble pour y édifier la chapelle prévue par l'ancien plan qui datait déjà de deux siècles environ. Le propriétaire refusa et se donna le titre de « Grand-Prieur du Temple ». Il répondit que « c'est chose qu'il ne peut consentir, que c'est une aliénation du bien de son Ordre, qui ne peut se faire sans urgente nécessité, que l'intérêt de son Ordre lui était plus spécial que celluy de la dicte église ». Le Parlement, saisi, donna raison aux marguilliers. Il reconnaissait donc l'existence de l'Ordre supprimé par le Pape et qui se trouvait en discussion avec les représentants de l'Eglise (arrêts des 6 et 24 février 1618).

Le Grand-Prieur, Georges de Régnier de Guerches, mourut après avoir signé un accord, le 23 août 1618. Il

(15) Henri de Curzon : *La Maison du Temple à Paris.*

eut pour successeur Alexandre de Vendôme (le duc de Vendôme, chef d'une lignée qui devait être illustre), Grand-Prieur d'un ordre qui comportait les obligations monastiques de chasteté, pauvreté, fraternité et hospitalité, ce qui semble tout au moins surprenant. Il tenta par « lectres roiaux », en 1622, de faire cesser l'accord (16). Le roi lui-même reconnaissait donc l'Ordre. Nouvelle intervention du Parlement; enfin, un nouvel accord fut signé l'année suivante. Il fut conservé dans l'étude de maître Plocque, notaire, et il y fut adjoint un plan qui porte nettement la mention : « Cour de la Maison des Messieurs du Temple ».

Dans les autres contrats, marchés, actes, établis à cette époque, l'immeuble ne porte pas un nom quelconque, mais figure comme appartenant réellement à ceux que l'on voudrait être les Chevaliers du Temple, et personne ne conteste leur existence légale.

Voici les termes mêmes de ces écrits : « à cause des caves de la maison appartenant à Messieurs de l'Œuvre de Saint-Gervais et Messieurs du Temple, pour réparer la Rue du Gantelet suivant le dict contract... jusque contre la maison des dicts sieurs du Temple... et à l'entrée de la maison desdicts sieurs du Temple ».

Le mystère n'est pas éclairci par la teneur de ces textes. Faut-il voir là un ordre religieux continuateur direct? C'est difficile, puisque l'Ordre primitif fut aboli par l'Eglise en un concile. Comment, dans ces conditions, les marguilliers de Saint-Gervais peuvent-ils traiter avec lui? Que serait cet Ordre qui aurait des laïcs pour Grands-Maîtres et Grands-Prieurs? S'agit-il d'une sorte de tiers-ordre constitué aussitôt après la dissolution et destiné à conserver certains biens, qui n'auraient pas été confisqués?

Avons-nous affaire à un ordre nouveau qui faisait, en vertu d'une transmission discrète de certains pouvoirs, revivre la tradition de l'Ordre aboli, était gardien de ses souvenirs, ou à une reconstitution, avec des dignitaires symboliques, des membres prononçant également des

(16) Archives Nationales, S. 5075.

vœux d'une simple valeur historique, respectable fidélité envers le passé?

On pourrait se demander aussi, et cela n'a rien d'impossible, si, derrière une façade vénérée, ne se cachait pas une société secrète véritable dirigée par un Prince du Sang ou un grand seigneur, ou même, sous le couvert de celui-ci, n'était pas réellement menée par un chef secret, dissimulé au public par ce brillant parrainage. Il est curieux en tout cas que des pièces authentiques parlent de ces Messieurs du Temple et en attestent la qualité légale aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, en France.

D'autre part, sommes-nous certains que les laïcs : serviteurs, artisans..., n'étaient pas ainsi organisés dans les commanderies d'Occident et surtout d'Orient? Cette hypothèse est plus satisfaisante, en France tout au moins, que celle supposant qu'un prince ou un grand seigneur ait pu diriger une société secrète politique, pour lui-même ou pour des associés dissimulés. L'Histoire de France semble ignorer ce genre d'institution jusqu'aux temps modernes.

Quant à la participation de Frédéric II et de Lacépède, chose plus étrange encore, de Massillon et de Fénelon (17) à une survie organisée des Templiers, c'est sans doute une légende que répète complaisamment l'abbé Grégoire, à propos de la prétendue initiation templière de Napoléon. Aucun document incontestable ne vient infirmer notre opinion, que se manifeste à ce propos, une fois de plus, la manie orgueilleuse connue du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, d'attribuer aux fantaisies les plus récentes d'illustres origines ou accointances qui les rehaussent, leur donnent une apparence de valeur.

Mais les chevaliers proscrits n'étaient pas tous des chefs, ni des membres de l'élite de l'Ordre, seuls en possession des grands secrets. D'autre part, les artisans des corporations ouvrières étaient inaptes à les recevoir ou tout au moins ne pouvaient profiter que des moins subtils et à titre de suggestion ou de direction générale,

(17) A. Maitrot de la Motte : *L'alphabet magique des templiers*, Science historique, 1939. — Probst-Biraben et Maitrot de la Motte, article du *Mercure de France*, 1er août 1939.

mais pas des pensées maîtresses, ni de toute la technique d'exécution.

Quant au système financier, seuls quelques princes, quelques banquiers notables en reçurent le dépôt de la part de chefs ou de confidents templiers particulièrement informés.

Le plan fédératif, synarchique, put dans ses grandes lignes être dévoilé aux hommes de métiers. La dévotion templière à saint Jean concordait trop bien avec leur propre vocation ouvrière à cet apôtre, pour ne point venir la renforcer. Ce serait dans la transmission de ces deux conceptions qu'il faudrait chercher l'influence templière importante sur les associations opératives. Le symbolisme géométral, même celui de l'Art de bâtir, ne pouvait rien enseigner que les gens des professions manuelles n'aient déjà dans leurs Devoirs ou sociétés analogues. A la rigueur, peut-être pouvaient-ils recevoir des instructions sur la valeur du nombre 8, des constructions octogones, chères aux Templiers. Ces associations, de même que nos compagnonnages, se servaient, comme les Templiers, des trois points dans l'écriture, du Sceau de Salomon ou de sa forme spéciale : l'entrelacement de l'équerre et du compas. Ils recevaient les néophytes sous une voûte, initiaient par dialogues et possédaient des signes de reconnaissance analogues à ceux des moines-soldats du Temple.

Ceux-ci purent leur transmettre le symbolisme des couleurs : rouge, blanche et brune, particulièrement poussé chez eux, mais certainement pas les mystères de la croix à huit pointes, son alphabet secret et la manière de le construire, trop nécessaires à la dissimulation du mystère financier. Or, précisément, ce sont ces formes, y compris la croix templière et l'alphabet mystérieux, que l'on remarque mis à l'honneur dans les ordres actuellement connus, qui se disent successeurs authentiques. Et cela nous met en garde. Rien de templier formel ne paraît avoir été transmis aux rituels maçonniques; absolument aucun des grands secrets de l'Ordre ancien ne peut s'y retrouver non plus.

La procession autour du Temple n'a rien de probant, car c'est, chez tous les peuples, un très ancien rite ambulatoire. La croix rappelle le centre du monde par l'intersection des bras, l'âge de l'Univers par ses branches verticales, les éléments, donc la Nature, par les quatre bras divergeant du point central. On la trouve en Extrême-Orient, comme en Amérique pré-colombienne.

Quels étaient les signes de reconnaissance et les mots de passe des Templiers, dont ils avaient, sans doute, appris l'utilité et la coutume par leur fréquentation des Assaçine ou d'autres sectaires ésotériques de l'Islam? Les transmirent-ils aux guildes? Si cela est, ils doivent être tellement mêlés à ceux que ces associations tenaient d'ouvriers du sinf musulman, au moins indirectement, parce que des étrangers comme on les appelait, compagnons de races et même de croyances religieuses différentes, *mudejares* d'Espagne ou d'Orient, longtemps nombreux en Italie, travaillèrent dans les équipes des églises, fort loin des bords de la Méditerranée (18).

Mais tout cela, sauf le plan financier qui consiste à savoir, tour à tour en somme, se servir de l'or sans le faire circuler au loin, et aussi le remplacer par du papier ou des bons représentatifs, sauf l'idée synarchique fédérative de tous les pays d'Europe, ne présente pas un intérêt de nature à provoquer la fondation de nouveaux ordres, continuateurs des Templiers. On ne comprend vraiment pas comment ces reconstructions serviraient les buts des moines-soldats disparus, mieux que leur communication secrète, sans formes symboliques, à de rares grands personnages. D'ailleurs, ainsi que l'ont toujours dit les auteurs de travaux sur les Templiers, de Michelet l'historien à son homonyme récent, Victor-Emile Michelet, les Grands-Maîtres, les Grands-Prieurs et les Prieurs, hiérarchie ésotérique, qui commandait celle de moins hauts initiés : simples chevaliers, écuyers

(18) Dr J.-H. Probst-Biraben : *Compagnonnages musulmans et européens*, « Revue du Folklore ». — *Les Artisans mudejares*, « Revue d'Ethnographie ». — Probst-Biraben et A. Maitrot de la Motte : *De l'influence méditerranéenne sur les sigles lapidaires de l'Europe centrale.* Société de Géographie d'Alger, 1939.

et frères, connaissaient seuls tous les secrets de l'Ordre. Le reste était beaucoup moins réservé. Les doctrines elles-mêmes, qui paraissent venir d'un contact en Syrie avec les sectes à initiations, Ismaéliens ou Nosaïris, si ce n'est du soufisme musulman : métaphysique supra-religieuse, absolument unitaire, cosmologie dépendant de forces hiérarchisées, hypostases fonctionnelles, admission de plusieurs significations aux récits des Livres Saints, n'étaient pas à la portée des membres ordinaires des artisans des guildes et fraternités de Free-Masons antérieurs au XVIIIe siècle, ou, à la rigueur, à la seconde moitié du XVIIe, exclusivement ouvrières opératives et non spéculatives, et ne purent certainement être popularisées en Occident.

D'ailleurs, qu'y a-t-il de proprement templier dans les multiples chevaleries modernes, d'allures plus ou moins maçonniques, si spiritualistes et de bonne intention qu'elles soient, destinées à des bourgeois ou à des personnes n'appartenant pas à la catégorie des travailleurs manuels? Des attitudes théâtrales qui plaisent aux Anglo-Saxons, surtout aux Etats-Unis, telles que les génuflexions devant l'étendard reproduisant, croient-ils, le « Beaucéant » authentique et la Croix à huit pointes, de grands gestes avec l'épée inoffensive, le port d'une robe blanche ornée sur la poitrine de la croix précitée de couleur rouge, des promenades à cheval ainsi costumés, des banquets fraternels où les couteaux sont dénommés poignards et les verres à boire calices.

Des personnes instruites et romanesques ont pu aisément relever dans des vieux livres et même des manuscrits comme le Corsini, surtout dans les pièces publiées du procès et les règles des Cisterciens (19) que suivaient les Templiers, des détails pittoresques, des formules de serment d'obligation ou de vœux, des points particuliers du cérémonial de réception, certes bien analogues à ce

(19) On prétend que le fait de suivre ces règles aurait légitimé, à ses yeux, la haine que Guillaume de Nogaret manifesta contre les Templiers. Le Chancelier était d'une famille albigeoise et avait à venger quelques compatriotes dénoncés autrefois par les Cisterciens comme dithéistes, ou partisans des deux principes.

que l'on connaît des coutumes des innombrables sectes dissidentes du Proche-Orient. Il leur fut loisible de reconstituer, bien ou mal, des ordres pseudo-templiers qui connaissent encore, hors de France, un succès considérable.

Nous avons indiqué, avec la discrétion qui s'impose quand on parle de sociétés secrètes ou fermées, combien est atténuée et indirecte l'influence templière réelle sur ces ordres nouveaux, et laissé entendre qu'au contraire les buts importants du Temple ont dû être confiés à des personnalités bien choisies, que les méthodes et les instructions pratiques, à ces sujets, n'ont pu être transmis qu'exceptionnellement, avec précaution, sous le manteau, à des princes, des hommes de science, des chefs politiques, entre autres :

1° Le secret financier méritait de survivre, tantôt fondé sur le monométallisme international de l'or, tantôt basé sur le crédit et les effets de commerce représentés par des marchandises ou des propriétés, à revenus matériels, en nature. On lutte encore dans certaines contrées pour maintenir soit l'un, soit l'autre de ces deux systèmes. Les réussites économiques de tel ou tel semblent démontrer, de temps à autre, qu'il ne fut pas oublié.

2° La synarchie s'est perpétuée comme plan politique et se manifesta à plusieurs reprises dans l'histoire de l'Europe. Elle vise à la fédération des peuples et même des ressources, des religions, en Occident et dans le Proche-Orient, sans oublier l'Islam, sous la direction d'un seul prince chrétien, président de la fédération. La constitution de l'Europe en nationalités distinctes, cause de rivalités funestes et de guerres, date de la destruction de l'Ordre des Templiers. La doctrine n'en a pas été perdue, mais confiée à des chefs, aux principaux maîtres de la pensée et de l'action, à travers les siècles, par ceux évidemment que les Templiers exilés avaient mandatés à cet effet.

3° Le Johannisme. En effet, nous avons trop catégoriquement écarté comme exagérée l'opinion de Maillard de Chambure à ce propos. Il nous avait paru impropre

de parler, dès le début de cette étude, d'une excommunication de Larmenius vis-à-vis d'anciens Templiers, qui avaient communiqué à des membres des associations ouvrières les rites, les symboles, les mots et signes de reconnaissance qu'ils avaient juré de tenir secrets à tous étrangers à l'Ordre et de les avoir de plus dénaturés, parce que le Pape, seul, et les prélats délégués par lui ont pouvoir d'excommunier publiquement. Mais les ésotéristes comme Sédir, Guénon, V.-E. Michelet et Basilide ont défendu la thèse des deux pontificats et l'on peut admettre dès lors que les représentants du Pape caché, probablement du Roi du monde spirituel, ont toutes les prérogatives, dont l'excommunication. Si Larmenius avait réellement reçu l'héritage de Jacques de Molay, il usait simplement du droit de représentant de Jésus-Christ pour retrancher du rang des chrétiens ceux qu'il considérait comme des rebelles. On n'oubliera pas que les Templiers sont précisément, pour les partisans de l'ésotérisme, des gardiens et des défenseurs de l'Eglise intérieure secrète, celle de Jean, l'apôtre bien-aimé, l'homme de la Science divine et de l'Esprit, quand les prélats étaient les mandataires du chef de l'Eglise extérieure, celle de Rome, fondée par Pierre, l'homme de la Foi (20).

Les deux Eglises ne se combattaient point, ayant deux fonctions distinctes, mais si parfois les Papes romains et le Sacré Collège suivaient les inspirations johannites comme on le constata à propos de certains revirements inexplicables autrement dans l'histoire de la Chrétienté, parfois aussi l'Eglise apparente oubliait la solidarité entre l'Esprit et la Foi et s'efforçait de rompre ses liens avec l'Eglise intérieure. Ce fut, sans doute, un des motifs dissimulés de l'accord final de Clément V et de Philippe

(20) Cette question n'a pas toujours été bien comprise. On a souvent, à propos des Templiers, confondu les partisans de saint Jean-Baptiste, Sidi Yahia, et ceux de saint Jean l'Evangéliste. Les premiers étaient nombreux en Orient sous les noms de Sabéens ou de Mandaites, d'ailleurs cités dans le Qoran. Il est, à la rigueur, possible que les Templiers d'Orient aient pu les prendre pour des chrétiens, mais jamais les Templiers d'Occident n'ont fait pareille confusion.

le Bel, contre les Templiers défenseurs et délégués du pouvoir johannite (21).

Jeanne d'Arc connaissait ce secret, puisque, écrit Henri Martin, le comte d'Armagnac la consulta pour savoir qui, après la déposition de Benoît XIII, était le vrai Pape : Martin V, élu au concile de Constance, ou des successeurs choisis par certains cardinaux, aux environs de Valence. La sainte lui répondit qu'occupée à la guerre, elle ne le pouvait présentement, mais lui ferait « savoir, tout au vrai, auquel il devrait croire, quand elle l'aurait appris de son Souverain Seigneur, le Roi de tout le Monde (22) ».

Ce roi ne saurait être, selon les partisans de la tradition cachée, que le Souverain secret, le Roi du Monde.

Il n'y a rien là d'hétérodoxe et il ne faut pas y chercher une répercussion erronément supposée de sectes hérétiques d'Orient. Des chrétientés très anciennes, comme celle de Lyon, sont johannites sans être répudiées par Rome. Le chapitre, dans l'antique métropole des Gaules, gardait jalousement un cérémonial et un pontifical à part, une liturgie distincte (23).

Le dépôt spirituel des Templiers fut aussi confié à des savants, à des poètes, représentants mystérieux de l'hermétisme chrétien, après le moyen âge, où frères de la Fede Santa et Fideli d'Amore transmirent déjà le flambeau de la connaissance avec le symbolisme de l'Amour parfait. Ce furent, ensuite, les Rose-Croix, qui, nous le répétons, ne s'extériorisèrent jamais en ordres ou sociétés secrètes, toujours plus techniques ou sociaux que purement cosmologiques. Cela, on le comprend quand on songe à leur christianisme épuré, à leur but de régénération de l'homme par la connaissance, à leur langage symbolique, à la fois traditionnel, universel et spécifiquement chrétien (24).

(21) V.-E. Michelet, *ibid.*, loc. cit., Henri Martin, *Histoire de France.*

(22) Les Templiers avaient les mêmes protecteurs que la sainte française : saint Michel, sainte Marguerite et sainte Catherine. Cela expliquerait peut-être : la Santa Catalina de la pièce du XIXe siècle.

(23) René Guénon, V.-E. Michelet, Probst-Biraben. Basilide, *Voile d'Isis*, numéro spécial, *Les Templiers*, 1925.

(24) René Guénon : articles nombreux dans la revue *les Etudes traditionnelles. Voile d'Isis*, numéro spécial sur les Rose-Croix, Paris 1927.

Les Rose-Croix, dont les plus célèbres furent Michel Maier, Valentin Andreae, Robert Fludd, Elias Ashmole, François Bacon, Thomas Vaughan, donnèrent anonymement, toujours discrètement, des directives à toutes les organisations ésotériques, qu'il s'agisse soit de groupes d'alchimistes ou d'artistes, soit d'associations opératives comme les Bauhütten, les Compagnonnages et les Free-Masons opératifs, successeurs des magistri comacini et des collegia fabrorum romains, et des artisans orientaux venus du sinf musulman, héritiers de fraternités opératives d'Asie Mineure. C'est par là, indirectement, que peut-être la Franc-Maçonnerie moderne serait fondée à revendiquer une part de l'héritage templier transmis aux Rose-Croix qui en contrôlèrent, dit-on, les débuts spéculatifs. Il faut donc abandonner l'espoir de faire remonter au Temple l'origine directe des petites chapelles, Hauts-Grades relativement récents, ordres modernes de Néo-Templiers. Les mises en scène moyenâgeuses, les costumes flatteurs sont des reconstitutions sans intérêt initiatique et des fantaisies.

Mais les secrets financiers, la synarchie et le johannisme qui n'ont certes pas été imprudemment donnés à des amateurs de cérémonies pompeuses, sont, au contraire, le fond du testament introuvable, mais réel, des Templiers, dictant probablement telle ou telle politique ou économie, modificatrice des événements et de la vie des peuples. Leurs acteurs sont autrement puissants, parce qu'ils savent se dissimuler ou faire agir, sans même se dévoiler à eux, des instruments et des comparses. S'il y a des successeurs de l'Ordre des Templiers, ils sont inconnus et c'est ce qui constitue leur force.

Quant à la tradition ésotérique, l'hermétisme et leurs plans, ils ne se perdent jamais : tout au plus, varient-ils de forme.

D[r] J.-H. PROBST-BIRABEN
et A. MAITROT DE LA MOTTE-CAPRON.

LES DÉCOUVERTES MÉDICALES DU DOCTEUR EUGÈNE FOLLEY ET LEURS CONSÉQUENCES SOCIALES

—

Le jeudi 15 juin 1939, à 5 heures 20 du matin, est mort, âgé seulement de 49 ans, à Luxeuil, en Franche-Comté, profondément découragé du monde et des hommes, un très grand savant : le Docteur Eugène Folley.

Son nom ni sa réputation n'ont encore atteint le *grand public,* mais dans des cercles de jour en jour plus étendus, on rend aujourd'hui hommage à ce savant dont les travaux, qui portent la marque du génie, ouvrent des voies nouvelles et des perspectives pour ainsi dire illimitées non seulement à la médecine, mais à l'évolution future de l'Humanité tout entière.

Les découvertes d'Eugène Folley eurent leur point de départ dans la terrible épidémie, dite de « grippe espagnole », qui, en quelques poussées, entre 1918 et 1922, a totalisé dans le monde, — on ne le sait pas assez, — *quatre fois plus* de victimes que n'en causèrent 52 mois de guerre.

Cette redoutable épidémie devait jouer, à tous points de vue, un rôle capital dans la vie de Folley. Il fut un de ceux qui, guidés par certains symptômes, eurent l'idée d'utiliser, avec beaucoup de succès contre la grippe espagnole, le sérum antipesteux, et il démontra bientôt que ce sérum n'était pas spécifique, mais qu'il agissait comme antitoxique. Par la suite, Folley réussit à isoler et à cultiver le microbe de la grippe, une bactérie de la famille des *pasteurelles.* Cette espèce microbienne était connue sur-

tout dans certaines épizooties (épidémies animales). Le docteur Folley, au cours de ses recherches de laboratoire sur la grippe, fut mordu par un rat et contracta la maladie. Il fut très gravement atteint, puis se « guérit ». Il allait devenir lui-même un de ses sujets d'observation.

A la suite de certaines constatations, suivies de minutieuses recherches et de longues études, le docteur Folley acquit la certitude, — la certitude scientifique, — que, en dehors des périodes épidémiques de poussées aiguës d'un caractère dramatique, la grippe *présumée guérie* poursuivait, sous une forme insidieuse et torpide, ses ravages à travers l'organisme, et que c'était une maladie très grave, du type de ces maladies dites « sans défense », — comme sont par exemple la syphilis et le cancer, — contre lesquelles l'organisme malade ne réagit pas spontanément. Si l'on ne trouve plus la bactérie dans le sang, on la retrouve dans les cellules des centres bulbaires.

Folley a découvert par la suite qu'il existe toute une série de parasites *endocellulaires,* bactéries spirilles qui vivent dans les cellules à l'état de symbiotes. Et l'évolution de ces parasites, au cours des divers stades des maladies, montre que le microbe est l'accessoire et que l'essentiel est le *terrain.*

En effet, le parasitisme endocellulaire, par lui-même, n'est pas redoutable, car il se crée dans la vie « normale » des états d'équilibre, mais certaines modifications du *terrain,* dues à des causes diverses, provoquent un déséquilibre au bénéfice du parasite et au grand détriment de l'individu parasité. Il en est ainsi dans ce que Folley dénomma : « une nouvelle entité morbide » de ce que ses collaborateurs et ses disciples ont plus justement nommé la « maladie de Folley ».

Le grand disparu en a donné une description clinique et pathologique extrêmement minutieuse et complète, et démontré qu'elle pouvait être héréditaire. Depuis lors, les médecins au courant de ses travaux ont pu diagnostiquer avec précision, comme étant des *maladies de Folley,* toutes sortes de maux indéterminés, plus ou moins graves dans leurs manifestations, en présence desquels

les médecins non prévenus posaient avec réserve des diagnostics hésitants et contradictoires. La maladie de Folley, extrêmement protéiforme, est toujours décelable grâce aux signes décrits par celui qui l'a découverte, même lorsqu'elle vient s'associer, en les aggravant, ainsi qu'il arrive souvent, à d'autres maladies : tuberculose, fièvre typhoïde, syphilis, troubles digestifs, divers, etc...

§

Folley insiste sur le fait que la nouvelle entité morbide qu'il a décrite est d'un polymorphisme déroutant, parce que, comme il l'écrivait :

1° Les noyaux gris du bulbe, des protubérances et des pédoncules sont atteints dès le début.

2° En outre, il peut se produire partout, tantôt dans un organe, tantôt dans un autre, des altérations capillaires, avec hémorragie.

L'atteinte de ces noyaux gris, qui sont l'origine de nerfs importants, se traduit à travers tout l'organisme par un profond dérèglement des fonctions vitales et donne des symptômes très variés. Les hémorragies péri-capillaires, dont le siège est *variable* à l'infini, donnent une symptomatologie extrêmement *variable*.

On peut dire qu'il est très rare de trouver deux malades ayant des symptômes identiques et cependant, malgré ce polymorphisme, on retrouve, *aux périodes d'évolution, le syndrome constant* que j'ai décrit et qui permet d'identifier la nouvelle entité.

. . . .

Les auteurs qui ont étudié les épidémies antérieures à celle de 1918 avaient constaté que la grippe était une maladie nerveuse; ils avaient étudié les lésions des centres nerveux en même temps que les altérations des autres organes, et, pour eux, les encéphalites hémorragiques étaient dues à la grippe.

... Au point de vue clinique, la dernière épidémie a provoqué de très nombreuses publications sur la grippe espagnole, puis, deux ans après, une éclosion de notes sur l'encéphalite dite « léthargique », myoclonique, etc...

Par ses travaux Folley a fourni la démonstration que l'encéphalite dite « léthargique » dérivait de la grippe espagnole et qu'elle était une forme chronique de l'entité morbide qu'il a si parfaitement décrite.

La gravité de la maladie de Folley tient précisément à ce qu'elle frappe surtout les centres nerveux, les protubérances, les bulbes, les pédoncules :

On sait, écrit Folley, qu'il y a dans ces régions les noyaux du pneumogastrique, et ceux-ci amplifient les minimes lésions qu'ils touchent en viciant le fonctionnement de tous les organes qu'ils commandent : cœur, poumons, foie, tube digestif. Quand de petites altérations se produisent dans ces noyaux, c'est comme si tout l'organisme était malade; il y a disproportion entre le petit volume des altérations des noyaux du vague (nerf pneumogastrique) et les désordres qui se produisent à distance dans tout l'organisme.

Cela étant connu, on comprend les morts subites, après de petites atteintes de « grippe espagnole », et la multiplicité des cas catalogués : paralysie infantile, polyomyélite, septicémie; on comprend la gravité de celle-ci qui tue si souvent.

On comprend que des individus, après une première atteinte, puissent vaquer à leurs occupations en ne présentant que des symptômes apparents tellement légers qu'ils ne se croient pas malades.

La nouvelle entité est encore plus dangereuse que la syphilis parce qu'elle frappe surtout les centres nerveux dont l'intégrité est indispensable à la vie.

Comme l'organisme n'a pas de self-défense contre cette maladie, des lésions nerveuses peuvent rester en évolution très lente pendant des années, et diminuent de plus en plus l'activité vitale dans tout l'organisme.

Cette maladie peut évoluer insidieusement pendant des années et ne présenter que de temps à autre des accès d'aggravation rapide, soit qu'il y ait eu réinfection ou aggravation véritable.

Je crois, dit Folley, avoir suffisamment fait comprendre ma pensée, en disant que cette maladie tire sa gravité de deux ordres de faits :

1° Absence de self-défense, l'organisme ne peut s'en débarrasser entièrement et acquérir, après guérison, une immunité. Une première atteinte marque le début de l'infection qui évolue par alternatives de latence et de crises d'aggravation;

2° Lésions diffuses des centres nerveux et en particulier des régions où Flourens avait décrit son fameux nœud vital au niveau du plancher du 4e ventricule.

Cette nouvelle entité est facile à déceler, bien que, comme la syphilis, son domaine ne soit pas encore entièrement connu.

Il faut encore de longues années d'observations et de recherches pour achever ce qui est commencé. Néanmoins, dès maintenant, on peut guérir. Nul doute que des recherches n'arrivent à perfectionner le traitement et à établir des moyens préventifs.

Ces recherches et ces découvertes suffiront à assurer la gloire durable de Folley, outre ses travaux sur le goître, sur le pain, sur la fièvre aphteuse. Mais, pendant vingt ans, leur auteur s'est heurté à l'incompréhension, apparamment surprenante, de la science officielle, sort commun de tous les novateurs géniaux.

Au lieu d'être vérifiés, approfondis, ses travaux sont passés quasi inaperçus, leur caractère quelquefois trop affirmatif, mêlé d'hermétisme, choquant les connaissances médicales. En raison même de l'importance de ses travaux et de ses résultats, qui dérangent les idées reçues, le Docteur Folley a été profondément méconnu. Seule l'a compris, aidé et soutenu, une petite phalange d'amis, de collaborateurs et de disciples fervents, parmi lesquels les docteurs Bas, Barishac, Bernard, Pyt, R. Clary, P. Lefèvre, Choquet, Durbach, Tyrode, Widelocher, en France; les Docteurs Grüner, Höltzer, en Suisse; les docteurs vétérinaires Eichenberger, Oberson de Fribourg et leurs élèves; les ingénieurs de Verchère, Gillet; les éleveurs de Silly, Vaujour.

La mort de Folley a fait de ses plus proches collaborateurs les chefs de cette Ecole Biologique désireux d'approfondir, de poursuivre, de faire connaître les résultats

des recherches et de leurs applications alimentaires et thérapeutiques.

§

Le terrain biologique étant essentiel, il s'agissait de savoir :

1° Pourquoi et comment le terrain se modifiait dans un sens favorable au développement des maladies.

2° Comment, par quelle méthode et par quels procédés on pouvait, le cas échéant, modifier ce terrain dans un sens favorable au malade.

En fait, les facteurs qui agissent sur le terrain sont innombrables : climat, altitude, phénomènes météorologiques d'ordre local ou cosmique, etc... Mais *l'alimentation* demeure d'importance capitale. Ce sont les phénomènes de carence d'origine alimentaire qui jouent le rôle primordial dans les modifications du terrain, qui interviennent pour favoriser le développement de la maladie en affaiblissant le pouvoir de résistance du malade. Il s'établit, dans l'être organisé le plus complexe, un certain déséquilibre biologique dont bénéficient les organismes élémentaires qui prolifèrent alors. L'inférieur se développe au détriment du supérieur qui se désagrège.

Il résulte de ces vues, — dont de longues et minutieuses recherches ont prouvé l'exactitude, — que le système digestif des animaux supérieurs et de l'homme joue un rôle primordial en ce qui concerne les modifications du terrain biologique humoral et que, dans tout système digestif, l'organe essentiel est l'intestin grêle.

Les maîtres de l'Ecole Biologique, collaborateurs et disciples de Folley, sont en train de constituer une véritable *théorie pathologique des localisations intestinales.* L'atteinte d'un secteur déterminé de l'intestin grêle provoquant des troubles morbides dans telle ou telle partie déterminée de l'organisme. (Par exemple : troubles et lésions aux bases des poumons, concomitants au disfonctionnement de la première et deuxième parties du duodénum).

Le premier problème que doit résoudre le médecin,

c'est le rétablissement de l'équilibre digestif, car, sans tube digestif en bon état, impossibilité d'une digestion et d'une absorption normales, d'où impossibilité, pour un organisme, de rétablir son *terrain humoral normal*, c'est-à dire de se reconstituer et de se réparer, quelle que soit la maladie.

En dehors des soins proprement médicaux, qui ne peuvent être que « palliatifs », il se pose ici la question de l'alimentation des êtres vivants qui soulève des problèmes économiques et sociologiques d'une portée incalculable.

Par la voix du docteur Barishac, le groupe des Elèves et continuateurs du Maître disparu a tenté de donner un aperçu des problèmes d'ordre général, social et économique qui découlent des recherches et des travaux scientifiques de Folley dans une conférence intitulée : *Quelques Conséquences Biologiques et peut-être Sociales de l'Inégalité à la Base de la Vie.*

La tendance de ce qu'on appelle la civilisation est de créer un monde standard et des hommes standards. Il découle de là de redoutables conséquences qui, finalement, menacent l'existence même de l'espèce humaine.

La condition vitale de tout être terrestre est de : boire, manger, respirer, éliminer.

Dès les premières manifestations de la vie, les êtres vivants :

1° boivent diversement et inégalement;

2° mangent diversement et inégalement;

3° éliminent diversement et inégalement;

4° se meuvent diversement et inégalement;

5° respirent (expirations et inspiration) diversement et inégalement;

6° se servent de tous leurs sens diversement et inégalement;

7° se reproduisent même diversement et inégalement;

8° l'homme pense, prend contact avec l'Infini, diversement et inégalement.

C'est à dessein que nous répétons ces deux adverbes.

La diversité et l'inégalité des êtres entraînant des conséquences considérables.

Il doit être tenu compte de toutes les caractéristiques de chacun, faute de quoi le monde se trouve en état de déséquilibre biologique et psychologique. Or, ce déséquilibre, systématiquement entretenu, ou causé par des périodes cycliques d'origine cosmique, provoque l'inadaptation de l'être humain, c'est-à-dire la maladie, au sens le plus large du mot. Trousseau n'a-t-il pas dit : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades. » Cela est vrai biologiquement, et *peut-être* socialement.

§

Alors que les hommes pour « vivre » ont besoin d'une nourriture rigoureusement adaptée à leur *individualité* physique et biologique, on s'est efforcé de standardiser l'agriculture, qui est à la base de l'alimentation humaine. On vise aux hauts rendements, à la production de grandes quantités. Mais ce qui peut être exact dans le domaine de la mécanique ne l'est pas dans le domaine de la vie. On admet que les terrains sont plus ou moins aptes à produire tous les produits et pour les contraindre à le faire, on les « standardise » au moyen d'engrais minéraux, naturels ou modifiés. Du point de vue biologique, les engrais sont mal utilisés et mal répartis. On en met trop ou trop peu. Les aliments ainsi obtenus ont l'apparence de produits naturels et semblent tels, au point de vue physique et chimique, même après les analyses les plus rigoureuses. Cependant, ils n'ont pas les qualités biologiques fondamentales des produits naturels. On les appelle des aliments *carencés,* auxquels manquent certains éléments, plus ou moins connus, indispensables au développement individuel de la vie. (Dans l'eau de mer *synthétique* par exemple, les poissons ne peuvent vivre.) L'ingestion de ces aliments provoque à la longue, chez les êtres vivants, des modifications et des troubles pathologiques que les observateurs constatent sans pouvoir actuellement agir. C'est en raison de ce fait que médecins et vétérinaires sont de moins en moins consultés. Les

produits de l'agriculture et de l'élevage, tels qu'ils sont actuellement pratiqués, conformément aux exigences de notre civilisation, ne conduisent pas à la « vie », mais à des maladies modifiées, mal connues, à la folie, à la mort.

La défense de l'espèce humaine menacée exige, pour des raisons thérapeutiques, qu'on revienne à la nature. Il faut produire des aliments véritables et ne pas perdre de vue qu'il existe des *crus* pour tous les aliments — minéraux, végétaux, animaux, — comme il y a des crus de vins. De tels aliments sont *indispensables* en certains cas : pour les enfants, pour les malades et pour les femmes pendant la grossesse et l'allaitement. Il n'est pas douteux cependant qu'il reste nécessaire de créer des crus artificiels de produits *médicamenteux* ou temporairement alimentaires, en utilisant des produits connus de l'éleveur et du cultivateur (engrais artificiels) simples ou combinés, même à des doses considérables dont les chimistes et les agronomes ne se doutent pas actuellement. Les récoltes de ces terroirs étant mises tout naturellement à la disposition des médecins, des vétérinaires et de tout bon observateur en général.

Si l'agriculture n'envisage plus la santé de l'homme et de l'animal comme but réel, l'effet s'en fait ressentir tôt ou tard sur l'élevage. Les animaux nourris avec des produits carencés ne sont pas, biologiquement parlant, des animaux sains dans le sens le plus large du mot. Ils sont eux-mêmes « carencés ». Dans l'état actuel des choses, et avant qu'ont ait réussi à se réadapter à la nature, il est indispensable, — et les moyens en existent, — de traiter les animaux en tenant compte de leurs caractéristiques individuelles : alimentation, élimination, respiration, appareils moteur et reproducteur. De cette manière on arrivera à compenser certaines carences.

Il est indispensable, médicalement parlant, d'obtenir : 1° des aliments thérapeutiques actifs, tels que sérums, — car le sérum d'un animal carencé perd de son efficacité — glandes à sécrétion interne, etc... — 2° les aliments divers de crus différents, indispensables aux

malades, aux femmes pendant la grossesse et l'allaitement, et aux enfants.

§

Quand les périodes cycliques épidémiques surviennent, les paralysies, les parésies des différentes régions de l'intestin grêle s'aggravent, et alors, plus que jamais, chaque organisme humain, ne craignons pas de le répéter, a des exigences individuelles qui ne peuvent être satisfaites que par une alimentation adaptée.

Un aliment naturel doit être *l'expression même du sol qui le produit*. Pour l'instant, il est de toute nécessité, médicalement parlant, que l'on puisse disposer de produits, non carencés, ce qui permettra de provoquer les modifications indispensables de l'intestin grêle, de façon à diminuer les parésies ou les paralysies de certains tronçons, qui provoquent des « stases » ou stagnations et créent de véritables «marais» qui troublent plus ou moins profondément l'organisme, et finissent, à la longue, par modifier « le terrain biologique », favorisant ainsi les développements de parasites et de toutes sortes de germes pathogènes, dont la pullulation provoque les maladies en affaiblissant le terrain (1).

§

Dans l'âge de production et d'alimentation « standard » où nous vivons, et avant que soit intervenu un indispensable changement, on est contraint d'user de palliatifs et de venir au secours de l'intestin grêle dont l'élimination est troublée (terme volontairement imprécis) et dont certains tronçons se trouvent, momentanément, ou chroniquement, plus ou moins paralysés par les produits que les animaux et les hommes sont contraints d'ingérer, *de gré ou de force*.

(1) Rappelons que les docteurs : Carrel, dans son livre *L'Homme cet Inconnu*, Folley, dans *Une Civilisation s'éteint* (1937) et *Une nouvelle entité morbide* (1934), et plus récemment Kapaczewski, dans *La Médecine en Désarroi* (1938), posent des problèmes douloureux, graves et angoissants, dont l'étude devrait être au premier plan des préoccupations des hommes d'Etat.

La nature, toujours généreuse, a souvent mis le remède à côté du mal. Le remède ou plutôt les remèdes, on les trouvera parmi les minéraux, largement répandus dans la nature, qui fournissent, entre autres, pour agir sur l'intestin grêle, des produits non toxiques comme le sulfate de soude et le sulfate de magnésie en diverses combinaisons, et la magnésie elle-même qui constitue parfois, pour *certains êtres,* un véritable trésor thérapeutique, une véritable panacée à tous leurs maux. On peut y ajouter comme adjuvant certains produits végétaux provenant généralement de plantes dites « sauvages », c'est-à dire telles qu'on les trouve dans la nature, sans qu'elles soient « améliorées » par la culture.

§

Pour améliorer l'espèce humaine, pour la rendre saine et vigoureuse, pour l'équilibrer biologiquement et moralement, il est nécessaire que chacun soit traité conformément *à ce qu'il est.*

Les êtres vivants sont dissemblables, par nature; on tend à les faire dégénérer, à vouloir les standardiser, contre toute vérité naturelle. De là découle qu'il faut nécessairement substituer la notion de *qualité* à celle de *quantité,* et la notion d'*inégalité* à celle d'*égalité.*

Dans l'état actuel du monde, cela suppose, comme nous l'avons indiqué, une modification profonde de la structure sociale tout entière. Il faut substituer, à la notion « économique » des hauts rendements en quantité, la notion biologique d'une production de qualité, c'est-à-dire accepter la diminution de la quantité au bénéfice de la qualité. Le maintien de l'intégrité de l'espèce vivante, et particulièrement de l'espèce humaine, est à ce prix. Le développement d'une agriculture de haute qualité nécessitera une nombreuse main-d'œuvre et contribuera, par conséquent, à décongestionner les villes, à repeupler les campagnes, et à rendre aux hommes leur individualité biologique et leur personnalité morale. Cette révolution pacifique est une nécessité, et tous les hommes en seront les bénéficiaires. Pour maintenir l'inté-

grité de l'espèce humaine, dès à présent, il faut pouvoir donner tout au moins aux enfants, aux femmes pendant la grossesse et l'allaitement, aux malades, la nourriture qui leur convient, ce qui, *actuellement*, est *impossible*.

Le producteur ne doit pas être seulement un industriel et un marchand qui s'efforce de vendre n'importe quoi, au mieux de ses intérêts; il faut qu'il devienne le réalisateur d'une tâche humaine, le collaborateur de l'homme d'Etat et du Médecin.

Lorsqu'ils respecteront la nature, la terre, les végétaux qu'elle produit, les animaux dont ces végétaux constituent la nourriture, et l'homme lui-même dont l'intégrité dépend de tout cela, le paysan, l'agriculteur, l'éleveur, seront respectés et se respecteront davantage eux-mêmes en prenant conscience de la grandeur de la tâche qui leur incombe, et ils trouveront progressivement tous les concours qui leur seront nécessaires.

Dans un monde « standard », l'homme « standard » qui n'est plus qu'un simple numéro n'est ni respecté, ni respectable. Dans un monde « naturel » où il aura la possibilité de développer sainement et pleinement sa personnalité biologique et morale, *tout être humain sera*, à sa manière et au sens le plus fort du mot, *un homme de qualité*.

Ce n'est, répétons-le, qu'au sein de l'inégalité naturelle que pourra se développer le respect mutuel entre les êtres humains, chacun étant lui-même, et chacun comprenant la personnalité et les besoins des autres.

On peut espérer, en s'engageant dans cette voie, qu'au point de vue international chaque peuple en viendra à comprendre les besoins des autres peuples. Les uns pourront fournir certains produits de chez eux, irremplaçables, en échange de produits irremplaçables, provenant de chez les autres, et cela ne pourra contribuer qu'à resserrer la solidarité humaine. Lorsqu'on aura compris la nécessité d'une entr'aide biologique pour la défense de l'espèce humaine, on trouvera plus aisément une base pour la compréhension et l'entr'aide dans le domaine moral et spirituel.

§

Ce qui doit importer au médecin, c'est moins de guérir les maladies que de les empêcher de naître en mettant l'organisme en mesure de leur résister, en consolidant ou en améliorant le « terrain ». Il ne s'agit pas là d'un problème exclusivement médical, il s'agit d'un problème général, d'ordre économique et social, intéressant toutes les catégories des êtres humains et impliquant un changement de structure, une véritable humanisation de la société moderne tout entière, rationalisée et mécanisée à l'excès.

Les travaux du Docteur Eugène Folley, qui vient de mourir (1), méconnu, ouvrent pour l'avenir d'immenses perspectives.

Ses élèves et ses disciples, en nombre chaque jour croissant, sauront promouvoir des idées qui, finalement, triompheront pour le plus grand bien de l'Humanité, parce qu'elles sont la Vérité.

GEORGES BATAULT.

(1) Le Docteur Folley a succombé aux atteintes de la maladie qu'il avait si savamment décrite, en refusant les soins qu'il savait nécessaires et répondant d'un ton découragé aux amis qui insistaient pour qu'il se soignât : « J'en ai assez... On peut bien me laisser mourir en paix. » Prévenu trop tard, le Docteur Barishac qui, seul, avait quelque influence sur le génial malade, ne put qu'assister à l'agonie de son ami, à qui il se proposait d'annoncer que le Professeur d'Arsonval, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine, ancien assistant de Claude Bernard, venait d'accepter la présidence d'honneur d'un groupement l'Union pour la Défense de l'Espèce, qui va se consacrer à faire connaître les idées de Folley et à poursuivre les recherches et les travaux du Maître.

JEANNETTE AU COU TORTU

—

Depuis de longues années, le Révérend Murdoch Soulis administrait la paroisse de Balweary, dans la vallée de la Dule. C'était un homme austère, d'aspect glacial, terrible pour ses auditeurs, qui vécut pendant les dernières années de sa vie, sans parent ni domestique, sans aucune compagnie humaine, dans le petit presbytère solitaire niché dans le Hanging Shaw. En dépit du calme apparent de ses traits, une certaine sauvagerie se décelait dans son regard égaré et flottant, et quand il annonçait aux pécheurs l'avenir qui les menaçait, ses yeux semblaient se frayer un passage à travers les nuages du temps jusqu'aux mystères de l'éternité. Beaucoup parmi les jeunes, qui venaient se préparer à la Sainte Communion, se montraient très impressionnés par ses paroles.

Le dimanche qui suivait le 17 août, il avait l'habitude de faire un sermon sur la première Epître de saint Pierre (V-8) : « *Le diable, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant.* » Dans l'explication qu'il donnait de ce texte, il ne manquait pas de se surpasser, non seulement par l'épouvante qu'il en dégageait, mais par l'attitude qu'il prenait à sa chaire. Les enfants se montraient effrayés à en perdre le souffle et les vieux, se donnant un air d'oracle encore plus prononcé, se livraient à longueur de journée à ces allusions que désapprouvait Hamlet.

Situé comme il était, non loin des eaux de la Dule parmi des arbres épais, avec, d'un côté, la hauteur de Shaw qui le surplombait et, de l'autre, le sommet des

collines froides, recouvertes de bruyères, dressées vers le ciel, le presbytère avait vu se détourner de lui, dès le début du ministère de M. Soulis, tous ceux qui se faisaient un mérite de leur prudence. Les compères eux-mêmes, groupés dans la salle du cabaret du village, hochaient la tête d'un air entendu à l'idée d'avoir à franchir ces parages maléfiques. Un endroit, en particulier, ne laissait pas d'inspirer une certaine appréhension.

Le presbytère était situé entre la grand'route et les eaux de la Dule et présentait un pignon des deux côtés. A un mille en arrière, environ, se trouvait l'église paroissiale de Balweary. Sur le devant, un jardin dénudé entouré d'une haie d'épines occupait le terrain entre la rivière et la route. La maison se composait de deux étages avec une couple de grandes pièces dans chacun d'eux. Elle n'ouvrait pas directement sur le jardin, mais sur une chaussée ou passage accédant, d'un côté, à la route et fermé, de l'autre, par des saules élevés et des sureaux, qui bordaient le courant. C'était précisément ce rideau d'arbres le long de cette bande de terrain qui jouissait, parmi les jeunes paroissiens, d'une si louche réputation. Le desservant de Balweary y faisait souvent sa promenade à la tombée de la nuit, et grognait parfois à haute voix tout en marmonnant d'indistinctes prières. Quand il avait quitté son presbytère et fermé sa porte, les gamins les plus hardis se risquaient, le cœur battant, à suivre sa trace à travers le lieu légendaire.

L'atmosphère de terreur qui environnait cet homme de Dieu, d'un caractère et d'une orthodoxie irréprochables, était une cause d'étonnement et un sujet de curiosité pour tous les étrangers que le hasard ou leurs affaires amenaient dans ces parages. Mais, parmi les paroissiens, beaucoup ignoraient totalement les événements extraordinaires qui s'étaient déroulés la première année du ministère de M. Soulis; d'autres, mieux informés, demeuraient réticents; d'autres, enfin, étaient encore plus réservés sur ce sujet spécial. De loin en loin, un vieux paroissien rassemblait tout son courage, après le troisième verre, pour narrer l'histoire qui se trouvait à

l'origine des airs étranges et de la vie solitaire du ministre de Dieu.

★

Il y a un demi-siècle de cela, quand le Révérend Soulis arriva à Balweary, c'était encore un jeune homme — « un jeune gars », pour parler comme le narrateur, — plein du savoir qu'on puise dans les livres et qui ne se privait pas d'en faire étalage; mais, à cause justement qu'il était novice, il n'avait pas la moindre expérience vivante de la religion. Tout de suite, il séduisit la jeunesse par ses dons et sa faconde; quant aux gens rassis, hommes et femmes, leur émotion fut si vive qu'ils allèrent jusqu'à faire des prières pour le jeune homme, qui leur paraissait présomptueux, et pour la paroisse, qui leur semblait si mal pourvue.

C'était bien avant l'époque des *Modérés* (1), — j'en suis fâché pour eux, — mais il en va des bonnes comme des mauvaises choses qui se développent, petit à petit, avec le temps. Il y avait même des gens pour dire que le Seigneur avait abandonné les professeurs du collège à leur propre sort, et que les jeunes gens, qui allaient étudier avec eux, auraient beaucoup mieux fait de s'asseoir dans une tourbière, comme leurs aïeux du temps de la persécution, avec une Bible sous le bras et l'esprit de prière dans le cœur. Ce qu'il y avait de certain, en tout cas, c'est que M. Soulis était resté très longtemps au collège. Il était fort scrupuleux et se faisait des montagnes d'un tas de petites choses, sauf, en réalité, de la seule qui pût lui être utile. Il avait une grande quantité de livres avec lui, — plus qu'on n'en avait jamais vu auparavant dans tout le presbytère, — et ç'avait été tâche bien pénible pour le voiturier de les trimbaler, car ils semblaient ensevelis sous toute la poussière des broussailles du diable qui se déploient d'ici à Kilmackerlie. C'étaient bien sûr des livres sur la divinité, comme on dit, mais les gens sensés étaient d'avis qu'ils ne rendaient

(1) Une des sectes de l'Eglise écossaise du XVIIIe siècle. Elle se distinguait par son évangélisme intolérant et par son ardeur à soutenir les droits du peuple. (*Note de la traductrice.*)

pas de services en proportion de leur nombre, attendu que la Parole de Dieu pourrait bien être tout entière contenue dans le creux d'un plaid.

La moitié de la journée et la moitié de la nuit aussi, — ce qui était manquer à la plus élémentaire décence, — le Révérend Soulis demeurait assis devant sa table à écrire, et à ne rien faire que cela... C'était au point de donner à craindre aux paroissiens qu'il fît lecture de ses sermons; mais on s'avisa bientôt qu'il était tout simplement en train d'écrire un livre, chose en vérité qui ne convenait guère à son jeune âge ni à la médiocrité de son expérience.

Quoi qu'il en soit, il se mit, un jour, en quête d'une ménagère pour garder son presbytère et pourvoir à ses maigres repas. On lui recommanda une vieille femme, répondant au nom de Jeannette M'Clour. Il était depuis si longtemps abandonné à lui-même qu'il se laissa vite persuader. Mais d'aucuns lui donnèrent un avis contraire, car Jeannette était plus que suspecte aux yeux des meilleurs de Balweary. Le bruit courait qu'elle avait eu naguère un enfant d'un dragon et qu'après cela elle ne s'était pas présentée à la Communion pendant près de trente ans. Les gamins du village l'avaient vue en train de marmonner, toute seule, en pleine nuit, au haut de la ruelle de Key, ce qui n'était ni une heure ni un lieu convenables pour une femme vivant dans la crainte de Dieu.

C'était pourtant le seigneur du domaine, lui-même, qui avait tout le premier parlé de Jeannette à M. Soulis, et que n'eût fait ce dernier, à cette époque, pour lui être agréable! Aussi quand de bonnes gens apprirent au Révérend que Jeannette avait fait alliance avec le diable, il ne voulut voir dans ces propos que superstition, et quand ces mêmes bonnes gens se mirent à lui jeter la Bible au nez et à vociférer contre la sorcière d'Endor (2), il menaça de leur enfoncer le Livre dans la gorge avant l'expiration de trois jours. Du coup, le diable se tint coi.

(2) Endor, ville de Palestine (Issachar), près du Mont Thabor et au sud-est de Naïm, où vécut la célèbre pythonisse qui évoqua devant Saül l'ombre de Samuel avant la bataille de Gelboë. (*Note de la traductrice.*)

Toutefois, dès que la nouvelle se répandit dans le petit village que Jeannette M'Clour allait être la servante du presbytère, la population se montra enragée à la fois contre elle et contre son nouveau maître. Certaines commères ne trouvèrent rien de mieux que de se tenir près des montants de sa porte pour lui débiter là toutes les histoires qu'elles savaient contre elle, à commencer par l'enfant du soldat pour finir par les deux vaches de John Tamson. Elle n'était pas grande causeuse; les gens la laissaient passer devant chez eux, comme ils passaient devant chez elle, sans un « Bonjour, Monsieur », « Bonsoir, Madame »; mais quand elle se débondait, sa langue était capable d'assourdir ceux du moulin. Une fois partie sur ses grands chevaux, rien ne pouvait l'arrêter, et il n'y avait pas un racontar dans Balweary sous prétexte de qui elle ne fît prendre feu à quelqu'un. Pour un mot qu'on disait, elle en rétorquait deux.

Un jour, il arriva qu'à bout de patience, les commères se précipitèrent sur elle, lui arrachèrent ses vêtements et la traînèrent du petit village jusqu'à la Dule pour lui faire subir l'épreuve de l'eau et voir, par là, si elle était ou non une sorcière. La chienne poussa des cris si perçants qu'on eût pu les entendre jusqu'à la Hanging Shaw, et se débattit avec la force de dix personnes. Plusieurs d'entre les mégères portaient encore, le lendemain et même de longs jours après, la marque de ses violences.

Au moment le plus tumultueux de la bagarre, qui, pour ses péchés, eut le malheur de survenir? Le Révérend lui-même.

— Femmes, dit-il (et il avait la voix forte), je vous ordonne au nom de Dieu de la laisser aller.

Jeannette se précipita vers lui, — tout affolée par la terreur — elle s'agrippa à lui et le supplia, pour l'amour du Christ, de la soustraire aux mains des commères; et celles-ci, à leur tour, lui dirent tout ce qu'elles savaient et peut-être plus encore.

— Femme, demanda-t-il à Jeannette, est-ce que tout cela est vrai?

— Telle que le Seigneur me voit, telle que le Seigneur

m'a faite, répondit-elle, il n'y a que menteries dans tout cela. A part l'enfant, j'ai toujours mené une vie honnête.

— Voulez-vous au nom de Dieu et devant moi, son indigne ministre, renoncer au diable et à ses œuvres? demanda le Révérend Soulis.

A cette question, les témoins s'attendaient à l'entendre éclater d'un rire qui les eût glacés d'effroi et à la voir claquer des dents; mais rien de pareil ne se produisit : Jeannette leva tout simplement la main, et, sous le regard de tous, jura de renoncer au diable.

— Et maintenant, dit le Révérend Soulis en s'adressant aux commères, rentrez chez vous, les unes et les autres, et priez Dieu qu'Il vous accorde son pardon!

Là-dessus, il donna le bras à Jeannette, bien qu'elle n'eût plus sur le dos que sa chemise, et il la conduisit en haut du village jusque chez elle, comme il eût fait pour la châtelaine du pays, tandis qu'elle se trémoussait et riait que c'en était un scandale de la voir et de l'entendre.

Beaucoup de personnes sensées demeurèrent longtemps en prière cette nuit-là; mais à l'arrivée du jour, une telle terreur se répandit sur tout Balweary que les enfants se cachaient en toute hâte et que la gent masculine, elle-même, glissait furtivement des regards par les portes entrebâillées. Car, voilà que Jeannette descendait au village — elle ou son double, nul n'eût été capable de le dire — le cou tordu, la tête inclinée de côté, comme un pendu au bout de sa corde, et la grimace d'un cadavre arraché à la tombe sur le visage. Mais on se fit peu à peu à cette présence singulière. Quelques-uns s'enhardirent même jusqu'à scruter des yeux la face de Jeannette pour tâcher de savoir ce qu'il y avait en elle qui clochait.

C'est à dater de ce jour-là qu'il lui devint impossible de parler comme une bonne chrétienne : elle bavait et faisait s'entrechoquer ses dents comme une paire de ciseaux. C'est à dater de ce jour-là que le nom de Dieu ne reparut plus jamais sur ses lèvres. Si par hasard elle essayait de l'articuler, chaque fois sa tentative était vaine. Les plus avisés ne pipaient mot et ils se gardaient

bien de prononcer le nom de Jeannette M'Clour, car, à leur avis, la vieille Jeannette était désormais en plein enfer.

Mais le Révérend n'était ni influencé ni influençable. Par la suite, il ne devait faire allusion, dans ses prêches, qu'à la cruauté de la population qui avait été cause que la malheureuse s'était trouvée frappée de paralysie. Le jour même qui suivit les violences dont elle fut l'objet, il souffleta les gamins qui la harcelaient, et, la nuit venue, il l'emmena au presbytère, dans sa maison du passage du Hanging Shaw.

Le temps passa, et cette sombre histoire s'effaça peu à peu de l'esprit des plus désœuvrés. On vantait les mérites de M. Soulis qui demeurait fort tard à écrire : des eaux de la Dule, on pouvait voir brûler sa chandelle jusque passé minuit. Rien n'était changé dans sa façon de vivre : il veillait comme il avait toujours fait depuis le début de son ministère; mais il n'échappait aux regards de personne qu'il était devenu languissant. Quant à Jeannette, elle allait et venait ni plus ni moins qu'une personne naturelle. Si elle n'était guère causeuse auparavant, elle était encore plus avare de paroles à présent; d'ailleurs, elle ne frayait avec âme qui vive et elle était tellement hideuse à voir qu'il ne serait venu à l'idée de personne qu'elle pût être au service de la cure de Balweary.

Comme juillet tirait à sa fin, il y eut une vague de chaleur telle que de mémoire d'homme on n'en avait jamais connu dans la région : l'air était lourd, suffocant, les troupeaux ne pouvaient gravir la Colline Noire et les enfants étaient trop accablés pour se livrer à leurs jeux habituels. C'est que la température était orageuse et que des bouffées d'air brûlant s'engouffraient dans les vallons, suivies de soudaines ondées qui n'apportaient aucun soulagement. On avait espéré qu'il tonnerait avant l'aube; mais le matin arriva et la fin de la matinée suivit sans dissiper cette atmosphère torride, accablante, qui harassait bêtes et gens. Parmi ceux qui étaient le plus affectés, nul ne souffrait autant que le ministre de Dieu. Il ne

pouvait ni dormir ni manger, — disait-il à ses aînés, — et quand il n'était pas à écrire son livre ennuyeux, il s'en allait par la campagne, comme un homme possédé, alors que chacun cherchait seulement le frais à l'intérieur de sa maison.

Près du Hanging Shaw, à l'abri de la Colline Noire, se trouvait un petit enclos fermé par une grille en fer, qui avait été le cimetière de l'église de Balweary et consacré par les Papistes, au temps jadis, avant que la lumière se répandit sur le royaume. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas moins un lieu de retraite pour le Révérend. C'est là qu'il s'asseyait pour méditer en vue de ses sermons et, à vrai dire, l'endroit était très abrité.

Un jour, alors qu'il atteignait l'extrémité désertique du sommet de la Colline Noire, il vit d'abord deux, puis quatre, puis sept corneilles charognardes tourner et tourner au-dessus du vieux cimetière désaffecté. Elles volaient bas, lourdement, et lançaient leur cri rauque en faisant leur cercle. Tout de suite M. Soulis comprit que quelque chose d'extraordinaire avait provoqué leur agitation. Il ne se laissait pas facilement émouvoir et il marcha tout droit jusqu'au mur du cimetière. Arrivé là, que vit-il? Un homme ou l'apparence d'un homme assis à l'intérieur de l'enclos sur une tombe.

C'était un individu de haute stature aussi noir que l'enfer, et ses yeux étaient étranges à voir. Le Révérend avait entendu, maintes fois, parler de l' « homme noir »; mais il y avait quelque chose de singulier dans celui-là qui le subjuguait. Tout accablé comme il était par la chaleur, il n'en fut pas moins saisi d'un frisson glacial, qui le pénétra jusqu'à la moelle des os; mais réagissant brusquement, il demanda :

— Mon ami, vous êtes étranger au pays?

L'homme noir ne souffla mot; il sauta sur pied et se glissa de côté, sans plier les jarrets, vers le mur opposé en gardant les yeux fixés sur M. Soulis, qui lui-même ne le perdait pas de vue. Une fois arrivé au but, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'homme sauta

par-dessus le mur et se mit à courir pour aller chercher refuge à l'ombre des arbres. Le Révérend — il n'aurait su expliquer pourquoi — se lança à sa poursuite; mais il était gêné par le terrain et excédé par la chaleur orageuse du jour. Il eut beau courir, il ne put saisir qu'une vision furtive de l'homme noir parmi les bouleaux, dévalant jusqu'au bas de la colline où il l'entrevit, une fois encore, comme il filait à toute allure et bondissait par-dessus les eaux de la Dule vers le presbytère.

M. Soulis n'était guère content de voir cet épouvantable vagabond prendre tant de liberté avec le presbytère de Balweary; aussi se mit-il à courir encore plus vite; il barbota dans le courant, puis monta sur la promenade; mais le diable d'homme noir était invisible. Il avança alors sur la route, mais il ne vit personne; il traversa le jardin, mais là encore, il n'y avait pas trace d'homme noir. A la fin, un peu effrayé — on le conçoit sans peine — il souleva le loquet et entra dans le presbytère.

Devant lui se tenait Jeannette avec son cou tordu, l'air mécontent de le voir. Le Révérend, qui restait toujours sous l'impression qu'elle lui avait causée d'abord, éprouva, à poser les yeux sur elle, une sensation d'horreur glaciale.

— Jeannette, dit-il, avez-vous vu l'homme noir?

— L'homme noir! répéta-t-elle. Le Ciel nous garde! Comment un pasteur aussi sage que vous peut-il dire chose pareille? Il n'y a pas l'ombre d'un homme noir dans tout Balweary.

Mais elle avait du mal à s'exprimer, on le comprend de reste; elle mâchait ses mots comme un poney le mors qui lui scie la bouche.

— Eh bien, dit-il, s'il n'y avait point d'homme noir, j'ai parlé alors avec le Dénonciateur de ses Frères.

Puis il s'assit et, comme quelqu'un pris de fièvre, se mit à claquer des dents.

— Honte à vous! lança-t-elle. Vous devriez rougir de vous-même!

Et elle alla chercher la bouteille d'eau-de-vie qu'elle avait toujours par devers elle.

Quand il eut repris ses esprits, le Révérend entra dans son bureau où se trouvaient tous ses livres. C'était une pièce longue, basse, obscure, mortellement froide en hiver et pas très sèche même au plus fort de l'été, à cause du voisinage de la rivière. Il s'installa aussitôt et se mit à se remémorer tout ce qui lui était advenu depuis qu'il était à Balweary; il se souvint aussi du foyer paternel et du temps de son enfance, quand il trottait le long des pentes; et l'idée de cet homme noir trottait toujours en son esprit, comme nous revient le refrain d'une chanson. Plus il s'absorbait dans ses pensées, plus celle de l'homme noir s'imposait à lui. Il essaya de s'y soustraire par la prière; mais les mots restaient figés dans son gosier. Il essaya, aussi, — comme on l'a dit, — de se remettre à écrire son livre; mais il n'y réussit pas davantage. Par moments, il croyait voir l'homme noir à son côté et la sueur lui coulait dans le dos; à d'autres, il redevenait un tout petit enfant qui ne se souciait de rien.

Enfin, il se leva et se dirigea vers la fenêtre d'où il contempla la Dule. Les arbres sont particulièrement touffus et les eaux profondes et noires à cet endroit : Jeannette était là et lavait du linge, les jupes retroussées. Elle tournait le dos à M. Soulis et lui, de son côté, eût bien été en peine de dire ce qu'il regardait. Mais, après quelque temps, Jeannette se retourna et le Révérend, à la vue de son visage, éprouva la même glaciale horreur qu'il avait ressentie déjà, par deux fois; et, au dire des gens, l'idée lui vint que la servante devait être morte depuis longtemps et qu'il ne voyait devant lui qu'un spectre fait de sa froide argile.

Aussitôt, après un mouvement de recul, M. Soulis se mit à l'observer avec attention : Jeannette était en train de piétiner le linge pour le rincer à la manière de son pays et chantait tout bas; mais, — Oh! Que Dieu nous assiste! — que son visage était horrible à voir! Cependant, elle se mit à chanter plus fort, mais aucun homme né d'une femme n'eût pu dire les mots qu'elle chantait,

tout en regardant de côté, quoiqu'il n'y eût rien à voir. Un frisson de répugnance assaillit M. Soulis et le pénétra jusqu'aux os.

Ce fut l'avertissement du Ciel. Car, comme l'a dit le Révérend, il ne blâma que lui-même d'avoir eu une si mauvaise pensée à propos d'une pauvre vieille femme affligée et qui n'avait d'autre ami que lui. Il entama donc, aussitôt, un bout de prière et pour lui, et pour elle; puis, il but un grand verre d'eau fraîche, — car toute nourriture lui eût soulevé le cœur, — et monta ensuite, dans les ténèbres, jusqu'à son modeste lit.

Jamais Balweary n'a oublié cette nuit du dix-septième jour d'août, de l'année mille sept cent douze. Il faisait déjà chaud auparavant, comme je l'ai dit; mais, cette nuit-là, la chaleur fut plus intolérable que jamais. Le soleil se coucha au milieu des nuages les plus fantastiques, puis sombra dans les profondeurs du soir comme dans un puits : pas une étoile, pas le moindre souffle de vent, l'obscurité était si dense qu'on n'aurait pas vu sa main devant son visage, et les vieux eux-mêmes rejetaient les couvertures de leurs lits et demeuraient haletants.

L'esprit assailli par tant de préoccupations, il n'est guère probable que M. Soulis goûta beaucoup de sommeil. Il était là sur sa couche à s'agiter, et le bon lit frais dans lequel il s'était glissé l'enflamma bientôt jusqu'aux os, tandis qu'il sommeillait et tandis qu'il se réveillait; tandis qu'il entendait couler les heures de la nuit et tandis qu'un chien hurlait à la mort, comme si quelqu'un était en train de trépasser; tandis qu'il croyait ouïr des loups-garous près de son oreille et tandis qu'il voyait des étincelles dans sa chambre. Il convint, il jugea, même, qu'il devait être bien malade et, pour dire vrai, malade il l'était, — quoique sans la moindre maladie.

Mais, bientôt, une lumière se fit dans son esprit : il s'assit en chemise sur son lit et se laissa ressaisir par la pensée de l'homme noir et par celle de Jeannette. Il n'eût su dire comment, — peut-être à cause du froid qu'il sentait à ses pieds, — mais, avec la violence d'un

torrent jaillissant, il pensa qu'il pouvait bien y avoir relation entre les deux, que l'un des deux, et même tous les deux, pouvaient bien être des loups-garous. Il en était là de ses réflexions quand, de la chambre de Jeannette, contiguë à la sienne, lui parvint le bruit d'un piétinement pareil à celui que peut produire une lutte d'hommes, aussitôt suivi d'un formidable choc; puis, tout d'un coup, une bourrasque s'engouffra dans les parties basses de la maison, qui redevint, ensuite, aussi silencieuse qu'un tombeau.

M. Soulis ne craignait ni les hommes ni le diable. Il prit sa boîte d'amadou, battit le briquet, alluma sa chandelle et franchit délibérément les trois pas qui le séparaient de la chambre de Jeannette. Il souleva le loquet de la porte, poussa celle-ci et entra hardiment. C'était une vaste pièce, aussi vaste que sa propre chambre, garnie de grands et vieux meubles. Il y avait un lit à colonnes orné de vieille tapisserie, un large bureau de chêne bourré de livres de divinité — comme on dit — qui avaient été mis là à dessein; çà et là traînaient sur le plancher maints vêtements usagés appartenant à Jeannette. Mais de celle-ci pas la moindre trace, ni aucun indice de lutte. Il s'avança, cependant, — bien peu, à coup sûr, l'auraient suivi, — promena un regard circulaire autour de lui et prêta l'oreille. Mais on ne pouvait rien entendre, ni à l'intérieur du presbytère, ni dans toute la paroisse de Balweary; on ne pouvait rien y voir non plus, sauf l'ombre épaisse au delà du cercle lumineux de la chandelle. Pourtant, le cœur du Révérend Soulis se mit à battre à coups précipités, et il demeura pétrifié, tandis qu'un vent froid se mettait à souffler dans sa chevelure. La plus désolante des visions se présenta aux yeux du pauvre homme! Car Jeannette était là, pendue à un clou, près du vieux bureau de chêne, la tête inclinée sur l'épaule, la langue hors de la bouche et les pieds à un demi-mètre du sol.

— Que Dieu nous pardonne tous! pensa M. Soulis. La pauvre Jeannette est morte.

Il fit un pas vers le corps, et son cœur se retourna pres-

que dans sa poitrine. En effet, par quel sortilège qui passait l'imagination, Jeannette se trouvait-elle pendue à un simple clou au bout d'un de ces fragiles fils de laine qui ne servent généralement qu'à repriser bas et chaussettes?

Quelle terrible chose d'être ainsi seul, la nuit, devant une si monstrueuse énigme! Heureusement, le Révérend Soulis avait en Dieu le plus ferme appui. Il tourna le dos au cadavre, sortit au plus vite de la chambre maudite et verrouilla la porte derrière lui. Degré par degré, il descendit l'escalier, courbé comme sous le poids d'un fardeau, et posa la chandelle sur la dernière marche. Il ne pouvait ni prier, ni réfléchir, une sueur froide ruisselait par tout son corps, et il n'entendait pas autre chose que le toc-toc de son cœur.

Combien de temps resta-t-il ainsi, debout, au bas de l'escalier, ayant perdu tout contact avec les choses? Une heure, deux, peut-être... Un remue-ménage étrange, qui se produisit à l'étage supérieur, lui rendit conscience de la réalité. On eût dit qu'un pas allait et venait dans la chambre où le corps était pendu. Quelqu'un en avait donc ouvert la porte? Car il se souvenait très bien de l'avoir verrouillée. Il entendit, ensuite, ce pas s'avancer sur le palier, et il lui sembla qu'un corps se penchait par-dessus la rampe au bas de laquelle il se tenait.

Ramassant en hâte sa chandelle (car il pouvait avoir besoin de lumière), et s'entourant de toutes les précautions possibles, il se glissa hors du presbytère et marcha sans s'arrêter jusqu'au bout de la chaussée. Il faisait noir comme dans un four. Quand il posa la chandelle sur le sol, la flamme continua de brûler, aussi tranquille et aussi claire que dans une chambre close. Rien ne bougeait que les eaux de la Dule qui s'écoulaient et sanglotaient au bas du vallon; mais au loin, il entendait ce pas impie descendre péniblement l'escalier du presbytère. Il le reconnaissait très bien, ce pas : c'était celui de Jeannette, et, à mesure qu'il se rapprochait de plus en plus, le froid l'atteignait avec une âpreté accrue dans ses sour-

ces vives. Il recommanda son âme à Celui qui l'avait créée et la protégeait :

— O Dieu, s'écria-t-il, donnez-moi la force de lutter, cette nuit, contre les puissances infernales!

A ce moment, le pas s'achemina par le passage vers la porte extérieure; le Révérend put entendre le frôlement d'une main le long du mur comme si l'étonnante chose tâtonnait pour se guider. Les saules s'agitèrent et entrechevêtrèrent leurs feuilles, un long soupir arriva de par delà les collines, la flamme de la chandelle vacilla de droite et de gauche, et Jeannette apparut avec sa robe de mohair et sa bouche noire, avec sa tête inclinée sur l'épaule et son rire satanique grimaçant toujours sur son visage. Elle se tenait sur le seuil du presbytère, à croire qu'elle était vivante, et pourtant le Révérend Soulis savait bien qu'elle était trépassée.

Quel mystère que l'âme de l'homme soit ainsi liée à son corps périssable! Et quand on pense que le Révérend vit cela et que son cœur ne se brisa pas.

Elle ne demeura pas longtemps sur place et commença bientôt de se mouvoir; elle s'avança vers M. Soulis à l'endroit où il se tenait sous les saules. Toute la vie de son corps, toute la force de son esprit, se concentra dans ses yeux. Il sembla qu'elle allait parler; mais les mots lui manquèrent et elle fit un signe de la main gauche. Il y eut un souffle de vent brusque pareil au feulement d'un chat : la bougie s'éteignit, les saules se lamentèrent comme des voix humaines; et le Révérend eut la conviction que, vive ou morte, Jeannette touchait au dénouement.

— Arrière, sorcière du diable! cria-t-il. Au nom du Dieu tout-puissant, je vous somme de vider les lieux... Au tombeau, si vous êtes défunte! A l'enfer, si vous êtes damnée!

Et, au même moment, la main du Seigneur surgit du Ciel pour frapper sur place la vivante horreur. Le corps de la vieille sorcière, morte et souillée, si longtemps tenue loin de la tombe et agitée par les démons, s'enflamma comme une parcelle de soufre et s'écroula en un

tas de cendres. Le tonnerre suivit : détonation sur détonation; là-dessus, la pluie se mit à tomber à verse, et M. Soulis ayant franchi d'un bond la haie du jardin, se mit à fuir en poussant cri sur cri jusqu'au village.

Le lendemain même, John Christie vit l'homme noir passer à Muckle Cairn comme six heures sonnaient. Il n'était pas huit heures qu'on le voyait de nouveau devant l'auberge de Knockdow; et peu de temps après, Sandy M' Lellan l'aperçut se faufilant à la lisière de Kilmackerlie. C'est lui, cela ne fait pas de doute, qui avait habité si longtemps le corps de Jeannette; mais il en était sorti enfin; et depuis, jamais le diable n'est revenu nous tourmenter dans Balweary.

Mais ce fut une douloureuse calamité pour le Révérend Soulis qui, longtemps, garda le lit avec le délire. C'est à dater de cette époque qu'il est devenu l'homme que vous voyez maintenant.

ROBERT-LOUIS STEVENSON.

Traduction inédite de l'écossais par LUCE CLARENCE.

REVUE DU MOIS

—

LITTÉRATURE

Jean Paulhan : *Les Hain-Tenys* (Gallimard), Pierre d'Hugues : *Bruneau de Laborie, homme d'épée, explorateur, chasseur de grands fauves*, société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales.

Il se peut bien, nous dit M. Jean Paulhan (**Les Hain-Tenys**) que la poésie soit l'événement le plus simple du monde : cette simplicité n'aide guère à parler d'elle, ni même à la penser.

Evidemment la poésie est intimement mêlée aux rythmes de l'existence, elle est un fait universel, une propriété même de la vie, une présence naïve comme la montée des parfums et les jeux d'ombres et de lumières. Elle est simple par le fait même qu'elle est un événement élémentaire en même temps que la vision des objets ou les palpitations du cœur. Mais dès qu'on veut réfléchir sur elle, une fuyante complexité intrigue et déconcerte l'esprit. Aussi bien la poésie est si intimement présente dans les gestes les plus divers de la vie, dans le quotidien et dans l'étrange, dans le raisonnable et dans l'absurde, que parler d'elle, c'est du coup rencontrer le sujet protéique par excellence, aux mille et mille visages. Sans compter que le frisson poétique, patrimoine de toutes les âmes, varie prodigieusement d'âme à âme, les points de contact ardents et vibrants des âmes avec l'univers étant de nature infiniment diverse.

M. Jean Paulhan porte grand intérêt aux mystères, aux problèmes et aux charmes de la poésie. Il a vécu à Madagascar et il connaît le malgache qu'il a même enseigné à l'école des langues orientales. De son séjour à Madagascar, il aurait pu, comme tant d'autres voyageurs, rapporter un livre hâtif et pittoresque où il aurait fixé des particularités

de couleur locale et les étonnements de ses sens et de son âme en face de ces menues étrangetés. Dans ses *Nourritures terrestres,* M. André Gide donne ce conseil à Nathanaël : « Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. » Je ne serais pas étonné que M. Jean Paulhan ait prêté une oreille attentive à ce propos. Je l'imagine au cours de son séjour à Madagascar, l'esprit hanté de problèmes de qualité et se demandant lequel d'entre eux pourrait s'éclairer grâce aux données fournies par une civilisation si différente de la nôtre et que nous sommes enclins à considérer comme primitive. L'attention de M. Jean Paulhan a été rapidement attirée par les poèmes populaires des Malgaches, il a pensé que leur examen pouvait aider à méditer sur la poésie elle-même, et sur la manière dont elle jaillit des rythmes de la vie.

J'avoue pour mon propre compte une vive curiosité pour quelques réussites de la poésie populaire. Et cette curiosité m'a valu quelques étonnements de choix. Comparés aux œuvres des poètes cultivés et réputés maîtres de leur art, je trouve certains de ces poèmes plus simples par quelques côtés et par d'autres plus énigmatiques, moins saisissables et, pour dire le mot, plus complexes. Faut-il parler d'instinct ou d'art, je ne sais, mais j'ai souvent remarqué des jeux d'alternance du clair et de l'obscur qu'on ne trahirait pas trop en les qualifiant de savants, d'ingénieux et de subtils. Ils m'ont étonné parfois, ces poèmes populaires, par ces unions (spontanées ou voulues, je ne sais) du précis et de l'indécis que les poètes symbolistes considéraient comme le jeu le plus raffiné. Mais c'est leur structure qui le plus souvent m'a happé, intrigué et séduit. Tout se passe pour les mieux venus de ces poèmes comme si leurs auteurs avaient considéré comme capital le problème de la structure du poème. Je lisais il y a peu de temps un livre capiteux de M. J. C. Tricot : *Les Harmonies et la Grèce* (Grasset, éditeur) où il citait un curieux jugement de Socrate sur le délire des poètes inspirés qu'il compare aux corybantes et qui ne peuvent créer qu'à condition d'être hors d'eux-mêmes et « de perdre l'usage de leur raison ». A ce propos, M. Tricot citait un passage fort intéressant de Boileau,

emprunté à son *discours sur l'Ode* et relatif à Pindare. Boileau y loue « ces endroits merveilleux où le poète, pour marquer un esprit entièrement hors de soi, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours, et, afin de mieux entrer dans la raison, sort, s'il faut ainsi parler, de la raison même, évitant avec grand soin cet ordre méthodique et ces exactes liaisons de sens qui ôteraient l'âme à la poésie lyrique ».

Or, dans les mieux réussis des poèmes populaires, il est curieux de constater la manière dont l'auteur rompt le fil logique, brise l'ordre méthodique et s'affranchit délibérément des « exactes liaisons de sens ». La marche du poème se fait discontinue, coupée d'hiatus, semée de surprises et de chocs. Puisque nous avons parlé de Socrate et de Platon, nous pourrions dire que la structure de certains poèmes populaires offre des jeux étonnants du Même et de l'Autre. Le Même court à travers le poème sous forme d'un thème de pensée qui se présente, se dérobe et revient et aussi de motifs concrets à éclipses et à reviviscences. L'Autre, c'est la notation imprévue, non reliée à l'ensemble et qui se présente comme une brusque orchestration dissonante. Ainsi s'ouvrent latéralement des horizons imprévus et l'on a parfois l'impression que le poème est du coup subitement relié à l'Univers qui pullule autour de lui. Vivement préoccupé par ce problème de la structure du poème, j'ai eu le plaisir de constater que certains de ces *Hain-Tenys malgaches* me fournissaient des exemples tout particulièrement suggestifs.

M. Jean Paulhan définit ainsi les *Hain-Tenys*, poèmes populaires malgaches : « Poèmes énigmatiques, difficiles à plus d'un égard et voisins de ceux que l'histoire des lettres nomme poésies obscures — fatrasies ou poèmes des troubadours. »

Au lieu de nous présenter sous forme démonstrative un corps d'idées relatives aux *Hain-Tenys*, M. Jean Paulhan a choisi une méthode que je prise fort. Il nous fait vivre avec lui l'enquête où son esprit va d'une hypothèse à une autre, voyant aujourd'hui s'éclairer le problème et le voyant s'obscurcir le lendemain, tantôt déçu, tantôt plein d'espoir, tantôt s'égarant dans les sables mouvants, tantôt se réjouis-

sant de sentir un sol ferme. Méthode prudente et vivante où le lecteur est vraiment associé aux rythmes d'une exploration en pays inconnu. M. Paulhan discerne d'abord dans les *Hain-Tenys* des maximes butant soudain sur des notations obscures à la manière d'un poème gnomique s'achevant en fatrasie. Il reconnaît des aveux lyriques, des conseils, de petits drames qui, à un certain moment, s'égarent dans une « fantaisie obscure ». Il essaie de préciser et la nature de la partie claire et celle de la partie obscure et le mécanisme de leurs corrélations. En se mêlant à la vie des indigènes, il voit s'élaborer les *Hain-Tenys* comme fruits de duels poétiques qui supposent deux interlocuteurs se donnant la réplique. Il constate même de véritables débats d'intérêts, ce qui l'étonne fort. Et la manière dont sont dits les *Hain-Tenys* lui fait découvrir deux tons appartenant à deux registres différents et opposant des phrases fortes et des phrases faibles. « Tout se passait en de tels débats poétiques comme s'il avait existé deux sortes de phrases : les unes n'ayant pour elles que leur sens, les secondes possédant à côté de ce sens (et parfois à ses dépens) une force et une autorité; celles-ci sacrées, celles-là profanes. » Avec une psychologie aussi ingénieuse que subtile, M. Paulhan pénètre dans l'intimité de ces poèmes, en distingue les éléments divers, les plans enchevêtrés, les différents thèmes animateurs et les mécanismes de vie qui les ont appelés à l'existence. Voilà un joli travail de finesse, d'observation et de divination. Et en cours de route de pénétrantes remarques comme celle-ci :

> C'est le trait essentiel de tout art sans doute, et non pas de la seule poésie, qu'à la fois il nous ébranle et nous détache de la nature et de la réalité — non pas tant cependant que nous ne formions le sentiment d'accéder, en nous abandonnant à lui, à une vérité plus authentique, et, si je peux dire, plus réelle.

M. Paulhan a assisté à la formation des *Hain-Tenys*, il a été mêlé à la foule, au sein de laquelle ils s'élaboraient, il a participé à leur création. De cette expérience, il croit pouvoir tirer quelques conclusions sur la psychologie du poète dans son acte créateur. Il lui apparaît que lorsqu'il croit être tout calcul, l'inspiration peut n'être pas absente;

de même lorsqu'il croit être tout inspiration et abandon, il n'est pas exempt de calcul et d'artifice.

§

Bruneau de Laborie a laissé parmi les initiés le souvenir d'un grand escrimeur. On sait aussi qu'il accomplit des explorations en des zones peu accessibles de l'Afrique et qu'il pratique la chasse des fauves. A première vue, voilà une physionomie qui n'a pas grand rapport avec les Lettres. Or, M. Pierre d'Hugues (**Bruneau de Laborie, homme d'épée, explorateur, chasseur de grands fauves**) nous apprend aujourd'hui que cet homme dont le nom n'a pas dépassé un petit cercle d'amis et d'hommes avertis mérite la plus sympathique attention. Ce serait une physionomie au plus haut point représentative, une destinée qui incarnerait magnifiquement certaines aspirations fort intéressantes d'une époque et un type d'âme bien fait pour séduire les âmes de qualité. Il s'agirait en somme d'un cas individuel qui pourrait être élevé à la valeur de symbole. Aussi bien les lettres de Bruneau de Laborie révéleraient par surcroît un vrai tempérament d'écrivain. A juste titre, M. Pierre d'Hugues pense que toute époque s'exprime non seulement par sa littérature, mais aussi par quelques types d'hommes significatifs qui vivent effectivement les grands thèmes qui constituent l'atmosphère d'une époque. Une période déterminée porte au tréfonds d'elle-même ce qu'on peut nommer le rêve d'elle-même ou le poème d'elle-même et qui est son expression idéale. Ces aspirations profondes d'une époque peuvent se matérialiser sous l'aspect de créations artistiques, elles peuvent s'exprimer différemment en s'imposant à quelques âmes prédestinées qui en tissent leur destinée individuelle. Il faudrait donc mettre à côté des poèmes représentatifs d'une époque les destins d'individus significatifs. A ce titre, Bruneau de Laborie mériterait le titre de héros des temps symbolistes, ou si vous voulez de la période qui s'ouvre vers 1885 et se prolonge sur le début du XX[e] siècle. Cette époque pour M. Pierre d'Hugues révèle des traits fort intéressants et que n'a guère captés l'amusant livre de M. Paul Moraud intitulé *1900.* Poésie symboliste, individua-

lisme altier, appétit de la haute et magnifique aventure traduit surtout par l'épopée coloniale qui fut l'alibi pour des âmes fières, ardentes, quasi rebelles et éprises d'une grande image de l'homme, voilà les traits de ce temps que M. Pierre d'Hugues se plaît à accentuer. Ils s'incarneraient à merveille dans la physionomie et le destin de Bruneau de Laborie, âme chevaleresque à résonance wagnérienne, paladin de l'honneur, de la solitude et de l'âpre indépendance, héros à la fois méditatif et aventureux.

Né en 1870, au château de Prompsault, près de Périgueux, Bruneau de Laborie songea d'abord à une carrière militaire : « De fait, l'armée eût peut-être convenu à ce solitaire, qui alliait un farouche besoin d'indépendance au sens le plus strict de la discipline. Elle lui eût, de plus, apporté, à cette époque qui était celle de l'épopée coloniale, l'emploi normal du besoin, qu'il avait, de l'action, des hauts faits, de l'aventure ». Une myopie malencontreuse entrava ce dessein et de bonne heure, après un passage par l'école des sciences politiques, Bruneau de Laborie entreprit de grands voyages en Afrique et devint un des plus brillants escrimeurs de son époque. En 1914, il s'engagea, eut les pieds gelés et conquit la médaille militaire. Au retour de la guerre, ayant atteint la cinquantaine (l'âge même où Don Quichotte commence ses exploits) il lui fallut céder à l'appel de son rêve. Les amples espaces de l'Afrique, la vie nomade qui ne se fixe pas, l'inconnu hérissé de périls et de mystères, la solitude intérieure bercée au spectacle des horizons infinis renouvelés chaque jour, le tête-à-tête avec les vierges déserts et les rapports courtois ou hostiles avec les peuples primitifs, la délectation à un type de vie à la fois plus naïf, plus simple et plus intense : voilà l'appel irrésistible qui entraîna Bruneau de Laborie à cinquante ans vers la fascinante Afrique.

En revenant de la guerre, il ne lui était plus possible d'entrer dans le pacte des « cités serviles » et de savourer sur place en notre aimable France le spectacle de la bringue cynique des profiteurs de guerre et de l'insolent triomphe des tripoteurs et des combinards de tout étage et de tout poil. Nul doute qu'il n'ait connu une noble révolte. Il partit...

En 1930, il tomba broyé sous la griffe d'un lion. Il eut ainsi la mort que réclamait son destin.

L'escrime lui avait plu — non pour la parade, — mais comme une discipline de soi-même, une école de domination du corps et de l'âme. Il était taciturne, réservé, distant et d'une politesse minutieuse. Il faisait de cette qualité en notre époque de tohu-bohu une vertu cardinale : « Distante et froide, disait-il, elle isole, et est à ce titre une merveilleuse arme défensive; sincère et cordiale en revanche, elle s'élève jusqu'à devenir une forme délicate de la bonté. »

Ses lettres abondent en notations aiguës formulées dans un style alerte et nerveux, à la fois distant et familier, corsé à l'occasion d'un grain d'ironie et toujours éloigné de tout clinquant et de toute parade.

Il a dit avec pertinence les charmes de sa vie aventureuse et nomade :

Je retrouve la route et son charme... J'inspecte mes bagages. Je flâne dans le camp, je vais voir les alentours, je lis... Je prends possession de ma chambre à coucher : un sol bien balayé, bien net; au-dessus la voûte bleu-sombre d'un ciel tout étincelant d'étoiles; un air pur, frais ce soir; au loin, le concert des cigales, où se mêlent parfois, au fond de la brousse, des voix plus graves que je connais bien... Ce domicile et ce refuge, je le retrouverai désormais tous les soirs, où que je sois, toujours le même, dans une case, sous ma tente, ou sous la voûte du ciel. Je le retrouverai au soir des jours heureux. Je le retrouverai au soir des mauvais jours. J'y goûterai de grands repos, une paix rare; peu de soucis franchiront ma porte. Je l'aime profondément ainsi.

Il savait de quel prix s'achète le bonheur de l'indépendance :

On comprend mal l'étrange travers qui nous incite à rester toujours groupés en troupeaux, à végéter pressés les uns contre les autres... on ne vit sans contrainte qu'à l'état de solitude.

Il se plaisait parmi les noirs : « Je me trouve bien moins seul parmi ces noirs dévoués qu'au milieu d'Européens indifférents. » De fait notre civilisation d'affaires accable chacun de tels soucis que l'homme n'a plus ni le loisir ni le cœur d'être un homme pour les autres hommes. Le progrès de notre civilisation aboutit fort souvent au plus dur

sentiment de solitude de l'homme parmi les hommes. Certes, Bruneau de Laborie a connu d'ineffables voluptés qu'il exprime d'un trait net et sobre : « Le soir, nous faisions halte sur un des bancs du fleuve. Les hommes, traînant un grand filet, ramenaient sans peine, avec des cris joyeux, quelques énormes poissons. On dressait ma table puis mon lit. Là, sur ce sol immaculé, dans un silence que troublait seul, parfois, le cri sauvage d'un hippopotame, je vivais, au milieu de ce luxe inimitable que la nature réserve pour des vrais amis, des nuits que je demanderais en vain au plus moderne des conforts. »

Parfois Bruneau de Laborie esquisse d'une main légère et avec humour des croquis où ne manquent ni le charme ni la grâce. Voyez cette évocation de la jeune négresse Faodomatou :

> Elle est petite, vive, rieuse et bavarde. Chacune de ses oreilles porte deux trous. Il y en a un également dans la narine droite; ce dernier est destiné à recevoir, aux jours de parure, un bouton de faux-corail. Ses ongles, le bout de ses doigts, sont teints au rouge, ses dents vont l'être dès qu'elle se sera procuré la fleur de tabac dont le suc, mêlé avec celui de la noix de kola, lui permettra cette définitive élégance... Elle est vêtue avec goût d'un petit triangle de coton bleu grand comme la moitié de la main, d'une ceinture de perles d'un seul rang, et d'une petite tige de bois de la taille d'une allumette, élégamment piquée dans sa narine droite. Elle me salue avec une timidité qui n'est pas sans grâce, et se met immédiatement à quatre pattes, en jeune fille bien élevée. Je félicite Denis de la distinction de son choix.

A notre tour, félicitons M. Pierre d'Hugues de nous avoir révélé un homme intéressant et d'autant plus qu'il l'a fait dans une langue de belle qualité.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jean Benoît : *Elégies*, Jean-Renard. — Jacques Clémenceau de la Loquerie : *Destinée*, s. n. d'éditeur. — Dominique Combette : *L'Ombre sur le Mur*, Librairie du Phare. — Marcel Diamant-Berger : *Tziganes*, « la Caravelle ». — Louis Emié : *Quatre Poèmes*, « les Editions de la Hune ». — Jean Loisy : *Hymnes*, « la Comédie Humaine ». — Rose Malhamé : *Avec les Oiseaux*, « se vend au Divan ». — E. Pavy : *Feuilles*

d'automne, Revue Moderne des Arts et de la Vie. — Jules-René Thomé : *Images*, « éditions du Goéland ». — Paul Voyle : *Défaites*, « la Vie Réelle ».

De Jean Benoit la collaboration au *Mercure de France* a rendu le nom agréable aux lecteurs; ses **Elégies** ne forment qu'une plaquette qui n'atteint pas cinquante pages, mais maintes fois des volumes plus copieux, et de poètes en renom, apparaissent moins richement emplis de merveilles précieuses. Si je tente de mettre en valeur l'une ou l'autre, j'arrêterai avant tout mon attention sur la parfaite pureté de cette langue lyrique, limpide et claire, solide comme cristal, puis sur sa fluide musicalité, sur la fermeté de son chant d'une harmonie, comme l'écrit Paul Valéry, continue, et qui s'adresse aux échos les plus secrets des dilections les plus durables. *Songe d'Ariane*, et ce début du *Poème pour l'ombre d'Ariane :*

Sur l'eau tremble déjà le ciel du proche automne...

les rythmes plus variés, souples mais non brisés, d'*Archipiada*, *Aréthuse*, où je m'étonne d'inconscientes réminiscences apparues furtivement, *le Cantique des Cyprès*, ode construite à la manière classique où excelle, de notre temps, après Valéry, le beau poète Henry Charpentier, mais où la sûreté technique et la matière précise dépouillée, nue, ne vont pas, souvent, sans un reste de froideur; ces poèmes sont sans tache et faits pour charmer les esprits les plus ouverts à la beauté de l'ordre le plus raffiné.

« Un long travail est venu ici, sans aucun doute, au secours de l'inspiration. » Je souscris volontiers à cet éloge qu'adresse au poète Valéry, car, comme ajoute le préfacier Charles Mauban, la poésie française est « le triomphe exquis de l'art, le royaume choisi du mythe ». C'est là son apogée du moins, et y tendre n'est pas donné à quiconque. Qu'elle ne soit pas « le domaine de l'aveu et de l'intimité », j'en suis moins sûr; si un grand nombre de turbulents personnages ont indignement ou sottement bousculé les plates-bandes et violé les bosquets réservés, en résulte-t-il qu'il faille interdire l'accès à de probes, à de généreux élans d'audace ou de candeur? Il y a mille domaines dans les terres astrales de la Muse et d'Apollon. Si je préfère hanter celui-là même où se

complaît Jean Benoit, je ne m'interdirai jamais de me plaire, à certains moments inférieurs, moins inspirés, si l'on veut, dans les allées capricieuses ou moins soigneusement entretenues où se retrouvent les vestiges de pas des Laforgue, des Gustave Kahn, par exemple, et où ont délicieusement balbutié, écoutant leur cœur, les Desbordes-Valmore, les Verlaine et aussi, n'est-il pas vrai? Charles Baudelaire. Pourquoi exclure, même si l'on estime de qualité inégale l'art des uns et des autres? J'insiste, parce que je crois Jean Benoît jeune, et que, avec la maîtrise technique que je lui reconnais, il serait, je pense, déplorable qu'il s'interdît par principe de suivre momentanément tel ou tel sentier, si le caprice l'en séduit.

Il n'y a, à mon avis, qu'une règle essentielle : réussir, au degré le plus voisin de la perfection, l'ouvrage qu'on a entrepris, quel qu'il soit. Le surplus, c'est du dogme, à l'usage des seuls pédagogues.

Destinée, par Jacques Clémenceau de la Loquerie, ne confirme guère l'espoir que les débuts de ce poète permettaient de concevoir. Quelques idées d'assez banale philosophie, de ci de là quelques vers assez solides, mais isolés, un essoufflement continuel. Tout juste un poème, *le Varech Blanc,* dénote le sentiment et le métier d'un artiste, et tels passages épars dans les quatrains de *Chants.*

Par Dominique Combette cet album varié et finement assemblé qu'il intitule **L'Ombre sur le Mur :** des croquis alertes, d'un trait précis et juste, qui de *l'Ombre sur le Mur* se prolongent parmi *les Victoires Secrètes,* dont le ton est un peu plus haut, ou parmi *les Guirlandes d'Oiseaux* qui ont bien du charme et de la souplesse, souvenirs de voyage, Italie ou Stamboul, intimités acquises d'un clair foyer. Art moyen et délicat, mais avec du charme et de la justesse :

Un ciel bas, sans azur :
Défense de rêver!
Quel air lourd et impur!
Que va-t-il arriver?

Rien qui pour cet obscur
Espoir ne soit réel :
Une ombre sur le mur...
Une aile sur le ciel...

Cet art est fin, d'alléger ainsi, d'un trait choisi, l'impression « d'obscur espoir ». Dominique Combette y excelle.

« C'est une Hongrie pittoresque et pastorale qui se réfléchit », nous dit-on, « dans le recueil de poésie de M. Marcel Diamant-Berger », **Tziganes.** Ce sont, dans la précision de quelques paysages élus, des esquisses rapides, des gestes, des attitudes, notés au passage par le voyageur, et des rappels de l'atmosphère danubienne avec ses larges espaces et ses couleurs mystérieuses et fortes :

On voit, avec ses murs au lierre de satin
Et ses lavis fanés de vieille majolique,
Sur le socle lilas d'un rocher romantique,
Le vieux couvent de Saint-Martin.

Le Danube est profond; il est vert foncé, comme
Au matin pluvieux, les chênes des forêts...

N'est-ce (*mutatis mutandis*) assez pour que l'on se souvienne de certaines évocations précises, tout extérieures aussi, dans *España* de Théophile Gautier?

Dans les quatre longues laisses intitulées par Louis Emié **Quatre Poèmes,** en dépit de la disposition des éléments rythmiques dont il les compose, je ne parviens pas à découvrir mieux ou autre chose que des poèmes, non en vers, mais en prose. Il n'importe guère, au surplus, si toutefois il sied de ne s'y pas méprendre. Est-ce que, dans les *Illuminations,* Rimbaud cesse, parce qu'il use de cette prose cadencée qu'il crée, refond et module au gré de ses nécessités, de nous apparaître un poète, le *créateur?* Est-ce que Léon-Paul Fargue n'est pas un poète? Ce n'est pas même une priorité de hiérarchie qui distingue le poète du vers et le poète de la prose, d'un côté et de l'autre côté les deux catégories s'égalent, à la seule mesure du talent de chacun. Louis Emié est donc, sans qu'il ait à découvrir dans cette appréciation une intention péjorative, un poète, — et un très beau, fulgurant par endroits, énergique toujours, poète en prose. Je retiens cette confrontation, à la manière si l'on veut du Greco qu'il aime, ou du rhénan Mathias Grünewald, cher, avant que le Greco fût remis en vogue chez les plus délicats lettrés, à Huysmans et à Emile Verhaeren, quand le poète

s'émerveille, en présence du *Christ d'Ollioules,* chétif et tragique, « dans les nuages de l'agonie » et « la tête inondée de lueurs », de ce

Pauvre homme — bras repliés, face qui se résigne et se renverse
et le corps sans substance déjà raidi,
A peine entre les cils qu'on ne voit pas,

— et derrière toi, ce lac noir et bleu,
et la chevelure, tout à coup, comme un bûcher d'épines...

Et cette même ferveur d'accent comme soudain et angoissé de mysticisme aux trois autres non moins saisissants poèmes : *Regrets du Pirate* (dédié à la mémoire du poète André Gaillard), *Prière du Greco, Ode à Jules Supervielle.*

Par **Hymnes,** de Jean Loisy, je me laisse bercer, entraîner un instant, et soudain m'arrête, déconcerté. Ce sont élans, peut-être, vers la nature, la famille, et vers Dieu, larges et ouverts au vent de l'espace, mais ils ne se soutiennent pas, rompus tout à coup et cédant à d'étranges défaillances :

Je suis l'homme d'un temps dont la lueur expire;
Je suis l'être alourdi d'un astre en renouveau...

Déjà, ceci est bien confus, incertain, dans le ton doctoral, mais comment à ces deux vers un croyant ose-t-il ajouter :

Dieu vient de décider qu'il faut que je délire...

Par bonheur, il y a, ci et là, des aspirations fraîches et lumineuses qui se dégagent d'un inhabile fatras :

Vieux Morvan, dont l'odeur, mont par mont, m'accueillait,
Bloc de granit, miroir d'étangs, vaste bruyère,
Grand dôme ruisselant, tertres de serpolet...

Il manque à Jean Loisy la leçon de la concentration méditée ou la résolution d'asservir réciproquement le verbe à la pensée et la pensée aux exigences calculées du verbe.

Avec les oiseaux chantant, Rose Malhamé respire de frêles ou, mieux, de délicates mélodies en souvenir des êtres chers disparus, sa mère, Anna de Noailles, la Pavlova, qui, comme un cygne quête en vain les lointains merveilleux de son désir ardent jusqu'à l'heure où

...il sent frémir à son flanc d'autres ailes
Qui l'emportent enfin sur les eaux éternelles.

J'apprécie le ton sensible de ces menues et tendres plaintes comme ingénues et que nulle pensée ne complique ou n'embrouille. Surtout dans la partie où, mésange ou fauvette, l'oiselle se désole discrètement de sa tendre solitude parmi l'avril où pointe le nouveau feuillage. Des chants, des mélodies, auxquelles manque l'accompagnement suave du musicien sur des paroles telles que celle-ci :

Si je n'avais vu ton regard
Où tout émoi n'est qu'éphémère,
J'aurais marché vers le hasard
Triste d'un chemin solitaire.

Si je n'avais pas entendu
Ta voix tendre aux sursauts d'orage,
Mon rêve se serait perdu
Dans un silence sans visage...

Si je n'avais infiniment
Adoré ton cœur infidèle,
Qu'aurais-je su du beau tourment
Qu'offre l'amour à qui l'appelle?...

Je ne sais, au-dessous de ces strophes, j'imagine les notes d'une mélodie qu'eussent pu écrire Ernest Chausson, Gabriel Fauré, Pierre de Bréville...

Il était temps, peut-être, qu'un recueil de vers parût sous ce titre : **Feuilles d'Automne;** il est signé E. Pavy, mais je ne sais pourquoi des souvenirs à résonance hugolienne encombrent ma mémoire. Néanmoins, je trouve des qualités dans ces vers, une émotion contenue qui s'exprime avec peut-être moins de technique assurée que de bonne volonté : pourquoi n'en pas tenir compte? — Jules-René Thomé a obtenu, en 1938, le prix du Goéland, avec son recueil **Images:** vers d'expression facile et sincère qui ne manquent pas de mérite, mais où ne se perçoit guère que fort pâle une personnalité qui peut naître.

Paul Voyle ne recherche, n'estime sans doute pas la complication, la recherche des nouveautés pour elles-mêmes. Voici les premiers vers de **Défaites :**

Combien de fois écrirons-nous : « L'oiseau chante » ?
Chercher autre chose?
L'oiseau chante.

Si je disais comment il chante
Combien seriez-vous à l'entendre?
Mes mots sont-ils les vôtres?

Je ne sais pas du tout si ses mots sont les miens, et il n'importe qu'ils le soient ou ne le soient pas, à condition que nous différions, tant soit peu, par la pensée ou par le sentiment. Ce n'est pas, totalement, une mauvaise querelle que je fais à l'auteur en citant ces vers-là. Je vois bien qu'il en est, dans son recueil, de fort sensibles et qui dénoncent en lui des rêveries de vision aiguë. Il tend par la volonté, et c'est le regret que je veux faire entendre, à banaliser l'expression de ce qu'il a éprouvé, vu et senti; il se détourne de l'originalité.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jules Romains : « Les hommes de bonne volonté » — XVII. *Vorge contre Quinette;* XVIII. *La douceur de la vie,* Flammarion. — La Varende : *Man' d'Arc,* Grasset. — Robert Bourget-Pailleron : *La folie Hubert,* Gallimard. — Marcel Aymé : *Le bœuf clandestin,* Gallimard. — Edouard Peisson : *La carte marine,* Grasset. — Jean de la Brète : *Péripéties,* Librairie Plon.

Le surréaliste, le dadaïste manquaient à la collection de types que M. Jules Romains a fait entrer dans la galerie qu'il intitule « Les hommes de bonne volonté ». L'après-guerre le lui fournit, où nous reporte le nouveau volume de sa « geste », **Vorge contre Quinette.** Claude Vorge, le séduisant, équivoque et intuitif poète qu'il nous présente, pourrait avoir appartenu au groupe qui s'est constitué sous le *signe* d'Apollinaire, le « poète assassiné », autour des ombres de Rimbaud et de Lautréamont. Il n'est pas encore communiste, mais déjà farouchement anti-conformiste, anti-bourgeois — et révolutionnaire, et il écrit (en vers libres, bien entendu, ou plutôt en versets) de singuliers poèmes, assurément violents mais non sans beautés dans la petite revue, intitulée *Mensonges,* par antiphrase, qu'il a fondée avec ses camarades; car il a de l'argent, des loisirs et mène une vie mondaine, comme juste. Il rêve des contes mystérieux, d'une perversité ravissante, à rendre jaloux le « divin marquis » et

Edgar Poe, telle l' « Histoire de trois cent soixante-cinq appartements », et découvre des Pentacles kabbalistiques aux « montres », c'est-à-dire aux étalages déployés par les commerçants à la devanture de leur boutique. Tout cela est très amusant, très ingénieux, d'une psychologie fort subtile en sa malice, et confirme l'opinion flatteuse que l'on a pu se faire du sens critique si délié de M. Jules Romains. Mais Vorge entre en relation avec notre vieille connaissance, le relieur assassin Quinette. Depuis son crime, l'énigmatique personnage est devenu libraire, et ne laisse pas de rappeler certain vendeur de bouquins et d'images obscènes dont un scandale odieux nous entretint jadis. Il est, surtout, le double de Landru, le « nouveau Barbe-Bleue » de la villa Gambais; et Vorge a flairé le monstre qu'il dissimule sous ses dehors respectables. Il en voudrait faire le maître de sa nouvelle école, de son cénacle, le dieu d'une religion sans Dieu, on ne sait quelle divinité paradoxalement satanique dans un monde où le mal serait le bien, plutôt que le bien le mal. J'avais craint que M. Romains ne nous laissât croire à la possibilité d'une erreur judiciaire. Mais point. Landru n'a pas été injustement condamné. Il a commis seulement moins de crimes qu'on ne lui en attribue. Une part de ceux-ci revient à Quinette; mais il paye pour lui; et c'est fort bien fait, puisqu'il n'est qu'un assassin vulgaire, et que, seul, le héros de M. Romains a du génie. Le malheur est que Vorge ne réussit pas à inspirer confiance à Quinette; il ne parvient qu'à le désespérer en étranglant une dame sous ses yeux, pour abuser de son cadavre ensuite. Voilà de la satire, et poussée si loin, qu'elle ressemble à de la caricature. Nos jeunes littérateurs, épris de complications, n'ont pas si loin poussé la perversité, que je sache, ni l'aberration. Mais le snobisme de l'originalité à tout prix est capable de tout, et M. Romains fort expert à démonter sa mécanique. L'ex-normalien Jerphanion, l'ami de Jallez, comme on sait, ne voit cependant pas sans angoisse le sombre avenir qui se prépare, au lendemain de la guerre, et dont des folies comme celle de Vorge sont les signes avant-coureurs. « Je me garde », dit-il, en réponse au dédain des jeunes classes 18, 19, à l'arrogance des nouveaux riches, « je me garde de renier notre monde d'avant 14; j'ai trop peur

d'avoir à le regretter bientôt. » Il a raison. Il n'a pas tort, non plus, de se méfier de l'Allemagne, des Allemands, des diplomates, de la Société des Nations. Mais il garde de la tendresse pour Wilson... Comme c'est déjà vieux, tout cela! Heureusement, Jallez noue, à Nice, une idylle avec une fille du peuple — sans préjudice d'une intrigue mondaine — dans **La douceur de la vie.** Ce volume ouvre un hiatus lumineux dans la suite des « Hommes de bonne volonté », après le sombre Verdun, la ténébreuse psychologie de Quinette, le masochiste, à l'imagination surexcitée par les phantasmes de la peur. De la même veine que *Lucienne,* il nous rappelle opportunément qu'une fureur érotique a saisi hommes et femmes, après les hécatombes de 1914-1918, et que les petites passions ont aussitôt repris leurs droits — le sacrifice consommé — la vanité en tête. L'abbé Mionnet est devenu évêque; Allory, académicien. Le nouveau riche pullule. L'unanimisme, d'autre part, a inspiré à M. Jules Romains — peintre de Nice — une de ses meilleures fresques. Les deux derniers tomes de M. Jules Romains sont dignes de leurs prédécesseurs. Je crois que, pour en goûter le charme, il faut faire abstraction de l'ensemble dont ils participent. Il faut même en aimer les « morceaux » sans se préoccuper s'ils font saillie, hors-d'œuvre dans le volume où l'auteur les a fait entrer. M. Romains poursuit son encyclopédie du monde contemporain sans se préoccuper de l'inégalité des articles qui la composent. L'importance de ceux-ci est toute relative, et dépend de son inspiration, de son humeur du moment; de sa vision générale de la vie, cependant. Il a l'intelligence synthétique; un pouvoir étonnant de tout comprendre et de tout expliquer. Expliquer? Est-ce bien le rôle du romancier? On a ergoté, on ergotera encore à l'infini, là-dessus. Mais on tombera d'accord que M. Romains a du souffle. Sa puissance épique apparaît moins, peut-être, ici, que dans les volumes sur Verdun, mais demeure quand même la dominante de son beau talent d'historien.

« Ce livre aurait dû paraître aussitôt après *Nez-de-Cuir,* à la suite duquel il se situe chronologiquement », écrit M. de La Varende dans l'avant-propos de son nouveau roman, **Man' d'Arc.** « Mais si j'ai voulu tout de suite donner *Le Centaure,*

ajoute-t-il, c'est que, surpris par l'accueil fait à l'oncle effréné, j'ai tenu à montrer immédiatement le sacrifice du neveu pour le racheter. » Mais l'histoire, l'épopée, plutôt, de *Man' d'Arc* se suffit à elle-même. Aussi bien, l'action ne s'en passe-t-elle plus en pays d'Ouche, mais en Vendée, qu'entreprit de soulever la duchesse de Berry, au début de la monarchie de Louis-Philippe, le roi bourgeois. Cette tentative de restauration légitimiste était vouée, d'avance, à l'échec. Les temps héroïques sont, alors, passés, en effet. La foi, qui a engendré la chouannerie, chancelle ou défaille. « Malgré la persistance des fidélités chevaleresques, malgré des expansions, des fraîcheurs inaltérées », comme dit excellemment M. de La Varende, la raison, la prudence l'emportent. On assiste à « la naissance de cette économie judicieuse et pleine de sang-froid, bourrée de bonnes intentions, respectable en soi, qui, avec le XIXe siècle, commença d'envahir une caste glorieuse, de l'engraisser en l'affaiblissant ». Demain, le mot d'ordre sera donné par Guizot : « Enrichissez-vous! » A peine la duchesse de Berry parvint-elle à grouper une centaine de hobereaux, encore moins de paysans, autour du drapeau blanc... Les historiens haussent les épaules. Plus sérieux, le romancier se penche avec une curiosité attentive, un intérêt ému sur un épisode, en apparence insignifiant, mais profondément significatif. Il relègue au second plan, d'ailleurs (on ne fait que l'entrevoir) la princesse qui fut trahie, vendue, pour mettre en lumière ses serviteurs les plus dévoués : Amélien de la Bare, qu'on avait vu dans *Nez-de-Cuir*, et le généreux neveu de celui-ci, Louis de Réville. Louis s'éprend d'une petite paysanne, Manon, qui est la véritable héroïne de l'inutile chevauchée — la jeunesse et le dévouement incarnés — et au diminutif de qui, Man', un gamin ajoute, dans un mouvement d'enthousiasme irraisonné, le patronyme de « la bonne Lorraine », Arc... Les témoins applaudissent, reprennent en chœur : « Bravo! Manon! Manette!... Bravo Man' d'Arc. » Irrespect pour la sainte? Sacrilège? Ne plaisantons pas! La guerre a vu d'autres excès, d'autres écarts de langage (surtout la guerre civile...). Et l'on serait mal venu de faire la fine bouche. Elle est bien sympathique, bien touchante et séduisante, au surplus, cette gamine, doublée d'une luronne,

qui sauve Louis, a le courage, l'abnégation de le quitter pour toujours, d'aller vivre en exil après l'avoir sauvé; d'accepter, enfin, de perdre l'homme qui l'estimait, l'aimait assez pour refuser le don qu'elle voulait lui faire... M. de La Varende est un bel artiste. Il donne une couleur endiablée à son récit qui abonde en tableaux prestement enlevés (je songe, notamment, à une attaque des pantalons rouges par les chasseurs du Roi — p. 168 et suivantes). Mais son brio ne doit pas nous distraire du sérieux de l'observation qu'il décèle, de la gravité, de la grandeur des problèmes qu'il agite.

Qui n'a rêvé, une fois au moins dans sa vie, de passer pour mort ou de feindre d'avoir perdu la conscience pour savoir ce qu'on pensait de lui, dans son entourage? Situation difficilement réalisable. Elle n'est point, cependant, pour embarrasser M. Robert Bourget-Pailleron, qui dans **La folie Hubert,** la noue et la dénoue avec aisance au bénéfice de son héros, un certain Hardouin. En effet, la congestion frappe ce bourgeois — devenu colonel, lors de la dernière guerre — révélant qu'il a dilapidé sa fortune avec une actrice. Il recouvre ses esprits sans le laisser paraître à son épouse ni à sa fille. Seule, est informée de sa résurrection la femme qu'il a aimée, platoniquement, et par la faute, c'est-à-dire à cause de la rigueur de qui, il s'était débauché, croyant trouver son double dans la maîtresse qu'il entretenait... On imagine le parti que M. Bourget-Pailleron a su tirer de ce sujet de comédie légère. Il ne l'a pas traité à la farce, mais humainement. Conteur, dans la meilleure tradition du XVIII[e] siècle, et sachant l'art de ne pas insister, appuyer, il a mis beaucoup de finesse psychologique en son récit, d'une élégance alerte. Il n'a prétendu que nous offrir un divertissement aimable; mais il l'a assaisonné de son esprit pince-sans-rire, ou plutôt de son humour.

Les 80 premières pages de *La jument verte*, par M. Marcel Aymé, étaient de la fantaisie la plus délicieuse. On trouvera, de même, le début du nouveau récit de ce conteur, **Le bœuf clandestin** d'une ironie si charmante, que la suite en paraîtra fade, malgré son agrément réel. L'histoire du bourgeois végétarien, M. Berthaud, qui fait l'admiration de sa femme et de sa fille, force leur respect par la rigueur de sa

soumission au régime qu'il s'est imposé, mais qui, aussitôt seul, se régale d'un « biftèque » (*sic*) qu'il a cuit lui-même dans la cuisine, eût fourni la matière d'une nouvelle de la qualité la meilleure. Etirée en roman, cette histoire semble un peu grêle. Certes, on s'amuse encore aux incidents que narre M. Marcel Aymé, une fois produit l'effet de surprise qu'il nous avait habilement ménagé. Mais ces incidents sont menus, et, de surcroît, quelconques. Les traits de mœurs qu'ils révèlent ne nous révèlent rien que nous ne connaissions de longue date. Chose plus grave : ils ne complètent pas l'image que M. Marcel Aymé avait esquissée d'une main à la fois si sûre et si légère de son philistin masochiste. Le comique atteignait au tragique au moment où Roberte Berthaud surprenait son père, un tablier noué sur le ventre, en train de manger la viande qu'il avait fait revenir dans la poêle « encore luisante d'un jus onctueux ».

Comme on pouvait s'y attendre, les meilleures nouvelles qui composent le recueil de M. Edouard Peisson, **La carte marine,** sont celles que la vie des gens de mer a inspirées. La première, en particulier, où l'on voit deux enfants faire ensemble le rêve de devenir marins, est une charmante réussite. Ces gamins projettent de voler un bateau pour courir la grande aventure, mais quand son propriétaire reprend avec lui la mer, ils se sentent soulagés du poids moral qui les oppressait, malgré qu'ils en eussent, et se consolent en créant un voilier chimérique, « les Deux Amis »... Il y a, aussi, dans le volume de M. Peisson, des histoires de femmes — dans des ports. J'ai goûté le plus *Jenny,* la folle amoureuse, et *La femme traquée,* où une malheureuse se débarrasse du souteneur qui la poursuit, une fois sorti de prison, pour la tuer, comme elle l'a « vendu »; lui suscite un rival qu'elle dénoncera à son tour, une fois qu'il aura réglé le compte du misérable...

Le nouveau roman de Jean de la Brète, **Péripéties,** ne ment pas à son titre. On y voit un testament se substituer à un autre, tandis que des procès viennent encore compliquer les choses. Tout s'arrange, heureusement, au bénéfice d'amoureux sympathiques, comme il convient, et la preuve est faite, une fois de plus, de l'habileté de Jean de la Brète

à conter une histoire pour le plus grand plaisir de sa fidèle clientèle.

JOHN CHARPENTIER.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Et, par intérim : « *Théâtre* ». — Comédie-Française : *29 degrés à l'ombre*, 1 acte d'Eugène Labiche, repris et reprisé par M. Sacha Guitry, précédé d'*On ne badine pas avec l'amour* : M. Debucourt et Mlle Delille. — Théâtre Cocéa (ci-devant de la *Madeleine*) : *C'était... histoire de rire...*, 3 actes de M. Salacrou : M. Pierre Renoir.

Cirque Médrano : Charles Trenet, les Zemganno, etc. — Théâtre de l'Abri : *Un soir de Paris*. — A. B. C. : *Drôle de revue*, de MM. Pierre Varenne et Willemetz. — Théâtre des Nouveautés : *En pleins nerfs...*, revue de M. René Dorin; un mot personnel à l'adresse de M. Léon Benoît-Deutsch, directeur de cette scène. — Petit Casino : Mlle Llotta. — L'Européen : Mlle Josette Boussac, chante et présente un excellent programme.

Puisque je cumule, traitant, *par interim*, du théâtre aussi bien que du music-hall, je crois que, décidément, il serait convenable de donner, désormais, dans ces chroniques, la préséance aux choses sérieuses. Mais voyez ma malchance, c'est par une chose qui ne l'est pas qu'il me faut débuter ce mois-ci. **29° à l'ombre** n'est qu'une bagatelle de Labiche, qui en a produit, seul ou en collaboration, quelques dizaines. Il faisait, le soir de cette reprise, 20° au-dessus de zéro dans la salle, et 10° au-dessous, dehors, dans la rue. J'imagine que ce fut uniquement pour être agréable à M. Sacha Guitry, et à l'ami de M. Guitry, M. Louis Beydts, qui a écrit des airs vieillots et pastichés sur les couplets dont l'a truffé l'auteur de *Deux couverts*, que M. Edouard Bourdet a repris à la Comédie-Française ce tout petit vaudeville, mangé aux mites, dont le Palais-Royal, où il fut représenté pour la première fois le 9 avril 1873, s'est à tout jamais désintéressé. M. Sacha Guitry a eu une idée bien saugrenue d'arranger, ou plutôt de déranger, cette vieillerie qui, même transformée en opérette, n'en demeure pas moins une chosette indigne de la Comédie-Française et de Labiche lui-même.

29° *à l'ombre* est précédé d'*On ne badine pas avec l'amour*, merveilleusement rendu par M. **Debucourt** (Perdican), qui semble sorti d'une estampe de son homonyme, le peintre, et par Mlle **Françoise Delille** (Rosette), qui n'eût pas manqué de toucher le cœur sensible de Greuze; les décors en camaïeu d'un gris perle, sont du plus charmant effet. Si j'étais

M. Bourdet je commanderais à Mlle Marie Laurencin, de qui l'art gracile et gracieux, féerique comme le sont certains personnages des comédies de Shakespeare, n'est pas sans quelque parenté, à la fois classique et romantique, avec celui de Musset, — si j'étais M. Bourdet je commanderais à Mlle Marie Laurencin les décors, et par la même occasion, les costumes, de *Carmosine* et de *Lorenzaccio*. Je suis surpris qu'il n'y ait pas déjà songé, ni Mlle Laurencin non plus. Je ne résiste pas au plaisir de redire, sans y changer un mot, ce qu'un des meilleurs critiques dramatiques du XIXe siècle, plus dédaigné qu'oublié, l'auteur des *Oubliés et dédaignés*, le seul de ses ouvrages qui ne soit ni dédaigné, ni oublié, des lettrés, tout au moins, disait, il y a près de 79 ans, d'*On ne badine pas avec l'amour* :

Ce chef-d'œuvre, dont je n'ai pu rendre les délicatesses infinies et les ardeurs puissantes (à quoi bon d'ailleurs, puisque depuis plus de quinze ans [quatre-vingt-quatorze aujourd'hui] il est entre les mains de tout le monde?) ce chef-d'œuvre a beaucoup impressionné l'auditoire [...], mais pas autant peut-être que le désiraient les lettrés. Ces phrases dont on suit le contour exquis à mesure qu'elles sortent de la bouche de l'acteur, ce langage qui a la précision d'une ciselure et la couleur d'un trait de pinceau, me semblent avoir causé moins de ravissement que d'étonnement. « Cela n'est pas du théâtre », dit-on assez généralement en parlant des pièces d'Alfred de Musset. « Cela n'est ni charpenté, ni agencé, ni machiné. » — Cela n'est pas du théâtre? Eh! tant mieux, si le théâtre tel que vous le comprenez est la négation de toute poésie, de tout enthousiasme, de toute sincérité! Tant mieux, si le théâtre ne doit pas s'arrêter dans les chemins ombreux, ni rêver aux étoiles, ni s'accouder au bord des fontaines! Tant mieux, si le théâtre n'est qu'un jeu mathématique, une chose qui s'apprend chez le dramaturge du coin ou chez le vaudevilliste d'en face! — Cela n'est ni machiné ni charpenté, et on y souffre, on y rit et on y sanglote, on y meurt comme dans la vie réelle. Cela n'est pas du théâtre, vous avez raison, et il est heureux que cela ne soit pas du théâtre.

C'était... histoire de rire, la pièce de M. Armand Salacrou, est du théâtre, du théâtre ultra-moderne, qui n'a rien à voir avec celui que dédaignait Monselet. Après le premier acte, je me suis demandé si je ne ferais pas mieux de quitter mon

fauteuil et le théâtre de Mlle Cocéa pour rester sur une bonne impression. J'étais sûr que cela, qui était à peu près parfait, se gâterait infailliblement. Je suis resté, par gageure, et la suite m'a convaincu que mon pressentiment ne m'avait guère trompé. Ce premier acte, qui se suffit à lui-même, s'il eût été toute la pièce de M. Salacrou, eût permis au spectateur de rêver, selon son tempérament, ce qui pourrait s'ensuivre. Ce n'est qu'un badinage sur l'amour, et tel quel, il est délicieux. Cela côtoie le vaudeville et n'y verse jamais, M. Salacrou, qui est aussi adroit que M. Yves Mirande, étant un écrivain, amer et cruel jusque dans la bouffonnerie; il possède, en outre, ce que n'eut et n'aura jamais l'auteur de *Permission de détente*, de la fantaisie, de la sensibilité : il est resté poète en dépit de son expérience de la vie. Après avoir été léger, et profond, sans se forcer, tout naturellement, M. Salacrou a voulu se montrer « profond » de propos délibéré. Ce qui n'était qu'un quiproquo douloureux sous des airs frivoles, M. Salacrou l'a considéré comme un théorème dont il s'est cru tenu de donner la démonstration au deuxième acte et la solution au troisième. Il badine encore, en demeurant sérieux, mais le charme est rompu. Le public rit, comme toujours, à contresens, à cette histoire qui n'est pas tant comique, trompé par le jeu des interprètes. Je n'incrimine pas M. **Luguet,** qui est parfait de naturel, encore moins M. **Pierre Renoir,** qui pourrait illustrer au théâtre le nom qu'il porte et que son père illustra dans la peinture; en d'autres temps que ceux que nous vivons, M. Pierre Renoir par sa très remarquable création de cette nouvelle variété de cocu, le cocu philosophe, eût connu la fortune de MM. Raimu et Fernandel au lendemain de la première de *Marius* et d'*Angèle*. Mlle Cocéa, agaçante de mignardise, chante quelques bribes des *Canards tyroliens* moins bien que Thérésa, mais tout aussi bien qu'elle chantait elle-même, roulant les *r*, à la mode d'Auvergne, ou de Valachie, les « lyrics » de *Phi-Phi* aux *Bouffes-Parisiens*. C'était au lendemain de la guerre, de l'autre guerre, il y a vingt ans, alors qu'elle était *une gamine charrrmante*. Pour être plus sûre de briller, Mlle Cocéa, directrice, provisoire, du *Théâtre de la Madeleine* (et aussi du *Théâtre de Paris*), metteuse en scène

et actrice-vedette, non contente de s'être octroyé le beau rôle dans la pièce de M. Salacrou, a successivement éliminé d'un rôle qui balançait presque le sien Mlles René Deviller et Suzet Maïs, et les a fait « doubler », ces comédiennes qui lui portaient ombrage en l'éclipsant, par une inconnue, fâcheusement dénuée de talent, qui a l'air, et la chanson, d'une vendeuse du Printemps. Mlle Cocéa triomphe ainsi sans gloire aux applaudissements de sa claque, mais j'ai bien peur que cette mesquinerie ne soit fatale à la pièce de M. Salaclou, dont l'actrice-directrice a sacrifié le succès à sa propre vanité.

§

Si, depuis quelque temps surtout, le music-hall emprunte ses acrobates au cirque, le cirque emprunte au music-hall ses chanteurs. M. **Charles Trenet** a surgi, au début de février, sur la piste de **Médrano,** et ce ne fut pas pour se livrer à des culbutes, mais pour chanter, devant le « micro » qui amplifiait son filet de voix, des choses d'une niaiserie sans nom, que le bon public écoutait bouche bée, avec ravissement, et applaudissait avec frénésie. Il n'en était jamais rassasié. Après *Boum,* il en demandait une autre; après *C'est fleur bleue,* il en réclamait une autre, après celle-ci une autre encore, et encore une autre après celle-là, au risque de manquer le dernier métro et de rentrer à pied, en fredonnant le refrain de celle-là ou de celle-ci :

Mam'zelle Clio
Le premier jour, je me rappelle
C'était chez des amis idiots.

Les amis de M. Trenet ne sont pas moins idiots que ceux de la dite mam'zelle. Si le surréalisme, mort littérairement, survit dans les « chansons » de M. Georgius, le dadaïsme, défunt également, renaît dans celles de M. Trenet, qui s'intitule le fou chantant. Il exagère deux fois. De s'entendre applaudir, il s'est imaginé, le brave garçon, qu'il a du talent. Maintenant que M. René Bizet lui a pris, pour en régaler les lecteurs de *Candide,* son premier roman : *Dodo Manières,* M. Trenet doit être persuadé que « c'est arrivé »,

qu'il a du génie. Il en déchantera bientôt, et le candide M. Bizet itou. M. Trenet n'a pas plus de talent que de voix. Il n'a même pas un genre. Il plaît cependant. On ne sait pas pourquoi, peut-être parce qu'il est le jeune, et que le snobisme s'en est mêlé, dont les classes moyennes et les laborieuses sont affligées tout autant que celles dites dirigeantes. Elle sont aveugles comme la fortune que leurs suffrages poussent vers ceux et celles qui en sont le moins dignes. Les « frères » **Zemganno** (qui ont pris leur nom dans le roman symbolique et impressionniste d'Edmond de Goncourt) et Mlle Zemganno font preuve de bien plus de talent dans leurs voltiges que M. Ch. Trenet, de même les Fratellini, les deux petites sisters américaines, charmant pléonasme dansant, les clowns Illès et Loyal, Boulicot et tous ceux et celles dont Mlle Lisette Lorin, heureusement réapparue, court vêtue pour mieux montrer ses jolies jambes, tenant en laisse le chien Bonhomme, annonce le nom et les prouesses, qui ne nous déçoivent pas.

Le **théâtre de l'Abri**, né lors de la guerre de 14-18, ainsi dénommé parce qu'il est souterrain, monte, ou plutôt remonte — honni soit qui mal y pense! — des revues nues depuis le second mois de celle de 39. Il en est présentement à sa deuxième « production ». La première s'appelait *Eve... naît à l'abri*, ce qui eût été, après tout, un titre avouable sans les points de suspension qui en faisaient un affreux calembour. Sa revue actuelle s'appelle tout simplement **Un Soir de Paris.** Elle est, comme sa devancière, saupoudrée de gros sel, relevée de poivre de Cayenne, et frottée d'ail. Le menu, je veux dire le programme est copieux et varié et le public s'en pourlèche. Les costumes et les décors sont jolis, et les « 24 plus jolies filles d'Eve », qui sont aussi de bonnes filles, font d'autant moins de manières pour montrer comment elles sont faites, qu'elles savent qu'on les trouvera « bien balancées ». Le superlatif est une galéjade, assez offensante pour Paris, qui peut se vanter d'avoir plus de deux douzaines de jolies filles. M. de Waleffe, qui présidait le tournoi annuel du *Journal* (c'est à ce titre seulement qu'il passera, s'il y passe, à la postérité) peut en témoigner. Parmi les 24 créatures que M. Pierre Bardy nous donne

pour les plus jolies filles d'Eve, il en est une qui pourrait bien en être, et même de Paris. Brune, élancée, ses lèvres rouges entr'ouvertes sur des dents blanches, éclatantes de blancheur, ses yeux sont gris, languides et allongés, et son visage encadré d'une noire chevelure. J'ignore comment elle s'appelle, elle figure, dans le tableau des « grisants et... stupéfiants », le *tabac d'Orient*, les cheveux ornés de fleurs (de tabac, je suppose), le torse nu, le reste du corps voilé d'une jupe étrange, noire et constellée, sombre nuit qui donne à sa chair en fleur la candeur mate du jasmin. Elle fume, languissamment, et j'ai pensé, en la regardant, à Concha Perez, la cigarière de *La Femme et le Pantin*, qui devait fumer ainsi. Cette même demoiselle symbolise, entre autres choses, la *Kermesse flamande*, portant bonnet doré de dentellière, ses seins menus affleurant le corselet, une robe couleur de pêcher, aux revers damasquinés, entr'ouverte sur le satin de sa peau, elle évoque irrésistiblement les garces lascives de Rops. On l'a élue aussi, dans le tableau des *Chansons anglaises*, pour représenter le fameux *Tipperary*, bien que sa beauté brune l'apparente plutôt à une Irlandaise : telle qu'elle, et bien qu'en travesti, elle m'a rappelé certaine Tonneroise qui a inspiré à mon ami Emile Bernard de si beaux portraits. Je ne serais pas surpris si cette jeune et jolie personne ne figurait pas dans le prochain spectacle du *Théâtre de l'Abri*. Il y aurait un livre à écrire sur les petites femmes qui se déshabillent tous les soirs sur les petits théâtres et les grands palaces de Paris; ce n'est pas le stylo de Mme Colette qu'il faudrait pour montrer *l'envers du music-hall*, c'est la rude plume d'oie — et le génie — de Daniel de Foe, qui a écrit *Moll Flanders et Lady Roxana ou l'heureuse Maîtresse*.

C'est une revue qui ne manque pas de drôlerie que cette **Drôle de revue** que nous offre l'**A. B. C.** Elle est de MM. Pierre Varenne et Albert Willemetz. Tous deux sont des faiseurs de *lyrics*, vulgairement : de couplets. M. Willemetz en a semé toutes les opérettes qui eurent plus ou moins de succès depuis vingt ans. J'ai lu, par hasard, dans les *Œuvres libres*, ceux dont il gratifia le bon roi Pausole, qui n'avait pas prévu cette aventure, ou plutôt cette

mésaventure : ces couplets de mirliton m'ont paru dignes de M. Willemetz et indignes de Pierre Louys. M. Pierre Varenne qui rend compte, de surcroît, des cirques et concerts dans *Paris-Soir*, me fait penser, lui, à certains amis de Lucien de Rubempré. De même que ces messieurs, il n'a jamais perdu ses illusions, pour la raison qu'il n'en a jamais eu. Pourtant il est poète, mais musqué et badin, tels les chansonniers, qui n'en faisaient pas métier, du *Caveau*. Il est aussi un grand admirateur d'Alphonse Allais, qui passa pour un homme d'esprit. C'est pour cela, sans doute, qu'il ne fit pas de revues. M. Pierre Varenne, qui en fait, a assez d'esprit pour ne pas les publier. Il fournit, généralement en société, les patrons sur lesquels des vedettes, hommes et femmes, et de jolies filles, brodent les motifs indiqués au pointillé. Une revue ne saurait être muette, il faut qu'elle soit parlante et sonore. MM. Pierre Varenne et Albert Willemetz savent parler aux foules, en «vers» et en prose, et, sur les airs qui leur sont familiers, le langage qu'elles comprennent ; aussi s'esclaffent-elles à des plaisanteries qui, si elles étaient de confrères, ne les feraient même pas sourire, sinon de pitié, eux, qui sont hommes de goût — sauf quand ils font se fourvoyer un curé dans la société de Mme Tellier. Mlle Suzanne Dehelly est bien mieux à son avantage, dans leur revue, en châtelaine du moyen âge, se lamentant sur le départ pour la guerre de cent ans de son chevalier, qui porte, comme l'autre, celui du *Casino de Paris*, un canotier, et lui donne la réplique sur l'air de *Valentine, Ma pomme, Prosper, yaplo boum*, etc. Le décor de cette scène est ravissant : on dirait d'une page de chronique enluminée. Le *très petit Faust* est aussi toqué, quand on l'entend et le voit pour la première fois, qu'un opéra bouffon d'Hervé, bien qu'il soit joué sur la musique de Gounod, mais la toquade est plutôt dans les mines et le jeu des acteurs. M. Odett eût composé une charge encore plus étonnante de ce nouveau Faust, revu par Nietzsche, à la croix gammée, à la petite moustache, et à la mèche fatale, si sa voix se fût élevée au diapason de celle de M. Ouvrard ! qu'on dirait, avec sa veste écarlate, sa bedaine, son air sournois et satanique, Yossif le terrible, le sanguinaire petit père des peuples en personne. M. Duvallès parait dépaysé au music-

ball et M. Mauricet est mieux à son affaire dans le tour de chant. Quant à M. Géo Dorlis, qui vient, pour ainsi dire, en hors-d'œuvre, il n'est pas le moins drôle de tous les acteurs si drôles qui collaborent avec tant d'entrain au succès de cette drôle de revue. Il y aurait quelque injustice à ne pas citer à l'ordre du jour un petit bataillon de petites femmes qui se sont particulièrement distinguées en gardes françaises, portant crânement le tricorne noir et gentiment des gants rouges.

Le théâtre d'en face, celui des *Nouveautés* affiche une nouvelle revue de M. Dorin : *En pleins nerfs...* Je me suis dérangé pour aller la voir, prenant très au sérieux mes fonctions frivoles. Mais on semble professer un singulier dédain des critiques à ce théâtre. Non seulement on n'y prend plus la peine de les inviter, mais, sur les ordres, paraît-il, du directeur, M. Léon Benoît Deutsch, on leur refuse l'entrée, lors même qu'ils se présentent au contrôle avec leur carte rouge. Les *Nouveautés* sont l'un des rares théâtres de Paris où des procédés si discourtois sont en honneur! C'est sans doute qu'on y a à se plaindre des critiques. Ils ne sont pourtant pas bien méchants, en général, et ce n'est pas leur faute si telle ou telle salle de spectacle est obligée de renouveler son affiche plus souvent qu'elle ne l'eût souhaité.

Je ne regrette pas d'avoir manqué la revue des *Nouveautés*, ayant passé très agréablement ma soirée au *Petit Casino* où j'ai applaudi une drôle de petite chanteuse, qui porte un drôle de nom, Mlle **Llota** (naïf témoignage de sympathie rendu à la vaillance des guerrières finlandaises), qui chante bien drôlement :

On est comme on est...

Ce sont des « lyrics » de M. Willemetz, qui devrait donner un coup de main à cette gentille débutante, en lui confiant deux ou trois bouts de rôle dans sa prochaine revue. Mlle Llota est, elle aussi, comme elle, pleine de fraîcheur et de malice, fort plaisante par sa verve, sa voix agréable et son excellente diction. Ce sont là des avantages fort appréciables et je ne doute pas que M. Castille ne les apprécie comme il convient. Je ne serais pas plus étonné que cela si, un de ces prochains soirs, Mlle **Josette Boussac,** qui annonce, vivant et char-

mant programme, les artistes qui y paraissent chaque vendredi, lançait son nom au public de **l'Européen**. Deux petits vers vantant son talent, puis : « Voici Mlle Llota. Et hop! » Mais Mlle Josette Boussac ne fait pas qu'annoncer les entrées en scène, elle-même chante aussi, avec infiniment de grâce et de charme. C'est une vive et accorte brunette, à la mine délurée, à la voix perlée. Ayant chanté, elle passe la main à ses camarades, qu'elle présente à tour de rôle. « ... Voici Dina Greyta. Et hop! Laure Diana! » « Et hop!... Frank Pichel! Et hop!... André Pasdoc! Et hop! Et hop! et hop! » jusqu'à M. Dréan. La salle de l'*Européen* était pleine « comme un œuf », bien qu'il y eût matinée, et que ce fût le cinquième jour du programme. De l'orchestre à la galerie les spectateurs étaient ravis et remerciaient les artistes par des applaudissements nourris.

LE PETIT.

ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES

Le Mouvement Dramatique et la guerre. — Les lettres des amis, les journaux, les revues, qui nous apportent « quelque part en France » les échos du théâtre, les impressions rapides d'un court séjour à Paris, en fin de permission, voilà toute notre documentation. Nous n'avons point assisté aux créations ou aux reprises, nous ne nous sommes pas mêlé au public des générales et, certes, nous savons que l'art dramatique exige la présence, qu'il ne se conçoit pas dans l'abstraction de quelque poêle philosophique. Nous ne professons guère d'admiration pour ces critiques dramatiques qui n'aiment pas le théâtre et ne s'y intéressent que dans le silence du cabinet. Mais cependant, décantés des scories de l'actualité, des potins au parfum de coulisses, certains problèmes du théâtre nous apparaîtront peut-être avec plus de pureté.

Car il est bien vrai que l'on a parlé des « problèmes du théâtre » de guerre et du « mouvement dramatique » pendant les hostilités. Sans plus attendre, abandonnons la ridicule question de la littérature de commande et de circonstance. Les professeurs d'héroïsme verbal ne manqueront pas. Au l'unique spectacle aux armées (un spectacle de cabaret)

auquel nous ayons eu l'occasion d'assister, un de nos grands comiques s'est lancé avec véhémence dans des couplets assez sottement cocardiers. Il y a mis beaucoup de talent, il a été applaudi. Et c'était navrant et inutile. Sous prétexte de sentiments chevaleresques ou bien d'études pseudo-réalistes, les opportunistes nous inonderont de littérature guerrière. Au reste, avec la bonne excuse que celle-ci est assommante, d'autres cacheront, au contraire, derrière une routine intéressée, leur égoïsme et leur stérilité devant les événements actuels .Ne considérons donc point les discussions autour de ce sujet comme des problèmes. Vus d'ici, ils n'existent pas.

Il n'est point d'attitude de commande. Les bons ouvriers d'art donneront leur mesure à leur heure. Pour beaucoup, le temps est encore à la méditation; les événements n'ont pas apporté leur leçon. Pour nous, trop de sentiments nous animent, trop de vérités cherchent à se faire jour qui n'ont point encore trouvé leur clarté logique. De là notre refuge dans les chefs-d'œuvre établis et le bienheureux réconfort de la musique où toutes ces lumières paralogiques que nous pressentons en nous s'expriment ineffables. Que sera le théâtre de l'après-guerre? Epique, réaliste, ou d'un symbolisme poétique? Il est bien précaire d'avancer une opinion. Certains s'essaient déjà à ce pronostic en cherchant à dégager la leçon des vingt-cinq dernières années. Leurs réflexions sont souvent des plus intéressantes, aussi bien pour l'historien et le sociologue que pour le littérateur; elles dépassent singulièrement les problèmes du théâtre pendant la guerre.

Ceux-ci sont d'abord d'ordre matériel. La grosse question, au fond, était de rouvrir les salles. Les journaux ont suffisamment parlé des difficultés d'exploitation soulevées par les nécessités de la défense passive. (Les heures des spectacles, les abris, le nombre limité des places tolérées, etc.) Que l'on ajoute à cela la désorganisation apportée par la guerre dans l'administration et la composition des troupes. Bien des projets ont été contrariés, bien des travaux interrompus. Au théâtre, dont la situation ressemble souvent à celle de l'équilibriste, les événements ont certainement porté un coup très dur. Point n'est besoin, pour justifier le temps d'arrêt marqué et les efforts avortés, d'invoquer la brusque pénurie des

œuvres par suite de la mobilisation des auteurs. L'argument est un peu dangereux lorsque l'on se souvient de l'abondance, proclamée un peu partout, des manuscrits ensevelis dans la poussière des cartons. L'activité de beaucoup d'écrivains est suspendue, certes; un grand nombre de comédiens manquent à l'appel des directeurs; la situation n'est pas facile. Mais les faits sont là et nous dispensent de toute conclusion. Des salles ont rouvert leurs portes. On a trouvé des œuvres, anciennes et nouvelles, des acteurs pour les interpréter, un public pour les applaudir. L'actualité peut donner naissance à des pièces de divertissement, sans prétention, et dont il serait vain de méconnaître l'utilité. Il y a, réduite peut-être mais non négligeable, une activité théâtrale.

Peut-on parler pour autant d'un mouvement dramatique? Pas en ce moment, de toute évidence. Une pièce de mérite, une réussite isolée, des efforts sporadiques, ne constituent pas une orientation dans la vie du théâtre. Des scènes, où l'on gardait avec vigilance l'étincelle sacrée, restent sans âme. A la suite des aînés, quelques troupes de jeunes, en de patients efforts, commençaient à se créer l'instrument de leur métier. Il y avait une fin et une volonté dans leurs recherches. Des courants se dessinaient, au milieu des tâtonnements scolaires et d'inévitables corruptions du snobisme, pour une renaissance du tragique. De grandes expériences, encore incomplètes, avaient été tentées qui sont interrompues. C'est cela, c'est l'ensemble soutenu de toutes ces forces qui constitue le mouvement dramatique. C'est cela qui est arrêté. Que deviendront, par exemple, puisque aussi bien nous en avons souvent parlé ici-même, ces grandes manifestations collectives d'art dramatique dont on pouvait, à notre sens, beaucoup attendre? Elles sont, à l'heure actuelle, matériellement impossibles.

Raison de plus, dira-t-on, pour ne pas interrompre tout à fait l'activité artistique. Rien n'est plus juste. Par ailleurs, il ne faut pas oublier les misères qu'apporte chez tous les artisans du théâtre la fermeture des salles de spectacle.

La vie continue et c'est bien ainsi. Elle continue avec ses tares et ses mesquineries et c'est moins bien. Qu'un souffle de vertu eût subitement touché les faux apôtres eût été bien

surprenant. Dans cette lutte pour la reprise de l'activité théâtrale, certains ont manifesté une diligence où le seul désintéressement n'était pas forcément en jeu. Il ne faudrait tout de même pas les présenter comme des sauveurs inspirés et prendre pour des dieux ces marchands du temple. Médiocres ils étaient, médiocres ils restent. Le proclamer, ce n'est point seulement faire justice pour ceux que la guerre a accaparés tout entiers, c'est encore rendre service à la seule cause de l'art dramatique.

ANDRÉ VILLIERS.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Beaucoup de nouveautés qui permettent de renouveler des programmes maintenus un peu longtemps pour un public qui n'a pas déserté son plaisir favori. En effet, alors que de nombreux théâtres avaient clos leurs portes, presque tous les établissements cinématographiques ont tenu avec des recettes qui, le samedi et le dimanche, ont été fort belles partout. Au Colisée, *Cavalcade d'amour*, annoncée un peu copieusement, n'a pas été sans décevoir quelque peu. Ce film en trois épisodes, une histoire sentimentale, toujours la même à des époques différentes, a paru assez monotone. — *Pièges*, avec Maurice Chevalier, au Marignan, a été bien reçu. — *Menaces*, à l'Olympia, qui retrace les alertes de la guerre des nerfs, nous a rendu Eric Stroheim dans l'un de ces personnages bizarres et équivoques, à odeur d'espionnage, où il excelle. — A signaler aussi le *Danger d'aimer* au Normandie et *Ennuis de ménage* aux Champs-Elysées. — A Paramount, *Invitation au Bonheur* a permis une fois de plus d'admirer la grâce et le talent d'Irène Dunne, certainement la comédienne la plus absolument parfaite de ce temps-ci. — *Honolulu*, au Balzac, a rencontré un vif succès, et *Mr Smith au Sénat*, plaisant tableau des mauvaises mœurs politiques américaines, a paru au Biarritz l'œuvre la plus remarquable de Frank Capra. Mais dans toute cette série, la palme revient à *Good bye Mr Chips*, où Robert Donat a fait une création magnifique, en parcourant toute la vie d'un brave homme.

En somme, la vie reprend à l'écran et il faut s'en réjouir pour les milliers de travailleurs, artistes et techniciens, pour lesquels les temps sont si durs.

ANTOINE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Sciences naturelles, Bulletin mensuel des naturalistes (Botanique, Géologie, Biologie) ; Librairie des Sciences et des Arts. — Marcel Roland : *la grande Leçon des petites Bêtes;* les Bois, les Champs et les Jardins, Mercure de France. — Professeur Léon Binet : *au Bord de l'Etang;* lettre préface de Georges Duhamel; Mangard éditeur, Rouen. — Jules Sageret ; *Curiosités aquatiques;* les Livres de Nature, éditions Stock.

Une nouvelle Revue! **Sciences naturelles,** bulletin mensuel.

Au XVIIIe siècle, l' « honnête homme » avait un « cabinet d'Histoire naturelle » ; le paysan le plus inculte connaissait à merveille les plantes médicinales et leurs usages; les animaux exotiques commençaient à faire l'objet d'observations régulières. C'était l'époque des Amateurs, créateurs de toutes les sciences.

Puis vint un temps où l'on sépara les naturalistes en « amateurs » et en « professionnels ». Il y a là une subtilité bien inquiétante, car il n'y a de différence que dans le temps que chacun d'eux peut consacrer à la science qui l'intéresse, de telle sorte que certains « amateurs » libres de leur temps et financièrement indépendants travailleront plus utilement que certains « professionnels » détournés de la recherche par l'excès même de leurs obligations professionnelles. Ce qui importe, c'est la flamme, le feu sacré.

Voilà qui est fort bien dit. On doit en effet un grand nombre d'observations bien faites aux « amateurs ». Le goût des Sciences naturelles est répandu dans tous les milieux, et en dehors des spécialistes, officiels ou non, il y a beaucoup de « sympathisants ». C'est à l'intention de tous les amis des Sciences naturelles qu'un groupe de professeurs (Facultés, Muséum, Enseignement primaire supérieur) vient de créer cette nouvelle Revue. Parmi les articles publiés dans le premier numéro, je citerai : *Plantes carnivores*, par Guillaumin; la *Pourpre et ses proies*, par R. Lami (il s'agit d'un Mollusque carnivore); un film en couleurs sur la formation géologique des Alpes, par L. Moret; la *Cicindèle*, par

R. Paulian; *Deux Composées amies de l'Homme*, par J.-B. Touton (directeur des Postes à Laval).

§

Marcel Roland est précisément de ces naturalistes « amateurs » dont le sens inné de la nature et le don de l'observation égalent ceux des « professionnels ». Il a en plus un talent d'écrivain que les lecteurs du *Mercure* ont pu apprécier, car il y a publié plusieurs études, entre autres sur le Scorpion. Dans son dernier volume, **la grande Leçon des petites bêtes,** il est question de la Guêpe-poliste, des Punaises des bois, du Ver à soie...

Aussi bien dans les landes du Finistère que dans son jardin d'Antony, Marcel Roland a su faire des observations fort curieuses sur les Insectes, sur le Millepatte et l'Escargot. Le chapitre sur l'Escargot est particulièrement intéressant, car il apporte la preuve de notre ignorance des mœurs d'animaux cependant bien communs.

On a, en effet, trop négligé l'observation sur le vivant, du moins en dehors des Insectes. Il serait bon de revenir aux vieilles traditions. Duverney, septuagénaire, passait des heures à plat ventre, la nuit, pour suivre les Escargots du Jardin des Plantes. « Il considérait que le spectacle valait bien quelques rhumatismes ».

Marcel Roland décrit les amours de l'*Helix aspersa,* qui s'accouple trois ou quatre fois entre mai et août. « Chaque fois, elle pond dans les quinze jours qui suivent les noces, de sorte que pour elle la majeure partie du printemps et de l'été se passe à assurer sa descendance. » De toutes les Hélices que l'auteur a tenues en captivité, aucune n'a consenti à lui donner le spectacle de la ponte; mais, à force de guetter avec patience les Escargots de son jardin, un jour de juin il a pu assister, sous une feuille de rhubarbe, à deux pontes simultanées. Elles durèrent de 17 à 23 heures environ; il recueillit l'une d'elles et laissa l'autre en place : la ponte élevée *in vitro* réussit, tandis que celle qu'il avait abandonnée à son sort échoua. Il a observé l'éclosion et la formation de la coquille, « un des plus beaux ouvrages que

la géométrie naturelle offre à notre admiration », il a assisté à l'essor de ses Escargotins et à leurs premiers repas.

A l'état libre, quantité de « couvées » succombent à l'offense des éléments, malthusianisme naturel sans lequel nos potagers pourraient renoncer à tout espoir de choux et de salades.

§

Au bord de l'étang, du professeur Binet, savant et artiste à la fois, est, suivant l'expression de Georges Duhamel, « une leçon de contemplation ». L'auteur décrit la vie d'un étang, et ses récits sont accompagnés de jolies illustrations; il nous dévoile les « secrets du Saule » et les « mystères du Nénuphar »; il décrit les mœurs des animaux aquatiques : Crustacés, Insectes, Poissons, Batraciens; il montre que les étangs sont de « véritables volières où se donnent rendez-vous maints spécimens de la gent ailée ». Chemin faisant, Binet fait des incursions dans les domaines de la physiologie, voire de la médecine. L'extrait de Saule calme la douleur physique, et même la douleur morale; un alcaloïde du Nénuphar est un « poison de l'amour » et permet de supporter les rigueurs du célibat. De petits Crustacés, les Daphnies, vivant dans un milieu contenant de la chlorophylle et des sels de fer, peuvent fabriquer de l'hémoglobine; le traitement des anémies graves chez l'Homme par addition de chlorophylle à la ration alimentaire s'explique ainsi. Avec l'écaille d'un Cyprin, il est possible de faire le diagnostic de la grossesse : en effet, dans l'urine de femme enceinte, les cellules pigmentaires de l'écaille s'étalent d'une façon caractéristique. Quant aux Grenouilles, on sait leur contribution, involontaire, à l'édification de la Physiologie. Léon Binet termine par cette phrase d'Henri Bergson : « La série entière des vivants est une seule immense vague courant sur la matière. »

§

Jules Sageret est un esprit cultivé et curieux de toutes choses. Nous le connaissions comme historien et philosophe des sciences; et voici qu'après ses méditations sur la Physique mathématique, l'Astronomie, la théorie d'Einstein, il

se révèle dans **Curiosités aquatiques** un amoureux de la Nature. Ses amis d'ailleurs n'ignoraient pas l'intérêt qu'il portait aux plantes et aux bêtes; ils ont pu admirer son jardin fleuri du Port-Blanc, et l'ont rencontré souvent sur la grève, à mer basse, observant les faits et gestes des habitants des mares littorales, les Sépioles, les Bernards-l'Ermite, les Crabes... Dans son nouveau volume, Sageret raconte très simplement, et d'une façon attrayante, ce qu'il a vu. Il cherche entre autres à réhabiliter le Crabe commun, dit *Crabe enragé*. Certes, quand on en saisit un, il se défend avec ses pinces : « c'est son droit et son devoir » ; mais, dans la nature, la plupart des conflits sérieux se règlent chez ce Crabe sans combat. Ainsi, de petits Crabes sont en train de dévorer une proie; survient un individu de plus grande taille : il commence par les chasser, et ceux-ci s'enfuient aussitôt. En captivité, on observe cependant des combats, parfois meurtriers, entre de vieux Crabes.

Il y a quelques années, c'était la mode, dans les salons mondains, d'avoir un aquarium d'eau chaude habité par des Poissons exotiques. Spectacle féerique :

> A toute hauteur évoluent jades, nacres, gemmes, bijoux d'or et d'argent doués de vie, brusques ou nonchalants, qui font onduler à leur passage les frondaisons plumeuses.

A leur propos, l'auteur se livre à des considérations sur « l'esprit de famille » chez les animaux. En général, il manque entièrement chez les Poissons; la règle chez eux est de se désintéresser des œufs une fois pondus; et il arrive plus d'une fois que la mère mange ses petits; le père aussi. Cependant une espèce de *Chromis*, qui pullule au lac de Tibériade, a été nommée *Pater familias :* le mâle case dans sa bouche les quelque deux cents œufs, gros comme du plomb de chasse et d'un beau vert, qu'il vient de féconder, et les incube. La vocation paternelle se manifeste chez les Poissons constructeurs de nids avant même que ceux-ci connaissent l'amour, et cela avec de multiples modalités.

Sageret admet que tous les cas qu'il décrit sont du « non-conformisme », et celui-ci est, chez les Poissons, « plus varié, plus riche d'inattendu et de fantaisie » que chez les autres

Vertébrés. Il en conclut que « la nature a bien plus tâtonné dans ses premières créations que dans les suivantes ».

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE

Coutumiers juridiques de l'Afrique Occidentale Française; Publications du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française, Série A, N° 8; Toucouleurs par Abdou Salam Kané; Cayor, par Campistron; Ouolofs musulmans par Fayet; Sérères N'Douté par Fayet; Sérères Noné et Sérères de la Petite-Côte par Dulphy; Mandingues du Ouli par Holderer. Paris Larose, 8°, 348 p.

Il a fallu une quarantaine d'années pour réaliser une œuvre dont l'Allemand Post, avec son *Afrikanische Jurisprudenz* et le Hollandais Steinmetz, par un recueil sur le même sujet, avaient montré comparativement le grand intérêt à la fois scientifique et administratif, et dont mes amis Clozel et Delafosse posèrent les premières pierres. Œuvre qui enfin, grâce à la persévérance du gouverneur-général Brévié, a abouti, sinon exactement comme l'eussent désiré les ethnographes, du moins telle que notre administration coloniale évitera dorénavant des gaffes, donc des soulèvements, et sera à même de promouvoir les civilisations indigènes sans les désarticuler et les détruire par une application intégrale et une application automatique du code Napoléon, ou plutôt des concepts juridiques romano-byzantins.

Le tome I du recueil des **Coutumiers juridiques de l'Afrique occidentale française** donne d'abord un excellent historique des problèmes posés, des méthodes suivies et des difficultés rencontrées, dont la moindre ne fut pas qu'ayant chargé de la direction des recherches des juristes dressés à la française, donc des formalistes, mais sans appel aucun aux ethnographes ni aux psychologues comparateurs, les concepts exprimés en dialectes à vocabulaire plus descriptif que synthétique et abstrait ne pouvaient être forcés dans les cadres verbaux métropolitains.

Je me suis moi-même élevé autrefois, dans ma *Revue d'Ethnographie,* et surtout dans mes conversations avec Maurice Delafosse, contre le choix fait en France des membres de cette commission d'enquête, en me fondant sur le fait

surtout que les gouvernements de l'Inde et des diverses colonies anglaises en Afrique avaient constaté leur échec avant nous, et fini par créer un Institut spécial à Oxford pour le recrutement d'ethnologues-experts, chargés à la fois d'étudier et de décrire les coutumes indigènes, et de servir de conseillers aux administrateurs. Depuis, l'ethnographie a acquis dans tous les pays anglo-saxons un droit absolu à l'existence, au même degré, et avec les mêmes avantages matériels et de carrière, que la géologie ou les diverses sciences naturelles et économiques. Il est remarquable que chez nous, elle n'y a réussi que sous l'angle juridique et judiciaire, conformément à une tendance en quelque sorte nationale. J'ose dire que le peuple français est le plus juriste du monde, et que l'étude du droit est pour lui comme la manille ou la belote. Il aime, du plus petit terrien au plus haut fonctionnaire, à combiner des droits et devoirs comme d'autres peuples aiment à combiner des ruses ou des actes.

L'A. O. F. a eu la chance, au surplus, de trouver dans le gouverneur-général Brévié un homme averti de la complexité des problèmes indigènes, non pas seulement du point de vue administratif colonisateur, mais aussi du point de vue psychique et linguistique. Il s'était intéressé personnellement au problème du totémisme, a publié sur ce sujet un livre qui conserve tout son intérêt, et a fait soumettre les réponses reçues aux questionnaires élaborés par la commission à une critique et à une révision incessantes. On a également décidé de faire appel à des indigènes et il m'est agréable de constater ici, puisque voici trente-quatre ans que je fais de la propagande dans ce sens, que seuls nous-mêmes et les Anglais avons su éliminer tout préjugé de race et admettre que l'intelligence des individus, la civilisation des peuples, sont indépendantes de la couleur de leur peau.

Il va de soi qu'un coutumier n'est pas équivalent à un recueil descriptif des coutumes et des mœurs; c'est ce qui fait que pour la France, par exemple, lorsque, si jamais je l'écris, je rédigerai un manuel de folklore français *historique*, les coutumiers de nos provinces ne me fourniront que peu de faits. Les coutumiers indiquent par exemple les droits et devoirs de l'état de mariage, mais ils ne décrivent pas les

cérémonies qui accompagnent ce mariage, tant à l'église que dans la famille et la localité. Quand il s'agit des coutumes des peuples dits relativement primitifs, chez lesquels les droits et devoirs manœuvrent dans d'autres plans que les nôtres, l'explication du sens ne peut guère être obtenue que par une description concomitante. Du moins quelques-uns des collaborateurs de ce tome I l'ont compris, par exemple M. P. Holderer, qui décrit les fiançailles chez les Mandingues du Ouli; d'autres auteurs ont insisté sur le pouvoir contraignant des dons et des échanges de cadeaux.

D'une manière générale, il ne faudrait pas croire que l'aspect juridique de la vie sociale indigène décrit dans ce volume suffise à la comprendre en entier; et il est remarquable, défaut qu'on évitera peut-être dans les volumes suivants, que seul le droit civil ait été soumis à l'enquête, alors que ces populations de notre A. O. F., comme celles de l'A. E. F., de nos autres colonies et au surplus de toutes les régions non européennes ou non européanisées, possèdent un autre droit encore, plus important à leurs yeux, et qui ne peut être nommé que magico-religieux; de même que chez nous pendant des siècles a existé le droit canon. L'omission, dans les questionnaires et les réponses, des droits et devoirs des vivants par rapport aux morts et de ceux-ci par rapport aux vivants, est nettement regrettable. Elle l'est non seulement pour les ethnographes comparateurs, mais aussi pour les administrateurs et les colons; car dans ces populations de l'A. O. F. précisément, le culte des ancêtres et les droits des morts, en général les conceptions eschatologiques, jouent un rôle considérable dans la constitution et le maintien de la société.

En outre, en se fondant sur la série des belles monographies des Delafosse, Labouret, Chéruy, Tauxier, Gaden et d'autres bons observateurs, on doit reconnaître un caractère juridique important aux activités magiques et à ce que chez nous on nomme la sorcellerie, donc essentiellement au mode de pensée nommé participationniste par Lévy-Bruhl. Le raisonnement par participation introduit dans les concepts juridiques des éléments dont notre code civil et notre code criminel ne tiennent pas compte parce que nous autres, Euro-

péens, les avons à peu près éliminés de notre organisation politico-économico-juridique, ou même les poursuivons avec des pénalités, par exemple dans ce qu'on nomme l'exercice illégal de la médecine.

Mais dans les civilisations nègres, le raisonnement par participation, le rôle du monde surnaturel, l'action directe et effective des symboles règlent tout, même la vie juridique. Les questionnaires élaborés par des juristes dressés à la française et les réponses envoyées dans les limites idéologiques prescrites ne fournissent que des éléments tout à fait superficiels de la véritable vie des Nègres, des Peuls et des autres populations africaines. Ces présidents de cour d'appel, ces juges, ces administrateurs se sont imaginé que, chez eux comme chez nous, les conditions économiques dirigent la vie sociale, que les droits et devoirs se situent dans le plan du Code de Justinien et du Code Napoléon; et ils n'ont même pas pensé que si l'on voulait un modèle à suivre, il fallait prendre les codes de Hammourabi, de Moïse et de Manou.

Si donc du point de vue administratif, et plusieurs collaborateurs du tome I le signalent, ce Coutumier évitera bien des erreurs d'évaluation (ainsi l'héritage chez la plupart de ces peuples s'établit non pas de père à fils, mais de frère aîné à frère cadet), il ne mettra pas encore les juges locaux à même de comprendre leurs administrés de la même manière par exemple que nos juges de paix comprennent les modes de penser, de raisonner et de sentir des leurs. La dichotomie entre le Blanc conquérant et le Noir soumis subsiste et se trouve même ainsi codifiée. Encore une fois, la publication de ce Coutumier, si longtemps attendu, est un progrès réel. Mais comme ethnographe et comme psychologue, un peu aussi comme linguiste, car je ne suis pas absolument certain que les termes dialectaux aient été traduits sans erreurs, je signale une lacune grave que peut-être dans cinquante ans nous paierons cher.

Il arrive un moment dans la vie des peuples où les conditions économiques, malgré les fausses interprétations actuelles, sont subordonnées à des tendances psychiques, donc intellectuelles et affectives ensemble. En ce moment, nous avons assuré aux populations de nos colonies africaines la

paix, le travail, la rémunération et la santé. Ils vont croître et multiplier. Nous leur enseignons notre logique cartésienne. Mais le substrat affectif demeurera, ce substrat qu'étudient le folklore et l'ethnographie, si puissant que Montesquieu lui-même dut avouer que les lois sont les servantes très humbles des mœurs; substrat aussi qui, par définition, ne s'intègre pas dans les lois mais les renverse ou les modifie. En dehors de quelques règles générales universelles, nos codes les plus méthodiques sont continuellement en butte à cette pression; sans cesse il faut, plus ou moins longtemps après leur promulgation, en modifier des parties, soumettre même le tout à des révisions, se tirer d'affaire dans l'intervalle avec des précédents, des arrêtés ministériels, des projets parlementaires... Bref, tenir compte de ce facteur que globalement on appelle les mœurs et coutumes.

Que la publication du Coutumier de l'A. O. F. continue rapidement est notre désir à tous et d'autant plus que par là nous donnons la preuve suprême que nous sommes de vrais colonisateurs, non pas des dominateurs tyranniques pleins de mépris pour les assujettis. Par notre respect des concepts juridiques locaux, nous continuons la grande tradition humanitaire et universaliste du XVIIIe siècle. Cette analyse a seulement pour but d'indiquer aux responsables futurs l'erreur de croire que dans ces populations africaines, comme d'ailleurs chez les peuples musulmans, il n'y ait que des règles de vie en société laïques, alors que pour eux il n'existe aucune différence en essence, en substance ni même en forme, entre le naturel et le surnaturel, la vie et la mort, le monde terrestre matériel et les autres mondes où se meuvent d'autres êtres, comme on peut s'en rendre compte en recourant aux monographies descriptives dues à des ethnographes, non pas à des juristes.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Camille Melloy : *Suomi ou le bonheur en Finlande*, Alsatia. — Fernand Leprette : *Egypte terre du Nil*, Plon. — Bertrand Flornoy : *Haut-Amazone*, Plon. — Louis Piérard : *Terre des Indiens*, Rieder. — Fernand Desonay : *Images et visages de Meuse*, Casterman. — Mémento.

Vue de chez nous, la Finlande est sans doute un pays assez

lointain, mais pourquoi ne pas l'aborder par l'avion? C'est ce qu'a fait Camille Melloy, qui s'est trouvé de la sorte déposé à Helsinki sans nulle fatigue.

Bâtie sur le golfe de Finlande, toute en îlots et en bras de mer, la ville est neuve, jolie, fleurie, d'une merveilleuse propreté.

Une brise d'optimisme y passe. Un peuple peu bruyant, mais aimable et nerveux, la remplit d'animation. Dans les toilettes comme aux devantures, dans le mobilier des maisons comme dans l'ordonnance des parcs et des jardins, on admire un goût sûr qui remplace, en Finlande, le luxe souvent mal inspiré. Et j'aime, dans la foule, ces nombreuses étudiantes portant crânement la casquette blanche étoilée qui les dispense d'être jolies, étant vives et courageuses comme des garçons.

L'auteur ne se mêle pas seulement à la foule dans la rue, mais au marché, parmi l'amusant bariolage des costumes paysans; et il y note, entre autres produits apportés par les barques venues des îles, l'amoncellement végétal des framboises et des myrtilles qui poussent en abondance dans le pays. Il décrit aussi les maisons, pour la plupart en bois, mais à double paroi, élevées sur un solin de brique ou de pierre, et parfaitement chauffées par des poêles à combustion lente auxquels on ne ménage pas les bûches.

Le Finnois répugne à l'usine, à la fabrication en série. Artisan-né, il a le souci, au contraire, du travail bien fait, empreint d'une note personnelle. Son honnêteté est parfaite : un portefeuille tombé dans la rue, fût-il bourré de billets de banque, ne sera point perdu pour son légitime propriétaire. Son patriotisme est assis sur les bases solides de ce que nous appelons le régionalisme. Abandonnant de plus en plus la langue suédoise, il s'est remis à parler finnois. Réussite particulièrement enviable, il a réussi à concilier les exigences de la vie moderne avec ses longues traditions.

Telle ferme de Carélie, par exemple, est dirigée par les trois filles d'un banquier d'Helsingfors qui y ont rétabli le décor ancien pour cadre à une existence normale. Les bancs peints en bleu placés le long du mur, les bahuts sculptés, la cheminée où peut rôtir un renne, la longue table où le maître

a sa place au haut bout, voisinent avec de modernes *rocking-chairs*, et l'horloge qui règle travaux et loisirs, avec la radio.

Autre chose est un décor d'exposition, artificiel, tout en trompe-l'œil, autre chose la maison de toujours qui ne veut point changer son aspect ni ses habitudes, parce qu'elle croirait perdre un legs patrial, autant dire mourir. Et cette volonté de demeurer soi, de n'abdiquer point, de ne renoncer à rien d'essentiel, tout en adoptant les progrès modernes — téléphone, radio, moteur, tracteurs, machines agricoles — est une façon intelligente et sûre de se défendre contre le mouvement d'absorption émanant de la grande industrie, qui n'a ni personnalité, ni patrie, et qui aurait tôt fait de convertir la Finlande en une banale province d'Europe.

. . . .

Les vieux pays d'Europe contaminés par le machinisme travaillent, je le sais bien, à se guérir par un retour au fonds ancien et sain de leur peuple. Mais cela n'équivaut plus guère qu'aux exercices de respiration artificielle pratiqués sur un noyé. La Finlande fait mieux : elle maintient sa vie, encore vigoureuse, et la revigore; elle prévient le mal, pour n'avoir pas à s'en guérir; elle pratique la prophylaxie, qui vaut mieux que la désinfection.

Les fraîches notations de nature, navigations sur les lacs ou cheminements à travers les bois semés d'airelles, abondent dans ce livre de Camille Melloy, **Suomi ou Le Bonheur en Finlande**, qui est d'un poète. On y lira aussi avec intérêt sa visite aux monastères russes de Valamo, « thébaïde de paix à une portée de canon de la Russie en armes ». Mais le message qu'il nous apporte est résumé dans les lignes citées plus haut. Il y a sonné pour nous avertir « la longue trompe en écorce de bouleau, l'antique cor végétal ».

D'un pays du Nord neuf, en somme, passons à un très vieux pays méditerranéen. **Egypte, terre du Nil,** est un sujet renouvelé d'Hérodote par l'ex-normalien qui s'appelle Fernand Leprette.

Bien que vivant au Caire, il a pensé avec raison que l'âme de l'Egypte ne saurait s'y révéler, non plus qu'à cet autre carrefour cosmopolite qu'est Alexandrie. Il a donc été la chercher sur le bord du fleuve, aussi bien dans le Sud que parmi les pistes du Delta, là où les champs se couvrent de blés

jaunes, où les cotonniers sont piqués de points blancs, où les chameaux, les buffles et les ânes processionnent à pas lents tandis que le fellah, levé à l'aube, se hâte d'utiliser les heures où la terre n'est point encore incendiée par le soleil.

En vérité, qui n'a point vécu dans l'intimité de la campagne égyptienne ne connaît point l'Egypte; qui n'a point vu, pendant maintes et maintes saisons, se dérouler, sur une longueur de mille kilomètres, la grande fresque de la vie pastorale, ne connaît point l'Egypte. Qui n'a point vu le fellah, sur sa pièce de terre, lever la houe, tourner la vis d'Archimède, curer les fossés, qui ne l'a point approché, suivi dans sa maison de boue, ne connaît pas non plus l'Egypte. Le fait qu'il se soit servi du même araire pour labourer le limon n'a pas moins de signification que les amoncellements de pierres qui jalonnent le Nil pour l'admiration des voyageurs.

Je dirais même que ce fait en a davantage. Les pyramides d'Egypte sont d'un bel effet à l'horizon, — où elles ressemblent curieusement aux *terrils* triangulaires du nord de la France, — mais vues de près, elles déçoivent presque autant que le sphinx, leur compagnon, décidément trop défiguré. Au contraire, quand on remonte le Nil vers Louqsor, le tableau de la vie pastorale, d'une ravissante animation sous la vive lumière des premières heures du jour, nous restitue l'Egypte au temps où Joseph engrangeait les épis pleins en prévision d'années moins heureuses.

Son attentive étude de la campagne égyptienne n'empêche point, d'ailleurs, Fernand Leprette de scruter attentivement le visage des villes. Elle lui facilite au contraire ce déchiffrement. Il note, par exemple, qu'à Alexandrie le contact quotidien n'émousse nullement les différences de race ou de religion; chaque nationalité du composite ensemble célèbre sans oubli sa fête nationale; un Français dénué de pratique religieuse assistera cependant, ici, à la messe consulaire. Quant au véritable Alexandrin, c'est avant tout un homme d'affaires dénué de scrupules, jouisseur et spéculateur.

Le Caire, ville d'une intellectualité plus raffinée, apparaît soumis à un double rythme déterminé par l'hiver et l'été. En cette dernière saison, qui provoque le départ des Européens ou assimilés, la civilisation moderne cède le pas à l'antique, et à l'Islam.

L'authentique fils d'Egypte ne craint pas le soleil. Il sait composer avec lui. Que signifiait cette fièvre occidentale? Comme si tout n'était pas écrit d'avance au livre de Dieu! Il déploiera une activité raisonnable, et non celle qui est un défi au bon sens. Il saura apprécier l'ombre d'un mur, d'un encorbellement, d'une mosquée, d'un patio. Il revêtira la longue chemise si commode. Douceur de la sieste. Volupté d'un grand verre d'eau fraîche.

Le livre de Fernand Leprette, intelligent et bien écrit, n'est pas d'un archéologue, mais d'un psychologue.

Haut Amazone, par Bertrand Flornoy, porte en sous-titre : « Trois Français chez les Indiens réducteurs de têtes. ». L'auteur et ses deux compagnons, Fred Matter et Jean de Guébriant, descendant en pirogue les affluents inconnus de l'Amazone, ont pénétré dans la forêt où vivent ces sanguinaires sauvages que sont les Jivaro; ils les ont observés et même photographiés, au péril de leur vie. Les rites qui accompagnent la réduction d'une tête coupée sont abominables; ils soulèvent le cœur. Mais pour de l'ethnographie, c'en est assurément, et d'un exceptionnel intérêt! Ce reportage scientifique valait la peine d'être tenté, et fait honneur aux trois courageux jeunes Français.

Par ailleurs, un Belge bien connu, Louis Piérard, a parcouru la **Terre des Indiens**, recherchant les débris de leurs peuplades au Mexique, au Pérou et en Bolivie, étudiant la part qui leur revient dans le composé que forme la civilisation actuelle de ces trois pays. Il était le plus souvent en auto; sans doute se souvint-il parfois de la performance accomplie naguère par son compatriote Hubert Carton de Wiart, qui fut le premier à traverser de la sorte l'Amérique du Sud dans toute sa longueur.

Esprit éclectique, curieux de tout, Piérard ne s'intéresse pas seulement aux civilisations précolombiennes des Aztèques ou des Incas; on le voit poursuivre à Lima le double souvenir — assez dissemblable — de sainte Rose et de la Périchole.

La randonnée du député belge s'est achevée à La Havane en face du parlement cubain, « immense, somptueux et de mauvais goût ».

Un ouvrage relié qui se présente sous une couverture illus-

trée, **Images et visages de Meuse,** par Fernand Desonay, commente une fois de plus le mot de Pascal sur la rivière, chemin qui marche.

Tout là-bas, en terre vosgienne, son premier filet d'eau est comme une couleuvre sous l'herbe. A Domrémy encore, au pays de Jeanne la Lorraine, c'est à peine si les peupliers de la rive peuvent se mirer tout entiers au flot clair.

Devenue porte-nefs, elle se soumettra sans colère à la discipline des barrages et des écluses. On lui enjoint de couler moins vite : elle obéit. On l'emprisonne entre de lourdes vannes : et elle consent à soulever, jusqu'au prochain bief, le chaland. Ce chaland, elle le fait glisser avec amour...

Tout le livre est écrit de ce ton, au fil de l'eau qui mire les paysages évocateurs d'une longue histoire; ce sont là d'excellentes « lectures pour tous », comme disait Lamartine.

Mémento. — 400.000.000 de *clients*, tel est le titre prometteur trouvé par un agent international de publicité, Carl Crow, qui a écrit cet ouvrage dans un but purement pratique : aider les firmes dont il possède la confiance à vendre leur marchandise aux Chinois. « Pour obtenir ce résultat, j'ai dû m'instruire de tout ce qui concerne la Chine et couler cette science dans un moule commercial... » L'auteur dévoile en passant l'âme tortueuse de certains marchands d'emplois fictifs. Jeunes filles, méfiez-vous des Célestes! (Traduit de l'anglais par Claudine Decourcelle. *Les Editions de France.*)

Spécialiste de l'Afrique du Nord, Emmanuel Grévin nous a déjà parlé de Djerba, l'île heureuse, et du Hoggar. S'enfonçant dans le sud, il nous conduit cette fois aux *Rivages du Grand Erg*, à travers les sables sahariens. Il y faut une voiture spécialement équipée, les réservoirs d'essence étant garnis de cordelettes d'alfa pour éviter les coupures des silex. A El Goléa, près du tombeau du P. de Foucauld, la France est représentée par les Pères Blancs qui ont réussi à faire fleurir le désert sur une étendue de 400 hectares. Nous arrivons quelque part sans un sou, dit l'un d'eux; il n'y a rien; dix ans après, il y a de tout. Nous avons fait simplement du communisme intégral, du vrai. » (Stock éditeur.)

Un précieux petit livre, *Périple des îles tunisiennes*, est d'un poète philosophe. Le Dr Armand Guibert, Français de Tunisie, écrit de l'âge où nous sommes, de la génération à laquelle il appartient:

« ... Nous qui ne parvenons plus à regrouper les parcelles du temps, et que mille sollicitations arrachent sans répit à la partie profonde de nous-mêmes... » Il a cependant trouvé le loisir d'explorer et de décrire ces îles de la côte tunisienne insuffisamment connues, Zembra, la Galite et les Kerkena, pour son plaisir et pour le nôtre. (Monomotapa, 46, rue de Naples, Paris.)

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

LES HEBDOMADAIRES

Je suis partout : Pourquoi la diversion d'un prétendu hitlérisme français ? — *Candide :* les volontés populaires. — *Gringoire :* le Combat contre les ombres. — Le maréchal Mannerheim. — Sept jours, Sept Nuits. — *Toute l'Edition :* Le cinquantenaire du *Mercure de France.*

Notre directeur a reçu récemment la visite du poète André Spire, qui lui a paru être venu un peu pour lui faire part de ses « inquiétudes » à mon égard. Je lui suis fort reconnaissant de m'avoir dit ce que M. Spire me reproche. C'est simple : il montrait l'angoisse d'un « patriote » en face d'un « hitlérien ». L'hitlérien, c'est moi.

Dans l'affaire, ce qui compte, c'est la personnalité de M. Spire, poète reconnu, écrivain érudit et caractère décidé. Je rappelle pour mémoire les livres de lui édités par le « Mercure de France » : *Versets, Quelques Juifs,* actuellement épuisés ou presque (la plus belle consécration d'un homme de lettres).

Je serais donc féru d'hitlérisme? N'ai-je pas assez « vomi » son allié actuel : le bolchevisme, et particulièrement le sinistre condamné Marty? N'ai-je pas cité pendant presque un an des articles signalant les dangers où nous pouvions tomber si une énergique volte-face ne se faisait pas en France? Ouais! Il aurait fallu ne pas dire la vérité sur d'ineffables ministres, débarqués depuis... Allah est grand!

Or, voilà que **Je suis partout,** sous l'énergique signature de M. Dorsay, dans son numéro du 19 janvier, donne justement un aperçu des agitations d'un parti (?) dans un article intitulé : *Pourquoi la diversion d'un prétendu hitlérisme français?* Et j'y trouve ceci, qui correspond à mon état d'esprit actuel :

UN BEAU « MONTAGE »

D'où la création d'un imaginaire mouvement hitlérien en France. Qu'il y ait eu, qu'il y ait encore chez nous des agents allemands, des espions, des corrupteurs, c'est certain. C'est aux services publics compétents à les repérer, à les démasquer, à les fusiller ou à les mettre en prison. C'est à tous les Français qui jouent quelque rôle dans la vie publique ou occupent un emploi public à s'en méfier. Mais il est absolument insensé de faire croire qu'il y a au Parlement, dans la presse, dans la haute et moyenne bourgeoisie, dans l'administration, dans l'armée, dans le corps des officiers actuellement au front, à la tête de nos grandes associations d'anciens combattants, qu'il y a des anciens ministres, des anciens chefs de gouvernement acquis pleinement et depuis longtemps aux intérêts d'Hitler!

C'est insensé et c'est pourtant ce qui a été tenté. Pouvait-on mieux servir la propagande allemande que de lancer contre des millions — nous disons bien des millions — de Français, le reproche d'être en pleine guerre toujours hantés par l'intérêt de l'ennemi?

Mais c'est là une question de détail pour ceux qui mènent le jeu. Ce qu'ils voulaient obtenir, c'est une manière de scandale qui permît de dire et de répéter dans les provinces, dans les circonscriptions : « Il y avait à l'extrême-gauche des hommes vendus à Staline. Nous les avons frappés. Il y avait à l'extrême-droite des hommes vendus à Hitler. Nous les avons également frappés. Vive la France! Vive la République! »

Ils savent que le « Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose », est toujours vrai. Un proverbe, stupide comme beaucoup de proverbes, qui dit : « Il n'y a pas de fumée sans feu », a toujours, hélas! du crédit dans nos campagnes. A ceux qui voudront prouver le néant absolu de l'abominable accusation d'hitlérisme portée contre tant de patriotes français irréprochables par leurs adversaires politiques, combien de gens hocheront la tête : « Je ne connais rien à ce que vous me racontez, mais je me dis qu'on n'aurait pas fait tant d'histoires s'il n'y avait pas là-dessous quelque chose de vrai. »

Maintenant, en face de cet encerclement, je me dis qu'il est opportun de se « situer ».

Non, je ne suis pas hitlérien. Pas plus que franc-maçon, ou catholique rouge. Pourquoi chercher une étiquette? Quelle vilaine mouche militariste pique les hommes et les pousse à

vouloir enrégimenter leurs semblables? Je suis un très simple Français, moyen, national *avant tout*, patriote, farouchement traditionaliste, plein de reconnaissance envers la lignée des rois qui (mon Dieu! oui, en vérité) ont fait cette France adorable, qu'on cherche à « défaire » depuis plus d'un demi-siècle. Puisque nous n'avons plus de roi, à défaut d'un chef légitime, je veux faire sagement confiance aux élus qui nous mènent, avec le pseudo-autoritarisme des décrets-lois, s'ils traquent toutes les horreurs venues de la recherche soigneuse et méthodique des intérêts particuliers, danger moderne, maladie honteuse, épidémique, des milieux dits intellectuels, dont la violence augmente dans les heures graves. Elle atteint toutes les moelles, pourrit les cerveaux, et prépare des troubles, à l'occasion, avec des dirigeants faibles.

Mais la France possède encore des spécimens de Français restés Français! Si les grandes villes sont, par construction, le « dépôt » rêvé par l'anarchie et par l'internationale, la province est heureusement là pour conserver la tradition et organiser la résistance à l'offensive des profiteurs et des *salariés*. La province française représente la France. Dix mille étrangers ont fait avec étonnement dix mille fois cette découverte.

Les Flamands, les Aquitains, les Normands, les Burgondes, les Bretons sont la France; les Parisiens n'en sont qu'un minuscule aspect, un reflet, un produit non racé. Paris, c'est la foule; et c'est tout dire. Nulle part, la foule n'est belle. L'homme de Paris n'a rien conservé de sainte Geneviève, ah! non! pas même le souvenir! Dans la formation de l'âme provinciale française, donc dans la formation de la France, Louis XI, François Ier, Henri IV, Louis XIV, Blanche de Castille, Jeanne d'Arc, et Anne de Bretagne, par contre-coup si on peut dire, sont bien pour quelque chose. Eh! bien, ma parole, on leur découvrirait peut-être des tendances hitlériennes aujourd'hui! Si nous en restons à la légende, la paysanne de 1431, la bergère de Domrémy — que je crois, moi, de race royale — devrait être dédaigneusement traitée de *primaire* par des « camarades » qui s'ingénient à découvrir le défaut de la cuirasse chez autrui, car si on n'admet pas la thèse : race royale, il faut bien dire qu'une chose est

d'être l'élue de Dieu, ou de voir et d'écouter ses ambassadeurs saint Michel et sainte Catherine, autre chose est d'être « cultivée » *soudain*. Relisons son procès, et inclinons-nous bien vite : c'était un chef. Le reste est littérature, et littérature pour le bas peuple. Jeanne est un grand personnage, une immense figure, un être stupéfiant, magnifique, *humain*, placé délibérément ailleurs qu'à la place où il devrait être par nos fabricants d'histoire laïque, dont la profession est d'ignorer les saintes, de les ignorer avec horreur si elles sont nationales.

Ce soir, je me laisse aller, avec un ravissement délicieux, à la joie de parler de cette jeune fille de France, car je l'aime d'amour. Je la vois physiquement superbe; je la sais courageuse, forte, adroite, intelligente; il faudrait lui adresser des mots enflammés et respectueux, des remerciements, comme peut le faire un bonhomme à sa reine, parce que sa reine est une reine...

Non; je ne suis pas hitlérien. Mais moi, je dénonce comme ennemis mondiaux, comme bolcheviks avant la lettre, tous ceux qui depuis soixante-dix ans sapent les bases de la conscience humaine en ignorants fieffés qui, sous prétexte de remplacer le rêve par la réalité, ont dit aux hommes que l'homme pouvait tout savoir et savait tout. Ceux-là devraient être fouettés sur la place du parvis Notre-Dame, devant la statue de Charlemagne, ou dans la cour de la Sainte Chapelle. Ils auraient tué la Poésie en personne, avec sadisme, s'ils avaient pu.

Je n'ignore pas le côté un peu ridicule de cette longue et solennelle digression. Elle ne sera ni hebdomadaire, ni mensuelle. C'est mon excuse.

Paix à mes... cendres hitlériennes, je vous prie, Messieurs d'un « autre bord »; permettez que je continue à travailler, sans peur et sans reproches; pardonnez-moi de n'être qu'un Français qui a foi en la vieille France, Messieurs les dispensateurs de grâces.

Je m'en voudrais horriblement de vous demander autre chose que de m'accorder la paix, de nous accorder une certaine liberté de pensée. Paix, si vous le voulez bien, aux Français qui ne voient pas tout à fait comme vous; ne les

dénoncez pas comme des traîtres; ne surestimez pas vos triomphes passés : ils sont passés.

Dans **Je suis partout** du 26 janvier :

EN EFFET.

Un petit torchon anarchiste a cru spirituel de publier, la semaine dernière, la « manchette » suivante :

HIER, JE SUIS PARTOUT...
AUJOURD'HUI, JE SUIS PARTI...

Le petit torchon ne croit pas si bien dire.

Il n'y a qu'à consulter la liste des mobilisés de *Je Suis Partout.*

En effet : *ils sont partis.*

Dans son numéro du 24 janvier, **Candide** signe des lignes intitulées : *Les volontés populaires* qui ne peuvent que plaire à votre serviteur, remué par les sentiments qu'il vient d'exprimer :

LES VOLONTÉS POPULAIRES

Dans un journal je lis : « Hitler est un chef plébiscité qui gouverne avec le consentement du peuple. » Mais dans un autre je trouve : « Hitler est un gangster que le peuple allemand subit malgré lui. » Qu'il est difficile d'écrire l'histoire !

Un historien méthodique et sévère me dit : « Reportez-vous aux textes et tenez-vous-en là. » Or les textes montrent que depuis dix ans Hitler a procédé par les voies électives. Au début, ses amis et lui étaient si peu nombreux qu'ils se tenaient assemblés autour d'une table de brasserie. Ils ont fait campagne sur campagne. Ils ont tenu des réunions, fait des discours, répandu des tracts. Après quoi ils ont saisi toutes les occasions d'obtenir des sièges aux élections.

Ce fut un très long travail. Ils commencèrent modestement. En 1929, ils faisaient nommer deux des leurs au Landtag de Mecklembourg, puis treize sur vingt-cinq conseillers aux élections municipales de Cobourg. En septembre 1930, ils enlevaient cent sept sièges de députés au Reichstag, et obtenaient six millions de voix. En mars 1932, Hitler réunit onze millions de suffrages contre dix-huit donnés à Hindenburg. Le 31 juillet, les nazis remportaient un succès décisif : treize millions huit cent mille suffrages et deux cent trente mandats. Le 30 janvier suivant, Hitler était appelé chez Hindenburg et, de cette entrevue, il sortait chancelier.

Il est certain que l'Allemagne a voulu Hitler. Dans l'histoire de tous les pays, on peut noter des phénomènes analogues. Pourquoi

imaginer qu'un peuple, composé de gens qui peinent, qui n'ont pas de moyens complets d'information, et qui souvent n'ont pas de connaissances politiques très approfondies, ne se trompe pas? Les foules se laissent mener par leurs impressions, par leurs passions. A la veille de 1870, le plébiscite donnait sept millions de oui à l'Empire, qui disparaissait quelque temps après. Les foules sont par nature versatiles.

C'est une autre question que de savoir si l'Allemagne, au début de 1940, est parfaitement satisfaite d'Hitler et des nazis. Elle ne manifeste pas grande indignation ni même grand mécontentement. Il est vrai que la police veille. Installés au pouvoir, Hitler et ses amis ont tout organisé brutalement pour le garder. Toute liberté est supprimée. Toute velléité d'opposition est sauvagement réprimée. C'est fatal. Le régime ne se maintient que par la violence, mais dans un pays qui n'a aucune habitude de l'indépendance, il se maintient. Un jour il s'écroulera et probablement, quand il s'écroulera, les choses iront très vite.

L'aventure hitlérienne quand elle sera terminée, fournira un exemple très intéressant pour nous renseigner sur le mystère des masses. La démagogie invite les foules à prendre conscience de leur toute-puissance. Ce qui les conduit d'abord à vouloir un Etat très fort, qui les satisfasse. Ce qui les conduit ensuite au socialisme d'Etat. Ce qui les conduit à la dictature d'un parti, puis d'un homme. Ce qui les conduit à la ruine de toute liberté. Alors la situation paraît au peuple intolérable et il brûle ce qu'il a adoré. Après quoi il ne reste qu'à recommencer.

Gringoire du 25 janvier publie une critique excellente de M. Paul Lombard sur le dernier livre de M. Georges Duhamel : *Le combat contre les ombres*. En voici la conclusion :

Il n'est point d'âme qui ne finisse par dénouer sa crise par une sorte de révolution intérieure où l'esprit se régénère. Il y a des Pasteur et des Berthelot qui se heurtent, comme dans le précédent livre de Duhamel : *Les Maîtres*. Mais les Larminat et les Birault sont des maladies du corps social, et le livre de Duhamel est une généreuse, et sans doute inutile réaction contre la confusion foraine des intérêts matériels et des choses de l'esprit.

Dans le même numéro, un remarquable article de M. Jean Jacoby : *Le maréchal Mannerheim*. M. Jacoby est un des auteurs du *Mercure de France* et on voit assez fréquemment son nom parmi ceux des collaborateurs de la revue mauve.

LE MARÉCHAL MANNERHEIM

Quelque temps avant la guerre (1914), un de mes amis russes, officier aux lanciers de la garde, me parla avec enthousiasme du nouveau commandant de son régiment, le général Mannerheim.

En Russie, les régiments de la garde étaient commandés par des généraux et il fallait véritablement être aimé des dieux pour obtenir ce grade et cette situation à quarante-trois ans, surtout sans avoir passé par l'académie de Guerre.

Et c'est là je crois l'un des traits qui rendirent le général Mannerheim si populaire à l'armée. Ce simple officier de cavalerie, d'une si vaste culture par ailleurs, devait sa rapide carrière non pas aux bureaux de l'état-major, mais à ses brillantes qualités personnelles.

Pendant la guerre du Japon elles le firent remarquer par le tsar, qui lui confia une mission secrète...

Un jour, j'eus l'occasion de rencontrer dans un salon cet homme dont on parlait déjà comme d'un « espoir » de l'armée russe. Il y avait dans l'aspect de cet officier grand, puissant, élancé, quelque chose de modeste et de fier, qui évoquait je ne sais quelle image de chevalerie et de croisades, et semblait le marquer déjà du signe des grandes destinées.

Bientôt j'appris sa nomination au commandement d'une brigade, puis, pendant la guerre, on reparla du divisionnaire Mannerheim qui venait de recevoir la croix de Saint-Georges pour action d'éclat.

Vint le grand cataclysme de 1917; le sinistre Lénine succéda au piteux Kerensky et je perdis complètement de vue le général Mannerheim.

L'année 1918 débuta dans une aurore sanglante : je fis de la prison, comme tant d'autres, et j'eus la chance de ne pas y laisser ma peau. Le bolchevisme dominait et rien ne semblait pouvoir arrêter sa marche triomphale. Et subitement, une nouvelle surprenante éclata : la Finlande venait de secouer le joug odieux des Soviets. Un nom courut, répété par des millions de voix, Mannerheim, vainqueur du communisme.

Les détails de cet événement ne se révélèrent que goutte à goutte, comme tout ce qu'on apprend au paradis soviétique. La Finlande, pays démocratique, n'a jamais eu de noblesse; l'aristocratie y était de descendance suédoise, comme ces barons de Mannerheim dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Le général Gustave Mannerheim, né en Finlande, ancien étudiant à Helsingfors, était donc sujet finlandais. L'union personnelle, qui faisait du tsar un grand-duc de Finlande, ayant été rompue par l'abdication de l'empereur

Nicolas II et le renoncement de son frère, le général Mannerheim mit son épée, son cœur et son sang au service de sa patrie et de son peuple, petit par le nombre mais grand par le cœur.

La révolution avait fait refluer vers la Finlande une marée de sauvagerie, de haine et de sang...

La situation devint rapidement tragique. A côté d'une ombre de gouvernement national, se dressait le pouvoir, très réel celui-là, des gardes rouges, commandés par le bolchevik Altonen.

Le cabinet Svinhuvud, débordé, terrorisé, se voyait menacé d'être emporté par la vague rouge. C'est alors qu'apparut un chef : Mannerheim, qu'on s'empressa de nommer généralissime des forces nationales.

Quelles étaient ces forces? A vrai dire elles semblaient fort maigres. Aux cent mille hommes mobilisés par les rouges, Mannerheim ne pouvait opposer qu'une poignée de volontaires qui n'étaient pas même armés! Cependant il n'hésita pas. Dans la nuit du 27 janvier 1918, il donne l'ordre d'attaquer partout les troupes rouges et de s'emparer de leurs armes. En quelques jours les volontaires se saisirent des garnisons de Lapua, de Wasa, de Jacobstadt, d'Uléaborg. Maintenant cette petite armée possédait des canons, des fusils, des munitions. Partout victorieuse, elle occupait Tammerfors, avançait vers Viborg, menaçait la ligne ferrée de Petrograd.

Et ce n'est que le 2 avril qu'on vit débarquer à Hangoe les premières troupes allemandes de von der Goltz...

C'est à Mannerheim et à ses volontaires qu'elle [la Finlande] doit sa libération.

On ne saurait croire ce que ce nom éveillait de terreur et de haine chez les « camarades »! A vingt kilomètres de la capitale soviétique se dressait une nation libre, qui défiait l'invincible armée rouge, reconstituée par Trotzky; à tout mouvement suspect des troupes bolchevistes, les Finlandais répondaient par une bombe d'avertissement qu'un avion laissait tomber sur la gare-frontière de Biéloostrov. Les Rouges se le tinrent pour dit et laissèrent la Finlande en paix. Il m'arriva alors de parcourir cette zone de guerre, j'entendis le bourdonnement des grands oiseaux mécaniques, je vis les ruines de la gare; je longeai à cheval le bord marécageux de la Sestra, petite rivière qui sépare les deux pays. Par delà cette eau bruissante et peu profonde, la berge, hérissée d'arbres, abritait les tirailleurs de Mannerheim, qui ne manquaient jamais leur coup.

Sacré héros national, dirigeant, de fait, les destinées de la Finlande, Mannerheim n'eût eu alors qu'un geste à faire pour en devenir le maître incontesté. Ce geste, il ne le fit pas. Au sommet de sa popularité, il se retira dignement de la politique pour consacrer

tous ses efforts à forger l'arme parfaite — l'armée finlandaise — qui vient d'avoir raison des hordes bolchevistes.

Cette agression, Mannerheim la prévoyait de longue date; déjà en 1919, dans une lettre retentissante, datée de Paris, il insistait sur la nécessité d'écraser le bolchevisme dans son antre et de prendre Petrograd. Il ne réussit pas à avoir raison des hésitations de la politique.

Je n'ai pas revu le maréchal Mannerheim; mes livres et la communauté de nos idées ont cependant établi entre nous des relations indirectes. Dans l'une de ses dernières lettres, le maréchal parlant avec éloge de mon ouvrage sur la révolution de 1917, évoquait, à ce propos, quelques souvenirs personnels d'une importance historique considérable et qui doivent entrer dans les mémoires qu'il prépare.

Car nul ne connaît la peste rouge mieux que le maréchal Mannerheim, nul ne l'a combattue avec plus de succès et peut-être est-ce à lui que le monde devra d'en être débarrassé.

Dans le même numéro, M. Clément Vautel raconte, dans *Sept jours — Sept nuits*, l'algarade provoquée par les dadaïstes au banquet organisé en l'honneur de Saint-Pol-Roux, surnommé « le Magnifique ». Il cite le texte d'une chronique de M. Jean Bernard, parue dans son recueil de documents et d'anecdotes : *la Vie à Paris.*

Je crois me rappeler l'endroit où s'est passée la scène : la Closerie des Lilas, chère à Paul Fort, prince des poètes français, au peintre norvégien Diriks, au poète danois Claussen, au poète suisse Henry Spiess (qui vient de mourir).

Voici le texte de Jean Bernard :

Les dadaïstes ont violemment pris à partie une femme de lettres de grand talent, Mme Rachilde, coupable, à leurs yeux, d'avoir, dans une enquête de *Paris-Soir*, conseillé aux jeunes Français de ne pas épouser des Allemandes. Ces énergumènes se sont rués sur Mme Rachilde, l'ont frappée, cassant les verres et les assiettes en criant : « A bas l'armée! »

Mme Rachilde nous a raconté cette odieuse scène en termes d'ailleurs modérés :

— Ces jeunes gens n'ont même pas l'excuse de l'ivresse, car cela a commencé dès le potage par les cris de : « Vive l'Allemagne! A bas la France! », le tout entrecoupé de : « Vive Saint-Pol-Roux! » (*qui devait être bien embêté*). Heureusement que j'étais prévenue...

« Pour mettre fin à ce combat, je me présentai devant mes adver-

saires... C'est alors qu'un grand gaillard se planta devant moi, poings tendus : « Madame, me dit-il, je suis Allemand, et, partout « où nous sommes, vous ne devez pas être. Des femmes comme vous, « on devrait les fusiller; en Allemagne, il y a longtemps que vous « seriez tuée. » J'ai répondu : « Ce serait une belle mort pour une « Française ! »

Ainsi, en 1925, les dadaïstes criaient : « Vive l'Allemagne ! A bas la France ! »

Pour terminer, une citation de **Toute l'Edition** (numéro du 1er février) où le fondateur du *Mercure* évoque lui-même son œuvre et la cohésion du groupe qui mena à bien notre revue. M. Gaston Picard rappelle cela dans un article sur *Le cinquantenaire du Mercure.*

Le *Mercure de France* est né à son heure, juste à temps pour empêcher la dispersion d'un mouvement littéraire très actif, tout à fait ignoré du public et peu connu même de certains lettrés. Il avait été précédé, en France et en Belgique, de journaux, revues, cahiers et feuilles diverses, organes de combat disparus un à un; il rassembla leurs rédacteurs, quelle que fût leur doctrine, la liberté d'opinion ayant toujours été chez lui totale, et fut ainsi représentatif d'une époque. Il a concentré presque tout l'effort poétique qui suivit l'école parnassienne. Beaucoup d'esprits dont l'influence sur les contemporains est manifeste sont de chez lui. Il a été le premier à émettre ou à formuler bien des idées maintenant admises.

Par la suite, réalisant le miracle de se garder libre en prenant de l'âge, continuant à ne redouter ni les idées même hardies, ni les mots même un peu vifs, il est resté accueillant aux « nouveaux », de sorte qu'il est aujourd'hui l'expression multiple de plusieurs générations d'écrivains.

Et le miracle continue. Le *Mercure de France* réussit toujours à se garder libre.

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Pour en finir avec Ferdonnet; nouvelles *Histoires comme ça* (*passim*, Janvier). — Miss Unity voyage (*l'Intransigeant*, 5 Janvier). — Une Carmélite, sœur d'une Sainte (*le Journal*, 23 Janvier). — Sur le front arctique (*le Petit Parisien*, 5 Janvier). Jérôme Tharaud chez les Quarante : hommage à Péguy; hommage à la France (*passim*, janvier). — Une lettre de Mistral à M. Daladier (*le Figaro*, 20 Janvier). — Chansonniers (*l'Œuvre*, 4 Janvier). — Poésie de guerre (*les Tablettes du Soir*, 28 décembre). —

Rompre avec la Russie? (*le Matin*, 10 janvier; l'*Action française* (idem). — Un Suisse parle (*le Jour*, 16 Janvier). — Haute culture et christianisme (*le Temps*, 22 Janvier).

La guerre a ses héros, la guerre a ses pantins. Hier Guynemer, aujourd'hui Ferdonnet. Ferdonnet! le voit-on assez, ce nom, dans la presse! Il y a d'excellentes gens pour porter au chapitre des bénéfices de guerre — les bénéfices honnêtes — la disparition des crimes, sinon dans la réalité, du moins dans les journaux, qui en effet n'accordèrent que peu de place, par exemple, à certaine affaire de règlements de comptes entre trafiquants d'or. Mais le peu de place précisément est la raison d'une discrétion qui aura tôt fait de le céder aux titres à grand spectacle lorsque, toute guerre cessante, les quotidiens auront retrouvé toutes leurs feuilles. Ferdonnet, plus heureux que le pire *gangster*, étant mêlé — à sa façon — au drame, a droit, vedette des vedettes, à mille et une colonnes... Il faudrait taire le nom du « traître de Stuttgart », à défaut de lui fermer la gueule quand c'est son tour de radio; mais on imprime : FERDONNET gros comme ça, et sans cesse. Le grand silence blanc, ô Anastasie, devrait recouvrir pareil nom.

Sans doute ce n'est pas pour en dire du bien, qu'on lui consacre tant d'articles, tant d'échos, tant de souvenirs... Mais ce que le type peut se gonfler, les journaux de son pays sous les yeux, là-bas! Si encore on n'écrivait que des choses vraies! Mais il suffit à tout un chacun de remarquer dans la presse quoi que ce soit où il est personnellement intéressé, qu'il connaît bien, pour surprendre l'inexactitude permanente de l'information, cette ancêtre des vies romancées.

Dans notre trou de campagne, dit l'ex-femme de Ferdonnet à un reporter en visite dans les Deux-Sèvres, nous ne lisons pas les journaux. D'ailleurs, je n'en ai guère le temps, avec mon ménage et mes cinq drôles. Mais chaque fois qu'on écrit sur Ferdonnet, maman, qui habite La Bataille, m'apporte l'article le dimanche suivant. Eh! bien, je me permets de le dire, j'ai souvent bien ri de tout ce qu'on a inventé sur son compte!

Le vrai Ferdonnet pourrait bien être un farceur. « Il m'apparut comme un personnage profondément ridicule », dit un confrère qui dans un temps en apparence plus paisible avait

rencontré Ferdonnet à Berlin. « Je l'ai fort peu connu », précise-t-il. S'il l'avait connu davantage, il aurait flairé peut-être chez le type, non pas un être ridicule, mais un esprit porté à la mystification. Car enfin, qui Ferdonnet veut-il rouler, des Allemands qui le paient ou des Français ses compatriotes, quand il annonce comme étant prisonniers des soldats de chez nous qui ne l'ont jamais été. Comment! il a toute facilité de s'en tenir aux prisonniers dont les listes sont dressées, il a toute latitude de prêter à ceux-ci tous les propos qu'il voudrait et au lieu de cela, qui est son affaire, il fait prisonniers — à sa manière — des combattants? Un jour c'est le fantassin Pierre Tournade, de la 1re Cie du 164e Régiment, et Pierre Tournade vient d'écrire, de son secteur, à sa famille; un autre c'est le sergent André Plouvier, d'Anzin, et André Plouvier est en permission dans sa petite ville. Il fait prisonnie, même, s'enhardissant,le sergent Léopold Grignet, également d'Anzin, et Léopold Grignet est à cette heure mobilisé dans une usine. Les traîtres, pour leurs mensonges, se gardent bien d'offrir le flanc aux démentis. Celui-ci, qui va au devant, quel homme est-ce, sinon un maître farceur? Sacré Ferdonnet! Mais n'en parlez plus.

N'en parlons plus.

§

Il y a tant de belles choses dont parler. Parce qu'il n'y a pas que la guerre, vous savez. Il y a le désespoir de l'éléphant :

New-York, 22 janvier. — On a dû abattre Cartum, l'éléphant le plus populaire du *Zoo*. Cartum était tombé dans une grande mélancolie à la suite de la disparition d'un couple de rouges-gorges qui, pendant un mois, était venu becqueter dans son box.

La neurasthénie de Cartum s'étant transformée en folie furieuse, on se vit dans l'obligation de le mettre à mort.

Comme s'il n'existait pas de vétérinaires aliénistes. Poursuivons. Il y a la nuit de noce à prix réduit pour militaires anglais :

Londres, 22 janvier. — Des prix spéciaux sont accordés par les directeurs des palaces aux militaires qui se marient au cours de leur permission et qui désirent passer à l'hôtel leur première nuit de mariage.

— Nous avons eu ainsi plus de vingt couples, après que nous avons baissé nos prix, a déclaré le directeur du *Savoy Hôtel*. Pour 3 livres (525 francs), nous offrons à un couple dont le mari est soldat, marin ou aviateur, le dîner, le dancing et le cabaret, une chambre à coucher de luxe avec bain particulier et le petit déjeuner.

Ce n'est pas du Shakespeare. Mais quelle cadre pour un bon vaudevilliste!

Le prix ne comprend ni le vin, ni les cigares ou cigarettes.

Ni autres apprêts du supplice. Mais :

en temps de paix, cela aurait coûté le double.

Ainsi la vie baisse, — et ce n'est pas chez nous.

Poursuivons. Il y a les dix-neuf jeunes policiers qui pour leurs tout débuts récoltèrent une amende.

Détroit, 22 janvier. — Une promotion de dix-neuf jeunes policiers venait de passer avec succès l'examen de *sergeant* et de recevoir des mains du préfet de police leur nouveau diplôme. Ils s'apprêtaient à remonter dans leurs voiturettes rangées le long du trottoir lorsqu'ils aperçurent avec stupéfaction des petits papillons rouges fixés à leur pare-brise, enjoignant à chaque conducteur d'avoir à payer la somme de dix dollars pour stationnement sur le côté interdit de la rue.

Car le préfet de police, pendant qu'ils passaient l'examen, ayant en personne constaté l'infraction au code de la circulation leur avait fait dresser procès-verbal, — quitte à leur accorder le diplôme. Prévenance par laquelle il retirait aux dix-neuf jeunes agents toute possibilité de se dresser procès-verbal les uns aux autres, réciproquement. Poursuivons :

Il y a le jugement de la 2e Chambre du tribunal extraordinaire de Hambourg qui

eu égard à ses bons antécédents

a condamné à moins que rien, soit trois ans de travaux forcés, un débitant qui s'était permis de prêter l'oreille aux émissions de *Radio-Toulouse*. D'entendre Ferdonnet (encore!), chez nous, il n'en coûte qu'une rigolade.

Autant de nouvelles dans l'espace d'un seul jour.

Antérieurement, on remarquait celle-ci :

Londres, 7 janvier. — On sait que les cinq petites Dionne vont, dorénavant, vivre chez leurs parents à Callander (Ontario), où une nouvelle école va être édifiée pour elles et leurs sept frères et sœurs.

Les quintuplées, qui ont passé les cinq premières années de leur vie dans une clinique, sous la surveillance du docteur Dafoe, vont maintenant cesser d'être un objet d'exhibition. Marie, Yvonne, Cécile, Emilie et Annette vont devenir des petites filles comme les autres qui vivront avec leurs frères et sœurs qu'elles connaissent à peine. Elles n'auront plus à se livrer à leurs jeux enfantins sur un terrain situé de telle façon que certains jours 6 à 7.000 touristes pouvaient assister à leurs ébats.

Postérieurement, on remarquait cette autre :

Boston, 24 janvier. — Six navires ont croisé en vain pendant huit heures dans les parages du lieu où, selon des informations données par un capitaine Brown, se trouvait un bateau en détresse, dont il avait capté le S. O. S.

Or il n'y avait pas de navire en détresse. Plus simplement, le capitaine Brown était saoul.

Il est permis de préférer à ces nouvelles celle, qui a sa beauté, purement mallarméenne, des deux mille cygnes prisonniers des glaces au Danemark, et celle, qui a son intérêt, des manuscrits de Beethoven découverts à Moscou :

Il s'agit d'un ensemble de cent soixante-quatorze pages contenant des esquisses de la *Sonate à Kreutzer*, de la *Symphonie Héroïque*, de l'*Oratorio*, du *Mont des Oliviers*, de la *Sonate pour piano opus* 31.

Manuscrits en date de 1803.

Sur plusieurs feuilles on trouve encore les traces des chandelles à la lumière desquelles Beethoven écrivait sa musique.

§

Après tout cela, le retour en Angleterre, sur un brancard, de Miss Unity Mitford, l'Egérie de M. Hitler, n'apparaît pas si sensationnel. Est-il exact que la douce enfant ait échangé des coups avec son Boche?

On a noté que Miss Mitford ne portait aucun bandage à la tête, souligne l'envoyé de **l'Intransigeant.** Mais si elle le portait ailleurs?

Laissons là Miss Unity; une Marie Martin est autrement digne d'attention. Qui était Marie Martin? Mme Lucie Delarue-Mardrus écrit dans **le Journal** :

La mort d'une carmélite en son carmel n'est pas, d'ordinaire, un événement dont s'occupent les journaux. Mère Marie-du-Sacré-Cœur, qui vient de rendre le dernier soupir à Lisieux, était l'aînée de Thérèse Martin, ou plutôt de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est-à-dire la sœur de la reine, donc, une Altesse royale dont la fin ne peut passer inaperçue.

Un reflet de l'auréole fraternelle était sur elle, comme sur les trois autres sœurs, encore vivantes, de la jeune fille lumineuse, les bras chargés de roses, sur laquelle le monde entier a les yeux levés.

Etre la sœur d'une sainte adulée dans toutes les églises, cela n'a pourtant pas dû modifier la vie cloîtrée ou, pour mieux dire, ensevelie, de celle dont on annonce aujourd'hui « la communion éternelle », comme on dit au couvent.

Sans doute, sa biographie carmélitaine, qui sera transmise à tous les Carmels du monde, selon l'usage de cet ordre, sera-t-elle aussi sobre que son existence sans histoire. Il y sera surtout relaté qu'elle a subi saintement le martyre d'une fin longue et douloureuse, car elle était, m'a-t-on dit, paralysée depuis plusieurs années.

Un titre de gloire lui reste pourtant aux yeux de l'Eglise : c'est à elle qu'est dédiée la seconde partie de *l'Histoire d'une âme*, ce livre de sainte Thérèse de Lisieux que tout le monde a lu ou lira.

La belle histoire que la vie des sœurs — deux fois sœurs — Martin! Le monde chrétien est aux genoux de sainte Thérèse. Nous venons de nommer Marie. Il faut compter avec Pauline, Léonie et Céline.

§

Mais la guerre? Mais les histoires de guerre? M. Edmond Demaître, envoyé du **Petit Parisien,** a interviewé, sur le front de Petsamo, un ex-pasteur, bon soldat et bon lettré. Un livre gisait, dans une tente enfouie en pleine neige glacée, entre des grenades à main et deux paires de bottes en peau de renne.

Le livre était une biographie de Bélisaire. Sous le livre orné du portrait du fameux général byzantin, j'ai découvert un autre volume, celui-ci édité par l'académie finnoise et traitant du caractère et de l'origine des langues finno-ougriennes.

Parmi les combattants qui, revenus de patrouille, se chauffaient près du calorifère, qui était le lecteur? L'un d'eux portait des lunettes, c'était lui. Le sous-lieutenant Koskiwirta, avant la guerre pasteur luthérien dans le village de Kouasamo, un des premiers volontaires finnois.

— Vous connaissez bien les Russes? demandé-je à mon voisin.

— Passablement, répondit-il. J'aime beaucoup leur littérature. Après les classiques scandinaves, Dostoïevsky est mon auteur préféré.

— Croyez-vous, dis-je, que s'ils étaient vivants, Dostoïevsky, Tolstoï, Gogol, Pouchkine appuieraient le mouvement communiste?

— Certainement pas! dit le pasteur sous-lieutenant. Les écrivains et les penseurs russes sont réalistes ou chrétiens. Or le communisme, étant une fantasmagorie empreinte de la plus grande brutalité, est en contradiction formelle avec les préceptes du christianisme aussi bien qu'avec les principes du réalisme philosophique.

Les mitrailleuses se taisent. Le silence règne de nouveau dans le *no man's land* de Petsamo. Koskiwirta remet son pistolet dans l'étui. Il est sur le point de se lever de la neige lorsque je lui demande :

— Croyez-vous qu'il est admis pour un chrétien de se battre le pistolet à la main?

Il fixe son regard sur la petite forêt, plongée déjà dans le crépuscule arctique, puis répond :

— Lorsqu'on se trouve en face de ceux qui veulent détruire la patrie, la paix, la famille, la religion, la liberté, se battre n'est plus ni un problème religieux ni un sujet de dissertation philosophique, c'est un devoir.

Avec un geste précautionneux, il nettoya ses lunettes, serra sa ceinture, se débarrassa de la neige gelée sur sa capote, puis reprit sa place à la tête de la patrouille.

§

Mais la littérature?

Elle s'est illustrée à travers l'Académie française, qui certes n'a pas chômé : élection de M. André Bellessort au poste de secrétaire perpétuel laissé par Georges Goyau; élection de M. Paul Hazard au fauteuil de ce dernier; réception de M. Jérôme Tharaud, par M. Georges Duhamel. Et l'aîné des Tha-

raud d'évoquer en commençant le disparu qui édita les premiers livres des deux frères. Juste hommage au

grand écrivain des *Cahiers de la quinzaine,* le poète de Notre-Dame de Chartres, le soldat de la Marne, celui qui marche en tête de nos quinze cent mille morts, parce qu'il personnifia parmi nous avec le plus de force les sentiments et les idées immémorialement attachés au mot France, *la douce France* dont parle *La Chanson de Roland,* le génial, l'héroïque Charles Péguy.

Et c'est par un juste hommage à la France que M. Georges Duhamel termina, lui, son discours :

cette France en route à travers le monde, si belle et si respectable qu'elle suffit à sauver de la honte et du désespoir l'humanité très misérable au milieu de laquelle force nous est, aujourd'hui, de combattre et de subsister.

Ce n'est pas s'écarter du domaine littéraire que de feuilleter avec M. André Billy (le **Figaro**) le livre que M. Yvon Lapaquellerie va consacrer au président Daladier. Il y a là une lettre écrite par Frédéric Mistral à M. Edouard Daladier à une époque où ce dernier, en sa qualité de maire de Carpentras, avait invité l'auteur de *Mireille* à un congrès de félibres :

Maillane, 29 juillet 1913.

Ami Félibre,

Permettez-moi de vous donner ce titre, car la charmante lettre que vous venez de m'écrire me montre clairement que vous avez tété de bon lait et je suis heureux de voir que les gens de Carpentras, qui vous ont choisi pour maire, ne pouvaient pas faire un meilleur choix pour administrer leur commune.

Sous l'impulsion d'un Provençal fin lettré comme vous, la manifestation de notre Maintenance ne peut être que florissante; aussi, pouvez-vous croire que je ferai tout mon possible pour être de la fête et revoir une fois de plus la gente capitale du Comtat-Venaissin.

A vous de tout cœur.

F. MISTRAL.

P.-S. — J'ai souvent remarqué que les noms que nous portons ont quelque chose de fatal et de prédestiné. En est-il un de forme plus provençale que Daladier? Ecoutez ce que dit le *Trésor du Félibrige :* Alader, daladier, darader, daradè (*rodanien*) ;

Daradeu, taradeu (*marseillais*);
Tradel, daradel, alavèr (*languedocien*);
Aladern (*catalan*);
Alaterno (*italien*).
(*Latin*) : alaternus, s. m.; alaterne, arbrisseau; Daladier, nom de famille provençal. Et le dalader, qui est un arbrisseau, se nomme aussi oulivastre et abonde en Camargue. Il est de la famille de l'olivier et, comme on dit : *l'huile vient dessus.*

Cette lettre

était en provençal. Mistral n'ayant consenti à écrire en français qu'une fois, pour vanter les vertus d'un vin pharmaceutique dont il se faisait chez lui une consommation pratiquement illimitée.

Sans doute rédigeait-il cela en vers. Mais quel vin, ne fût-il pas pharmaceutique, vaudrait le petit vin de Cassis, ô *Calendal!* On a bien le droit pourtant, de préférer le vin de Bergerac, ou le Châteauneuf-du-Pape, qui damnerait un clerc, ou le Tavel, — j'égrène ici mes préférences. Ce Tavel! Il s'en buvait de délicieusement revigorant, dans un petit restaurant assez peu éloigné du *Mercure*, où jusqu'à la mort du patron, qui s'appelait Daniel, qui était Catalan, qui était un charmant homme, je rencontrais Charles Fallot. Ce Charles Fallot, falot pas du tout, haut, vaste, le nez gourmand, qui s'en venait avec une grande, belle femme blonde et un tout petit chien à la langue toujours pendante. Le chansonnier Charles Fallot, le poète d'*Etoile d'Amour*, qui a fermé les yeux dans le même temps que Paul Weil, l'auteur du *Paveur du Métro*, et le vieil Eugène Lemercier. Figures du *Chat Noir* que M. Alexandre Zévaès évoque dans **l'Œuvre.** Il rappelle le couplet fameux :

Je cherche fortune
Autour...

Toute une époque. L'homme d'aujourd'hui, si d'aucuns cherchent à faire fortune, cherche surtout à vivre. Combattre, subsister, on a lu la citation que nous faisions de Duhamel. Les premières violettes ne sont pas si éloignées. *« V'là le printemps! »* cela se chante.

Un collaborateur des *Tablettes du Soir*, en Avignon, qui signe Le Vétéran, a écrit des *Chansons de Décembre* dont l'accent discret est fort émouvant.

Si le Tirailleur fait des siennes,
Le soir, s'il pérore au bistrot,
S'il met la fleur à l'algérienne,
S'il serre la fille un peu trop,

Passez, passants, souriez, calmes :
Demain, du côté de Strasbourg,
Le Tirailleur aura la palme
Couleur de sang et des faubourgs.

A Verdun, la Marne, à la Somme,
Ils étaient là : beaucoup sont morts.
J'étais aussi, alors jeune homme,
Près d'eux : J'ai partagé leur sort.

Le Tirailleur était mon frère.
Il est revenu ce jourd'hui,
Il vient défendre notre terre.
Si nous tombons, priez pour lui!

Sous le poète, ne faut-il pas reconnaître le lieutenant Louis Thomas, que ses hommes, des Algériens, appellent « Mon père » ? Douceur du temps d'avant-guerre (l'autre) où les petites revues étaient pleines des vers et des proses du poète de *Lily*, du romancier de *Yette*. Des préoccupations plus graves nous agitent. M. Jean Fabry remarque dans **le Matin :**

Nous avons déclaré la guerre à l'Allemagne sur son refus de retirer les armées allemandes qui avaient envahi la Pologne. Trois semaines après, les armées soviétiques passent à leur tour les frontières orientales de la Pologne : mais Moscou affirme que c'est là une grande manifestation de neutralité. C'est tout juste si chez nous les plus enragés de nos staliniens n'y voient pas une offensive menaçante de l'U. R. S. S. contre l'Allemagne. En tout cas, nous restons en paix avec le côté droit de la Vistule et en guerre avec le côté gauche, bien que des deux côtés les populations polonaises soient aussi cruellement et aussi inhumainement traitées.

Mais si Londres, Paris ont leurs raisons? S'il y a *intérêt* à ne pas rompre avec le pays, si parfaitement ignoble soit-il, qui non seulement sur les Polonais mais sur les Finlandais — et là, il en cuit à l'agresseur — exerce son goût du sang? Si, ne pas rompre, c'est empêcher l'alliance militaire de la Russie et de l'Allemagne? M. J. Delebecque écrit dans **l'Action française :**

Hitler et Staline jouent naturellement de la prétendue menace de cette alliance militaire. Prenez garde, insinue-t-on. Si vous rompez avec Moscou, à la masse allemande que vous avez déjà sur les bras s'ajoutera l'énorme masse russe. Car Staline, n'ayant plus rien à perdre, se jettera alors, et pour de bon, dans les bras de Hitler.

Tant pis pour la perspicacité de ceux qui ne voient pas qu'il y est déjà. L'alliance militaire germano-russe est un épouvantail à moineaux. Elle ne changera rien à la situation de fait...

Et comment ne pas citer l'essentiel des propos que M. Léon Bailby a recueillis d'un visiteur, « un citoyen suisse, un homme que son pays estime comme l'un des meilleurs serviteurs de sa patrie ». Propos tenus à bâtons rompus et que **le Jour** reproduit tels quels, « afin de leur laisser le caractère spontané et objectif dont ils sont empreints » :

Allemagne. — C'est le gros morceau. Son armée est forte, très forte. Vos chefs militaires le savent. Votre opinion en est-elle également persuadée? Pas d'illusion sur ce point. Et puis, avec un peuple aussi prolifique, si la guerre devait durer longtemps, le problème démographique jouerait son rôle dont il faudrait tenir compte.

Quant à la ligne Siegfried, elle est moins solide, moins bien construite que la vôtre, mais elle a, sur de certains points, 50 à 60 kilomètres de profondeur. Vous avez lu à ce sujet les études de notre colonel divisionnaire Grossetius? (*Et sur mon affirmation il continue*). Une attaque en force demanderait des sacrifices humains considérables.

Ce que je sais par contre de votre ligne Maginot la montre aussi invulnérable. Alors? Qu'une offensive parte de l'un ou de l'autre camp, ce qu'il faut savoir c'est si, après cette dure saignée, celui des deux combattants qui l'emporte a conquis pour le reste de la campagne une force supplémentaire ou s'il n'est pas, au contraire, affaibli. Vos généraux le calculent, je le sais.

Débordement par les ailes? Je vous ai dit que la Suisse est inviolable. Je ne connais pas à fond la situation exacte de la Belgique. Mais elle paraît décidée comme nous à ne pas se laisser étrangler. Les Alliés, qui sont si fortement armés pour cette lutte gigantesque, ne trouveront-ils pas ailleurs d'autres diversions? Ce n'est pas mon rôle d'en discuter.

A l'intérieur du Reich, le peuple est rationné, surveillé, traqué. Mais il a l'habitude et peut-être le goût de la pauvreté et de l'ascétisme.

Le Nazisme n'est pas en progrès. La Reichswehr a regagné beaucoup du terrain qu'elle avait perdu. Par exemple, le général von Blaskovitz, qui gouverne en Pologne conquise, est un des anciens soldats du Kaiser, un homme remarquable. Beaucoup lui ressemblent. Le respect, l'espoir du peuple vont à ces hommes et non aux chefs du « Parti », exception faite peut-être pour Goering, familier, roublard, dont la vulgarité amuse.

Mais dans l'ensemble, j'y insiste, c'est sur l'Armée que compte l'opinion et non sur le Nazisme. On sait gré à Hitler d'avoir détruit le traité de Versailles et rendu son prestige au Reich. Mais cela ne va pas plus loin. Il s'en irait demain, destitué, le peuple dirait simplement : « Il a fait sa tâche ! » Et il se tournerait vers le suivant.

Mais le Germanisme, maître de l'Hitlérisme, ah ! que voilà un problème complexe et difficile à définir ! *Le Germanisme, c'est un lien tenace entre toutes les populations de l'Empire qui parlent allemand.* Certains grands Autrichiens, même, seraient encore des germanistes si la capitale du Reich n'était pas Berlin, mais Vienne !

Là-dessus est venue la guerre avec tout le cortège d'horreurs qu'elle prépare. Alors, des « pays » comme la Bavière, le Wurtemberg, Bade, la Rhénanie n'ont pas pu rester indifférents aux courants idéologiques que cette guerre soulève et qui met en jeu leur façon même de vivre. *Leur culture, la douceur relative de leurs mœurs, leurs contacts avec l'Occident, avec la France, ont fait d'eux des peuples perméables.*

Ici, un passage du *Jour* que la Censure a blanchi. Enfin :

Mais je ne crois pas néanmoins que vous obteniez du Germanisme un tel sacrifice sans une véritable victoire militaire qui vous permettra de dicter au vaincu les conditions efficaces d'une longue paix.

Songez que les conquêtes de César se sont étendues de la mer du Nord au Danube, *mais pas plus loin.* Les « pays » allemands n'ont connu la religion chrétienne, la civilisation qu'avec quatre siècles de retard ! C'est pour moi le secret de cette antinomie entre les deux moitiés de l'Europe qui se heurtent l'une à l'autre.

Et que voir dans les entreprises de l'Allemagne, toute haine du prochain, tout irrespect du droit des gens, sinon — à présent, secondée par la Russie de Staline, — ce qu'un confrère appelait récemment, combien avec raison, la pire tentative de déchristianisation !

Nous lisions dans **le Temps**, d'autre part, au début d'un

article (non signé) consacré à *la Réforme morale et intellectuelle :*

La haute culture, inséparable de la liberté de pensée, n'est pas seulement pour la nation une parure, mais une force constructive.

Une force constructive, oui, l'esprit chrétien aidant.

GASTON PICARD.

COMMENTAIRES SUR L'ACTUALITÉ

En marge... — Jamais ne m'est apparu, avec une plus brutale évidence, la servitude des chroniqueurs patentés des grands journaux, que le jour de l'An. Il a bien fallu que ces écrivains notoires, dont les signatures sont une garantie de l'excellence des feuilles où ils collaborent régulièrement, adressassent, à cette occasion, un message à leurs lecteurs, déjà gratifiés d'une carte de visite directoriale. De tels manifestations sont de règle. Noblesse oblige, comme on dit. Tout de même, au début de l'année, le Président de la République, le Président du Conseil, les généraux, les amiraux exprimèrent aux citoyens, aux soldats et aux aviateurs, aux marins, avec leurs félicitations, leur foi dans la victoire. Mais quel que soit leur talent, il était difficile à Messieurs les chroniqueurs d'échapper, en l'occurrence, à la convention. C'est l'écueil des sujets de commande. Les plus beaux sentiments, les plus nobles quand ils manquent de spontanéité, d'enthousiasme, paraissent toujours artificiels ou guindés. Ah! la misérable chose que le conformisme! Et comme elle se révèle plus misérable encore à la dure lumière que répand sur tout cette réalité : la guerre.

La foi est, surtout, affaire de sentiment chez la femme. Généralement, l'homme craint Dieu, la femme l'aime. Aussi sa religiosité n'exerce-t-elle pas toujours une influence sur sa moralité. Catherine de Médicis priait pour que ses crimes réussissent; et la Brinvilliers fut bonne catholique. Quand Hitler invoque Dieu, se glorifie à sa face des forfaits qu'il a commis, je me demande si ce n'est pas plutôt en femme qu'en homme qu'il se comporte.

Cette guerre est la guerre des dupes, la guerre des erreurs ou des illusions. On avait cru, à Munich, que l'Allemagne bornerait ses revendications aux territoires de populations germaniques : elle a absorbé la Tchéco-Slovaquie. On a pensé, après la confiscation de la Bohême et de la Moravie, la conquête de Memel, qu'elle prendrait le temps de souffler, et que, pour être sûre de l'Italie, elle tenterait de l'engager dans la guerre qu'elle aurait préparée, voulue à son heure... Or, elle s'est ruée à l'improviste sur la Pologne. De son côté, Hitler s'est persuadé que les Anglais repus, amollis par le bien-être, ne bougeraient pas, quoi qu'il fît, et que le fusil tomberait de nos mains énervées. Nous sommes fermes, et les Britanniques se montrent plus résolus qu'ils ne l'ont jamais été, au cours de leur histoire, qui est l'épopée même de l'énergie. Staline, tout guilleret d'avoir amené le Fuhrer au reniement de ses principes les plus véhémentement proclamés, et d'avoir saisi la moitié de la Pologne, sans coup férir, s'était flatté de ne faire qu'une bouchée de la Finlande : on l'a vu lancer désespérément ses hordes rouges à l'assaut de ce pays de lacs et de forêts... Enfin, l'Espagne et l'Italie dont on créait des épouvantails, ont gardé la tête froide et l'épée au fourreau... Quels démentis nous réserve encore l'avenir? Mais c'est assez, je pense, de ceux qui nous ont été infligés, déjà, pour que nous ne fondions rien sur les assurances des hommes — et des hommes, en particulier, dont c'est le métier de prévoir.

Ce permissionnaire au restaurant, avec sa famille, il faudrait la pointe sèche, très sèche de Jules Renard pour le décrire. Entre sa femme, sa belle-mère, son beau-père ou son oncle et ses deux enfants, comme il a l'air de s'ennuyer! Ce n'est pas lui, mais l'épouse, parée de son plus beau manteau, de sa plus belle robe, qui est en congé, — enfin distraite, ce soir, de son ménage, éloignée de son fourneau. Elle fait la dame; lève le petit doigt pour manger. Le menu copieux, belle-maman et beau-papa le savourent pour lui; et les gosses, qui s'empiffrent, auront demain une indigestion. Il rougit, le nez dans son assiette, sous l'œil amusé des soldats habitués du lieu, en regrettant l'ordinaire de sa compagnie. Il n'a rien

à dire à ces gens-là (sa famille!) qui se régalent en lui faisant fête. Qu'a-t-il de commun avec eux, qui continuent de vivre la vie qu'il a quittée, qu'il ne comprend plus et qui le comprennent encore moins? Mais il sait qu'il repartira demain, ce soir, peut-être.... Et cette certitude le console. Elle l'empêche de trouver trop de ressemblance entre ce festin et un repas de funérailles...

On admet généralement que Hitler, tout comme jadis la Médicis, n'entreprend rien sans consulter son astrologue en titre. J'ignore le nom de ce nouveau Ruggieri; mais je veux croire que la chance de son maître l'a servi, et qu'il garde intact son crédit auprès du Führer, grâce à elle. L'avenir, seul, nous dira si les faits continueront de justifier ses prévisions. Pour le moment, ce sont celles, plus modestes, — parce qu'en apparence fondées sur les phénomènes naturels — du chef des Services météorologiques de l'U. R. S. S., qui se sont trouvées prises en défaut. Ce fonctionnaire de la Salente bolchévique aurait annoncé, paraît-il, une température clémente à Staline, au moment de l'invasion de la Finlande par les Rouges. Le froid, exceptionnellement rigoureux, de l'hiver 1939-40, a démenti ses calculs. Comme il fallait bien qu'on donnât au peuple russe une raison de l'échec du maréchal Vorochilov, on a accusé le malheureux d'avoir causé tout le mal (erreur ou *trahison?*) et on l'a destitué. Ainsi, dans *Les Animaux malades de la peste* crie-t-on haro sur le baudet, « ce pelé, ce galeux » d'où vient tout le mal... Mais pourquoi ne pas admettre que le despote du Kremlin, pareil à ce Xerxès qui faisait flageller de chaînes la mer, ait voulu se venger des intempéries du ciel sur l'homme qui avait pour mission de l'interroger?

La censure s'efforce à la vigilance : louablement, elle s'applique à accomplir sans désemparer son devoir, qui est de porter les ciseaux dans le plus grand nombre de feuilles possible. S'il lui arrive de supprimer, ici, ce qu'elle a laissé passer là, de caviarder dans un journal telle information qu'il a empruntée à un autre, la faute n'en est pas à son parti pris — chacun sait qu'elle est impartiale — mais à sa fatigue et aux distractions qui en résultent. Les gens qui la compo-

sent ont été recrutés, j'imagine, parmi des hommes d'âge, des auxiliaires ou des réformés, c'est-à-dire, par définition, les individus les moins aptes à une besogne pénible et de durée prolongée... C'est donc faire œuvre pie que de collaborer avec elle selon les faibles moyens dont on dispose, aussi souvent que l'occasion s'en présente; que de l'assister en lui signalant ses défaillances ou ses erreurs. A cet égard, après avoir applaudi aux excellentes actualités qu'elle patronne, on ne saurait trop attirer son attention sur le nombre de films auxquels elle a le tort d'accorder son visa, et qui risquent en déroulant des scènes de guerre par trop dramatiques, de jeter le trouble ou le découragement dans les cœurs. Je songe à *La patrouille perdue*, notamment, une très belle réalisation anglaise, d'ailleurs, mais qui nous fait assister à une suite de morts lamentables; à *L'Equipage* de M. J. Kessel, dont chacun connaît le thème affligeant; à *Tel père, tel fils*, enfin, film américain sur l'aviation, où l'on voit avions sur avions s'enflammer, s'écraser au sol, perdre leur train d'atterrissage, que sais-je encore?... En vérité, ces scènes d'horreur ne sont-elles pas de nature à émouvoir trop profondément la sensibilité des mères, des épouses, des enfants, déjà soumise à une si dure épreuve, à fournir à leur imagination déprimée des images violentes qui la surexcitent?

La guerre a mis nombre de Parisiens et de citadins à la rude école de la vie des champs. Si peu qu'ils se soient éloignés de leur ville, ils ont rompu avec leurs habitudes, leurs distractions, la douceur de leur confort. Ceux qui ont fui vers les plages où ils avaient une villa d'été, connaissent la rigueur du vent d'hiver, qui ébranle les vitres des vérandas, naguère ensoleillées, la désolation des chambres sans cheminée dont un chauffage de fortune réussit à peine à dégourdir l'atmosphère. A huit ou dix lieues de la capitale, c'est assez d'une chute de neige tant soit peu abondante pour vous bloquer, vous rendre difficile, sinon impossible l'approvisionnement au village le plus proche. Et l'on apprend à connaître la monotone et tenace assiduité des rustres à leurs durs travaux; on perçoit le secret de leurs âmes fermées aux nôtres. Comme nous sommes injustes envers eux parce

qu'étrangers à leurs traditions! Un deuil survenu, récemment, dans une maison du voisinage, m'a convaincu de l'importance que ces gens silencieux, fatalistes, sans générosité ni foi profonde peut-être, attachent au drame de la mort. Autour d'un cercueil, quelle solidarité se manifeste unanimement dans les campagnes, où se décèle le primitif esprit de clan! Que de fois, à la vue d'une maisonnette isolée, au bord d'une rivière, ou nichée au flanc d'un coteau boisé, n'ai-je pas rêvé d'y finir harmonieusement mes jours? Je me rends compte comme il m'eût été difficile de m'accommoder à l'existence que j'imaginais, si mon vœu s'était trouvé réalisé. L'admirable est qu'en dépit de l'expérience que je fais actuellement, je suis sûr de céder encore, sous le moindre prétexte, à la même illusion. Elle résulte d'un désir, émané des profondeurs, et dont les années n'ont pas eu raison. Elles n'ont fait que rendre ce désir plus fréquent et plus vif. Loin d'avoir épuisé le pouvoir d'aspirer au bonheur, qui fut en moi dès l'enfance et qui est générateur de chagrins, je le sens s'accroître avec le temps. Je n'ai pas fini d'éprouver combien vivre, c'est être en désaccord avec les choses et avec les gens.

Une femme d'esprit, de surcroît sensible, ce qui ne gâte rien, m'a fait cette remarque, dont la justesse m'a frappé, qu'il lui faut prendre le métro pour *retrouver* Paris.

« Là, a-t-elle dit, sa physionomie d'avant la guerre demeure intacte. Grâce aux lumières. Seules, il est vrai, les galeries souterraines ont conservé leur éclairage de naguère. Or, c'est surtout le soir venu que change l'aspect de la ville, à cause de l'obscurité sinistre qui l'accable, l'étouffe, annule son visage comme celui d'une veuve, le crêpe d'un voile de deuil aux longs plis. On brûle quelques stations, sans doute; mais ce sont les moins familières, et je n'ai pas le temps de déchiffrer leurs noms. Comme ils sont évocateurs, en revanche, ceux que j'ai le loisir de lire, aux arrêts : « Saint-Michel », « La Cité », « Les Halles »... Je vois, aussitôt, se dresser le Palais de Justice et sa tour pointue; Notre-Dame; des montagnes de choux, de carottes, de navets, de salades... La Trinité, Saint-Lazare, l'Opéra, le Palais-Royal, le Trocadéro,

l'Alma : tout m'est restitué dans sa clarté bien connue, tandis que mes regards rêvent, appuyés doucement sur la vitre, qui fait glace, de mon compartiment. Rafraîchissante plongée dans les impressions-souvenirs! Bienfait d'oublier le présent farouche, sa dureté, son silence avec juste ce qu'il faut de lucidité pour goûter le charme d'une languissante nostalgie... Le bruit qui me berce roule et déroule de légères banderoles de nuages au-dessus du fleuve apaisé, flâneur. Je crois le bonheur revenu, et je le regrette comme un absent, avec une tendresse exempte d'amertume. La terre est la grande faiseuse de miracles, voyez-vous. Il suffit de se confier à sa protection, d'accepter l'abri qu'elle nous offre, de réintégrer ses chaudes entrailles maternelles pour redevenir un tout petit enfant. »

JOHN CHARPENTIER.

MUSIQUE

Opéra-Comique : reprise de *La Basoche*, livret d'Albert Carré, musique d'André Messager.

En attendant les œuvres nouvelles que les théâtres lyriques nationaux doivent monter, en dépit de la guerre, l'Opéra et l'Opéra-Comique font preuve d'une activité particulièrement méritoire en ces temps difficiles. MM. Henri Büsser et Albert Wolff, le directeur et le chef d'orchestre auxquels nous devons la reprise de **La Basoche,** ont tenu à honneur de lui assurer une interprétation excellente; le soin avec lequel l'ouvrage a été monté ne laisse deviner aucun de ces obstacles qui ont dû surgir devant eux : on n'aurait certainement pas fait mieux au temps heureux où tout était facile. Mlles Lilie Grandval et Jeanne Rollan, MM. Roger Bourdin, Musy et Baldous composent un ensemble d'une cohésion parfaite, et chacun d'eux, cependant, a droit aux éloges particuliers. L'Opéra-Comique possède donc une vraie troupe, et point seulement de bons artistes. A notre époque où l'on parle si souvent d' « esprit d'équipe », on voit trop souvent aussi qu'il ne suffit pas de réunir sur une même scène des cantatrices et des chanteurs rassemblés au hasard, et préoccupés avant toute autre chose de leur jeu personnel et de leur propre

succès. Sensible dans les ouvrages sérieux, ce défaut est proprement insupportable dans les pièces où il faut, comme on dit, « brûler les planches ». Et tant de souvenirs restent liés à *La Basoche* — à commencer par celui de Lucien Fugère dans le duc de Longueville — qu'il est périlleux de les affronter! Cela semble presque un défi. Mais, sous le prétexte qu'un interprète inoubliable a disparu, faudrait-il condamner à l'injuste oubli les ouvrages qui lui ont valu ses triomphes les plus mémorables? Ce serait absurde. Et la troupe actuelle de l'Opéra-Comique montre précisément qu'elle est parfaitement digne du passé de cette maison.

Cette reprise, aussi bien, est opportune à d'autres titres. Tant qu'il vécut, et si vifs qu'aient été ses succès, André Messager a pourtant été victime d'une injustice. Que d'autres avant lui et notre grand Chabrier plus que tous autres, en aient souffert, n'est pas une excuse : on a regardé Messager comme un musicien de deuxième zone parce qu'il a produit surtout des ouvrages de musique légère. On n'a pas voulu voir ce qu'il était vraiment, un musicien, digne de ce nom sans nulle épithète restrictive. Nous qu'on accuse de légèreté, et qui sommes les premiers à dire cela de nous-mêmes, nous ne pouvons cependant placer à son rang la musique gaie. Nous faisons la moue et marquons un tantinet de mépris devant tous ceux qui nous font rire, nous qui sommes pourtant les héritiers de Rabelais et de Molière. Nous oublions que Corneille et Racine eux-mêmes ont donné l'exemple, et que notre grand Rameau a écrit *Platée,* véritable opérette où le génie du maître se montre, tout en demeurant digne de l'auteur de *Dardanus,* proche parent du génie d'Offenbach. Nous oublions que les grands chefs-d'œuvre de Mozart sont des *dramme giocose* — des opéras bouffes — et qu'il faut tout autant d'invention et d'autres qualités pour faire rire que pour faire couler les larmes. Et peut-être en faut-il davantage quand on s'adresse à un public tant soit peu raffiné.

Je parlais de Chabrier tout à l'heure : est-il possible d'entendre *L'Etoile* sans être frappé de l'injustice dont cet ouvrage reste victime? M. Büsser, qui venez de nous rendre une *Mireille* enfin débarrassée des absurdes et conventionnelles

« traditions », qui venez de reprendre *La Basoche*, donnez-nous *L'Etoile* auprès du *Roi malgré lui* et d'*Une Education manquée*, qui sont au répertoire. Et donnez-nous de grâce l'adorable *Madame Chrysanthème*, victime de l'insupportable *Butterfly*. Car il n'est pas tolérable que Messager continue de souffrir cet exil dont profite Puccini. La comparaison des deux ouvrages est écrasante... pour celui qui a gardé l'affiche. Nous avons tous pu la faire, cette comparaison, et non point seulement en lisant les deux partitions, mais bien en les écoutant, et grâce à la Radio, qui plusieurs fois a diffusé *Madame Chrysanthème*. Toute la délicatesse et toute l'invention charmante de Messager, toute la science aussi du compositeur, s'épanouissent dans *Chrysanthème*, une *Chrysanthème* qui n'est point une offense à la mémoire de Pierre Loti, celle-là! Messager ne fait pas étalage d'une science qui aurait pu lui donner cependant bien des prétentions légitimes : il a été un des musiciens les plus accomplis d'une époque fertile en talents. Faut-il rappeler l'estime que lui montrèrent ses pairs : Duparc, Fauré, Debussy, — Debussy qui a su faire de Messager le plus magnifique éloge dans les *Lettres* récemment publiées chez Dorbon par M. Jean André-Messager : « Vous avez su éveiller la vie sonore de *Pelléas* avec une délicatesse tendre qu'il ne faut plus chercher à retrouver, car il est bien certain que le rythme intérieur de toute musique dépend de celui qui l'évoque, comme tel mot dépend de la bouche qui le prononce. » Combien de musiques Messager avait-il ainsi animées, prêtant à ses confrères sa flamme intérieure, mais sachant avec un tact jamais démenti, se plier exactement aux exigences d'autrui, et se faire, au pupitre du chef, le serviteur parfait de la musique des autres?

Loin de nuire à son originalité personnelle, ces exercices avaient simplement augmenté sa souplesse en étendant sa culture. Il n'y eut pas de musicien dont le savoir fut plus large. A la Société des Concerts, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, aux Ballets Russes, il montra l'activité la plus intelligente et parfois l'abnégation la plus complète. Il y a peu de compositeurs français qui aujourd'hui ne lui doivent quelque chose. Mais il fut tout le contraire d'un « cher maître » infatué de ses mérites. Il lui arrivait de qualifier lui-même de « mu-

siquette » des partitions aussi charmantes que *La Basoche* ou *Véronique*. Frivolité seulement apparente, et qui cache tant de qualités rares et profondes! Je n'exagère nullement, et je ne veux d'autre témoignage que celui de Fauré qui écrivait : « Il demeure ce qu'il est, et ce qu'il est est considérable. Il est toujours resté l'homme de son art, le musicien de son tempérament, un technicien hors ligne, sensible aux plus rares, aux plus nouvelles émotions, et malgré la frivolité apparente de certaines de ses œuvres, on y sent toujours la main d'un maître et d'un artiste. »

Est-ce parce qu'il est toujours resté « l'homme de son art », parce qu'il a su demeurer « le musicien de son tempérament », qu'on n'a point fait à Messager la place qu'il aurait dû garder? Peut-être : il s'est beaucoup plus occupé de produire (et de servir ses confrères) que de faire à ses ouvrages une publicité tapageuse et profitable. *Isoline* est oubliée comme *Madame Chrysanthème*, et c'est tout aussi injuste, car Fauré eut raison de le dire, *Isoline* est un bijou.

La reprise de *La Basoche*, espérons-le, c'est un commencement. Et son succès, c'est un espoir.

J'ajouterai que la reprise des *Noces de Figaro* confirme ce que je disais à propos de *La Basoche :* si chacun des interprètes est excellent, l'ensemble, la troupe, l'orchestre, les chœurs (que dirige M. Reynaldo Hahn avec tant de soins délicats) ont droit aux éloges les plus grands.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Pierre Messiaen : *William Shakespeare. Les Comédies, nouvelle traduction française avec remarques et notes*, Desclée, De Brouwer.

Dans un article du *Mercure* (1er mars 1939), j'ai exprimé mon manque de sympathie pour le zèle que manifestent trop d'auteurs à nous donner des traductions et adaptations de Shakespeare. Je pensais alors surtout à certains fabricants qui, n'ayant qu'une grossière connaissance de la langue et de l'esprit shakespeariens, portaient naguère sur nos scènes officielles les suprêmes chefs-d'œuvre du grand dramaturge, déformés et aplatis par eux.

Plus intéressants que ces marchands de camelote pour la foule sont les traducteurs comme feu Jules Derocquigny et ses émules, qui ont publié, notamment aux éditions de la société « Les Belles Lettres », des traductions de pièces séparées, avec le texte anglais en regard. Mais la plupart justifient l'adage : *Le mieux est l'ennemi du bien.* Pour mieux rendre les beautés de l'ouvrage, ils traduisent les vers rimés par des vers rimés, les vers blancs par des vers blancs, la prose par la prose. Malheureusement, la contrainte de la mesure, de la rime, les force à trahir le texte original, et le résultat presque inévitable de leur tentative bien intentionnée et fort ardue, c'est qu'ils perdent plus qu'ils ne gagnent.

Préférable, quand elle est bonne, la traduction toute en prose. C'est celle qu'ont pratiquée Laroche, F. V. Hugo, Montégut, Duval. C'est celle qu'a entreprise M. Pierre Messiaen, qui, comme eux, a assumé la tâche considérable de traduire Shakespeare intégralement.

Je dois le dire en toute sincérité, il me paraît impossible de donner, dans une traduction en français moderne, une image complète du génie shakespearien. Les deux langues sont trop divergentes : la nôtre trop disciplinée, ayant perdu cette abondance, cette liberté, — ajoutons : ce grouillant et trouble, mais riche désordre, — qu'avaient à la fois la langue de Rabelais et celle de Shakespeare; et puis, il y a cette harmonie, qui chez nous est fondée surtout sur les savants glissements de la mélodie, et là-bas sur les sautillements du rythme. Un traducteur anglais pourrait-il capter l'*Andromaque* ou la *Phèdre* de Racine sans perdre les trois quarts de leur charme divin? Non, sans doute. Et le problème est peut-être encore plus difficile, — en tout cas, il est plus complexe, — avec Shakespeare, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui vous promène des *concetti* pailletés et précieux de *Roméo et Juliette* à la trame sévère de *Jules César* et de celle-ci aux splendeurs orientales d'*Antoine et Cléopâtre*, en passant par les fantaisies bourgeoises des joyeuses matrones de Windsor et les fantaisies démoniaques des sorcières de *Macbeth*.

Cela dit pour marquer les limites qu'il ne semble pas possible de dépasser, je crois volontiers que la nouvelle tra-

duction de M. Messiaen est la plus exacte, la plus fidèle. L'auteur est professeur agrégé d'anglais au lycée Charlemagne; il a l'érudition, il est visible qu'il a travaillé longuement et minutieusement son sujet. En pareil cas, le dernier venu profite légitimement des lumières qu'ont apportées ses devanciers, — il en profite, mais à condition de s'y débrouiller et de savoir choisir entre les vraies clartés et les fausses lueurs. Cela, qui n'est pas toujours si commode, demande des connaissances étendues, des études consciencieuses, et en outre un discernement sûr, un jugement droit. M. Messiaen s'est tiré de l'épreuve à son honneur.

Notre public (j'entends le public lettré) ne sait pas assez combien il faut de qualités pour ne pas se laisser égarer dans le labyrinthe d'hypothèses qui enveloppe et recouvre l'œuvre shakespearienne. Et, en écrivant ces lignes, je ne fais pas allusion aux pires folies, à ces romans extravagants, commencés 250 ans après la mort de Shakespeare, et par lesquels on s'est ingénié à faire croire aux sots et aux ignorants que le Stratfordien était un idiot, qui ne savait ni lire ni écrire et qui passait son temps à récolter des maladies honteuses dans les mauvais lieux, pendant qu'un noble seigneur (Bacon pour les uns, Derby pour les autres, Rutland pour un troisième, Oxford pour un quatrième, etc., etc.) consacrait les vingt-cinq plus belles années de sa vie à composer en secret, pour les attribuer au triste sire, les plus admirables chefs-d'œuvre de l'humanité. Ces histoires insensées ont pu fleurir quelque temps en Amérique; en Angleterre, elles n'ont jamais contaminé un cerveau sain et renseigné. En France, elles ont profité parfois de l'ignorance fâcheuse où est notre public, à l'égard des problèmes shakespeariens. Mais M. Messiaen connaît trop bien ces problèmes pour se laisser circonvenir. Il faut dire, du reste, que, sur cette question, il est en parfait accord avec l'Université française qui, elle non plus, n'a jamais marché, — à part l'exception (trop connue) qui confirme la règle.

Mais en dehors des romans pour les fous et les nigauds, les petites énigmes se dressent à chaque pas, dès qu'on étudie l'œuvre. Et, d'abord, il n'est que peu de pièces qui échappent au soupçon d'avoir été retouchées, altérées, par des mains

étrangères. On sait que, la propriété littéraire n'étant pas protégée au temps d'Elisabeth, les théâtres de Londres faisaient de leur mieux pour que leurs pièces à succès ne fussent pas publiées et ne devinssent pas ainsi la proie des troupes d'acteurs non autorisés (*common players*). C'est pourquoi il est reconnu que la plupart des éditions qui, du vivant de Shakespeare, furent faites de ses pièces séparées, étaient des éditions de *pirates*, produites contre le gré du théâtre et de l'auteur lui-même. C'est pourquoi aussi le texte de ces éditions, obtenu par des moyens sans scrupule, fourmille d'erreurs. Il y a bien le fameux in-folio de 1623, c'est-à-dire le recueil des œuvres complètes, publié sept ans après la mort de Shakespeare par deux acteurs de sa troupe. Mais il est prouvé qu'il a été fait avec beaucoup de négligence et que les deux acteurs se sont contentés souvent de reproduire les mauvais textes de telles éditions *piratées*. Entre ces textes divers, l'exégèse choisit et s'arrange comme elle peut.

Là-dessus, depuis une vingtaine d'années, sont survenus les *désintégrateurs*. En outre des pirateries saboteuses, ceux-ci imaginent que divers auteurs du temps de Shakespeare ont collaboré à une partie de ses pièces, et ils rejettent tous les passages qu'ils jugent indignes du génie shakespearien. Et, comme l'œuvre du Stratfordien, des premiers essais aux suprêmes épanouissements, est très inégale, c'est un vrai massacre. Mais ces révolutionnaires ne s'entendent guère entre eux. Et, tandis que M. Robertson sabre la moitié de l'œuvre, M. Dover Wilson se livre à un élagage passablement plus modéré.

M. Messiaen, dans ce fouillis, s'est conduit avec sagacité et sagesse. Chaque pièce traduite est précédée d'une notice où il indique les sources de l'ouvrage, sa date approximative et les suppositions diverses de l'exégèse, — tout cela assez succinct, mais suffisant et bien exposé. Il signale les hypothèses contradictoires, — le plus souvent sans prendre parti. Il a raison. Au lecteur de choisir, s'il en éprouve le besoin!

Le livre débute par une notice sur la vie de Shakespeare, — ou plutôt sur ce qu'on en sait, car M. Messiaen s'est strictement renfermé dans les limites connues. Rien de romancé, rien d'aventuré, contrairement à l'usage des tourmenteurs

de Shakespeare, et c'est de cette honnête prudence que, moi poète, ami de l'imagination, je le louerai le plus; car cette imagination, je l'aime trop pour ne pas être indigné contre elle quand, dans une question historique, elle se permet de bafouer la vraisemblance et de faire la nique à la raison.

M. Messiaen croit que Shakespeare resta, comme sa famille, attaché au catholicisme. C'est une probabilité que la critique anglaise commence à admettre, après y avoir mis longtemps une réticence entretenue par le préjugé protestant. Ce qui est sûr, c'est l'hostilité constante de Shakespeare envers la secte des Puritains. Mais, dans cette nature si complexe de l'homme aux cent mille âmes, la religion catholique elle-même n'était pas sans mélange. Shakespeare est un homme de la Renaissance, et dont le génie contient de tout : du paganisme, du moyen âge, du modernisme en avance sur son temps. Si le purgatoire du spectre d'Elseneur est catholique, le monologue d'Hamlet est plein de doute, et d'Hamlet à Macbeth et à Prospéro, l'idée à laquelle Shakespeare revient toujours, c'est que l'homme est un simple acteur et que sa vie est un rêve dramatique, — rêve qui continue peut-être dans le sommeil de la mort.

Et son génie s'accorde avec sa philosophie; car ses personnages, si intensément vivants qu'ils soient, ne sont pas circonscrits, mais débordent leur cadre matériel, se prolongent dans le rêve et nous y entraînent avec eux. Et là, chacun de nous les voit à sa manière. Et c'est Hamlet, mille fois exploré et toujours énigmatique. C'est Caliban, dont justement M. Messiaen s'occupe dans son volume. Pour tel commentateur, cet esclave de Prospéro est « un prodige de cruauté, de méchanceté, d'orgueil, d'ignorance, de paresse, de gloutonnerie, de luxure. » A l'autre extrémité, un critique-poète « le conçoit comme un créateur de religion primitive, de dieux et de mythes personnifiant les phénomènes de la nature ».

Pourquoi ces deux aspects n'auraient-ils pas chacun une part de vérité? La nature intérieure est si complexe, si profonde! J'ai écrit un poème que le lecteur a pu trouver plus haut et qui est intitulé *Poésie, chandelle morte.* Il roule sur cette idée que naguère, chez les paysans qui ne savaient

ni lire ni écrire, et qui n'apprenaient les grands événements publics que très confusément au bout de plusieurs semaines ou de plusieurs mois, il pouvait y avoir parfois plus de poésie que dans ce monde moderne où les journaux, la radio, tous les commérages de l'actualité sont diffusés immédiatement jusqu'au fond des hameaux. Et, en effet, on m'a rapporté, dans mon enfance et ma jeunesse, des traits bien saisissants d'imagination, d'invention, de fantaisie, de cocasserie, qu'avaient semés, sur leur petit coin perdu, de pauvres êtres illettrés, qui n'étaient, pour les gens instruits, que des Calibans stupides, livrés à toutes les erreurs de la complète ignorance et capables, comme le personnage de Shakespeare, de prendre les charlatans pour des génies et les thaumaturges pour des demi-dieux. A cette époque, il y avait un folklore vivant; il n'y en a plus que le souvenir. Trop saturés de nouvelles extérieures, de couplets des beuglants parisiens, de lambeaux de tout et de partout, nos villages ont perdu la solitude qu'avait connue Caliban; leur imagination a perdu le besoin de créer. D'active devenue passive, elle se satisfait d'aller à la remorque, derrière les merveilles de la science, qui ne l'étonnent plus. Ces merveilles, elles ont tué le merveilleux.

Aujourd'hui, l'île de Caliban ne serait ni surprise ni toujours charmée d'entendre dans l'air des voix et des chants. Hélas! quand je veux penser un peu sans être obligé de me boucher les deux oreilles, où donc retrouver le bon silence créateur?

Revenant au livre de M. Messiaen, j'aurais pas mal de choses à en dire, et voici que je n'ai plus la place. Je me bornerai à trois petites remarques, choisies au hasard.

1° Dans les *Deux Gentilshommes de Vérone,* quand le joyeux Launce appelle du nom de Citron son mémorable cabot, il ne faudrait pas que le lecteur s'écriât : « Tiens! voilà une preuve que Racine s'est inspiré de Shakespeare. » Car, dans le texte anglais, le chien de Launce s'appelle Crab, nom qui évoque plusieurs choses mordantes et pinçantes, mais non pas un Citron. Et Racine n'a certainement jamais connu l'œuvre de Shakespeare.

2° Où le Stratfordien a-t-il pris la fantaisie (qui n'est pas précisément traditionnelle) de représenter les fées avec des tailles de petites poupées (dans le *Songe d'une nuit d'été*, — dans *Roméo*, tirade sur la reine Mab, etc.)? Je ne vois pas qu'aucun commentateur ait résolu cette question, qui me paraît intéressante.

3° Dans le passage de *Comme il vous plaira* où Rosalinde, en plaisantant, dit à son fiancé qu'elle pleurera « comme Diane dans la fontaine », il n'est pas impossible que (comme le suppose M. Messiaen après Steevens) Shakespeare ait pensé à telle statue de la déesse, qui versait par ses seins des jets d'eau dans une fontaine de Londres. Mais il est probable, comme quelqu'un s'en est avisé récemment, que la phrase de Rosalinde contient un trait de malice visant la *Diana enamorada*, de Montemayor, roman pastoral, alors célèbre, auquel Shakespeare a emprunté pour plusieurs de ses comédies et où une Diane qui n'est pas déesse, mais simple bergère, a des aventures près d'une fontaine champêtre et pleure plus souvent qu'à son tour. Le plus curieux, c'est que la plaisanterie shakespearienne a dû inspirer à Vigny son grand vers de mélancolie romantique : « Pleurant comme Diane au bord de ses fontaines... » (*Maison du berger*). — Mais Vigny avait cru certainement qu'il s'agissait de la sœur d'Apollon en personne.

Je m'arrête, en espérant qu'on aura encore à parler ici de la tâche assumée par M. Messiaen, car son premier livre (près de 1.500 pages, contenant toutes les comédies) doit être suivi de trois autres volumes, qui donneront les drames historiques, les tragédies, enfin les poèmes lyriques et les sonnets.

Cette œuvre étant faite dans un bon esprit et dirigée dans une bonne voie, je lui souhaite, de tout cœur, bonne chance.

LOUIS MANDIN.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le Monde et les Cours. Mémoires de S. A. R. le Prince Christophe de Grèce. Paris, Librairie Plon. — La Finlande.

Tous les livres de ce genre commencent de la même façon, prévient l'auteur. L'éducation moyenne d'un jeune garçon ne varie

guère d'un pays à l'autre. Gouvernantes et écoles sont plus ou moins semblables par le monde entier. Si cette narration vous ennuie, passez un chapitre ou deux au début, et j'espère bien que vous commencerez à vous intéresser à ce livre pour tout de bon avant d'être parvenu à la moitié.

Voilà un conseil qu'on n'aura pas à suivre, d'autant que, dès les premières lignes de ces mémoires, on est captivé par la franchise de l'auteur, par son intelligence, par son talent d'écrivain. Contés par un autre que le prince Christophe de Grèce, ces souvenirs d'enfance et de jeunesse eussent été une corvée pour le lecteur. Mais le prince Christophe sait observer et sa façon de raconter est bien agréable. Le rappel des jours passés est non seulement émouvant, il est aussi passionnant. C'est un document où puiseront à foison la grande et la petite histoire. Le prince Christophe a connu une foule de gens et de choses dans presque tous les pays du monde, et il a su les bien voir. Il a de l'esprit, de la sensibilité et il est plus libre dans ses jugements que ne le serait le plus libéral des ministres et des diplomates. Les grands de ce monde ne lui en ont pas imposé. Il a vécu dans leur intimité, il sait que, comme ceux sur qui ils règnent, ils ont aussi leurs faiblesses, leurs travers, leurs défauts. Le prince Christophe ne dissimule ni les uns ni les autres, il lui arrive de s'en égayer parfois avec une malice exempte de méchanceté. Rien de rébarbatif dans les portraits qu'il trace d'Edouard VII, de Nicolas II, du roi Christian de Danemark et les croquis de leurs cours. Les originaux n'y manquaient point; il nous les dépeint tels qu'il les a vus — et qu'ils ne se voyaient pas. Athènes, Londres, Pétersbourg revivent sous sa plume avec leur faste et leur pompe, mais aussi avec leurs côtés comiques. Nous n'avons pas affaire, Dieu merci!, à un peintre officiel, à un Detaille, à un Baschet, à un Georges Scott. Des points de suspension, ici et là, semblent indiquer que ce sont des fragments de ses mémoires que le prince Christophe nous donne; j'espère qu'il a fait tirer quelques exemplaires hors commerce de ses mémoires complets, à l'intention des historiens futurs.

Le prince Christophe a vu tant de trônes chanceler, tant de rois et de princes finir misérablement ou tragiquement,

qu'il en est arrivé à avoir sur la fragilité des grandeurs humaines les vues de Bossuet (1).

Les pages les plus intéressantes de ses mémoires sont celles qui se rapportent à l'Hellade.

Tout le monde sait, ou devrait savoir, que la dynastie grecque actuelle est de souche danoise. C'est à son corps défendant que le prince Guillaume, fils du prince Christian de Danemark, accepta de ceindre la couronne que lui offrit l'Assemblée nationale hellénique, sous la pression des Puissances. Il avait dix-huit ans, il quitta à regret l'école des cadets de la marine à Copenhague. Sous le nom de Georges Ier, Roi des Hellènes, il fut un monarque sage et débonnaire. Les Hellènes sont ce qu'ils furent de tout temps : un petit peuple vif, intelligent, industrieux, individualiste de tempérament et aventureux, qui a les défauts de ses qualités ou les qualités de ses défauts, comme on voudra. A peine rendu à la liberté, le peuple grec reprit goût à la lutte des factions qui lui furent toujours fatales. Le rôle du roi Georges fut plutôt dificile, car, comme le remarque le prince Christophe, « la situation de roi importé a quelque similitude avec celle d'un enfant adoptif que l'on accable de tendresse un moment pour lui reprocher l'instant d'après ses caractéristiques étrangères. » Georges Ier ne se faisait pas illusion là-dessus, aussi disait-il à ses enfants : « Vous ne devez jamais perdre de vue que vous êtes des étrangers dans ce pays, mais vous devez le faire oublier à ses habitants. » Lui-même s'y prit si adroitement, qu'il se naturalisa pour ainsi dire. Quant à ses fils, ils eurent tous l'amour de l'Hellade et le souci de ses intérêts, à commencer par Constantin Ier qui, ayant conduit deux fois son peuple à la victoire, fut de son vivant même légendaire. C'est une belle figure, qui fut calomniée outrageusement. Mais l'histoire lui rendra, tôt ou tard, justice. Georges Ier et ses fils et successeurs ont réussi ce miracle de rendre la royauté populaire dans un pays où il ne semblait pas possible qu'elle pût s'acclimater. Georges II continue la politique de Georges Ier et de Constantin Ier.

« Le trône n'est bien sûr pour aucun roi de nos jours, mais

(1) Cet article était à la composition quand les journaux ont annoncé la mort du Prince Christophe.

j'ai, quant à moi, la plus grande confiance dans l'avenir de la Grèce, écrit le prince Christophe. Son souverain a toutes les qualités requises pour faire un bon roi. Il est sincère, a du bon sens et sait ce qu'il veut sans pour cela avoir des idées préconçues. Il possède le même esprit de justice qu'avait notre père ainsi que sa faculté de savoir se rendre compte du point de vue de l'adversaire et il sent quand il est judicieux de céder et quand il faut tenir bon. Bien que son règne n'ait précisément pas été jusqu'à présent une sinécure, il a réussi à se faire à la fois aimer et respecter.

Il a fait, pour son premier ministre, un choix des plus heureux en le général Metaxas, ami loyal et dévoué du roi Constantin tout d'abord, puis de son fils... »

Nul choix en effet n'eût pu être plus heureux. Le général Metaxas purgea son pays du communisme qui était à la veille de plonger la Grèce dans la pire des catastrophes. Il agit promptement, vigoureusement et, sans hémorragie, épargna au pays les horreurs de la guerre civile auxquelles n'eussent pas manqué de s'ajouter celles de la guerre étrangère. Cela fait, ayant dissous partis et parlement, il se mit au travail et invita ses concitoyens à en faire autant. Le général Metaxas s'est révélé un homme d'Etat subtil et sage. Les réformes qu'il a introduites pour le plus grand bien de la Grèce et des Grecs lui font honneur. Il devrait être aussi honorablement connu en Europe que Salazar. Mais il est modeste et sans ambition personnelle, n'ayant cure et souci que de la prospérité et de la grandeur de la petite Grèce, dont Moréas disait : « La Grèce est une hydre renaissante... et bienfaisante. Elle ne retrouvera pas d'Hercule. La Grèce !... Aujourd'hui les Romains parlent italien, mais les Grecs parlent toujours grec. » Sous le gouvernement de ce militaire, la Grèce ne cherche querelle à aucun de ses voisins, elle entend au contraire collaborer avec chacun d'eux. Elle a trouvé la voie de sa Renaissance. Il y a deux ans, au cours d'un petit voyage, j'ai eu le privilège d'être reçu en audience par M. Metaxas. Le *Mercure de France* est très considéré à Athènes. Il me servit de caution et d'introducteur. M. Metaxas m'accueillit dans son bureau du ministère des affaires étrangères, très clair, sobrement meublé, avec un goût très sûr.

Il était en civil et toute sa personne était d'une grande simplicité. Il répondit en français aux questions que je lui posai.

La Grèce fait partie de l'Entente balkanique et les quatre Etats balkaniques suivent en parfait accord une commune politique extérieure, me dit-il. L'Entente balkanique se tient en dehors des groupements européens, mais elle donne toujours son appui aux puissances qui travaillent sincèrement pour le maintien de la paix.

Relever le sentiment national et restaurer l'esprit national du pays quant aux idéaux qui ont toujours inspiré l'hellénisme; intensifier la défense nationale, bien que nous aspirions à la paix et précisément à cause de cela même; relever les classes les plus pauvres et les plus déshéritées de la population qui étaient jusqu'ici abandonnées à elles-mêmes en prenant des mesures favorables aux ouvriers, aux paysans, aux employés, etc., telle est la politique nationale poursuivie par mon gouvernement, qui combat le communisme, quelle que soit la forme sous laquelle il se manifeste.

Ordre, sécurité, travail et discipline, voilà mon programme.

Ce dont je suis fier, c'est que, quelque grandes qu'aient été les difficultés que j'ai eu à surmonter, j'en ai triomphé sans avoir à répandre une goutte de sang. C'est quelque chose.

C'est quelque chose, en effet, quelque chose de rare et de grand, dont M. Metaxas peut à juste titre s'enorgueillir.

« Le passé est le passé, point de regret, c'est ma devise », a ajouté M. Metaxas.

Aussi peut-il regarder l'avenir avec confiance.

J'ai saisi la première occasion, un peu tardivement, à propos des mémoires du prince Christophe, pour rendre hommage à l'homme d'Etat qui s'est dévoué tout entier à la renaissance de son illustre pays, qu'il illustre lui-même par sa politique aussi ferme que clairvoyante. Les circonstances font que les paroles deviennent très opportunes.

AURIANT.

§

La Finlande. — L'héroïque défense de la Finlande lui a valu l'admiration du monde entier. Mais que sait-on de ce pays et de ce peuple, passés subitement au premier plan de l'actualité? Que sait-on de son passé, de ses traditions? Peu de chose, il faut l'avouer, et ce que l'on sait, on le sait mal.

C'est ainsi qu'une propagande, bien intentionnée, certes, mais trop imaginative, a voulu faire de la Finlande une sorte de réplique de la Pologne, un Etat martyr, une proie pantelante que de puissants voisins se sont disputée pendant des siècles.

Ceux qui aiment et connaissent la Finlande, ceux qui ont goûté le charme discret de ce pays paisible, de ce peuple travailleur et courageux, ne peuvent que regretter de les voir méconnus ou, pire encore, présentés dans les miroirs déformants d'une présomptueuse ignorance.

Je crois que ce bref résumé de la *véritable* histoire de la Finlande pourra contribuer à mieux faire comprendre le véritable sens des jours tragiques qu'elle traverse.

La Finlande, en tant qu'Etat, est née en 1809; avant, ce pays n'était qu'une ancienne province suédoise, différente des autres par sa langue et sa race, mais politiquement incorporée au royaume.

Après les embrassades de Tilsit, Alexandre Ier, talonné par Napoléon, dut se charger de faire entendre raison au roi de Suède Gustave-Adolphe IV, qui refusait obstinément d'adhérer au blocus continental.

Les Suédois, vaincus, signèrent à Fridrichsham un traité de paix par lequel ils cédaient la Finlande à la Russie.

Alexandre Ier, souverain libéral, élève de La Harpe, résolut de transformer l'ancienne province suédoise en Etat indépendant, dont il serait le grand-duc.

Peut-être cherchait-il aussi à donner satisfaction, dans ces modestes limites, à cette soif de réformes qu'il n'osait encore appliquer à la Russie.

Quoi qu'il en soit, la Finlande eut dès lors son administration particulière, son armée, sa monnaie et même une Diète, ébauche de parlement, que la Russie ne reçut qu'un siècle plus tard.

L'empreinte de la domination suédoise avait profondément marqué la vie du pays; le suédois restait la langue officielle et littéraire et c'est en suédois qu'écrivait le célèbre auteur finlandais Rüneberg.

L'empereur Alexandre II libéra la Finlande de cette servitude en faisant du finnois la langue d'Etat; désormais, on

parla, on écrivit, on imprima en finnois et la littérature nationale en reçut un magnifique essor.

Les tsars aimaient leur grand-duché et veillaient jalousement à embellir le pays aux frais du budget de l'Empire.

C'est ainsi que l'empereur Nicolas Ier forma le plan de doter la Finlande d'une capitale toute neuve, qui serait la ville la plus moderne et la plus belle qui se puisse imaginer. Il choisit, auprès de la forteresse de Svéaborg, un emplacement occupé par un village que les Suédois appelaient Helsingfors et les Finnois Helsinki.

C'est ici que s'éleva une ville, dont le plan avait été conçu, jusque dans les moindres détails, par Nicolas Ier lui-même. Les empereurs de Russie étaient de grands bâtisseurs devant l'Eternel; ils avaient si j'ose dire, la passion de l'*urbanisme*, des perspectives, des avenues, des places et des monuments, qui font de Saint-Pétersbourg l'une des capitales les plus majestueuses du monde.

Le tsar appliqua ces principes à la construction d'Helsingfors, et le touriste admire encore de nos jours ses larges voies, ses beaux monuments, sa cathédrale, cet aspect de capitale en miniature qui distingue tellement cette cité des autres villes, vieillottes et charmantes, mais provinciales, du pays.

Les tsars venaient fréquemment passer dans leur grand-duché quelques semaines au cœur de l'été; le yacht impérial avançait doucement le long du rivage capricieusement découpé, au milieu d'un essaim d'îlots verdoyants. Puis on jetait l'ancre; des chaloupes transportaient la famille impériale et sa suite vers la berge, où mourait un faible ressac, et c'étaient des journées de vie en plein air, de joyeuses promenades, loin de l'écrasant fardeau du pouvoir et de la tyrannie de l'étiquette.

Mais si les tsars aimaient la Finlande, leurs sujets le leur rendaient bien. Le monument élevé par eux à Alexandre II en face du Sénat était toujours fleuri et ces couronnes, ces gerbes, ces modestes petits bouquets que j'ai vus au pied de la statue du tsar-libérateur, je les ai retrouvés, toujours renouvelés toutes les fois que le hasard et la fantaisie m'ont fait revenir dans cette ville si singulièrement attirante.

Puis, un nuage passa. Le haut commandement russe s'avisa que Saint-Pétersbourg n'était qu'à une vingtaine de kilomètres de la frontière finlandaise, donc, en cas de guerre, dangereusement exposé à un coup de main, l'armée finlandaise étant insuffisante pour protéger les abords de la capitale.

On voulut donc unifier l'armée impériale en y incorporant les Finlandais. Ils protestèrent que c'était faire atteinte à leurs droits; on se bouda quelque temps, puis tout s'arrangea et le grand-duché conserva son indépendance.

Mais les choses se gâtèrent avec la création de la Douma. La Russie venait de s'offrir un parlement tout à fait dernier cri, élu au suffrage universel, divisé en partis qui s'injuriaient entre eux et ne faisaient trève que pour injurier ensemble le gouvernement. C'était trop beau pour en priver la Finlande; aussi le ministre Stolypine, soutenu par la Douma, résolut-il d'étendre à la Finlande les bienfaits du régime parlementaire de l'Empire.

Les Finlandais s'en défendirent énergiquement : leur Diète et leurs grands-ducs leur suffisaient.

Le gouvernement insista; les Finnois tinrent bon. Les relations s'aigrirent sans que la situation changeât. On arriva ainsi au moment de la guerre, qui reléga toutes ces questions au second plan. Puis ce fut la révolution; des bandes de matelots russes avinés inondèrent Helsingfors; on vit le sang couler et le lieutenant Polivanof assassiné par son équipage. Pendant le service funèbre, des matelots firent irruption dans l'église et, défilant devant le cercueil, ouvert selon le rite orthodoxe, ils crachèrent au visage du mort. La veuve, sanglotant, essuyait avec son mouchoir le visage souillé en suppliant les misérables de cesser leurs outrages. Mais, la repoussant brutalement, ils renversèrent le cercueil, jetèrent à bas le corps, les cierges, les couronnes et sortirent en braillant des chansons révolutionnaires.

Telles furent les beautés que la liberté conquise offrit à l'admiration des Finlandais. Cela ne leur plut pas et, puisque le tsar avait abdiqué, que l'union personnelle qui liait la Finlande à la Russie se trouvait ainsi rompue, les Finlandais demandèrent, exigèrent leur indépendance.

Entre temps, le piteux Kérensky, déguisé en femme, avait

fui sous les huées. Lénine accueillit favorablement les demandes de la Finlande, en se promettant bien de la transformer en république soviétique.

Chaque peuple, même le plus honnête, a ses déchets et sa racaille. Ce fut elle qui se groupa en Finlande autour des garnisons de l'armée rouge pour renverser le faible, l'inconsistant gouvernement Svinhufvuds. La situation était tragique, plus même : désespérée.

C'est alors qu'apparut le sauveur.

Le baron Gustave Mannerheim, né en Finlande, avait fait une brillante carrière dans l'armée impériale et s'était couvert de gloire au cours de la guerre du Japon et de la Grande Guerre. Au moment de la révolution, il était lieutenant-général à la suite de Sa Majesté et commandait une division sur le front.

Kérensky avait essayé de lui confier un corps d'armée, mais il n'y avait plus d'armée; il n'y avait plus que des bandes de déserteurs.

Après le coup d'Etat bolchéviste, Mannerheim rentra en Finlande, imposa sa volonté au fantôme de gouvernement et, mettant tranquillement dans sa poche l'ordre par lequel le tremblant Svinhufvuds lui interdisait d'agir, il attaqua, dans la nuit du 27 janvier 1918, la garnison de Lappua avec une poignée de volontaires sans armes.

C'est avec celles qu'on enlevait aux rouges que le général Mannerheim arma ses soldats. En trois mois, toute la Finlande, sauf la bande côtière, était libérée; le 2 avril, des renforts allemands débarquèrent à Hangoe, un peu comme les carabiniers d'Offenbach. Ils participèrent bien aux dernières opérations de nettoyage, mais il est faux de dire qu'ils sauvèrent la Finlande. La gloire en revient aux Finlandais eux-mêmes, commandés par leur héros national, le général Mannerheim, auquel la nation reconnaissante offrit un bâton de maréchal qui jamais ne fut mieux mérité.

Je ne doute pas de la victoire finale de la Finlande; mais si cet héroïque pays, entré déjà dans la légende, devait succomber sous l'avalanche rouge, sa gloire n'en serait point ternie. Mais l'honneur de l'Europe en souffrirait.

JEAN JACOBY.

LETTRES FINLANDAISES

Sillanpää. — F. E. Sillanpää, le lauréat du prix Nobel de 1939, naquit en 1888 dans une chaumière. Son père appartenait à l'humble catégorie de paysans sans terres; il n'était pas tout à fait un serf, mais sa condition rappelait celle des serfs du moyen âge, en ce sens qu'il payait le loyer de sa cabane et du lopin qui l'entourait en prestation de travail. Sa mère avait eu un enfant toute jeune, alors qu'elle était servante. C'était le sort de bien des jeunes filles de sa classe. Rentrée chez elle pour accoucher, il semble qu'elle avait, dans un moment de désespoir, été tentée d'étouffer le nouveau-né; mais sa propre mère avait réussi à la détourner de son dessein en l'effrayant de l'enfer. Cet enfant mourait d'ailleurs peu après, et la jeune fille, qui habitait ensuite avec une parente, gagna quelque temps sa vie en bûchant comme un homme aux besognes les plus dures, telles que creuser des fossés et élever des palissades, préférant ces dures tâches au métier de servante, parce qu'elle se sentait plus libre... De nouveau enceinte du fait du père de l'écrivain, elle se mariait. F. E. Sillanpää serait assurément devenu laboureur comme son père, si la générosité d'un mécène ne lui avait permis d'aller au lycée d'abord, puis de continuer ses études à l'université d'Helsingfors. Son désir d'alors, peut-être suggéré par son entourage, était de devenir médecin.

Mais les sciences naturelles ne l'attiraient nullement et durant son séjour à l'université, guidé sans doute par son instinct, il ne s'intéressa qu'aux problèmes esthétiques et philosophiques et ne fréquenta que les milieux artistiques et littéraires.

Au bout de cinq ans d'études, il rentra dans son village natal et commença à écrire. C'était en 1913.

Il se mit alors tout naturellement à peindre le milieu paysan duquel il était sorti. Mais il ne devint ni un redresseur de torts, ni un revendicateur social, ni un naturaliste esclave de détails, mais un panthéiste, un lyrique, bien qu'il se tînt toujours dans la réalité la plus exacte. Tout de suite, d'ailleurs, un sentiment d'adaptation à la vie, de résignation

stoïque, d'humour encourageant même, émana de ses œuvres. Humour bien différent de celui de Knut Hamsun, qu'il rappelle pourtant souvent. Et rien de surprenant à ce que les fils du Nord réagissent à l'unisson. Ne vivent-ils pas sous le même climat et à peu près dans les mêmes conditions économiques, lesquelles, peut-être plus que l'hérédité, façonnent les caractères? Sans compter que l'œuvre du grand Norvégien devait être connue de Sillanpää. Cependant, on peut dire que la psychologie de ce dernier, si elle n'a pas la puissance de celle d'Hamsun, est peut-être plus nuancée. Elle est aussi plus fouillée que celle de Maeterlinck, dont il a assurément subi l'influence.

Après ses premiers livres, où ses expériences personnelles l'amenèrent à traiter tout d'abord des rapports de l'homme avec la nature, puis des difficultés rencontrées par un déraciné vis-à-vis de son ancien milieu, Sillanpää ne devait pas tarder à étendre son champ d'observations. Un de ses plus grands romans, que certains considèrent comme son meilleur, date de 1919. Sous le titre de *Faible Misère,* l'auteur présente dans son héros, Juha, la personnification de toute une catégorie d'individus maladroits, tout instinctifs, charriés lentement à la surface du courant des événements qu'ils sont incapables de diriger, encore moins de braver. L'auteur fait preuve ici, non seulement d'une faculté d'observation minutieuse, mais encore d'une intuition géniale. La trame de *Faible Misère* se déroule de l'année de famine 1860 jusqu'à la guerre civile de 1918 entre les Blancs et les Rouges.

Toivola Jussi, Juha, Janne, de par son acte de baptême Johan Abraham Benjamson, était un petit vieux à tête antipathique. Dans ses dernières années, sa calvitie s'entourait d'une couronne de cheveux, autrefois bien lissés, mais qui dépassaient maintenant sa coiffure. Son visage était également couvert d'une rude toison brune, tel un chien, et seul le nez pointu se distinguait nettement. Les yeux, retranchés derrière les poils et ombragés de la visière de la casquette, ne paraissaient plus que deux points noirs, dans lesquels un honnête homme n'avait guère envie de fouiller. Il arrive qu'on évite le regard de certaines gens, mais pour d'autres raisons. Il n'existait rien de menaçant ni de sévère dans les yeux de Toivola-Jussi, un sourire plutôt, quelque chose qui vous faisait penser à un idiot, et quoi de plus éprouvant que

de rencontrer les yeux d'un idiot? Ne dirait-on pas que son sourire prétend être au courant de secrets qu'aucun de nous ne désirerait avouer?... Toivola-Jussi n'était pourtant pas un idiot. Bien que son cerveau fût desséché, il y régnait un parfait équilibre. Les paysans des alentours le considéraient même comme un malin, un habile conspirateur. Et comme il fut prouvé qu'il avait été mêlé d'une manière ou d'une autre à un meurtre perpétré durant la révolte, sa sentence fut prononcée sans grand scrupule. Une nuit de printemps, on mit fin à sa misérable vie, en même temps qu'à celle de huit autres de la même sorte. La mort de Toivola-Jussi fut caractérisée par un petit incident qui provoqua le rire, parce qu'il parut si typique. Les révoltés furent fusillés au cimetière, auprès d'une tombe entr'ouverte. Par hasard, Jussi fut le dernier de tous. Et il n'attendit pas, debout comme les autres, mais se coucha sur le tas de cadavres — peut-être pour être prêt au moment de la salve. Ceci lui ressemblait tellement... Mais il ne lui fut pas permis de demeurer ainsi, on lui ordonna de se dresser...

Jussi possède cette passivité flexible des Finnois, laquelle les rend capables des actions les plus inattendues. Rien n'empêche de croire qu'il aurait été de nos jours dans les rangs de ceux qui résistent si vaillamment à leurs puissants voisins.

Dans *Silja,* le livre le plus connu de l'écrivain et qui parut en 1931, c'est encore une existence inconsciente de la réalité que Sillanpää nous décrit. L'héroïne, Silja, se laisse aller avec ravissement à la vie, mais sans lui appartenir; sans souffrir non plus des compagnons indifférents ou grossiers qu'elle rencontre sur son chemin. A peine, d'ailleurs, si elle est sensible aux êtres bienveillants et délicats qui s'intéressent à elle. Au dire de l'auteur, Silja serait une synthèse de toutes les jeunes filles qu'il a connues. Mais, tandis que chez la plupart des jeunes filles cette période passive qui succède à l'adolescence est plus ou moins éphémère, on sent que Silja ne s'adaptera jamais, qu'elle demeurera toujours en marge et c'est pourquoi on accepte sa mort prématurée comme une conclusion naturelle et juste.

Silja, la jolie paysane, termina ses jours une semaine après la Saint-Jean, tandis que l'été était encore jeune. Lorsqu'on songe à la situation qu'elle avait occupée dans la vie, on peut dire qu'elle eut une fin plutôt digne. Bien qu'elle eût été une servante

sans famille, et bien que des étrangers eussent dû, à un moment au moins, prendre soin d'elle, elle n'eut jamais besoin de s'adresser à l'assistance publique. Sa vie ne fut donc même pas obscurcie de cette innocente laideur. La jeune fille n'eut que le temps d'accomplir son destin en souriant... Elle fut la dernière de sa famille. Personne n'attache d'importance à l'extinction de familles aussi modestes que la sienne, quoique leur fin présente autant de mélancolie que celle de maisons plus grandes et plus importantes.

On peut dire que Sillanpää est un peintre complet de la vie paysanne. Il ne l'enlaidit pas, mais il ne l'embellit pas non plus. Pas de bergeries enrubannées, pas de galerie d'êtres lubriques et répugnants et, si la dure vie de la glèbe moule le langage et la manière d'agir de ses personnages, elle ne peut uniformiser leurs cœurs.

J'ai dit que la philosophie de Sillanpää est conciliante. Il ne maudit pas la vie, loin de là, il la bénit au contraire :

Merci, Seigneur, toujours, et pour toutes les heures que j'ai vécues sur la terre. Puisque tu me donnas une sorte de vie à vivre. Même si les réponses aux questions que nous te posons sont indifférentes. Même si parfois elles font défaut...

A un autre endroit, pourtant, Sillanpää nous dira :

Le but de la vie humaine est d'en pénétrer la signification.

En même temps que l'un des maîtres de la description de la vie populaire dans un recoin de l'Europe, Sillanpää est aussi un lyrique, presque un sentimental. L'intimité avec la nature, à laquelle se prêtent plus que les autres les pays vides et surtout pauvres, lui est chère :

J'ai souvent parlé de l'été dans l'intérieur de la Finlande sans parvenir à rendre même un peu de ce que j'aurais souhaité. Jamais je ne pourrai écrire un livre où l'odeur de ces plantes que j'énumère parviendra au lecteur, ni l'essentiel du parfum qui s'élève de la cour et des sentiers autour d'une chaumière, au moment où le jour d'été s'évanouit, quand le soir est là, au mois des foins, avant la fenaison.

La langue finnoise, dans laquelle Sillanpää écrit ses livres, est chargée d'une poésie qui, traduite, devient presque un peu fade. Elle a la passivité plastique de certains des héros de l'auteur, tandis que la langue suédoise, laquelle fut la langue officielle en Finlande pendant longtemps, a l'activité

d'une culture qui s'alimente depuis des siècles à toutes les sources mondiales. C'est cependant en finnois que se sont conservés ces chants qui constituent l'épopée *Kalevala,* recueillis de la bouche des paysans et paysannes par Elias Lönnrot. Les Finnois ne sont pas des Lapons, comme on le croit facilement, bien que leur apparence dans tous les stades du monde, où ils se classent toujours parmi les premiers, dût corriger cette erreur. Ils sont un groupe ethnique indépendant, apparenté à celui des Hongrois, et les Suédois qui habitent la Finlande n'y sont qu'une minorité, mais une minorité importante et cultivée. « Le sort n'avait pu le détruire, dit Sillanpää en parlant de son peuple et en faisant allusion aux difficultés politiques que son voisinage avec la Russie lui a toujours values; il n'avait fait que l'épuiser. »

En terminant, qu'il me soit permis de souhaiter que l'humanité civilisée trouve la possibilité de sauver de l'anéantissement qui la menace cette nation, où la volonté de vivre s'affirme d'une manière aussi étonnante qu'héroïque.

G. M. DAHL.

VARIÉTÉS

Essai d'explication de l'attentat de Munich. — Des diverses hypothèses qui ont été mises en avant pour expliquer l'attentat de Munich, il n'en est pas qui paraisse résister à l'examen.

Première hypothèse : l'attentat est l'œuvre du chef de la Gestapo, Himmler, c'est-à-dire des dirigeants nazis ou, si l'on préfère, d'Hitler lui-même. Mobile : il s'agit de se créer de nouveaux prétextes à répression contre les ennemis du régime. Elle me paraît la plus invraisemblable et je crains que ce soit le souvenir de l'incendie du Reichstag qui ait pesé dans cette affaire sur l'imagination. Or l'incendie du Reichstag avait un sens : le régime nazi venait à peine de s'installer et ne disposait pas encore des pleins pouvoirs qu'il s'est octroyés depuis. Théoriquement, la représentation parlementaire, véritable bête noire d'Hitler, existait encore, et il s'agissait précisément de créer l'occasion propice et spectaculaire de s'en débarrasser, en même temps qu'on se débarrassait du parti communiste.

L'opération, d'autre part, était facile : Gœring, Président du Reichstag, logeant dans l'immeuble, était, si l'on peut dire, à pied d'œuvre. Il n'y avait plus qu'à trouver un bouc émissaire qui consentît à jouer le rôle du traître dans ce drame monté de toutes pièces. Ce rôle fut dévolu à l'innocent, dans tous les sens du terme, Van der Lubbe, dans la poche de qui il n'y eut plus qu'à placer une carte de membre du parti communiste et qu'on fit condamner à mort par la cour de Leipzig, mais dont personne ne peut affirmer qu'il a été exécuté. Et, dès le lendemain, le Parlement était supprimé comme était supprimé le parti communiste.

L'attentat de Munich, s'il avait été l'œuvre d'Hitler, on ne voit vraiment pas quel avantage le National-Socialisme pouvait en retirer. Au point où il en est, Hitler n'a plus besoin de prendre de gants s'il désire accentuer sa répression, qu'il s'agisse des juifs, des catholiques, des protestants, des monarchistes, des communistes et de quelques autres ennemis du régime. Point n'est besoin de faire sauter une salle historique, d'occasionner la blessure ou la mort de quelques soixante-dix partisans de la première heure pour obtenir un résultat facile à atteindre sans une mise en scène aussi sanglante. Mais il était par contre facile d'en mesurer les inconvénients du point de vue international et de prévoir l'énorme impression que cet attentat ferait à l'étranger, quel coup il porterait au prestige d'Hitler et quel doute il ferait naître désormais dans les esprits touchant la solidité du régime national-socialiste.

Deuxième hypothèse : l'attentat est l'œuvre de l'Intelligence Service. Hypothèse à écarter immédiatement, ne serait-ce que parce que c'est la version officielle allemande. Que le D. N. B., soucieux précisément de sauver le prestige du régime, soucieux de ne pas ébranler le slogan : « L'Allemagne, c'est Hitler et Hitler, c'est l'Allemagne », ait attribué à une puissance occulte étrangère l'organisation de l'attentat, rien de plus naturel, encore qu'il faille faire bon marché en ce cas de l'Intelligence Service allemand, dont il faut admettre qu'en pleine guerre, les frontières fermées, il s'est laissé berner par l'Intelligence Service anglais. Quand on songe aux précautions invraisemblables, minutieuses, que

comporte le moindre déplacement et le moindre séjour d'Hitler, comment admettre que des espions à la solde de l'Intelligence Service aient pu préparer en toute tranquillité un attentat de cette importance?

Troisième hypothèse : L'attentat est l'œuvre des ennemis du régime. Cette hypothèse, plus vraisemblable que les deux autres, soulève néanmoins, sous cette forme absolue, les mêmes objections que l'hypothèse précédente. On ne peut admettre en effet que la Gestapo ait laissé pénétrer dans la Burgerbräukeller des ennemis avérés du régime ou même simplement des suspects, mais il y a aussi la cascade des coïncidences qui dépasse la normale. Tout se passe vraiment trop bien pour Hitler dans cette hypothèse. Comment le Führer, qui est traditionaliste en diable, qui tient par-dessus tout à cette célébration de ses débuts dans l'histoire, qui chaque année parle au moins jusqu'à 10 heures et termine la soirée avec ses compagnons d'armes, comment le Führer a-t-il soudain l'idée d'abréger son discours et, l'ayant abrégé, de quitter précipitamment la Burgerbräukeller, en serrant hâtivement quelques mains, exactement 12 minutes avant que ne se déclanche la machine infernale?

Je sais bien que le D. N. B. met tout cela sur le compte de la Providence, laquelle, paraît-il, est particulièrement préoccupée du salut d'Hitler, mais il est permis de ne pas partager, sur ce point, l'optimisme du D. N. B.

Et pourtant l'attentat a eu lieu; il a causé 8 morts et environ 60 blessés. Il a détruit presque entièrement la grande salle de la Burgerbräukeller, sorte de temple national-socialiste. A quelques minutes près, il a failli supprimer tout l'Etat-Major du régime. Qui avait intérêt et tout à la fois avait les moyens de monter semblable attentat? La réponse ne me paraît pas douteuse : il ne peut s'agir que de membres en place du parti national-socialiste ayant des intelligences dans la Gestapo et pouvant par suite pénétrer avec une relative facilité dans les locaux de la Burgerbräukeller. Le mobile me paraît moins douteux encore : n'oublions pas que nous sommes à Munich, Mecque du National-Socialisme, premier foyer des nazis cent pour cent, précisément parce que Munich est peut-être *la seule ville d'Allemagne qui ait*

connu le régime communiste, régime dont ses habitants gardent encore un souvenir épouvanté.

Ne peut-on imaginer que certains des nazis de la première heure, dont le dogme essentiel était l'antibolchevisme, aient considéré comme une trahison inexpiable la collusion Hitler-Staline; qu'ils aient vu dans le pacte germano-soviétique, le partage de la Pologne et la main-mise sur les pays baltes par la Russie, les prodromes d'une nouvelle bolchévisation de l'Allemagne et que, cela étant, ils aient décidé de frapper un grand coup pour renverser la vapeur, pour atteindre les complices de cette trahison, et rendre le national-socialisme à sa mission primitive : la lutte à mort contre le bolchevisme?

Il est d'ailleurs possible qu'Hitler lui-même n'ait pas été, à l'origine, visé. Il ne faut pas oublier en effet que, jusqu'au 8 novembre au matin, la présence d'Hitler à cette fête commémorative n'était pas annoncée. C'était Rudolf Hess qui devait prendre la parole. Il est donc possible que l'annonce subite de la venue d'Hitler ait épouvanté certains des auteurs mêmes de l'attentat, qui peut-être n'avaient pas voulu cela et qui soudain réalisaient que leur complot dépassait les limites qu'ils lui avaient assignées. On peut dès lors imaginer que l'un des complices, pris de scrupules et qui voulait bien la mort de Hess et de quelques étoiles de deuxième grandeur, ait hésité à sacrifier Hitler en personne, alors qu'il s'agissait seulement de frapper son imagination. Et voilà qu'Hitler lui-même va prendre place sur la tribune qu'on peut considérer comme un échafaud puisque la machine infernale est placée de telle façon que l'homme qui est à la tribune est condamné à mort. Il n'est que d'observer la photographie publiée dans les journaux et qui montre clairement que la tribune a été pulvérisée. Dans ces conditions le complice s'arrange pour faire savoir à Himmler, lorsque celui-ci pénètre dans la Burgerbräukeller avec Hitler, que la salle va sauter à 21 h. 22. Himmler, qui sent ses responsabilités et qui au surplus ne se soucie nullement de mourir, prévient le patron. Comme il n'est plus possible de décommander le discours annoncé, — ce qui après coup indiquerait par trop qu'Hitler était au courant — le Führer prend

la parole, mais s'arrange pour terminer sa harangue 12 minutes avant l'heure fatale. Ceci explique peut-être le timbre de voix, tout à fait extraordinaire, qui a frappé ceux d'entre nous qui étaient à l'écoute, et qui donnait nettement l'impression de l'angoisse et de l'accablement. A 9 h. 10, Hitler s'échappe, c'est le cas de le dire, vers son train. Rien de plus normal, en apparence, car on invoque de graves questions urgentes à traiter à Berlin. Il laisse derrière lui un certain nombre de militants qui vont être sacrifiés, car, faire évacuer la salle, c'est avouer qu'on est au courant de l'attentat. A 21 h. 22, la machine fait explosion; le D. N. B. qui, entre temps, a reçu les instructions d'Himmler, publie, avec une hâte un peu surprenante, un communiqué donnant la version de l'Intelligence Service. Il annonce en même temps que la nouvelle de l'explosion a été donnée à Hitler dans son train en route pour Berlin, ce qui après tout est peut-être vrai, — et on promet spectaculairement un demi-million de marks pour qui découvrira les auteurs de l'attentat.

Si cette explication n'est pas la vraie, elle me paraît du moins plus plausible que celles qui ont été répandues par la presse et particulièrement par le D. N. B., car il n'est personne au monde qui puisse prendre au sérieux, même une minute, le roman policier échafaudé par M. Himmler, et dont Georg Elser est le principal figurant.

La puérilité de ses prétendus aveux le dispute à l'invraisemblance.

Voici les plus criantes de ces invraisemblances :

Georg Elser dispose, — je cite — « de plusieurs semaines pour déposer, au cours d'un travail minutieux, sa machine infernale dans une de ces colonnes de la Burgerbraü » (et il est de fait qu'une colonne n'est pas une armoire, qu'il doit falloir disposer à la fois de beaucoup de temps et de beaucoup de moyens pour insérer une machine infernale dans une colonne). Le même Georg Elser, ayant ainsi réalisé son projet, ne songe nullement à fuir, alors que les frontières sont ouvertes, mais attend, pour passer en Suisse, le soir de l'attentat et le moment précis où la frontière est fermée.

Ce même invraisemblable criminel revient à plusieurs re-

prises dans la Burgerbraü, uniquement pour écouter personnellement le tic-tac de la machine infernale, ce qui doit être une opération difficile étant donné que le même communiqué nous apprend que Georg Elser a installé un dispositif pour étouffer le bruit du mécanisme.

La vérité, c'est qu'on ne saura jamais sans doute le fin mot de l'affaire, mais une chose est certaine : Hitler, lui, ne peut pas ne pas savoir à quoi s'en tenir, et, si notre essai d'explication se rapproche de la vérité, on comprend assez bien que cet homme, qui s'imaginait peut-être réellement que toute l'Allemagne était derrière lui, a dû tomber, après cet attentat, d'une telle hauteur qu'il en est resté tout abasourdi. Et ses hésitations sur la route à prendre pour dénouer l'aventure dans laquelle il a engagé l'Allemagne deviennent dès lors une énigme beaucoup moins indéchiffrable.

CÉSAR SANTELLI.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Théophile Gautier chez Tahoser ou le voyage interrompu. Comment l'auteur du *Roman de la Momie* eut, sur ses vieux jours, l'occasion, qui n'était plus pour lui une aubaine, de réaliser le rêve de toute sa vie : faire le voyage d'Egypte, ce pays qu'il avait tant de fois décrit sans y avoir jamais été, et comment le sort (auquel il croyait) voulut que s'étant fracassé l'épaule à bord du *Mœris*, il connût, en ce pachalik, le supplice de Tantale, empêché qu'il se trouva de voir de ses yeux les sites fameux que son imagination avait évoqués avec tant de précision dans maints de ses contes et dans son fameux roman pharaonique. — On interrompt le récit de ce voyage à demi-manqué, qu'on se propose de reprendre dans une prochaine chronique, et, abandonnant le bon Théo à Alexandrie, on reproduit à propos d'une lettre de M. d'Aurevilly à Ernest Daudet le venimeux portrait-charge que ce cuistre de Pontmartin traça dans *Les Jeudis de Mme Charbonneau*, roman à clé, de l'auteur des *Diaboliques*, à qui Maurice Barrès rendit en 1886 un juste et bel hommage. Au bas de la page 714, le lecteur trouvera un plaisant croquis à la plume par Roger de Beauvoir. — Où on voit Paul Adam solliciter d'Emile Zola, que, deux ans plus tôt, il avait imprudemment traité de « Maître du néant », une préface pour *En décor.* — Stanislas Rzewski, neveu, par alliance, de M. de Balzac, gentilhomme polonais, écrivain français et homme cosmopolite et original.

Le 27 mai 1867, **Théophile Gautier,** en compagnie d'Edmond de Goncourt et de quelques amis, flânait dans les allées du parc de l'Exposition Universelle.

En cette Babel d'industrie, c'était comme une promenade dans un songe, où un élève de l'Ecole centrale aurait montré à Paris,

inondé du rendez-vous des peuples et de la fraternisation de l'Univers, un raccourci en liège de tous les monuments de la terre.

Les choses, autour de ces messieurs, prenaient

un aspect fantastique. Le ciel du Champ de Mars revêtait les teintes d'un ciel d'Orient; le tohu-bohu des constructions silhouettait, sur le violet du soir, la découpure d'un paysage de Marilhat; les dômes, les kiosques, les minarets colorés mettaient dans la nuit parisienne les transparences reflétées de la nuit d'une cité d'Asie; le bœuf gras empaillé du boucher primé Fléchelle blanchissait des blancheurs sacrées d'Apis...

Edmond de Goncourt se souvenait de Coriolis, et Gautier se disait avec mélancolie qu'il avait visité Venise, Grenade, Moscou, Athènes, Constantinople, toutes les villes qu'aux temps héroïques du romantisme, il avait souhaité voir, — toutes, sauf celle vers laquelle il avait été le plus attiré : le Kaire.

Chaque homme, poète ou non, se choisit, avait-il écrit, une ou deux villes, patries idéales, qu'il fait habiter par ses rêves, dont il se figure les palais, les rues, les maisons, les aspects d'après une architecture intérieure, à peu près comme Piranèse se plaît à bâtir avec sa pointe d'aquafortiste des constructions chimériques, mais douées d'une réalité puissante et mystérieuse. Qui jette les fondations de cette ville intuitive? Il serait difficile de le dire. Les récits, les gravures, la vue d'une carte de géographie, quelquefois l'euphonie ou la singularité du nom, un conte lu quand on était tout jeune, la moindre particularité, tout y contribue, tout y apporte sa pierre.

C'est ainsi, à la lettre, qu'il avait lui-même bâti l'Egypte, où il n'était jamais allé. Au salon de 1834, il avait, pour la première fois, reconnu sa patrie idéale. En extase devant la *place de l'Ezbékiék*, de Marilhat, une toile qui lui semblait représenter l'Egypte « avec un éblouissement de chaleur, un vertige de lumière, une exubérance de végétation incroyables », fasciné par le « monstrueux caroubier au feuillage vert noir qui jetait des ombres bleues sur le sable orange, aux branches tordues, enlacées comme des nœuds de serpents boas », il avait compris qu'il était né Turc, non pas Turc de Constantinople, mais Turc du Kaire; dès lors,

à Paris, il s'était senti en exil. Etranger dans son propre foyer, des nostalgies inverses l'avaient tourmenté. Sur le boulevard, il s'était retourné sur les *effendis* de la mission égyptienne, « si superbes, si élégants et si fiers sous leurs vêtements tout roides d'or et de broderies », enviant leur bonheur de posséder « cinq à six vestes de différents rouges, posées les unes sur les autres », de marcher avec des pantalons aussi amples que des jupons, les pouces dans leurs ceintures. Déguisé en *effendi,* sur son pasage, il avait vu les bourgeois se retourner comme il s'était retourné lui-même sur les sujets de Méhémet-Ali, le dévisageant avec curiosité, comme s'il fût débarqué de Rosette ou d'Alexandre. Des femmes s'étaient récriées sur sa beauté, et lui avaient souri. La méprise n'avait duré qu'autant que sa fantaisie. Il avait visité l'exposition des antiquités égyptiennes, s'arrêtant longuement devant les tables d'Abydos et la collection Mimaut qui évoquait les siècles fastueux des Pharaons et des Ptolémées. Les médailles d'or rangées dans les tiroirs vitrés, les bijoux, les boucles d'oreille, les bagues, les anneaux, les sigillaires, les bracelets, les toilettes en bois de cèdre garnies de leurs buires en jaspe rubanné et contenant encore des essences, du fard et de la peinture pour les yeux, tout cet arsenal de la coquetterie égyptienne l'avait fait rêver. Sur les tables, des figurines étaient rangées, de jade, de pâte verte et bleue, de bois de sycomore ou de cèdre, et des pots d'albâtre destinés à renfermer les entrailles, le cœur et la cervelle, dont les couvercles étaient façonnés en tête d'épervier, de chacal, d'anubis, de sphinx. Contre les murs, des momies s'appuyaient, grandes et petites, momies d'hommes, de femmes, d'enfants, enroulées de bandelettes, ornées de peintures et de dorures. « Etrange pays que l'Egypte, disait-il, on dirait que les vivants n'y ont jamais fait autre chose que d'enterrer les morts. » Plus loin, c'étaient les dieux : deux gigantesques crocodiles, une tête de bœuf Apis, des ibis, des chats « et autres animaux sacrés embaumés plus soigneusement que des rois et des généraux modernes ». Il s'était penché sur des rouleaux de papyrus qui défiaient les Œdipe et les Champollion et qui devaient recéler les plus mystérieuses et les plus singulières histoires. « Heureux, s'était-il écrié, celui

qui déchiffrera le roman de la reine Arsinoé, de ce noble et charmant visage, d'une finesse et d'une distinction extrêmes ». Pris par sa passion égyptienne, il s'était claquemuré chez lui, avait ouvert les *Commentaires* de César, déplié des atlas, s'était occupé d'hiéroglyphes, de pylônes, de sphinx, d'anubis, de scarabées, et, jonglant avec ces choses mortes, il avait imaginé et écrit une chose vivante, une nouvelle romantique, violemment coloriée. Il avait vécu une orgie suprême, un festin à faire pâlir celui de Cléopâtre, à ses yeux la femme la plus complète, et la plus reine, qui eût jamais existé. Il avait été Meïamoun, fils de Mandourschopsch, celui à qui elle s'était donnée une seule fois et pour l'amour de qui, almée royale, elle avait dansé nue,

tantôt se cabrant en arrière, la tête renversée, l'œil demi-clos, les bras pâmés et morts, les cheveux débouclés comme une bacchante du Mont Ménale, agitée par son dieu, tantôt leste, rieuse, papillonnante, infatigable et plus capricieuse en ses méandres que l'abeille qui butine.

La princesse Hermonthis était venue, ensuite, en boitillant, le visiter en songe, à la recherche de son pied devenu serre-papiers. Puis, Schéhérazade, au bout de son rouleau de contes, ayant fendu les airs, assise à cropetons sur le magique tapis des quatre facardins, avait forcé sa porte le suppliant de lui faire l'aumône de quelque feuilleton; pour qu'elle la répétât au farouche Shahriar il avait improvisé la *Mille et deuxième Nuit*.

C'était environ l'époque où il avait promis à Gérard de Nerval d'aller le rejoindre là-bas et se promener avec lui sur les bords du Nil et sur le sommet du Mokattam, d'où la vue est si belle. Hélas! « On a toujours à la patte quelque fil invisible qui se fait sentir au moment où l'on va s'envoler, sans compter le feuilleton, ce tonneau des Danaïdes où il faut verser chaque semaine une urne de prose, et la page à finir, et la page à commencer, et l'espoir trompé chaque jour, et tous les ennuis dont la vie est faite. » Il était resté à Paris, continuant à polir de la semelle de ses bottes les différentes espèces de bitume et d'asphalte qui s'étendaient depuis la rue de la Grange-Batelière jusqu'à la rue du Mont-Blanc,

et qui menaient aux salons, aux salles de rédaction, aux salles de spectacle, où l'appelaient les corvées de son métier de journaliste. Après une saison pluvieuse, une atmosphère grise et attristée de brouillard, atteint de la *maladie du bleu,* il tombait dans un dégoût de toutes choses, dans un marasme profond. La nostalgie de l'azur lui donnait des hallucinations de cobalt, d'outre-mer, d'indigo, pendant lesquelles, comme dans la strophe de Byron, il voyait « s'élever du bleu foncé de la mer vers le bleu foncé du ciel des dentelures de villes éblouissantes de blancheur. »

Cosmopolite sédentaire, il s'était contenté de faire, chaque année, au salon, le voyage d'Egypte, à la suite de Marilhat, le « khalifat des Arabes de la peinture », d'H. de Chacaton, qui mêlait à l'orientalisme « un sentiment d'élégance anglaise, une transparence qui fait penser aux aquarelles de Chattermole et de Bonnington », de Théodore Frère, qui a su figurer l'Egypte « avec ses trois teintes locales : granit rose de Syène, poussière blanche et ciel bleu » ; de Bida qui, avec du noir et du blanc, était parvenu à rendre « la lumière, la chaleur ardente et l'éclat de ces belles contrées aimées du soleil », et dont les dessins étaient colorés comme des Decamps et des Marilhat; de Belly, qui connaissait à fond les types et le vestiaire de l'Orient; d'Imer, de Labouchère, de Gérôme et de Berchère. La vallée du Nil, il l'avait ainsi parcourue du Delta aux cataractes, mais ces sites, ces scènes, ces types qu'il avait décrits dans ses feuilletons, il mourrait sans pouvoir les contempler dans leur réalité. Par deux fois il avait failli se rendre en Egypte. Du Pirée deux journées de bateau l'avaient séparé d'Alexandrie, il était revenu sur ses pas. En 1862, François Bravay et le « vice-roi » l'avaient invité à visiter le pachalik en compagnie d'Alexandre Dumas, d'Olympe Audouard et de Galoppe d'Oncquaire. Mohammed-Saïd était mort, le rêve s'était évanoui. L'occasion perdue ne se retrouverait sans doute plus jamais...

Elle s'offrit de nouveau, un an après la promenade de Gautier au parc de l'Exposition Universelle. Charles-Edmond, le commissaire général de la section égyptienne, l'invita au nom d'Ismaïl pacha, à honorer de sa présence les fêtes de l'inauguration du canal de Suez.

Il paraît qu'il faut que j'aille en Egypte pour l'inauration du canal qui joint la mer bleue à la mer rouge, écrivit Gautier à la princesse Mathilde, eh bien! sans courtisanerie aucune, cela m'ennuie et cela m'attriste de m'en aller si loin de ceux que j'aime et je pense avec mélancolie que l'honneur d'être contemplé du haut des Pyramides par quarante siècles et demi me coûtera huit mercredis chez Votre Altesse; c'est vraiment bien cher! Le plaisir de contempler d'un coin de fenêtre cette belle nuque d'un marbre vivant si bien rendue par Barre est bien supérieur à celui d'étudier tous ces vieux granits historiés de canards, de peignes et de ronds de serviette. Mais l'on est toujours puni par la satisfaction de son vice. J'ai eu la passion du voyage et toutes les fois qu'il s'ouvre quelque chose quelque part, on vient me chercher pour la cérémonie, et j'ai beau être heureux où je suis, il faut se rendre au bateau à vapeur et subir des chaleurs de soixante degrés sous prétexte de pittoresque.

Il se résigna à partir. Le train à peine ébranlé de mauvais présages l'inquiétèrent. Dans l'angle du wagon, en face de lui, une femme était assise, de qui les yeux, d'un gris bleuâtre, prenaient « une expression terrible et sinistre ». Il frissonna, pensant au « rayon nuisible ». A Marseille, sur la Cannebière, comme il sortait du bureau des Messageries Impériales, sa malchance le fit se croiser avec un cortège funèbre, que des pénitents blancs précédaient, « horribles comme des spectres en plein midi ». L'un d'eux, l'ayant effleuré de son suaire, lui jeta un regard étrange qui lui donna froid dans le dos... La cloche du départ tintait, que Gautier restait sur le quai, hésitant, perplexe, pris d'une envie folle de courir à la gare et de s'en retourner à Paris. Le soir même, il devait se repentir de n'avoir pas tenu compte, par respect humain, des sinistres présages qui l'avaient assailli. Il y avait plusieurs heures déjà que le *Mœris* avait pris le large; après le dîner les invités du Khédive s'étaient rassemblés sur le gaillard d'arrière pour respirer la brise du soir. Il s'éclipsa un instant. Il descendait l'escalier menant à l'entrepont; un coup de roulis lui fit perdre l'équilibre, son pied glissa, il dégringola jusqu'au bas des marches. L'épaule meurtrie, il se releva avec difficulté. Le docteur Broca appliqua un appareil sur la fracture et ce fut « avec une manche vide, pendante comme un vieux de la vieille ayant laissé son

bras à Waterloo », qu'il débarqua dans la cité de Cléopâtre...

§

M. Georges Andrieux m'a communiqué, peu avant la guerre, cette lettre, écrite à l'encre rouge, de l'auteur des *Diaboliques* à **Ernest Daudet** :

Paris, 3 7bre 1863.

Monsieur,

Vous êtes bien le frère de votre charmant frère.

Vous venez de me faire un article dont je ne puis vous dire le bien que je pense, tant il est aimable! Vous m'avez rendu l'impartialité impossible et je n'ai plus à vous offrir que de l'émotion et de la reconnaissance.

Vous avez essayé de préparer un rapprochement entre M. de Pontmartin et moi. L'intention est délicate, mais permettez-moi de vous dire, Monsieur, que ce sera là une bonne petite pierre de plus pour la mosaïque de l'enfer.

M. de Pontmartin n'a point à me pardonner des torts que je n'ai jamais eus envers lui; mais il NE ME pardonnera jamais les torts qu'il a eus envers moi.

Si vous me faites un jour l'honneur de venir me voir, je vous raconterai en détail la conduite de M. de Pontmartin vis-à-vis de moi et vous pourrez juger de ce chef-d'œuvre de duplicité et de... faiblesse.

Agréez, Monsieur, mes remerciements encore une fois et croyez à mes sentiments les plus distingués.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Mes amitiés à votre frère.

Je pense qu'Ernest Daudet fit à **M. d'Aurevilly** l'honneur de l'aller voir, il a malheureusement négligé de consigner dans ses souvenirs — qui sont demeurés inachevés, un seul volume ayant paru — ses plaintes et ses griefs. Un des torts que M. **de Pontmartin** eut envers M. d'Aurevilly, ce fut, assurément, d'avoir tracé dans les *Jeudis de Madame Charbonneau,* lesquels sont une satire des mœurs littéraires environ 1848-1857, et, comme on sait, un livre à clé, un venimeux portrait-charge sous le nom de l'illustre chevalier Molossard.

... Je connais Molossard depuis près de dix ans. Il a eu du talent, mais ce talent a été, dès l'origine, gâté par une affectation incroyable de pensées, d'allure, de style et de costume. J'aime la vérité, et je suis prêt à subir pour elle de plus dures férules que celles de Duclinquant et de ses amis; mais quand la vérité m'est prêchée par un homme à moustaches cirées, arquées et retroussées comme celles du Capitan de la comédie italienne, portant un feutre pointu et à bords évasés, comme les *Mousquetaires* de l'Ambigu; drapant théâtralement sur son épaule gauche une limousine à grosses raies grises, et laissant deviner sous cette draperie une tunique pincée sur la taille et bouffante sur la hanche; quand je suis obligé d'y regarder à deux fois pour m'assurer s'il est tout à fait exempt de corset et de crinoline (1), je me sens des velléités de révolte et surtout des envies de rire qui dérangent horriblement ma conversion. De même mon intelligence et mon cœur s'inclinent devant la vertu chrétienne, lorsqu'elle me parle le simple et mâle langage des Ecritures, des Pères de l'Eglise, de Pascal et de Bossuet; mais quand il me faut la découvrir sous un amas de paillettes et de métaphores, lorsqu'elle endosse ce *style figuré dont on fait vanité*, et le porte avec une crânerie qui en augmente le scintillement et le cliquetis, je cherche si je n'apercevrai pas le bœuf gras derrière elle, et cette image carnavalesque me gâte les plus édifiantes homélies. Enfin, j'ai un goût et un respect tout particuliers pour les grands écrivains du dix-septième siècle, les maîtres de la vraie beauté dans l'art, mais quand cette beauté m'est recommandée dans une prose ajustée tout exprès pour faire mesurer la distance parcourue entre ces purs modèles et nos plus déplorables excès, quand c'est l'*ithos* ou le *pathos* élevé à sa plus haute puissance qui me fait les honneurs de cette perfection classique, si justement regrettée, savez-vous à qui je songe? à un professeur qui ferait sa classe en costume de pierrot ou de débardeur et réciterait l'exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre avec l'accent, les poses, les gestes de Frederick

(1) Bien plus vrai et plus amusant est ce bout de croquis tracé par Roger de Beauvoir au courant de la plume :

« ...Mais on frappe à ma porte, et si vous jetez un coup d'œil sur la pochade ci-dessous, peut-être vous aidera-t-elle à reconnaître, fût-ce de dos, le héros de cette visite : Barbey d'Aurevilly. C'est un long pantalon gris laissant passer à peine deux pieds d'une cambrure irréprochable, et dont le vernis ferait honte aux bottes d'un lord. Une redingote à brandebourg avec tuyau d'orgue serre la taille de guêpe du personnage en question; ses manchettes relevées presque jusqu'au coude, sa cravate orange à épingle en marcassite, ses gants rouges mais d'un rouge couleur d'œufs de Pâques complètent l'ensemble. Il y a chez lui du capitaine Fracasse et du Brummel. Il est suivi [sur la pochade] d'un groom qui porte révérencieusement son chapeau comme un enfant de chœur les mules d'une Eminence... »

Lemaître dans l'*Auberge des Adrets*. Je demande qu'on me ramène à nos modernes mascarilles : au moins ceux-là ont la franchise de leurs opinions et le courage de leur mauvais goût.

La postérité a vengé M. d'Aurevilly du dédain de ce cuistre. Tant qu'il vécut, Pontmartin n'eut pour lecteurs que ceux de la *Gazette de France*, qui publiait ses *Semaines littéraires;* du jour qu'il trépassa nul ne s'est soucié de lire les deux ou trois douzaines de volumes où, sous le titre : *Souvenirs d'un critique*, il a pris soin de rassembler ses feuilletons. Mais les lettrés qui se détournent de ses bouquins quand ils les recontrent, par hasard, dans les boîtes des quais, lisent toujours avec délectation non seulement les romans de M. d'Aurevilly, mais encore ses œuvres critiques.

Jules Barbey d'Aurevilly, pour être surtout un romancier, le plus étonnant conteur de ce siècle, n'en a pas moins sa place marquée comme critique sur les rayons d'honneur des lettres, écrivait **Maurice Barrès** en 1886.

Il est, pour parler court, deux sortes de grands hommes : les uns atteignent à concilier toutes les croyances, tous les partis; les autres mettent tout leur cœur dans une secte; ils ont des haines et des amours; ce sont les artistes les plus intenses, sinon des penseurs. Tel nous apparaît M. d'Aurevilly. Dans ses combats, il est toujours puissant et bondissant. Ses bonheurs sont inégaux, mais son audace jamais ne faiblit et son impertinence nous laisse dans l'admiration. M. d'Aurevilly a la verve des mots et le bondissement de l'âme; sa conception de l'art est hautaine; elle passe du front et du panache les minuties flamandes où se distinguent les producteurs aujourd'hui; ses renseignements me semblent aussi rêvés que son esthétique; c'est de lui, toujours de lui qu'il parle [...] C'est que ce soldat se soucie médiocrement des gestes de celui-ci, du poids de celui-là; il y a ses théories, il y a le résultat général de toutes ces monographies. A le voir si fièrement cambré, on admirait déjà sa grâce, sa fougue et tout son génie de fanatisme pittoresque; il faut encore pénétrer, par-dessous cette attitude, son âme singulière, asile de vertus désintéressées, courage, foi, désespoir, sans lesquelles ce siècle qui le repousse deviendrait moindre. M. d'Aurevilly, cette force en liberté et qui donne des tournures de héros à ses moindres gestes, eut des tendresses et des douceurs de femme pour la tradition; il l'a rattachée à son œuvre. Au dernier mot, s'il négligea parfois de comprendre son siècle, il ajoute à ce siècle. Il est une nature. Tels de ses récits le mirent hors de ligne avec les plus

hauts artistes de notre âge; son œuvre critique le place au premier rang des beautés de caractère.

Cette belle page, si juste de ton, fait honneur autant à Barbey d'Aurevilly qu'à Maurice Barrès.

§

Paul Adam commit un jour une bien vilaine action littéraire. Pour faire sa cour à Arsène Houssaye, épousant ses vieilles rancunes, il écrivit, sans conviction, et publia dans la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* un « éreintement » de Zola, qualifié de « Maître du Néant ». Deux années plus tard il envoyait cette lettre à l'auteur des Rougon-Macquart :

Paris, 3 septembre 1890.

Cher Maître,

Vous avez manifesté maintes fois le désir de critiquer les tendances des nouveaux littérateurs qui se séparent de la formule naturaliste inaugurée par votre belle œuvre.

Je crois tenir une certaine place parmi ces derniers venus.

Voici que va paraître un roman de moi, *En décor*, publié par la *Revue Indépendante* sous la direction Dujardin. Alors même je reçus, à son propos, certains témoignages de sympathie inattendus venant d'artistes fort divers. Beaucoup d'entre eux vous révèrent par-dessus les autres écrivains.

Ma grande estime pour vous n'a jamais cessé de paraître, encore que j'aie pris une fois la liberté de dire exactement ma pensée sur vos travaux.

Je débutai par *Chair molle* et *Soi;* livres pour lesquels vous daignâtes m'encourager. Si, depuis, ma manière se modifia, ce n'était pas que je ne persistasse à vous considérer comme le glorieux continuateur de Balzac, mais j'ai cru devoir satisfaire ma conscience en cherchant à sortir d'une simple habileté d'imitation.

Ce me serait un superbe honneur, Cher Maître, s'il vous plaisait de mettre en tête de mon volume *En décor* un exposé de vos sentiments sur le symbolisme littéraire.

Le public aurait ainsi sous les yeux, et la critique et le document critiqué. Tout le monde y gagnerait sans doute; et ce pourrait devenir une plaisante sorte de polémique, originale, pour le moins.

Veuillez excuser, Cher Maître, mon audace et mon importunité, et me croire, en toute cause, votre admirateur dévoué.

PAUL ADAM.

P. S. Au cas d'une décision favorable, j'aurais l'honneur de vous adresser immédiatement les bonnes feuilles de mon travail.

Peut-être saura-t-on un jour si le « cher maître », — le ci-devant « maître du néant », prit la peine de répondre à son « dévoué admirateur » et s'il lui fit honte de sa désinvolture. Le certain, c'est qu'*En décor* parut sans la préface quémandée.

§

Deux ou trois ans avant sa mort, Caroline Rzewska, épouse Lacroix, écrivait à son beau-frère :

Mon cher Paul, ce mot vous sera remis par mon neveu Stanislas Rzewski que vous avez connu à dix-sept ans enfant, et qui est aujourd'hui un auteur distingué. On a joué une comédie de lui qui a fait fureur à Varsovie et à Saint-Pétersbourg. Aujourd'hui il a dix-neuf ans et fait jouer avec le même succès trois comédies. Il ne rêve que le bonheur de vous revoir. Soyez affectueux et bon comme vous devez l'être. Adieu et tendresse, cher ami. — C. LACROIX.

Le jeune Stanislas Rzewski connut de brillants débuts dramatiques. Une de ses pièces, en cinq actes, *Optimistes,* « drame de caractère, plutôt comédie de mœurs », avait été représenté à Cracovie, puis à Léopold. *Les Villes mortes,* drame en cinq actes également, où il traitait de la « fatidique question de l'hérédité », avait été reçu au Théâtre Impérial de Varsovie, « ce qui, disait-il à sa tante, pour un écrivain polonais équivaut à un ouvrage reçu pour un français à la Comédie-Française ». Un des plus importants journaux de Saint Pétersbourg se l'était attaché comme critique théâtral et chroniques. Stanislas néanmoins quitta la Pologne et la Russie et vint chercher la gloire à Paris. Il collabora à *la Revue Indépendante,* vit un de ses drames écrit en français, le *Comte Witold,* joué au Théâtre Libre. Il publia un livre d'essais critiques et de curieux romans: *les Filles du Rhin, Alfredine.* Ce gentilhomme artiste et lettré, qui écrivait par goût, n'obtint à Paris que des succès d'estime. Lié avec Hugues Rebell, il tira de son *Espionne Impériale* une pièce qui ne vit jamais le jour et il fit jouer en collaboration avec Pierre Decourcelle *les Mystères de Saint-Pétersbourg.* Je ne sais quand ni où il est mort. Aujourd'hui il est com-

plètement oublié, comme écrivain, mais il doit y avoir à Paris des survivants de la génération de la *Revue Indépendante* et du *Théâtre Libre* qui se souviennent encore du Comte Stanislas Rzewski, neveu de Mme Henska et partant neveu, par alliance, de M. de Balzac. Peut-être l'un d'eux se souciera-t-il d'évoquer la figure de cet homme lettré, maigre et couvert de fourrures.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Henry Bordeaux : *Les Etapes allemandes*; Grasset. 21 »

Amiral Richard Byrd : *Seul*, traduit de l'anglais par Henry Muller; Grasset. 26 »

Courtnay Ryley Cooper : *Etrange jeunesse américaine* (*Designs in Scarlet*), adapté de l'anglais par Ch. de Richter; Edit de France. 25 »

A. de Couderkerque-Lambrecht : *Vers le jardin des Dieux. Deux ans en Amérique du Nord*; Dorbon aîné. 18 »

Marquis de Wavrin : *Le mystère de l'Orénoque*, récit d'aventures et d'explorations publié par H. Sartini. Avec une carte et 12 photographies h. t; Payot. 32 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Gabriel Trarieux d'Egmont : *Essai de prévisions sur la guerre*; Flammarion. 13,50 »

Littérature.

Divers : *Les plus jolis contes de Noël*, recueillis par Marcel Berger; Emile Paul. 20 »

Jeanne Faure-Sardet : *Mosaïques.* (*impressions, contes, nouvelles et souvenirs*); Fontana. 30 »

Jean Giraudoux : *Alsace et Lorraine*; Nouv. Revue franç. » »

James Hilton : *Au revoir, Monsieur Chips* (*Good bye Master Chips*), traduit par Maurice Rémone, Hachette. » »

Aldous Huxley : *L'ange et la bête* (*Do what you will*), traduction française de Jules Castier; Stock. » »

Raoul Mortier : *La Chanson de Roland*, essai d'interprétation du problème des origines. Quelques suggestions nouvelles; Union latine d'éditions. » »

Jean Rostand : *Pensées d'un biologiste.* Préface de François Porché; Stock. 18 »

Paul Souchon : *Olympia et Juliette.* lettres inédites de Juliette Drouet à Victor Hugo; Albin Michel. 20 »

Jacques Van Offelen : *Non-valeur de l'esprit de sacrifice*; Edit. du Carrousel, Anvers. » »

Bernardo Xavier C. Coutinho : *Bibliographie franco-portugaise.* Essai d'une bibliographie chronologique de livres français sur le Portugal; Porto Lopes da Silva, Porto. » »

Musique

J. Samson : *Palestrina ou la poésie de l'exactitude;* Edit. Henn, Genève. — Le Magasin musical, Paris. » »

Poésie.

Albert Brecht : *Abstractions*, notes poétiques; S. n. d'édit. » »
Raymond Brinon : *Pailles;* Edit. de l'Indépendant, Pau. » »
François Denoeu : *Péchés de jeunesse;* libr. Mona. » »
Docteur Lucien Graux : *Demain il fera jour;* Pour les amis du Docteur Lucien Graux. » »
L. Ratti : *Nocturne;* S. n. d'édit. » »

Politique.

Yvon Lapaquellerie : *Edouard Daladier;* Flammarion. 15 »

Questions coloniales

Robert Delavignette : *Les vrais chefs de l'Empire;* Nouv. Revue franç. 30 »

Questions militaires et maritimes

Paul Allard : *Le guide du mobilisé;* Edit. de France. 10 »

Questions religieuses

Divers : *Huit mystiques espagnols*, textes choisis par Marie de Wasmer; Edit. Corréa.

Roman

Albéric Cahuet : *Irène, femme inconnue;* Nelson.
Henri Calet : *Fièvre des polders;* Nouv. Revue franç. 22 »
Jacques Chardonne : *Claire;* Nelson. » »
François Denoeu : *Beau-Poil au Maroc;* les Presses modernes. » »
Noël Félici : *Terres permises;* Albin Michel. 18 »
Aleksis Kivi : *les sept frères*, traduit du finnois par J. L. Porret; Stock. 21 »
Selma Lagerlof : *L'anneau du pêcheur*, traduction de M. Metzger et Th. Hammar; Stock. 21 »
Siménon : *Le bourgmestre de Furnes;* Nouv. Revue franç. 16,50 »

Sciences

Edmond Brun : *Les chaleurs spécifiques*, avec 49 figures; Colin. 15 »
P. Vayssière : *Principes de zoologie agricole*, avec 24 figures; Colin. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

J.-H. Rosny. — Henry Spiess. — Mort d'Albert Maybon. — Mort de Karl Boès. — Louis Ganderax. — Les astéroïdes inférieurs et les tremblements de terre. — Sur l'origine des tremblements de terre. — Sur le vote plural. — Les bras de la Vénus de Milo et ceux de Mme Colet. — Les bœufs. — Champfleury et ses correspondants. — Le centenaire de *Vautrin* au théâtre. — Un procès-verbal original. — Finlandais et Finnois. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

J. H. Rosny. — Nous avons appris sa mort (survenue le

14 février) alors que le présent numéro était déjà en partie sous presse. Aussi, ces quelques lignes n'ont pour objet que de lui rendre un hommage hâtif, en attendant une étude digne de lui; car le *Mercure* n'oublie pas que J. H. Rosny fut un de ses amis et, naguère encore, un de ses collaborateurs.

On sait que Rosny, qui de son vrai nom se nommait Bœx, était né à Bruxelles (le 17 février 1856). Mais il était venu jeune à Paris. D'abord en collaboration avec son frère, puis seul à partir de 1908, il a fait une œuvre considérable (plu sde 90 volumes), qu'on peut diviser en plusieurs branches : romans sur la préhistoire, romans sociaux, romans de psychologie, d'étude sur les passions, etc. J. H. Rosny était reconnu pour un des écrivains marquants de notre époque. Il était président de l'Académie Goncourt. — L. M.

§

Henry Spiess, un des meilleurs, sinon le meilleur poète de la Suisse de langue française, est mort à Genève le 27 janvier dernier, comme nous l'apprend un mot de son vieil ami P.-P. Plan, revenu depuis septembre dernier à son pays natal. Henry Spiess (qui était né à Genève en 1876) vécut de nombreuses années à Paris, avant l'autre guerre, — alors que Ramuz s'y était également fixé, — et il y composa la plus grande partie de son œuvre nostalgique, tendre et ironique tour à tour, à l'exemple de ses maîtres, Henri Heine et Paul Verlaine. Il fréquentait assidûment à cette époque dans les milieux de Montparnasse (et même de Montmartre), de la *Closerie des Lilas* au *Lapin agile;* et il comptait parmi les fidèles les plus enthousiastes de notre cher et grand Paul Fort. Un de ses premiers recueils, les *Chansons captives,* a été édité par le « Mercure de France ». — G.-C. C.

§

Mort d'Albert Maybon. — Les lecteurs du *Mercure* se souviennent des *Lettres japonaises* signées de ce nom pendant une trentaine d'années, qui reflétaient une connaissance si intime des contingences internes de la vie japonaise. C'est que, né à Marseille en 1878, Maybon s'était initié dès son jeune âge à l'Extrême-Orient, par un séjour en Indochine et en Chine. Spécialisé dès lors dans les questions d'Extrême-Orient, il entra à son retour dans le Comité de rédaction de *L'Asie française* et fonda, en 1910, avec Pierre Loti, Claude Farrère, Pierre Mille et Philippe Berthelot, « Les Français d'Asie », dont il fut secrétaire-général jusqu'en 1938. Le gouvernement lui confia deux missions en Extrême-Orient,

l'une avant, l'autre pendant la guerre mondiale (nous nous trouvâmes en même temps à Tokyo) et c'est alors qu'il créa, dans le quartier des écoles de cette ville, une librairie (France Shoin) réclamée depuis longtemps par les francophiles. Albert Maybon collabora à de très nombreux journaux et périodiques; il fut en particulier trois ans le correspondant du *Temps* à Tokyo. Ses principaux ouvrages sont : *La vie secrète de la cour de Chine* (1911, Juven), *La République chinoise* (1914, Armand Colin), « livre prophétique » au dire de Stéphen Pichon, *Le Japon d'aujourd'hui* (1925, Flammarion), puis deux gros ouvrages d'art : *Le Théâtre japonais* (1926, Laurens) et *Les temples du Japon* (1929, de Boccard). Il écrivit encore, pour la jeunesse, en collaboration avec Mme Jeanne A. Maybon, *Le Japon* (1939, Nathan), alors qu'il était déjà retiré en province, à Bracon près Salins (Jura), où il vient de s'éteindre aux regrets de tous ceux qui ont été au bénéfice de son extrême affabilité. — GEORGE MONTANDON.

§

Mort de Karl Boès. — Frappé d'une congestion, il y a cinq mois, le poète des *Opales* s'est éteint doucement, le 7 février au soir.

J'éprouve un grand serrement de cœur. Avec Jean Ajalbert, Rodolphe Darzens et Paul Fuchs, il avait été un des premiers compagnons de ma jeunesse, sans qu'aucun nuage ne soit jamais venu obscurcir le ciel, plein de souvenirs, de notre affection. Vaguement inscrits à la Faculté de Droit, tous quatre nous occupions surtout de littérature. Nous étions voisins, et que de soirées n'ai-je point passées dans son petit appartement de la rue Madame, tapissé de livres où nous nous retrouvions?

Vers 1888, il avait fondé une petite revue, *Le Courrier libre*, qui, comme toutes ses semblables, dura peu, mais dans laquelle Paul Valéry donna ses premiers vers.

En 1893, Karl Boès publia, à la Librairie de l'Art Indépendant, son recueil de poèmes, *Les Opales*, précédé d'un prologue musical de Vincent d'Indy. La forme en est riche, somptueuse même, les rimes sonores. La plupart de ces poèmes furent composés à l'époque de *Vitraux*. Ils tiennent plus du Parnasse que du Symbolisme.

La leçon du *Courrier libre* n'avait pas suffi à notre ami; à la suite de la mort de Léon Deschamps, survenue le 28 décembre 1899, il prit, en 1900, la direction de *La Plume* et ce fut, peut-on dire, sa plus belle période.

A la mort de Léon Deschamps — écrit Ernest Raynaud dans *La Mêlée Symboliste* — les jours de la *Plume* étaient comptés. Elle n'avait

plus que quatre ans à vivre. Elle sut du moins mettre à profit ce court espace de temps et mourir en beauté. Elle était restée aux mains de Paul Redonnel. Le passage intérimaire de Paul Fort, comme secrétaire de la rédaction, avait suffi pour lui imprimer une impulsion neuve. La poésie s'y vit assigner la place d'honneur. Son nouveau directeur Karl Boès acheva de l'épurer, en déchargeant sa collaboration d'éléments trop hétéroclites. La *Plume* éclectique de Léon Deschamps rendait l'image d'un cabaret joyeux, ouvert à tout venant. Ce fut dès lors un salon fermé où l'on n'était admis que sur présentation et strictes références. Karl Boès ne pouvait souffrir la gaudriole ni la vulgarité, que Deschamps accueillait parfois, l'une par humeur, l'autre par faiblesse de camaraderie. Karl Boès mit à la *Plume* le sceau de sa suprême distinction.

Rien n'est plus vrai. Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir la collection des dernières années de la *Plume* : les noms seuls des collaborateurs suffisent à établir la différence. C'était bien un salon annexe du « Parthénon », où l'on causait.

Mais, c'était là s'adresser aux délicats, qui seront toujours l'exception. Le gros public, lui, préférait le sous-sol où l'on braillait, où florissait la « gaudriole », cependant que, au fauteuil présidentiel, à demi somnolent, Léon Deschamps dodelinait de la tête et clignait des yeux.

C'en était fait de la *Plume* et, désormais, absorbé par ses fonctions judiciaires, Karl Boès allait se contenter d'assister, en dilettante, à ce qui déjà n'était plus la bataille littéraire.

Sa grande joie était aux beaux jours, soit dans le Paradou de Bourg-la-Reine, soit dans son appartement de la rue de l'Amiral-Cloué, avec son admirable vue sur la Seine, de réunir quelques amis, des amis de jadis, qui partageaient cette joie des retrouvailles. Hélas ! chaque année, de nouveaux manquants.

C'est son tour, aujourd'hui, de nous montrer le chemin. — PIERRE DUFAY.

§

Louis Ganderax. — Il vient de s'éteindre âgé de 85 ans. On le croyait mort depuis longtemps, c'est que depuis longtemps il ne donnait plus signe de vie, s'étant discrètement retiré de la littérature, où il n'a pas très bien réussi.

En dépit de son nom basque, un Parisien pur sang, lisait-on sous la signature Triolet dans le *Gaulois* du 25 mars 1881. Sorti en 1876 de l'Ecole normale, avec le n° 1, à l'agrégation des Lettres, Louis Ganderax abandonne aussitôt l'Université malgré les avis de son professeur, M. Gaston Boissier; sans autre bagage littéraire qu'une valise chargée de nombreux essais, de poésies, de romans et de pièces de théâtre, il aborde timidement, car sa timidité est égale à sa myopie, la carrière qu'illustrent aujourd'hui d'autres normaliens. Deux années plus tard, nous le retrouvons à l'*Univers Illustré*, faisant le Salon avec une sûreté de jugement et une vigueur de style qui ne tardent pas à être remarquées. Le voici encore signant plusieurs articles dans la *Vie parisienne*. A la création

du journal le *Parlement* en 1879, il fait le feuilleton dramatique. Alphonse Daudet le remplace et Louis Ganderax entre à la *Revue des Deux Mondes*, où M. Buloz lui offre la critique théâtrale. Un piocheur, quoique aimant à se lever très tard. Ne sort de chez lui qu'avant son dîner, mais ne quitte guère le quartier Drouot, où il trouve et la salle d'armes Caïn et la partie d'écarté de Meilhac. Fréquente beaucoup les théâtres et le monde. Signe particulier : aime bien Meilhac, et adore Halevy. Préférant de beaucoup avoir fait *la Petite Marquise* qu'avoir commis dix tragédies de longue haleine. Aspire, depuis sa sortie de Normale, à se tailler un nom au théâtre, et débute aujourd'hui par *Miss Fanfare*. Sera-ce un succès? Le public le dira ce soir; les très nombreux amis de Ganderax y comptent, Köning l'espère. Quoi qu'il en soit, Louis Ganderax aura été poursuivi, dans les derniers temps, par une guigne intraitable! Après une fièvre muqueuse, une angine! Heureusement cette guigne s'arrêtera à sa personne, et *Miss Fanfare* échappant à cette étreinte fatale, viendra, avec le succès, lui apporter la santé. Louis Ganderax en est digne à tous les égards.

Le 10 avril, *Miss Fanfare* quittait l'affiche.

Critique dramatique, l'auteur (en collaboration avec Louis Krantz) de ce petit four fut ainsi jugé dans les *Grimaces* d'Octave Mirbeau :

M. Louis Ganderax est un jeune homme de jolie tournure et de manières assez hautaines. Il est riche et il a de l'esprit. Il va beaucoup dans le monde où l'on cause et où l'on intrigue, et il sait tenir admirablement la conversation avec les dames. Méchant juste autant qu'il faut, sa méchanceté effleure la peau plutôt qu'elle ne pénètre profondément. Elle habille ou déshabille les gens de façon gentille et qui fait rire. Cet homme, tout jeune et déjà arrivé, a une réputation d'esprit tellement répandue que lorsqu'un trait court la ville — qu'il soit de vous, de moi, ou de n'importe qui — on ne manque jamais de s'écrier : « Ah! voilà du Scholl, ou du Ganderax. »

La façon que M. Ganderax a de concevoir la critique dramatique est des plus simples et de celles qui donnent le moins de mal à la tête. Quand il se trouve en présence d'une pièce, M. Ganderax se demande : « Voyons, est-ce du Meilhac ou bien n'est-ce point du Meilhac? Si c'est du Meilhac, tout est bien; si ce n'est point du Meilhac, tout est mal. Mais cette opinion littéraire très simplifiée ne suffit point pour remplir les pages longues et serrées de la *Revue des Deux Mondes*. Alors M. Ganderax met autour de cette opinion de fort aimables choses qui n'ont aucun rapport avec la pièce : érudition, morale, philosophie, des choses apprises à l'Ecole normale, mais qu'il sait très bien alléger à travers son esprit de Parisien, ses habitudes de Parisien, ses amitiés de Parisien.

Ganderax écrivit en collaboration avec Meilhac une pièce, *Pépa*, qui fut jouée au Théâtre-Français le 31 octobre 1888, il rassembla et publia avec une préface, sous le titre *Contes parisiens du Second Empire*, les contes que son ami avait publiés dans la *Vie Parisienne*, modestement signés : *H...off* et illustrés de charmants en-tête par Edmond Morin. C'est là avec *Miss Fanfare* et autre préface à un livre posthume de Bizet : *Impressions de Rome; la Commune* tout son bagage littéraire. Il n'est pas lourd. Lecteur chez Calmann-Lévy, Ganderax avait la fâcheuse habitude de « tripatouiller », comme disait Emile Bergerat, les textes des auteurs de la maison ou des collaborateurs de la *Revue de Paris*. Il leur

en envoyait deux épreuves, dont une corrigée et annotée de sa propre main, les laissant libres de tenir ou non compte de ses observations et corrections. Eugène Montfort m'assura qu'il prit, pour sa *Chanson de Naples*, celles qui lui paraissaient fondées et justes, et qu'il laissa les autres, qui étaient le fait d'un esprit tatillon et « maître d'école ». Anatole France, me disait Montfort, prit fort mal la chose et renvoya à Ganderax le jeu de ses épreuves annotées avec le mot de Cambronne tracé en grosses lettres au travers de la première page. On a beaucoup parlé de Ganderax à propos de son fétichisme grammatical, poussé jusqu'aux malsonnances euphoniques de syllabes se suivant. Encore avait-il affaire à des écrivains qui connaissaient leur langue et écrivaient en français. Que dirait-il aujourd'hui s'il voyait nos vedettes littéraires, y compris les académiques, dans leurs discours de réception, ignorer même le sens exact de nombre de mots; — exemples qui pullulent : ceci pour cela, voici pour voilà, j'aime beaucoup de me promener, l'histoire aimera *de* connaître : soi-disant pour prétendûment, confusionnisme, isolationnisme, parution, emprise pour empreinte, réceptionner, la facturation des marchandises, etc., etc., etc. Nous manquons vraiment d'un nouveau Loyson-Bridet qui pourrait actuellement donner comme suite à son fameux florilège: « Mœurs des littérateurs. » — AURIANT.

§

Les astéroïdes inférieurs et les tremblements de terre. — Mon article sur *Les astéroïdes inférieurs et les tremblements de terre* (1) a provoqué quelques observations auxquelles je crois nécessaire de répondre dans le *Mercure de France* en raison de l'intérêt qu'elles peuvent présenter à d'autres lecteurs.

Un correspondant remarque que je ne rappelle que des exemples susceptibles de justifier ma thèse; il ajoute que ce sont des *exceptions* qui ne sauraient servir de base sérieuse à une théorie ayant un caractère général. Je ne puis que le renvoyer à l'ouvrage où j'ai puisé les éléments de mon article (2) : il verra que les exemples que j'ai cités sont caractéristiques, mais non *exceptionnels*, et que j'aurais pu les multiplier si je l'avais jugé utile.

Un autre me reproche de n'avoir fait aucune allusion à l'explication proposée il y a plus de 2000 ans par les philosophes grecs et exposée par Lucrèce (95-53 avant J.-C.) dans son ouvrage célè-

(1) *Mercure de France*, n° 994 (1er février 1940).
(2) *Aperçu sur le rôle des astéroïdes inférieurs dans la physique du monde*, par le Général Chapel, 1926 (Berger-Levrault, éditeur).

bre *De rerum natura.* Voici, d'après L. de Beaumont, l'exposé de Lucrèce :

L'intérieur du globe est rempli de cavernes, *de lacs, de précipices,* de rochers et d'un grand nombre de *fleuves intérieurs* dont les flots impétueux emportent et roulent des blocs submergés. Les tremblements de la croûte solide sont occasionnés par l'écroulement d'énormes cavernes que le temps vient à bout de démolir. Ce sont des montagnes entières qui s'effondrent, et dont la secousse violente et soudaine doit se propager au loin par de terribles vibrations. Il peut arriver aussi qu'une masse prodigieuse de terre tombe de vétusté *dans un grand lac souterrain,* et que le globe vacille par une suite d'ondulations (3)...

Je laisse à L. de Beaumont la responsabilité de sa conclusion : « Dans une foule de cas, cette théorie est bien *certainement* la vraie. »

Aux lecteurs qui me demandent si l'on a observé des chutes de bolides de très grande dimension, et dans quelles régions, je ne puis que citer un article paru il y a une dizaine d'années dans une revue anglaise, *The Listener,* et qui est susceptible de satisfaire leur curiosité :

Il y a dans l'Arizona un vaste entonnoir circulaire entouré de collines. Récemment, un géologue a remarqué que le sable de cet entonnoir, examiné au microscope, paraissait avoir été soumis à une haute température. Des fouilles firent découvrir des blocs de sable qui avaient été fondus et vitrifiés, ce qui n'avait pu se produire qu'à une température d'au moins 1600 degrés centigrades. Comme il n'y a jamais eu de volcan à cet endroit, on a dû admettre qu'on était en présence des restes d'un bolide de grandes dimensions qui avait, en frappant le sol, creusé un entonnoir dans lequel une petite ville pourrait se loger.

L'auteur de l'article ajoute :

Les pires bombardements de la guerre ne sont que jeux d'enfants, comparés à ce bombardement céleste. Ce qui doit nous rassurer, c'est de savoir que la plupart de ces météorites brûlent et se réduisent en poussière en traversant la haute atmosphère. On ne sait d'ailleurs pas depuis combien de temps a eu lieu la chute du bolide de l'Arizona qui, fort heureusement, est tombé dans une région inhabitée.

La même revue donne une nouvelle plus inquiétante parce qu'elle concerne un événement plus récent :

En 1908, une chute de bolide a eu lieu en Sibérie. Presque tous les arbres, dans un rayon de plus de cent milles, furent dépouillés de leurs branches et même de leur écorce; une large vallée fut creusée au point de chute du monstrueux projectile.

Souhaitons que la prochaine chute se fasse elle aussi sur une région déserte. Qu'arriverait-il si un pareil bolide tombait sur Paris ou sur Londres?

A priori, une pareille catastrophe ne semble pas impossible!

(3) *Les Curiosités de la Science,* par L. de Beaumont (Auguste Clavel, éditeur).

Au lecteur qui me demande si l'on peut attribuer aux astéroïdes inférieurs les tremblements de terre qui ont récemment désolé la Turquie d'Asie et l'Espagne, je ne puis que répondre par l'affirmative, et lui citer cette règle que je relève dans les comptes rendus de l'Académie des Sciences, tome 40 :

Chaque fois qu'un tremblement de terre a lieu sur quelque point, il est à présumer qu'une inondation se sera produite quelque part. Chaque fois qu'un fleuve déborde et inonde ses rives *par des crues soudaines*, il faut tenir pour certain qu'un tremblement de terre se sera manifesté sur quelque point du globe.

Le témoignage autorisé d'un pareil corps de savants doit convaincre mon correspondant qu'on ne saurait attacher trop d'importance aux travaux des observateurs patients et tenaces qui ont réuni la documentation à laquelle j'ai fait allusion plus haut (note 2), ni écarter à priori les explications dont elle fournit les éléments.

Faut-il remarquer que le reflux qui a récemment provoqué le débordement de la Canche, et inondé ses rivages jusqu'à Montreuil-sur-Mer, s'explique naturellement par la poussée de l'air comprimé par un bolide traversant l'atmosphère dans le sens Ouest-Est à une vitesse de l'ordre de 40 à 50 kilomètres par seconde?

Un phénomène analogue s'était produit en 1824 : les eaux du golfe de Finlande, violemment refoulées dans la Néva par un ouragan qui avait traversé de l'Ouest à l'Est la mer du Nord et la mer Baltique, entraînèrent en quelques minutes tous les ponts de bois et submergèrent les quais et les quartiers les plus élevés de Saint-Pétersbourg; sorties de leur lit à 8 heures du matin, les vagues y rentrèrent à 3 heures du soir. — GÉNÉRAL CARTIER, *Cadre de Réserve.*

§

Sur l'origine des tremblements de terre.

Monsieur le Directeur.

Dans son numéro du 1er février 1940, votre revue a publié, sous la signature de M. le général Cartier un article du plus haut intérêt sur l'origine des tremblements de terre.

Cet article me paraît remarquablement illustrer, au moins en certains points, l'étude que je vous ai soumise dernièrement, sur l'interprétation rationnelle de la clavicule de Phuc-Hi.

Je fais observer que le caractère initiatique désignant le trigramme numéro 8 de cette clavicule magique traduit tout à la fois la *foudre* — phénomène à manifestations aériennes — et les

séismes, phénomènes à manifestations telluriques.

En outre, il ressort de l'interprétation que je donne du système de symboles constituant les « Pa-Koua », que les sages de la Chine primitive considéraient les secousses sismiques et la foudre *comme procédant de la même cause.*

Quelle était cette cause?

Il semble bien, et cela découle des arguments dont je fais état dans mon étude sur la clef de Phuc-Hi, qu'à une époque contemporaine du vieil empire chaldéen, les Chinois se soient rendu compte que la Terre est baignée par un champ magnétique, et qu'ils aient attribué les séismes à une série de phénomènes physiques dont ce que nous appelons l'induction électro-magnétique constitue le caractère essentiel.

Ils ont même donné à l'intensité du champ magnétique inducteur une valeur constante, égale aux quatre douzièmes du travail absorbé ou produit dans la zone influencée par le phénomène en question; orage ou tremblement de terre.

Et s'il m'était permis d'exprimer un avis en l'occurrence, je dirais qu'il convient de rechercher la cause des tremblements de terre soit dans des variations de l'intensité du champ magnétique terrestre (variations pouvant résulter du passage d'astéroïdes dans notre atmosphère), soit dans des transports d'énergie électrique analogues aux décharges des condensateurs dans des circuits de faible résistance. Ces hypothèses ne me paraissent pas incompatibles avec les manifestations lumineuses et sonores dont parle M. le général Cartier. — LOUIS CHOCHOD.

§

Sur le Vote Plural.

Monsieur le Directeur,

Puis-je me mêler à ce que j'appellerai non la polémique, mais l'échange de notes qui a lieu entre MM. R. Dalidou et José Théry à propos du vote plural? Je crois que M. Dalidou, qui est juriste, raisonne selon la stricte jurisprudence constitutionnelle. Qu'est-ce qu'un citoyen, selon l'esprit de notre constitution? La définition n'en a jamais été donnée, que je sache, mais elle est claire. C'est l'individu mâle qui est susceptible d'être soldat, sauf le cas d'incapacité physique, et auquel, lorsqu'il est marié, le code Napoléon confère l'administration de l'avoir familial. Ce citoyen, à partir de vingt-et-un ans, a le droit de vote, à moins qu'il n'ait encouru certaines peines afflictives, ou qu'il n'exerce certaines professions peu libérales. Donc, le suffrage que nous avons cou-

tume d'appeler universel est individualiste, et quantitatif. En démocratie, on se compte, comme disait l'autre. Il est en outre réservé au mâle; car si la femme votait, cela contredirait fortement à l'esprit du code civil napoléonien.

Voilà donc le fondement de notre système actuel. Admettons le vote familial, la question n'est pas de savoir si le père d'une famille de dix enfants est plus ou moins intelligent, a plus de responsabilités qu'un célibataire infécond, peu importe; mais, qu'on le veuille ou non, ce sont les immortels principes qui s'en vont à vau-l'eau. Car à un système quantitatif égalitaire, on en substitue un autre qui est qualitatif, et fondé sur l'inégalité. Battu en brèche sur un point, tout le vieil idéalisme politique, à peu près deux fois centenaire, cède sur tous les autres; et nous allons à un complet renouvellement.

Renouvellement dont M. José Théry, en sa dernière note, indique déjà, et peut-être sans qu'il s'en doute, l'un des caractères. Il se prévaut de l'exemple d'un actionnaire à dix actions qui peut être moins intelligent qu'un autre à une seule et dont le vote, pour la conduite de la société anonyme, vaut quand même dix fois celui du second. Bien entendu. Outre qu'il possède juridiquement un droit de propriété dix fois plus élevé, il a à juger d'intérêts matériels directs et positifs, à l'égard desquels le plus borné devient malin. Il s'agit d'affaires personnelles dont la conduite relève du droit naturel. Elles sont limitées et particulières. Elles présupposent, chez celui qui s'en occupe, et une volonté de choix initiale, et une certaine compétence.

Lorsque le droit de suffrage politique s'exercera de pareille façon, il y aura bien des choses de changées. Au surplus, on ne fait pas assez attention au mépris que la Constitution professe envers l'électeur. Elle le juge trop bête pour imposer à ses élus un mandat impératif, ainsi que pour juger par lui-même, au moyen du référendum, des choses de la politique ou de l'administration. Je ne dis pas qu'elle a tort; mais, tout de même, quelle étrange limite d'autorité pour le peuple qu'on s'évertue à nous donner comme jouissant des droits du souverain dans la Nation! — Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, etc...

PAUL GUITON.

§

Les bras de la Vénus de Milo et ceux de Mme Colet. — Quelques lecteurs ont tiqué sur ces lignes de ma *Petite histoire littéraire* du mois dernier :

Mme Colet était en train de déjeuner quand une formidable explosion ébranla sa maison et la projeta brutalement sur le parquet où elle se meurtrit les bras, qui n'avaient *plus le galbe de ceux de la Vénus de Milo*...

Certains s'en sont égayés et en ont verbalement manifesté leur étonnement au directeur; d'autres les ont relevées et les lui ont envoyées pour qu'il les exposât au « sottisier universel ».

Je sais, comme tout le monde, pour l'avoir vue au Louvre, que la Vénus de Milo n'a point de bras. Mais c'est le fait d'un accident malheureux. Elle eut des bras, jadis, en sa vénusté, et qui devaient être aussi harmonieux que toute sa personne de marbre Tout le monde sait, comme moi, que Mme Colet était vaine et même amoureuse de ses bras, et qu'elle ne cessait de les admirer dans le privé et en public. Elle s'extasiait volontiers sur leur beauté. Dans *Une histoire de soldat,* qui est celle, romancée, de sa liaison avec Flaubert, elle lève « au-dessus de la tête ses deux bras nus, ces deux bras qu'on serait tenté d'*imiter pour compléter la Vénus de Milo* » (1), car elle pensait avec raison que les bras de la statue avaient dû être dignes de ce corps admirable, dont M. de Marcellus, en 1820, rapporta en France le buste manchot et tronqué et la partie inférieure, découverts par le Grec Yorgos (ou Georges), natif de Milo, petite île à l'entrée de l'Archipel.

Les pages publiées dans le *Mercure* du 1er janvier n'étant qu'un fragment d'une vie de Mme Colet, que je suis en train de terminer, mes lecteurs sont excusables d'avoir pris pour une sottise cette allusion au narcissisme de l'amie de MM. Cousin et Villemain, de Flaubert et de quelques autres. Ce sont eux qui ont été... « colets ». — AURIANT.

§

Les Bœufs. — Dans un récent écho, M. Marcel Réja a évoqué — un peu légèrement — ce sentiment confus et profond qui unit les compagnons de joug. Il y a sur cette fraternité des bœufs une belle page dans *Le Hameau de la Solitude* de M. Yves Florenne. Voici cette page :

Ils découvrirent la Vézère et un soupçon le traversa, parce que la vue de l'eau houleuse lui rappelait la crue. Il freina des talons, jeta :

— Pas la peine d'aller plus loin si c'est pour les hommes!

...Il s'étonna que Coulot au lieu de le suivre s'occupât à ôter la pierre qui calait le portail de l'étable. Il le rejoignit, soucieux, s'immobilisa au seuil du porche béant qui buvait la lumière. Sur le fumier de la litière qu'on ne pouvait pas renouveler, une masse blanche et rousse

(1) On rapporte aussi qu'un jour, dans un salon, Mme Colet dit : « On vient de retrouver les bras de la Vénus de Milo. » — Où donc? demanda quelqu'un. — « Sous mes manches. » — Mais, c'est sans doute là une nouvelle à la main due à quelque gazetier.

gisait. Fréau n'eut pas besoin d'interroger. Il se pencha, posa sa main sur le large flanc secoué de soubresauts, tâta le mufle. Toutes sortes de sentiments le remuaient devant ce bœuf à l'agonie que son compagnon de joug fixait d'un grand œil clignant. C'était le second couple qu'il connaissait, et si semblable au premier qu'il ne les distinguait plus depuis longtemps. Pour lui ces deux bêtes qui n'avaient pas dix ans contenaient tout le passé. C'étaient elles qui avaient vu les vieux, et encore les vieux d'avant, elles qui avaient labouré les terres à travers les saisons sans nombre, et tiré le char antique qui, lui non plus, n'avait pas d'âge; c'était entre leurs sabots, ou presque, qu'il était né, et il sentait encore sur son visage d'enfant leur mufle au souffle fort.

Il lui semblait que ce bœuf ne pourrait plus être remplacé et que quelque chose mourait avec lui. Un malaise l'envahit parce qu'il se savait lié à ce quelque chose.

— C'est une perte, dit Coulot.

C'était une perte en effet. Mais ils ne jugeaient pas de la même façon. Coulot était attaché à ses bœufs; cependant, pour l'heure, il faisait des calculs et c'était l'argent englouti qui le rongeait; surtout il ne voyait dans la mort d'une bête rien d'autre que cette mort; Fréau y lisait tous les désastres. Il se raccrochait au bœuf sain comme si du souffle de l'animal dépendait son souffle à lui; mais combien de temps celui-là durerait-il? Il songeait à certaines histoires qu'on rapporte sur les couples, et qu'il essayait de chasser.

Rien ne retenait plus Fréau. Pourtant, il ne remonta pas en forêt. Qu'un-Œil l'ayant rejoint il n'était pas pressé de remonter là-haut. Il n'aurait su dire ce qu'il attendait. Pourtant, quand le second matin, Coulot vint le trouver avec une mine longue, il n'éprouva aucune surprise. L'autre lâcha d'un trait :

— Il a laissé sa bottée, il renâcle à l'abreuve.

Fréau cilla à peine. Il avait beau se fermer à cette idée, elle s'était plantée en lui. Il dit :

— Bien sûr.

— Bien sûr, répéta Coulot, l'autre lui a laissé le mal.

Fréau lui tourna le dos :

— Non, ce n'est pas ça.

Arrivé au mur il fit volte-face, ouvrit la bouche, puis se tut, eut un geste indifférent :

— Il n'a ni faim ni soif, quoi!

Quand Coulot fut parti, il alla s'enfermer dans l'étable. Il trouva le bœuf changé et mit longtemps à découvrir d'où cela venait. Le poil était aussi luisant, les flancs aussi rebondis. Tout à coup, sous la lourde paupière, il rencontra le regard et demeura saisi; il était chargé de quelque chose qu'il n'y avait jamais vu. A la fin, cet œil plein d'eau, posé sur lui, lui causa un malaise; pour y échapper, il tâta le mufle mouillé et tiède, souleva la langue, dit tout haut :

— Il n'est point malade, allons!

Et, adossé au râtelier, il resta longtemps face à la bête.

Le lendemain, il se leva avant le jour, gagna l'étable, il balaya du faisceau de sa lanterne la cloison crépie avant d'éclairer la mangeoire : elle était pleine. Il jura :

— Cré roussiot!

Mais une émotion lui racla la gorge.

Toute la matinée, puis le tantôt, il alla voir si la bête avait touché au foin; il la flatta au col, lui offrit une broutille; elle détourna le mufle. Il attendit le soir avec impatience. Avant l'heure, il dénoua le licou, mena à l'auge le bœuf qui se pencha vers l'eau, haleta sans boire. De loin, Coulot regardait. Fréau lui cria :

— La pierre à sel!

Il n'y donna pas un coup de langue, et d'une secousse envoya rouler le seau, où Coulot, de force, lui plongeait la tête.

Pendant une semaine, il opposa ainsi aux deux hommes sa résignation

têtue. Coulot ne parlait pas de le faire abattre. Il ne voulait pas croire à sa mauvaise chance. Pourtant il avait fini par comprendre, il ne cherchait pas à dépister et à guérir un mal qui n'existait pas. Il attendait avec l'espoir tenace que la bête oublierait, mais il se ressouvenait à présent de ces couples que le perpétuel flanc à flanc sous le joug et dans l'étable finit par souder. Une fois l'un des bœufs mort, l'autre se laisse périr de faim et d'ennui. Il y avait là une force contre laquelle il n'injuriait point.

Au matin du huitième jour, Fréau trouva la bête couchée sur la litière. Il essaya de la faire lever, elle obéit à sa voix, se dressa sur les genoux et s'abattit de nouveau.

Le soir, elle ne bougeait qu'à peine, mais le lendemain elle vivait encore. Cela dura longtemps. Chaque fois que Fréau poussait le vantail, la tête se soulevait. Un matin, au choc de la prunelle embuée, Fréau ressortit, alla prendre dans le hangar une masse de fonte longuement emmanchée. Sur le seuil, il rencontra Coulot :

— Non!

...Le sang se plaqua aux joues de Fréau. Il se recula et sa main glissa sur le manche de la masse. D'une jetée d'épaule, il se débarrassa de la tentation, tourna le dos. Le temps de prendre son sac, de siffler Qu'un-Œil, et il repartait vers la forêt.

S. F.

§

Champfleury et ses correspondants. — Le cinquantenaire de Champfleury, qui tombait en décembre dernier, a si fort pâti des circonstances, que l'on n'a guère rappelé ces lettres, ces billets, qui vendus un mois plus tard à l'hôtel Drouot, offraient cependant (et offrent toujours, leur qualité d'inédits en moins), un grand intérêt. Nous emprunterons aux 168 pièces du catalogue dressé par Etienne Charavay — et à *la Gazette Anecdotique* — celles qui suivent.

D'une lettre de Charles Baudelaire (6 mars 1863), où il est question de la mauvaise société :

Mon ami, j'en ai toujours eu horreur; la crapule, la sottise et le crime ont un ragoût qui peut plaire quelques minutes; mais la mauvaise société, mais ces espèces de remous d'écume qui se font sur les bords de la société, impossible...

D'une lettre du même, au sujet de Manet :

Manet a un fort talent, un talent qui résistera, mais il a un caractère faible; il me paraît désolé et étourdi du choc (l'échec d'un de ses tableaux). Ce qui me frappe aussi, c'est la joie de tous les imbéciles qui le croient perdu.

D'une lettre de Gustave Flaubert (1857), au sujet de *Madame Bovary*, arrêtée par la censure :

Vous avez compris que ma cause était celle de la littérature contemporaine tout entière. Ce n'est pas un roman qu'on attaque, mais tous les romans, et avec eux le droit d'en faire.

D'une lettre de George Sand, berrichonne (18 janvier 1854) :

J'ai vu Chopin, un des plus grands musiciens de notre époque, et Mme Pauline Viardot, la plus grande musicienne qui existe, passer des

heures à transcrire quelques phrases mélodiques de nos chanteuses et de nos sonneurs de cornemuse.

D'une lettre de la même, ces réflexions en marge de la querelle du réalisme :

Prenez garde, avant de ramasser un gant quelconque, de bien savoir si c'est un gant. C'est peut-être un chiffon, l'ombre d'un chiffon, comme tout ce qui sort du feuilleton critique à quelques exceptions près. La critique, en somme, n'existe pas. Il y a quelques critiques qui ont beaucoup de talent; mais une école de critique, il n'y en a plus. Ils ne s'entendent sur le pour et le contre d'aucune chose. Ils vont sabrant ou édifiant au hasard, ils vont comme va le monde. Avant de les provoquer, forcez-les de bien s'expliquer. Je crois que vous les embarrasserez beaucoup. Je vois chez eux beaucoup d'esprit, de savoir, d'habileté. Ils sont ingénieux, ils ont du style, mais de tout cela il ne sort pas l'ombre d'un enseignement. Rien ne se tient dans leur dire, et ce n'est pas trop leur faute : rien ne se tient plus dans l'humanité.

D'une lettre de Méry (24 février 1860), ces vues sur le roman :

Nous sommes au siècle du roman : la grande comédie contemporaine s'est faite par les romanciers; il y a, dans les chefs-d'œuvre du roman contemporain, la vérité qui manque à l'histoire, et la liberté qui manque au théâtre. Si le siècle futur, absorbé par le défrichement du globe et le fracas matériel de Suez et de Panama, ne trouve plus le loisir d'être littéraire, il trouvera pour les entr'actes d'ennui une bibliothèque immense toute faite par le siècle de son aîné, le siècle de la comédie indépendante et de l'imagination, le siècle des romanciers.

D'une lettre de Victor Hugo (1860), où le poète donne son adhésion au *Bulletin du Romancier :*

Je l'ai dit dès 1830, en rejetant toutes les appellations qui passent et ne caractérisent rien : la littérature du dix-neuvième siècle n'aura qu'un nom, elle s'appellera la littérature démocratique. Elle n'aura qu'un but : l'agrandissement de la lumière humaine par le double rayonnement combiné du réel et de l'idéal. Le roman est presque une conquête de l'art moderne; le roman est une des puissances du progrès et une des forces du génie humain en ce grand dix-neuvième siècle, et vous êtes, Monsieur, par la précision comme par l'élévation de votre esprit, un des maîtres du roman.

Plus loin :

Vous créez l'esthétique du rire, vous retrouvez la généalogie de la gaîté, de la farce, de l'ironie, qui est une grande partie de la vengeance humaine. La caricature, comme vous le dites éloquemment, est une arme; c'est l'épée des faibles, et cette épée-là trouve le défaut de cette cuirasse dite Autorité. Que de fois autorité est tyrannie! Et que de fois le bouffon est un combattant! C'est là le sens profond de votre livre, si ingénieux et si utile...

D'une lettre de Courbet, au sujet de son tableau : *l'Enterrement d'Ornans :*

Ici, les modèles sont à bon marché, tout le monde voudrait être de *l'Enterrement*. Jamais je ne les satisferai tous; je me ferai bien des ennemis. Ont déjà posé : le maire qui pèse 400; le curé, le juge de paix, le porte-croix, le notaire, l'adjoint, mes amis, mon père, les enfants de chœur, deux vieux de la Révolution de 93 avec leurs habits du temps, un chien, le mort et ses porteurs, les bedeaux (un des bedeaux a un nez

comme une cerise, mais gros en proportion et de cinq pouces de longueur), mes sœurs et deux autres femmes aussi, etc... Seulement, je croyais me passer des deux chantres de la paroisse, il n'y a pas moyen; on est venu m'avertir qu'ils étaient vexés, qu'il n'y avait plus qu'eux qui ne fussent pas tirés. Ils se plaignent vivement, disant qu'ils ne m'avaient jamais fait de mal et qu'ils ne méritaient pas un affront semblable.

D'une lettre de Richard Wagner, écrite antérieurement à la guerre franco-allemande (16 mars 1870) :

Vous savez que j'ai toujours eu l'idée de l'érection à Paris d'un théâtre international, où seraient données dans leurs langues les grandes œuvres des diverses nations. Seule la France, et Paris en particulier, sauraient relier en un faisceau des productions hétérogènes en apparence, dont la connaissance exacte est, selon moi, indispensable au développement intellectuel et moral d'un peuple.

Il faut limiter les citations. A regret, car maintes autres lettres sont de cette qualité. N'y en a-t-il pas d'inédites, quelque part dans le Centre? Pour préciser : à Nevers, où le docteur Tixier, bon lettré, prince des « Champfleurystes », a rassemblé dans son cabinet les documents les plus précieux, concernant Champfleury. — G. P.

§

Le centenaire de « Vautrin » au théâtre. — C'est en mars 1840 que Balzac fit représenter *Vautrin*, drame en cinq actes, à la Porte-Saint-Martin.

Soirée sans lendemain : au troisième acte (Jean-Bernard l'a rappelé dans *la Vie de Paris*), Frédérick Lemaître, qui jouait le rôle de Vautrin, ancien forçat devenu ambassadeur brésilien, s'était fait la tête de Louis-Philippe.

Vautrin fut aussitôt interdit et la Porte-Saint-Martin fermée. — G. P.

§

Un procès-verbal original. — Un aimable correspondant nous a communiqué le procès-verbal suivant, que nous reproduisons volontiers sans en garantir l'authenticité absolue, mais en en respectant scrupuleusement le style et même la ponctuation :

VILLE DE RABAT
Service des Régies Municipales

PROCÈS-VERBAL

L'an mil neuf cent vingt-deux, le quinze décembre, à six heures du soir,
Nous, Roubert, Jean-Baptiste, Brigadier des Régies Municipales de la Ville de Rabat, dûment assermenté,
Etant de service au poste de perception de la porte de Bab Tamesna, nous avons vu deux individus et un individu qui n'était pas un homme et qui paraissant une femme arabe portant une voiture, qui, en premier, a refusé de s'arrêter en passant sur la route.

Nous nous sommes alors précipités, avec le gardien et le collecteur, pour saisir cette dernière, mais au moment où nous courions dessus, elle s'est enfuie au grand galop et alors moi, nous sommes restés tout seul en criant d'arrêter qu'on lui ferait un procès-verbal parce que notre gardien et le collecteur étaient déjà rentrés dans le bureau et n'avaient pas poursuivi la poursuite.

Quand le cheval était arrivé devant nous, nous avions vu dedans les chasseurs qui tenaient au milieu la femme arabe. Alors ayant vu que ladite femme faisait dépasser son pied qui n'était pas de femme car il était de sanglier et une figure qui n'était pas la sienne puisqu'elle était aussi de sanglier, nous avons compris tout de suite que cette femme avait besoin d'être considérée comme louche et visitée, qu'elle était là, faite exprès pour cacher la qualité d'un cochon mort et sauvage que les chasseurs se sont tué, le jour avant, pour leur consommation personnelle, parce que nous les avons vu sortir de la ville le matin à l'ouverture du bureau.

Et voilà où est le motif pourquoi nous avons tenté de saisir et que nous ne saisissâmes pas.

Le lendemain de cette affaire, nous avons constaté en pratiquant l'ouverture de notre courrier par la poste pour en avoir connaissance, qu'une boîte de forme longue contenant une queue de sanglier entortillonée probablement et certainement mort, puisque la queue nous la tenons toujours et nous avons pensé qu'il y avait flagrante et impossible à nier connivence entre cette queue et la prétendue femme arabe que les chasseurs voulaient nous faire croire, pour nous tromper, qu'elle était une femme arabe et qui ne pouvait être qu'un sanglier sauvage habillé en femme arabe et qu'ils trimballaient au milieu de tous les deux.

Nous avons donc prononcé la saisie de cette queue, que nous avons mis dans du sel, dans la boîte pour valoir tous le droit à l'appui du présent délit.

De tout quoi nous avons dressé le présent procès-verbal pour être transmis à Monsieur le Juge de Paix, aux fins qu'il en appartiendra.

Signé : ROUBERT Jean-Baptiste.

§

Finlandais et Finnois. — M. Brian-Chaninov, bien connu des lecteurs du *Mercure*, nous faisait remarquer l'autre jour qu'il arrive parfois, non seulement à l'homme de la rue, mais à des journalistes pressés d'employer ces deux mots l'un pour l'autre. Et, par exemple, nous avons en effet trouvé çà et là des expressions comme *race finlandaise, armée finnoise.*

Or, le pays nommé Finlande est, comme la plupart, habité par des groupes de diverses origines, la race finnoise étant la plus nombreuse. L'ensemble forme l'Etat finlandais, qu'on ne peut appeler *finnois*, puisque ce serait appliquer au tout le nom d'une partie seulement. Il n'y a pas plus d'Etat finnois, de gouvernement finnois, que de race finlandaise.

Y a-t-il une langue finlandaise? Oui, si l'on veut appeler ainsi le principal dialecte finnois, mais il a cette singularité d'exister depuis les temps les plus reculés de l'histoire et pourtant de n'être la langue officielle de la Finlande que depuis assez peu

de temps. Naguère, c'est le suédois qui tenait la place d'honneur, et c'est pourquoi l'étranger ne connut d'abord que sous le nom d'Helsinfors la capitale qu'on nous désigne tous les jours sous celui d'Helsinki.

Quant à la troupe qui a su se dresser si héroïquement contre l'agression de Staline, il serait tout aussi impropre d'y voir une armée *finnoise* qu'il le serait de qualifier d'armée *celtique* celle qui veille devant notre ligne Maginot ; car, sans doute la majorité des Français descendent des Celtes, mais on sait assez que, sur le vieux chêne gaulois, il a poussé maintes branches latines, franques, burgondes, sarrasines, etc.

Et, pour que les Nazis ne triomphent pas avec la prétendue pureté de leur racisme germanique, on sait aussi que la Prusse, qui aujourd'hui domine toute l'Allemagne, est un pays d'origine surtout slave, qui fut dégrossi, éduqué (on n'ose pas dire civilisé, hélas !) par l'exode des Français qu'avait chassés la révocation de l'Edit de Nantes. — L. M.

§

Erratum. — Dans l'article de M. Prod'homme, *Musset et Berlioz* (*Mercure* du 1er janvier dernier), l'appel de note placé à la 4e ligne de la page 97 doit être lu *1* au lieu de *2* et renvoie à la note qui figure au bas de la page 95.

§

Le Sottisier universel.

Moitié plâtre, moitié briques, moitié bois, ces maisons laissent voir au dehors le mystère de leurs simples constructions. — ALEXANDRE DUMAS fils, *Le Régent Mustel*, p. 87, Paris, 1856.

Louis XIII avait régné cinquante-deux ans, Louis XIV soixante-douze ans et Louis XV cinquante-neuf ans. Trois rois seulement en cent quatre-vingt-cinq ans. — *Le Crépuscule de la Monarchie*, ch. V, p. 117, un vol., Plon.

Les Américains aiment les Français, sauf un : Christophe Colomb. — *Le Canard enchaîné*, 26 juillet.

UNE HAWAIENNE MET AU MONDE CINQ ENFANTS. — *La Havane, 28 décembre.* — Une paysanne, nommée Otilia Valdès, vient de mettre au monde cinq jumelles, à la maternité de la Havane. Les nouvelles quintuplées sont nées viables. — *L'Œuvre*, 29 décembre.

Les communications téléphoniques et télégraphiques, rendues impossibles, ajoutent encore à l'angoisse de la situation. — *Excelsior*, 29 décembre.

Des avions ayant des rayons d'action de près de 25.000 kilomètres à l'heure seront établis d'ici un an à dix-huit mois dans les usines américaines. — *Le Matin*, 9 janvier.

Des bagarres heureusement sans conséquences ont marqué la fin de la réunion. Mais 31 agents de la police ont été blessés. [Titre d'un article.] — *Le Petit Marseillais*, 12 août.

Le général Franco a nommé son beau-frère Suner, connu pour ses sentiments italophiles, président de la Jungle politique. — *Le Publicateur de l'Orne*, 18 août.

L'escadre américaine a quitté Le Havre le 21 juillet pour aller à Rotterdam. Après le séjour qu'elle fera dans le grand port anglais, l'escadre viendra à Saint-Nazaire. — *L'Ouest-Eclair*, 27 juillet.

Chez nos voisins d'Outre-Manche : la conscription au Canada. [Titre d'un article.] — *Le Réveil de la Saintonge*, 23 juillet.

M. Heyral Jacques, fermier au Mas de Baudan, nous informe que des gerbiers situés à côté de son mas étaient en flammes. Les pompiers ont été aussitôt avisés et, après plusieurs heures d'efforts, ont été la proie des flammes; les dégats qui sont couverts par une assurance sont évalués à une somme de 50.000 francs. — *Le Républicain du Gard*, 15 août.

Dimanche aura lieu la remise du prix décerné à la femme d'un guide des Alpes, mère d'au moins sept enfants. Quoi qu'il en soit, on aura une grande manifestation d'élevage mulassier. — *Le Petit Dauphinois*, 1er août.

CINÉ PETITE GIRONDE : Un film plein de vie : « Meurtre dans la marine. » — *La Petite Gironde*, 29 janvier.

COQUILLES.

LA SAINT-FIACRÉ. — Fidèles à la tradition, les jardiniers de Vannes fêteront la Saint-Fiacre le jeudi 31 août prochain. Le Lundi 4 septembre, à 8 heures, un service solennel sera chanté par les défunts de la corporation. — *L'Ouest-Eclair*, 14 août.

Les chefs de famille peuvent recevoir, pour la première année d'existence de l'enfant, en remplacement des allocations mensuelles, une femme capitalisant ces allocations. — *L'Epoque*, 30 juillet.

§

Publications du « Mercure de France ».

POSITIONS FRANÇAISES, par Georges Duhamel, de l'Académie française. Un volume in-16 double couronne. Prix, 17 francs. Il a été tiré de cet ouvrage : 387 exemplaires sur Japon français crème extra fin, numérotés 1 à 387 (plus 25 exemplaires marqués A à Z, H. C.) à 50 francs.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1940.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXCVI

—

CCXCVI — N° 995. — 1er MARS


R.I
Hâtez la victoire
Les soldats ne sont pas seuls à faire la guerre, nous sommes avec eux, nous unissons nos efforts aux leurs. En souscrivant aux Bons d'Armement, vous donnez au pays plus d'armes, plus de munitions. Vous le rendez plus puissant encore.
C'est grâce à vous, à vos privations de tous les jours, à vos économies, qui vous permettront de souscrire aux Bons d'Armement que la guerre se terminera plus vite et que bientôt vos foyers reverront le père, le mari, le fils qui en étaient partis. N'attendez pas pour faire votre devoir. Pensez à l'avenir de la France, au vôtre et
Souscrivez aux
BONS D'ARMEMENT

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493 — SEINE C. A. 21.457

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

DIRECTEUR : JACQUES BERNARD

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 10 fr.

ÉTRANGER

1° Pays accordant le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada. Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Italie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 63 fr. | 3 mois : 33 fr. | Un numéro : 11 fr.

2° Tous autres pays :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 75 fr. | 3 mois : 37 fr. 50 | Un numéro : 12 fr. 50.

Une convention postale internationale donne des avantages appréciables à certains abonnements. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux. PARIS-259-31. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 20, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les manuscrits non acceptés restent à la disposition des auteurs, aux bureaux de la revue, pendant un an. Envoyer le montant de l'affranchissement pour les recevoir à domicile.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1940.


BOUND BY